BnF Gallica

Le Robinson suisse. 1 / raduit de l'allemand de Wyss, par Mme Élise Voïart ; précédé d'une introduction par Charles [...]

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Wyss, Johann Rudolf (1782-1830). Auteur du texte. Le Robinson suisse. 1 / raduit de l'allemand de Wyss, par Mme Élise Voïart ; précédé d'une introduction par Charles Nodier ; orné de nombreuses vignettes d'après les dessins de M. Ch. Lemercier. 1871.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

WYSS

LE

ROBINSON SUISSE

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

LE

ROBINSON SUISSE

*

PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES BLOT, RUE BLEUE, 7.



Nous lâchâmes nos chiens : ils se jetèrent comme des furieux sur la horde..... (P. 376.)

LE

ROBINSON SUISSE

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE WYSS

PAR Mme ÉLISE VOÏART

PRÉCÉDÉ

D'UNE INTRODUCTION PAR CHARLES NODIER

ORNÉ DE NOMBREUSES VIGNETTES

D'APRÈS LES DESSINS DE M. CH. LEMERCIER

☆



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

R WYS t. 1

VILLE DE PARIS BIBLIOTHÈQUE 6, [illegible] 19e Arrond.

BIBLIOTHÈQUE POUR L'HEURE JOYEUSE PARIS 75005

Seq 606678

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
6, Rue [illegible], 6
19e Arrondt

34898

J

ex. 1 - T. 1

N° 500

INTRODUCTION

Daniel de Foë eut un jour une grande pensée : il lui vint l'idée de mettre un homme aux prises avec tout ce qu'il y a de plus redoutable pour l'homme : la nécessité, le péril, et surtout la solitude. Il voulut que cet homme n'eût, dans son état désespérant de misère et d'abandon, que deux auxiliaires : le courage moral qui ne se rebute de rien, et cette providence proverbiale des malheureux, qui aide toujours ceux qui s'aident. Il montra ce que peuvent l'instinct naturel de la conservation, la patience d'un caractère énergique et résolu, la résignation enfin, qui est la patience élevée au rang des vertus chrétiennes. Le *Robinson* anglais est un type inimitable de l'homme *seul*, et on conçoit très-bien qu'il ait frappé d'admiration l'imagination morale et mélancolique de Rousseau. Ce type est d'ailleurs parfaite-

ment religieux, parfaitement moral, parfaitement social; et ce dernier genre de mérite est aussi précieux qu'extraordinaire dans un personnage que l'infortune réduit à l'isolement le plus absolu. Des trois grands devoirs de la créature intelligente envers Dieu, envers elle-même, envers les créatures qui lui ressemblent, *Robinson* accomplit les deux premiers avec une ferveur exemplaire et touchante; il est tourmenté du besoin de remplir l'autre, et il le remplit aussi vite qu'il le peut, car il ne lui manquait qu'un prochain à aimer. Mais, quand arrive cette péripétie, l'intérêt dramatique de la fable est déjà fini. *Robinson* a des champs, des plantations, des maisons, un royaume. Les nouveaux venus seront ses ouvriers, ses domestiques, ses tenanciers, ses sujets. Les besoins les plus intimes du cœur ont été mis en oubli dans cette composition; vous n'y entendrez nulle part ni la voix consolante des femmes ni les bégayements délicieux des petits enfants; vous n'y aimez rien, pas même Robinson : la sympathie qui vous entraîne vers lui dans tout le cours de sa lutte héroïque avec la destinée n'est pas le résultat d'un sentiment affectueux; c'est tout simplement le retour involontaire de votre pensée sur vous-même; c'est cet instinct universel, ou d'égoïsme, ou de pitié, qui vous associe par l'imagination à des malheurs que vous auriez pu subir. Et voulez-vous savoir jusqu'à quel point Robinson vous a réellement intéressé, abstraction faite de la position désolante où il est placé par le romancier? Demandez-vous ce que devint Robinson quand il eut quitté son île, et convenez avec franchise que vous ne vous souciez guère de vous en informer. C'est que, dans l'ouvrage de Daniel dé Foë, il y a une situation saisissante, une action pleine d'inquiétudes et de terreurs qui tient constamment *le*

curiosité en haleine, une morale douce et pure qui fortifie l'âme, et c'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas assez! Il y manque de tendres soucis, des sollicitudes mutuelles, des alarmes, des joies qui se partagent; il y manque un père, une épouse, une famille.

Le *Robinson* de Daniel de Foë est un chef-d'œuvre, mais c'est un chef-d'œuvre froid, qui laisse le cœur froid, parce que l'unité solitaire de l'intérêt repose sur un fait d'exception; parce que l'infortune de *Robinson* étonne et tourmente plus qu'elle ne touche; parce que cet homme, avec son courage qui impose et son intelligence qui rassure, n'est, en dernière analyse, qu'une individualité singulière et frappante, prise à part de tous les liens, de toutes les obligations, de toutes les affections de la vie commune. *Robinson* est admirable dans sa résolution, dans son activité, dans son industrie, et il faut bien qu'on l'admire; mais un roman du genre admiratif ne sera jamais le livre du cœur. Nous sommes organisés pour autre chose que pour défendre notre existence matérielle contre des dangers qui ne menacent que nous. Notre instinct moral le plus précieux, celui qui révèle à l'homme toute sa destination, le porte à chercher l'homme, à aimer l'homme, à le protéger, à le défendre, à le servir. Il y à dans notre sein une voix intime et profonde qui crie avec le vieillard de Térence :

Homo sum; humani nihil a me alienum puto.

Tout ceci n'a pas pour objet, et Dieu me garde d'y penser d'élever une objection malveillante contre la juste renommée de l'auteur du *Robinson* anglais. Il ne s'agit que d'un inconvénient inévitable de son sujet, d'un vice qui était inhérent à

la forme de son ouvrage, et que le rôle épisodique de Vendredi, d'ailleurs si ingénieux et si touchant, ne pouvait pas complétement racheter.

M. Wyss n'a pas voulu s'arroger le mérite de l'invention; il l'a acceptée, il l'a subie, il ne s'est donné que pour l'imitateur et le copiste d'un grand modèle; mais imiter comme M. Wyss, c'est mieux qu'inventer : c'est appliquer une invention reçue au plus important de tous les objets d'utilité possible; c'est prêter une âme à l'ébauche de l'artiste; c'est faire marcher la statue de Pygmalion. Le *Robinson* anglais restera un beau et bon livre, mais le *Robinson suisse* mérite peut-être la première place parmi tous les ouvrages d'imagination destinés à l'enseignement des enfants et à celui des hommes. Ne cherchez ni dans les romans, ni dans les écrits les plus spéciaux eux-mêmes qu'ait inspirés une douce philanthropie éclairée par la science, un code d'éducation physique, intellectuelle, morale, à préférer à celui-ci. Je voudrais qu'il pût se trouver, mais vous ne le trouveriez pas. Ces bonnes fortunes du cœur et du génie, auxquelles la munificence de M. de Montyon a réservé un riche prix annuel, ne sont pas tout à fait si communes qu'il paraît l'avoir pensé : il s'en présente au plus trois ou quatre par siècle, et toutes ne sont pas de même valeur. *Le Spectacle de la nature*, de Pluche; *le Comte de Valmont*, de l'abbé Gérard; *l'Ami de la Jeunesse*, de Filassier; *le Magasin des Enfants*, de madame Leprince de Beaumont; quelques autres encore, et bien peu, — *apparent rari nantes!* — composeraient cette bibliothèque d'elite qui s'augmente trop lentement. En attendant qu'il en arrive, si j'avais l'honneur d'exercer quelque influence sur les délibérations de l'Académie française, je l'engagerais à

donner le prix tous les ans au *Robinson suisse* de M. Wyss, et à faire distribuer gratuitement cet ouvrage dans les écoles. Je conviens que cette disposition ne serait peut-être pas fort conforme au texte rigoureux du testament; mais je suis convaincu qu'elle remplirait exactement les intentions du donateur.

Le *Robinson suisse* de M. Wyss, c'est *Robinson* en famille. A la place de ce marin téméraire et obstiné qui se débat contre la mort dans une fatigante agonie, c'est un père, c'est une mère, ce sont de charmants enfants, divers d'âge, de caractère et d'esprit, qui vont fixer votre intérêt; et ne vous imaginez pas que l'intérêt se soit réduit en se divisant. Il se multiplie, au contraire, par toutes les sympathies que cette famille inspire. La combinaison du nouvel auteur a changé toute l'économie de sa fable; elle vous a transporté du dernier séjour d'un aventurier au berceau de la société humaine. Elle va vous faire voir comment se forment les peuples éclairés par la sagesse de Dieu et secourus par les miracles de sa providence. L'île de *Robinson* s'élargira sous vos yeux; vous pourrez y étudier jusqu'aux progrès d'une civilisation rapide qui embrasse toutes les périodes de l'histoire du monde.

Le *Robinson suisse* est un de ces hommes qui ont beaucoup appris dans l'unique et louable dessein de savoir, et que a nécessité, cette régente impérieuse des esprits, force tout a coup à transformer leurs théories en pratique. Il a sur l'homme naturel et inculte l'avantage de l'instruction; il connaît les choses, comme Adam, par leurs noms et par leurs propriétés, avantage merveilleux que notre espèce devait à sa propre nature, qu'elle a perdu dans sa déchéance, et

qu'elle ne ressaisit lentement qu'en recueillant une à une toutes les découvertes et toutes les notions des générations passées; mais ce précieux travail d'une intelligence élevée, il l'avait fait. Tout ce qu'on peut savoir, il le sait; tout ce que la création a de mystères pénétrables et utiles, elle le lui révèle; et, comme cette science qui vient de Dieu s'est élaborée dans un esprit judicieux et soumis, elle a contribué à le confirmer dans sa foi. C'est cet homme qui a une femme et des enfants à abriter, à nourrir, à vêtir, à loger, à meubler d'une manière conforme à leurs habitudes, avec les simples ressources du désert; c'est cet homme qui y parvient à force de rudes travaux, d'infatigables efforts et de confiance dans la bonté sans bornes du Maître de toutes choses. Son histoire contient donc toute l'histoire de l'homme et de la société elle-même, l'espace renfermé dans un lieu étroit, le temps dans une courte succession d'années, l'œuvre si longue et si patiente de l'humanité dans l'économie intérieure d'un petit ménage. C'est le sommaire le plus attachant, le plus agréable à lire, d'une *Encyclopédie* conçue par de véritables sages, et appropriée à nos véritables besoins.

Il suffit d'y réfléchir un moment pour concevoir que le plan de M. Wyss embrasse un cours d'éducation tout entier, et qu'il conduit l'auteur, à travers une seule génération, aux limites raisonnables du *progrès*, en prenant ce dernier mot dans sa juste valeur, c'est-à-dire sans égard aux prétentions extravagantes de ces sophistes impies qui construisent toujours Babel. Le *Robinson suisse* demande à la nature tous les secours qu'elle peut offrir à l'homme, et la nature ne lui en refuse aucun, car toute la création est faite pour l'homme. Rien ne manque à la patience laborieuse, rien ne manque à

l'industrie inventive, que les choses dont la nécessité ne s'est pas fait sentir encore, et peut-on dire qu'une chose manque lorsqu'elle n'est pas nécessaire? L'île du *Robinson suisse* est, à la vérité, très-favorisée dans ses productions; mais c'est à défaut de recherches, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, à défaut de besoins, que nous ne trouvons pas les mêmes ressources partout où nous portons nos pas et nos regards. Quel citadin n'a foulé dédaigneusement l'ortie et la fougère, les plantes les plus méprisées, sans se douter qu'il y avait là un aliment agréable et salubre, un tissu qui ne le cède pas à celui du chanvre, un papier bien préférable à celui que nous tirons maintenant du coton, un pain savoureux, un cristal brillant et limpide? Nous sommes bien insouciants et bien ingrats! Le *Robinson suisse* met à profit tous ces bienfaits de Dieu pour en rapporter la gloire à Dieu; il étudie, il apprend avec ses élèves, et c'est la bonne manière d'enseigner; chaque découverte amène un essai, chaque essai engendre un art ou un métier : toutes les journées portent leurs fruits; toutes les découvertes, tous les succès, se récapitulent en actions de grâces pour le Créateur. Comme cette vie est animée de bonnes études, de travaux utiles et fortifiants, de pieuses élévations vers le Seigneur, de douces et tendres émulations à qui contribuera le mieux au bien-être de tous! Qu'on me fasse voir quelque part un système d'instruction primaire qui vaille celui-là, et mes éloges lui sont assurés d'avance, vînt-il de Locke, de Rousseau, des philosophes et de l'Université.

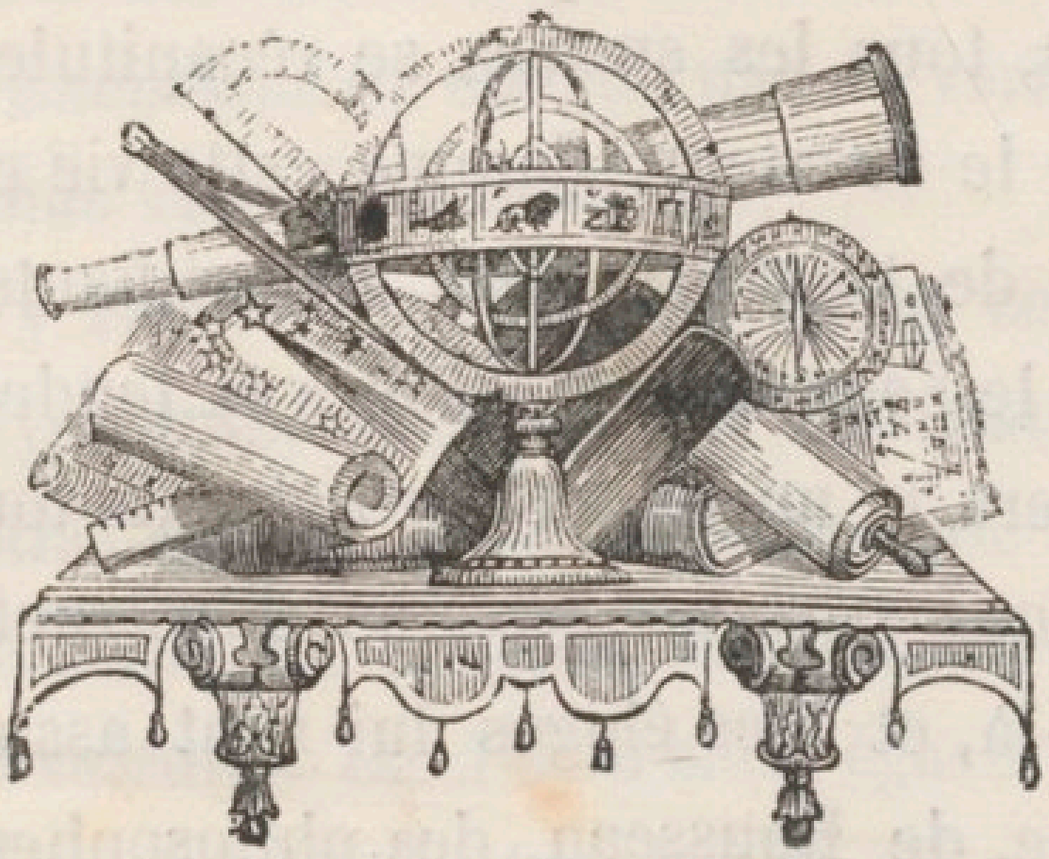
Il me reste peu de choses à dire, car je n'ai pas le droit de louer l'excellente traduction de madame Voïart; dont la réputation était faite quand l'éditeur l'a adoptée. Il ne m'est

guère plus permis d'insister sur le mérite d'exécution matérielle de cet admirable livre. Comme l'histoire naturelle y occupe une grande place, il avait plus de droits qu'aucun autre à s'enrichir de ces illustrations dont le luxe typographique a introduit la mode. Elles y étaient, pour ainsi dire, indispensables, et les naturalistes conviennent, comme les amateurs des arts, qu'elles ne laissent rien à désirer. Quant à mon enthousiasme pour l'ouvrage de Wyss, qu'il fallait peut-être justifier par des développements plus étendus, c'est un soin dont je peux me dispenser, maintenant que le livre est ouvert.

Le lecteur jugera.

CHARLES NODIER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



ROBINSON SUISSE

PRÉAMBULE

Une famille suisse, que des espérances de fortune appelaient en Amérique, s'était embarquée au Havre sur un bâtiment marchand destiné à transporter des colons dans le nouveau monde. Un parent éloigné de M. Starck (c'est le nom du chef de cette famille) venait d'y mourir, en léguant toutes ses propriétés à son cousin, à condition que celui-ci viendrait s'y établir avec tous ses enfants. Six personnes, le père, la mère et quatre garçons d'âges et de caractères différents, composaient cette famille. L'aîné, qu'on appelait Frédéric, avait quinze ans . c'était un grand et beau garçon plein de force et d'agilité, tête vive, bon cœur, plus habile dans les exercices du corps que dans ceux de

l'esprit ; il n'était point dépourvu d'intelligence, mais il en avait moins que son frère Ernest. Celui-ci, âgé de treize ans, était d'un caractère lent et même un peu paresseux; mais, naturellement attentif, observateur et réfléchi, Ernest cherchait sans cesse à s'instruire. Il avait surtout un grand goût pour l'histoire naturelle, et il possédait déjà une quantité de connaissances, fruit de ses expériences et de ses observations. Le troisième garçon, dont le nom était Rudly, diminutif de celui de Rodolphe, avait douze ans. C'était un franc étourdi, bavard, un peu présomptueux, hardi et entreprenant, mais au demeurant un excellent enfant, et rachetant par les qualités de son cœur la légèreté de son esprit. Enfin le plus jeune de tous, que sa mère et ses frères appelaient volontiers le *petit Fritz*, n'était encore qu'un petit garçon de huit ans, bien gai, bien doux, et dont l'enfance un peu maladive avait retardé l'instruction. Il ne savait rien encore ; mais, comme il était attentif et docile, il ne devait pas tarder à acquérir l'instruction en rapport avec son âge et ses facultés.

M. Starck était un homme dans la force de l'âge, chrétien sincère, dévoué à ses devoirs de père et de citoyen. L'excellente éducation qu'il avait reçue, jointe à beaucoup de lectures, l'avait mis en état d'élever lui-même ses enfants et de leur faire contracter de bonne heure ces habitudes d'ordre et de travail auxquelles il avait dû lui-même le bien être dont il avait joui jusqu'alors. Il voulait que la pratique accompagnât la théorie, et surtout que ses fils apprissent, autant que possible, à se suffire à eux-mêmes en une foule de choses pour lesquelles souvent la plupart des enfants réclament l'aide ou les soins d'un domestique. Tout jeunes, ses

enfants savaient manier assez adroitement la scie et le marteau, et il ne se posait pas une planche ou un clou dans la maison que ce ne fût de la main plus ou moins habile des petits garçons. De plus, élevés à la campagne, ces enfants, presque tous d'une constitution robuste, étaient accoutumés à supporter, sans danger pour leur santé, le froid, le chaud, la pluie et toutes les intempéries des saisons. Habitués à visiter les étables et les écuries de la ferme de leur père, ils n'avaient peur ni des bœufs ni des chevaux, ni d'aucune autre espèce d'animaux domestiques. Dans l'occasion, ils auraient même su les traire et les conduire. Le père, en dressant ainsi ses fils au travail et à la fatigue, n'avait eu en vue que de fortifier leur tempérament, de les aguerrir contre mille petites craintes puériles dont les enfants sont souvent saisis à l'aspect des animaux, mais surtout de leur donner cette expérience pratique des choses de la vie que l'étude des livres ne donne point, et qui, en apprenant aux enfants à tirer d'eux-mêmes leurs propres ressources, en fait par la suite des hommes utiles aux autres et pleins d'une véritable indépendance pour eux-mêmes. Il ne savait pas, ce bon père, qu'en agissant ainsi il préparait à ses fils les moyens non-seulement de se tirer des plus terribles dangers, mais encore d'assurer leur sort et celui de toute la famille. La digne épouse de M. Starck, qu'il appelait souvent *ma bonne Élisabeth*, était le véritable type de la mère de famille. Uniquement occupée des soins de sa maison, elle la régissait avec douceur et gaieté. L'amour qu'elle portait à ses enfants était aussi éclairé que tendre; le sentiment religieux dont son âme était pénétrée la préservait de toute faiblesse pour leurs petits défauts,

et il était rare que ces douces remontrances demeurassent sans effet sur des enfants qui lui portaient autant de respect que d'attachement.

Appelé, comme nous l'avons dit, à recueillir un riche



héritage dans le nouveau monde, M. Starck, dans l'espoir d'assurer à sa famille un avenir plus avantageux, n'hésita point à quitter sa patrie et à s'embarquer avec tous les siens pour Philadelphie. Le commencement du voyage fut des plus heureux. Suivant sa coutume, le

père ne manqua pas de profiter des nouvelles circonstances où il se trouvait pour ajouter aux connaissances pratiques de ses enfants. L'ordre et l'admirable arrangement qui règnent sur un bâtiment, le travail intelligent et régulier de l'équipage, l'examen de la boussole, la puissance de la barre du gouvernail, tous ces grands effets de l'art nautique où les puissances du calcul et de l'équilibre exécutent tant de merveilles, tout fut, pendant cette traversée, une source journalière et intarissable d'étonnement et d'instruction pour les fils de M. Starck. Ils apprenaient des matelots à faire et défaire ces nœuds marins si simples et si indissolubles ; ils s'exerçaient à rouler des câbles, à faire mouvoir le cabestan, et, quand le charpentier avait quelques réparations faire, il était toujours assisté par nos petits garçons : Frédéric tournait avec ardeur l'énorme tarière, Rudly enfonçait les chevilles de bois à grands coups de maillet, et si Ernest ne paraissait pas prendre une part aussi active que les autres au travail, il n'en était pas moins occupé à faire une foule d'observations curieuses ou utiles sur la manière dont l'ouvrier s'y prenait, soit pour retourner presque seul d'énormes pièces de bois, soit pour les dresser à l'aide du levier ; enfin, rien n'échappait à l'enfant, qui enrichissait ainsi son esprit et sa mémoire d'une foule de notions qui devaient bientôt lui devenir nécessaires.

On était déjà parvenu au 40ᵉ degré de latitude, et tout faisait espérer qu'avant dix jours la navigation aurait son terme, quand tout à coup les vents, jusqu'alors favorables, changèrent, et soufflèrent avec une telle violence, que, malgré toute l'habileté de l'équipage, le bâtiment fut jeté hors de sa route et poussé dans des

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

mers inconnues ; une tempête effroyable éclata, et, durant dix jours et dix nuits, sa fureur ne fit que s'accroître : dans ces terribles circonstances, M. Starck et son fils aîné, le seul qui pût prendre une part active au travail de la pompe, firent preuve du plus grand dévouement. Mais enfin, vaincus par la fatigue, ils vinrent se jeter sur un matelas dans la chambre de poupe, où la mère, entourée de ses plus jeunes enfants, était en prière et recommandait à Dieu tous les objets de sa tendresse. Pendant qu'ils prenaient ainsi un peu de repos, un grand bruit se fit entendre sur le pont...

Mais nous laisserons M. Starck lui-même continuer la relation de cet événement, ainsi que celle de tout ce qui le suivit. Puisse cette narration offrir une lecture agréable à nos jeunes lecteurs et leur démontrer cette importante vérité, que, quelle que soit la grandeur des infortunes auxquelles Dieu nous soumet quelquefois, la Providence n'abandonne jamais les hommes qui ne s'abandonnent point eux-mêmes!

LE TRADUCTEUR.



CHAPITRE PREMIER

Le naufrage. — Tentatives de salut. — L'arrivée à terre. — Voyage de découverte. — Retour. — Attaque nocturne. — Voyage au bâtiment submergé. — Le troupeau à la nage.

Depuis six effroyables jours la tempête était déchaînée, et, au septième, sa fureur, loin de s'apaiser, parut encore augmenter de violence. Nous étions emportés vers le sud-est, sans savoir dans quels parages nous nous trouvions ; le navire, dont tous les mâts étaient brisés, avait plusieurs voies d'eau : l'équipage, épuisé par la fatigue de tant de jours et de nuits passés sans sommeil, ne s'occupait plus de la manœuvre, et les matelots, au lieu de leurs imprécations ordinaires, ne faisaient plus entendre que de tardives prières ou les accents du désespoir ; enfin la consternation était générale, et, tout en recommandant son âme à Dieu, chacun ne songeait plus qu'à sauver sa vie.

« Enfants, dis-je alors à mes quatre fils, que l'épou-

vante avait glacés, Dieu seul peut nous sauver, et, s'il le trouve bon, il le fera ; mais, s'il en ordonne autrement, soumettons-nous ; ce ne sera que pour nous réunir tous dans le ciel, où rien ne pourra plus nous séparer. »

En entendant ces paroles, qui la préparaient à une terrible catastrophe, ma digne femme essuya ses pleurs, ses lèvres murmurèrent une courte et dernière prière ; puis soudain elle redevint calme ; elle se mit à rassurer ses enfants, qui se pressaient autour d'elle, avec un courage et une force d'âme dont je n'étais pas capable ; car je sentais mon cœur se briser de douleur en songeant au sort qui attendait les chers objets de ma tendresse. Par un sentiment unanime, nous tombâmes tous à genoux, et une prière ardente et pleine de foi s'éleva vers le Dieu miséricordieux dont nous attendions notre salut. Je vis dans cette circonstance combien l'âme des enfants sait aussi s'élever au-dessus d'elle-même et puiser dans la prière la force dont elle a besoin pour résister au malheur. Frédéric, mon fils aîné, priait à haute voix ; il demandait à Dieu de sauver son père, sa mère et ses frères ; il semblait oublier son propre danger pour ne songer qu'à celui qui nous menaçait, et, pendant quelques instants, toute ma jeune famille, animée par ce généreux sentiment, sentit ses terreurs se calmer. Ma confiance dans la Providence s'en accrut. « Comment le Seigneur n'aurait-il pas pitié d'eux ? me disais-je, le cœur ému ; ils l'invoquent avec tant de confiance et d'amour !... »

Tout à coup nous entendîmes, à travers le bruit des flots battant le navire, une vigie crier : « Terre ! terre ! » Mais dans le même instant le bâtiment reçut un choc si

terrible, qu'il nous fit tous rouler de côté et d'autres un sourd craquement accompagna cette secousse, et un bruit d'eau pénétrant de toutes parts avec violence m'annonca que le flanc du navire venait de toucher contre un écueil : nous étions échoués. Une voix que je reconnus pour celle du capitaine s'écria avec un accent de détresse : « Nous sommes perdus ! à la mer, les chaloupes ! à la mer ! » Nous sommes perdus ! Ce cri d'angoisse me perça le cœur, d'autant que mes enfants le répétèrent avec une expression terrible. Cependant, tâchant de me contraindre : « Courage, enfants ! leur dis-je, nous sommes encore au sec, la terre est proche, et Dieu n'abandonne pas les gens de cœur ; je vais voir s'il nous reste quelque espoir de salut. »

Je montai en effet sur le pont. Des torrents de pluie et les vagues furieuses qui le balayaient m'empêchèrent longtemps de me tenir debout ; je parvins enfin à m'attacher à une pièce de bois, reste de notre grand mât brisé ; mais que devins-je en voyant que l'équipage avait quitté le bâtiment ! Les chaloupes chargées de monde étaient à la mer, et le dernier matelot coupait la corde qui retenait encore la dernière au navire. Je courus sur la galerie extérieure, je criai, j'appelai, je suppliai, le tout en vain : ma voix se perdait dans le fracas de la tempête, et, soit que les vagues, s'élevant comme des montagnes, empêchassent les fuyards d'apercevoir mes signaux de détresse, soit que l'agitation de la mer rendît le retour des chaloupes impossible, je vis ces dernières fuir entre les lames avec une effrayante rapidité, et tout espoir de secours fut perdu pour moi. Cependant, quelque terrible que fût cette pensée, j'éprouvai une sorte de joie en voyant que l'eau qui remplissait

déjà une partie du bâtiment ne pouvait s'élever que jusqu'à une certaine hauteur, et que ma famille, qui était dans une chambre élevée, ne courait aucun danger. Je portai ensuite mes regards inquiets vers le sud, et je découvris, à travers la pluie et la brume, une côte peu éloignée dont l'aspect, il est vrai, paraissait assez sauvage ; mais, dans cet instant critique, l'atteindre devint le but de tous mes désirs.

Quoique profondément affecté de la position où me laissait l'abandon de mes compagnons de voyage, j'affectai en revenant près des miens une sérénité que j'étais loin d'éprouver.



Du courage, mes amis, leur dis-je en entrant, tout espoir n'est pas encore perdu ; à la vérité, le bâtiment est immobile, mais l'eau ne peut monter jusqu'à nous, et, si demain matin le vent et la mer s'apaisent, il ne sera peut-être pas impossible de gagner la terre, qui est peu éloignée. »

Cette vague assurance tranquillisa soudain mes en-

fants, et, suivant l'inexpérience de leur âge, ils n'hésitèrent pas à regarder comme positif ce qui, hélas ! n'était encore que fort douteux : ils en vinrent presque à se féliciter de l'événement qui rendait le bâtiment fixe et tranquille et les délivrait de ces horribles balancements dont ils avaient tant souffert dans tout le voyage, surtout depuis le commencement de la tempête. Mais ma femme, plus habituée à pénétrer au fond de ma pensée, découvrit ma secrète angoisse. Un signe de ma part lui ayant fait connaître l'abandon dans lequel nous nous trouvions, je sentis pourtant mon courage renaître en voyant que sa confiance en Dieu n'en était point ébranlée. « Prenons quelque nourriture, dit-elle ; aussi bien l'âme se fortifie avec le corps ; la nuit qui se prépare sera peut-être bien pénible, et il faut être prêt à recevoir tout ce qu'il plaira au bon Dieu de nous envoyer. » Elle se mit aussitôt à préparer le souper de ses enfants comme elle le faisait chaque soir ; tous mangèrent de bon appétit, tandis que nous nous efforcions d'avaler quelques bouchées ; bientôt les plus jeunes se jetèrent sur leurs lits et ne tardèrent pas à s'endormir profondément. Frédéric seul, qui sentait plus vivement que ses frères tout le danger de notre position, parut vouloir veiller avec nous une partie de la nuit.

« Mon père, me dit-il tout à coup, je pense qu'il y aurait un moyen de nous sauver ; ce serait de faire pour ma mère et mes frères des espèces de corsets nataloires, c'est-à-dire de leur attacher sous les bras des morceaux de liége ou des bouteilles vides qui les soutiendraient sur l'eau ; pour nous, vous et moi, mon père, je crois que nous nagerions sans peine et sans autre secours que la force de nos bras.

— Ton idée me paraît bonne, mon fils, et il faut tout de suite aviser au moyen de l'exécuter, afin d'être cette nuit préparés à tout événement. »

Il y avait dans notre chambre une quantité de petits barils et de boîtes de fer-blanc qui avaient servi à renfermer des provisions pour le voyage ; je les jugeai propres à l'usage auquel nous les destinions. Nous les réunîmes deux par deux en laissant un intervalle d'à peu près un pied entre chacun, et ma femme y attacha de fortes bretelles pour pouvoir les fixer sous les bras. Quand ces espèces de trajectiles furent achevés, attachés solidement sur les épaules de nos pauvres petits, qui subirent cette préparation presque sans s'éveiller, nous attendîmes patiemment le retour de la lumière, espérant que si, pendant la nuit, le navire venait à s'entr'ouvrir, nous pourrions, moitié en nageant, moitié étant portés par les vagues, atteindre heureusement le rivage.

J'engageai mon fils à prendre quelque repos, car le travail de la journée l'avait fort accablé, et il ne tarda pas à s'endormir ; ma femme et moi nous continuâmes à veiller. Nous passâmes cette nuit, la plus longue et la plus affreuse de notre vie, dans une alarme continuelle, écoutant tous les bruits, épiant chaque mouvement du bâtiment à demi brisé, de peur d'être surpris par quelque nouveau désastre. Que de réflexions cruelles passèrent dans notre esprit ! que de plans aussitôt détruits que conçus ! mais aussi que de prières ardentes s'élevèrent de nos cœurs angoissés vers le Dieu de toute miséricorde, pendant cette nuit terrible ! Elle s'écoula enfin, et sans accident. Vers le matin, le vent commença à perdre de sa violence, le ciel s'éclaircit, et l'aurore, aux bords de l'horizon dégagé de nuages, annonça un beau

jour. Le cœur ranimé par cet aspect, j'appelai ma femme et mes enfants sur le pont, où j'étais monté le premier; mes fils demeurèrent d'abord surpris en ne voyant là aucun de nos compagnons. « Où sont donc tous nos gens? se dirent-ils; pourquoi sont-ils partis sans nous? comment achèverons-nous notre voyage?

— Mes amis, celui qui nous a protégés jusqu'ici saura aussi nous conserver et nous tirer d'embarras : que ceci vous apprenne à ne compter que sur l'aide de Dieu et de vous-mêmes. Les compagnons sur lesquels nous nous reposions avec tant de confiance nous ont abandonnés sans pitié au moment du danger; mais Dieu et l'intelligence qu'il nous a donnée nous restent : implorons l'un et mettons l'autre à profit. Aide-toi, Dieu t'aidera! c'est une maxime qu'il ne faut jamais oublier. Maintenant, mes enfants, à l'œuvre! voyons par quel moyen nous pourrons sans danger quitter cette carcasse de navire et gagner la terre que vous voyez d'ici à peu de distance. » Nous tînmes conseil.

Mon fils Frédéric, qui était un vigoureux nageur, tenait fort à son invention de scaphandre, et se faisait fort de conduire sa mère d'un bras tandis qu'il nagerait de l'autre. « Vous, mon père, vous conduirez mes deux frères, et Ernest, qui est déjà assez fort, à l'aide de ces deux barils, fera bien le trajet tout seul. »

Ernest, un peu lourd et paresseux de son naturel, ne goûtait pas du tout cette proposition. « Il vaudrait mieux, disait-il, construire un radeau et partir dessus tous ensemble.

— Sans doute, repris-je, si cette construction n'était pas une entreprise au-dessus de nos forces, en même temps qu'un radeau est une embarcation fort scabreuse.

Cherchons autre chose, mais auparavant visitons le bâtiment, peut-être l'examen nous fournira-t-il quelque idée d'une plus facile exécution. »

Aussitôt tous se mirent à parcourir le bâtiment. Moi, je me rendis d'abord à la cambuse, lieu où se gardent les provisions et l'eau douce, car il fallait songer à nourrir tout mon monde. Ma femme et mon petit Fritz allèrent à la recherche de la volaille et des animaux domestiques, lesquels, oubliés depuis deux jours au milieu du désastre, mouraient de faim et de soif.

Frédéric courut à la chambre aux munitions, Ernest au magasin du charpentier, et Rudly à la chambre du capitaine; mais, à peine en eut-il ouvert la porte, que deux grand dogues en sortirent, et, dans leur joie de se



voir mis en liberté, renversèrent le petit garçon en l'accablant de leurs bruyantes caresses.

Rudly, qui d'abord avait été fort effrayé de leur apparition, se remit bientôt, et, comme la faim avait rendu ces pauvres animaux fort dociles, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. Il les prit chacun par une oreille et les amena sur le pont, où je venais de remonter. Ses frères arrivaient aussi de divers côtés : Frédéric apportait deux fusils de chasse, du plomb et un petit baril de poudre; Ernest tenait une hache, un marteau et des

tenailles. Il avait rempli le fond de son chapeau de clous de toutes grandeurs, et un ciseau et des vrilles sortaient de ses poches. Il n'y avait pas jusqu'au petit Fritz qui n'eût rapporté quelque chose : il nous présenta une boîte où il avait trouvé de jolis petits crochets, disait-il.

« En vérité, dis-je après avoir examiné la trouvaille de l'enfant, le plus jeune a presque trouvé le meilleur : ces petits crochets sont de bons et beaux hameçons qui nous seront peut-être plus utiles pour entretenir notre vie que tout ce qui se trouve sur le vaisseau ; c'est ainsi, mes enfants, que dans la vie le bonheur s'offre souvent à celui qui le connaît et le cherche le moins.

— Pour moi, dit ma femme, je n'apporte rien que de bonnes nouvelles : j'ai trouvé une vache, un âne, deux chèvres et sept moutons, ainsi qu'une grasse truie encore en vie, et, comme je leur ai donné de la nourriture abondamment, ils pourront servir à nos besoins si le bon Dieu veut que nous demeurions encore quelque temps sur ce frêle abri...

— Sans doute, repris-je alors, ramené à l'idée principale, vous apportez là tous de bonnes choses, mes enfants ; mais cela ne résout pas la difficulté. Toi, par exemple, Rudly, tu ne t'es occupé que des animaux que tu aimes, et tu n'as rien apporté d'utile : que veux-tu que nous fassions de tes deux chiens? ce sont deux bouches de plus à nourrir.

— Mais, mon père, reprit l'enfant en caressant ses chiens, quand nous serons à terre, ils nous aideront à chasser.

— Fort bien, mais il faut arriver jusque-là, et ce ne sera pas sur le dos de tes chiens que tu feras ce trajet, n'est-ce pas?...

— Ah! s'écria Rudly avec chagrin, si j'avais seulement la grande cuve où maman faisait la lessive, et que je faisais voguer sur le lac, je me ferais bien fort de vous faire arriver tous sur cette terre ; j'allais bien plus loin que cela avec mon bateau! »

Ce fut pour moi un trait de lumière.

« Béni soit le bon conseil! m'écriai-je, fût-il sorti seulement de la bouche d'un enfant; mon Dieu, je te rends grâces! Suivez-moi, enfants; en avant scie, marteau, clous, vrilles! Nous allons nous mettre à l'œuvre. » Je leur dis en peu de mots mon idée, et aussitôt nous descendîmes à fond de cale, ou j'avais vu de grands tonneaux flotter sur l'eau dont la base du navire était remplie; après plusieurs tentatives infructueuses, nous parvînmes enfin à retirer quelques-uns de ces tonneaux et à les rouler sur le premier plan du navire, qui était presque à fleur d'eau ; ils étaient en bois de chêne très-solide et garnis de bons cercles de fer, et, les trouvant propres à mon dessein, avec l'aide de ma femme et de mon fils aîné, je commençai à scier ces tonnes par la moitié, et j'obtins ainsi huit petites cuves de trois pieds de diamètre sur quatre de hauteur. Je cherchai ensuite une longue planche, sur laquelle je disposai mes cuves en les plaçant l'une à côté de l'autre sur une ligne, en laissant dépasser la planche à l'avant et à l'arrière de mon bateau, afin qu'elle pût se courber comme la quille d'un bâtiment; nous fixâmes alors toutes ces cuves l'une à l'autre par le fond avec de grands clous, de fortes chevilles, dont Ernest avait découvert une provision dans l'atelier du charpentier. Cette première opération terminée, et après avoir pris quelque repos et quelques rafraîchissements, car on doit concevoir combien de tels

travaux durent nous causer de fatigue, nous nous remîmes à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur. Nous avions heureusement d'excellents outils, du bois et des clous en abondance : je choisis deux planches d'égale longueur que je fixai sur les deux flancs de mes cuves, et dont les deux extrémités, rapprochées par des chevilles, formèrent comme la pointe de la barque, tandis que celle du fond, sciée en angle aigu, vint également s'y rattacher. Quoique nous eussions travaillé avec beaucoup d'ardeur, ce ne fut qu'à la fin du jour que notre œuvre prit quelque figure; mais, quand elle fut terminée, ce fut un autre embarras pour la faire passer du chantier à la mer : nos faibles bras en avaient bien assemblé les parties; mais il eût été impossible qu'ils en fissent jamais mouvoir l'ensemble. Je rassurai mes enfants à ce sujet en leur faisant connaître un instrument dont les effets leur parurent merveilleux : c'était le cric, machine composée d'une roue en fer à dents, qu'on met en mouvement au moyen d'une manivelle, qui fait monter par degrés une pince de fer à l'aide de laquelle on soulève les plus lourds fardeaux. Pendant que deux de mes fils étaient allés me chercher cette machine, j'avais coupé une perche à voile en plusieurs morceaux, et, ayant ensuite placé le cric sous l'avant de mon bateau, je tournai la manivelle ; la masse se souleva lentement; j'ordonnai alors à l'un de mes enfants de placer sous la base les rouleaux de bois de manière à pouvoir faire glisser le bateau vers l'endroit où je me proposais de le lancer à la mer. Toutes ces opérations étaient fort longues, et Rudly surtout s'étonnait de la lenteur avec laquelle je tournais la manivelle du cric.

« Il vaut mieux aller lentement que pas du tout, mon fils ; il est prouvé par un grand nombre d'observations. et c'est un principe de la science appelée la mécanique, que toute machine perd en force ce qu'elle gagne en rapidité, de même qu'elle perd en agilité ce qu'elle acquiert en force. Le cric n'est point destiné à aller vite, mais à soulever le poids, et mieux il remplit cette fonction, plus son action est lente.

— Bah ! reprit le petit incrédule, il ne s'agirait pour cela que de tourner plus vite la manivelle.

— Tu casserais le ressort qui fait marcher les dents de la roue, et voilà tout ce que tu y gagnerais. Le temps ne fait rien à l'affaire : avec la patience et l'intelligence, on vient à bout de tout, mon fils, et j'espère bien, aidé de ces deux puissances, amener notre entreprise à bien. »

En effet, grâce aux rouleaux de bois sur lesquels reposait maintenant notre barque improvisée, elle ne tarda pas à rouler assez majestueusement vers la galerie du navire, laquelle, ayant été fracassée de ce côté par les rochers entre lesquels le bâtiment était échoué, nous offrait ainsi une issue pour lancer notre embarcation à la mer. J'avais pris la précaution d'attacher à l'arrière un long câble dont j'avais fixé le bout à une forte pièce de bois, ce qui empêcha notre construction de trop s'éloigner du corps du navire lorsque, par nos efforts réunis, nous fûmes parvenus à la mettre à flot.

Une bruyante acclamation accompagna cette opération ; mais la joie ne tarda pas à se changer en inquiétude, en voyant la barque danser sur l'eau comme une folle, et se balancer de côté et d'autre, de manière à nous inspirer la crainte que tant de soins et de travail

demeurassent sans résultat ; car il paraissait impossible de se confier sans danger à cette machine flottante. Je me grattais la tête avec anxiété, cherchant ce qui pouvait manquer à ma construction ; tout d'un coup je pensai que sa légèreté seule était la cause de cette agitation ; je pris quelques boulets amoncelés auprès des canons, je les jetai adroitement dans les cuves, et je ne tardai pas à voir ma barque se redresser peu à peu, et prendre enfin son équilibre sur la surface des eaux. Des cris joyeux signalèrent cette nouvelle réussite, et la sécurité de mes garçons fut telle, qu'ils voulaient descendre à l'instant même dans la barque ; mais de peur que ce que j'y avais jeté ne suffît pas, et que les mouvements de mes jeunes étourdis ne fissent encore chavirer l'embarcation, je pensai à la pourvoir d'un balancier à l'imitation de ceux qu'emploient les sauvages, et qui empêchent ainsi leurs étroites pirogues de se renverser. J'expliquai à mes jeunes compagnons de quoi il s'agissait, et je me remis à l'œuvre.

Deux morceaux de perches à voile, coupés d'égale longueur, furent fixés par une forte cheville en bois, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière de ma barque, et de telle sorte qu'ils pussent se mouvoir ; j'attachai à l'extrémité de ces perches un baril vide bien bouché, afin que l'eau n'y pénétrât pas et que le bâtiment ne pût tourner sur lui-même.

Il ne nous restait plus qu'à sortir du navire : la grande crevasse qu'il avait dans le flanc nous offrit un passage commode ; je n'eus qu'à scier quelques éclats de bois pour que ma femme et mes plus jeunes enfants y pussent passer sans danger ; j'avais, au moyen du câble qui la retenait, attiré notre barque tout près de cette ouverture :

toutefois, comme la journée était trop avancée pour tenter cette expédition, nous la remîmes au lendemain ; il fallait nous munir de rames pour diriger notre embarcation, et songer aussi à ce que nous pourrions emporter avec nous. Il fut donc résolu que nous passerions encore une nuit sur le navire ; il n'avait pas souffert de détérioration sensibles, et puis nous commencions à nous familiariser avec les dangers de notre situation.

Nous prîmes seulement la précaution de revêtir nos enfants et nous-mêmes des appareils natatoires que mon fils aîné avait imaginés, de peur d'un accident nocturne ; je conseillai aussi à ma femme de quitter ses habits, peu commodes en pareille circonstance, et de revêtir un costume de matelot qui laisserait plus de liberté à ses mouvements. Elle y consentit, quoiqu'elle eût quelque répugnance pour cette espèce de travestissement ; nous prîmes quelque nourriture, et, après m'être assuré qu'aucun danger imminent ne menaçait ma famille, nous adressâmes une prière de reconnaissance vers ce Dieu miséricordieux qui nous protégeait d'une manière si visible ; ensuite chacun de nous se jeta sur son lit pour se préparer, par un repos bienfaisant, aux travaux du lendemain.

Le point du jour nous trouva éveillés, car l'espérance aussi bien que le chagrin ne laisse pas dormir longtemps. Aussitôt que nous eûmes fait la prière du matin en commun et pris un frugal déjeuner, je disposai tout pour le départ en recommandant à mes enfants de se munir de tout ce qu'ils jugeraient utile d'emporter avec nous, et à ma femme de donner de la nourriture aux animaux pour plusieurs jours · « Car, ajoutai-je, si notre

expédition réussit, nous pourrons peut-être revenir les chercher. »

Le chargement de notre nouveau navire consistait en un baril de poudre, trois fusils légers, trois carabines, deux paires de pistolets de poche, une paire de grands pistolets d'arçon, des balles et du plomb autant qu'on en put prendre, enfin un moule à balles. De plus, ma femme et ses enfants portaient chacun une gibecière bien garnie : nous en avions trouvé plusieurs dans les effets des officiers de l'équipage. J'avais fait placer aussi une caisse de tablettes de bouillon, une autre de biscuits, un baril de harengs et d'autres comestibles ; nous y joignîmes une marmite en fer, une ligne à pêcher, une caisse de clous, des outils tels que marteaux, scies, tenailles, haches, tarières, etc., enfin une pièce de toile à voile que je destinais à faire une tente pour nous abriter. Je fus obligé de me borner à ces choses de première nécessité et d'abandonner bien d'autres objets utiles ; mais quoique j'eusse remplacé le lest que j'avais jeté la veille par ces divers objets, la faiblesse de notre embarcation n'en pouvait admettre davantage.

Au moment de descendre dans la barque, et comme nous venions de demander à Dieu de bénir et protéger notre entreprise, nous entendîmes tout à coup le chant des coqs et des autres volailles, qui semblaient nous dire un triste adieu. Je pensai subitement que nous pourrions fort bien les emporter avec nous : « Car, si nous ne pouvons les nourrir ici, dis-je, peut-être pourront-ils nous nourrir là-bas. » Mon conseil fut suivi ; nous allâmes à la recherche de ces pauvres bêtes : je plaçai dans une des cuves du bateau dix poules avec deux coqs, en ayant le soin de les couvrir d'une toile

pour qu'ils ne s'envolassent pas ; quant au reste des autres volatiles, tels que les oies, les canards et les pigeons, nous leur donnâmes la liberté, persuadés qu'ils se rendraient à terre mieux et plus tôt que nous, les uns par l'air, les autres par l'eau.

Tout mon monde était placé dans les cuves, nous



n'attendions plus que ma femme pour nous embarquer, et comme elle était fort prévoyante, je ne doutai pas que son absence ne fût causée par quelque recherche utile. Elle arriva enfin, chargée d'un assez gros sac. « Ceci, dit-elle en le jetant dans la cuve où était déjà notre petit Fritz, est ma pièce de prévoyance. » Je pensai que c'était un oreiller pour que l'enfant fût assis plus commodément dans cette cuve à demi remplie de toutes sortes de choses, et je n'y fis pas plus d'attention.

Je coupai le câble qui retenait encore notre barque, et nous partîmes. Ma femme occupait la première cuve, Fritz était dans la seconde à côté d'elle, Frédéric était placé dans la troisième pour surveiller nos munitions de guerre, qui se trouvaient dans la quatrième, ainsi que les poules et la toile à voile; nos provisions de bouche remplissaient la cinquième; Rudly, avec les ustensiles de ménage, occupait la sixième; Ernest, entouré de toutes sorte d'outils, était blotti dans la septième; et moi, debout dans la huitième cuve, je dirigeais de mon mieux ce frêle esquif, sur lequel était réuni tout ce que j'avais de plus cher et de plus précieux.

Au moment où nous commençâmes à nous éloigner du navire, voilà que les deux pauvres chiens que Rudly avait trouvés dans la chambre du capitaine, voyant que nous partions sans eux, se mirent à pousser des hurlements plaintifs, puis, sautant tous deux à la mer, ils se mirent à nous suivre en nageant avec beaucoup de vigueur; ils étaient trop lourds pour les prendre avec nous dans le bateau; car l'un d'eux, qu'on appelait Turc, était un dogue anglais de forte race, et Billy, une belle chienne danoise, était de la plus grande espèce. Je craignis d'abord qu'ils ne pussent faire ce long trajet à la nage; mais ces intelligents animaux surent fort bien s'aider eux-mêmes en appuyant de temps en temps une de leurs pattes sur la barre de notre balancier de l'arrière, et de cette manière ils nous suivirent sans trop de fatigue.

Notre navigation fut heureuse, quoique fort lente : la mer était tranquille et ses petites vagues nous portaient doucement vers la terre : le ciel était serein, et autour de nous voguaient une quantité de tonnes,

de ballots et de caisses provenant de notre bâtiment naufragé. Dans l'espoir qu'elles contiendraient quelques provisions, je tâchai d'en amarrer quelques-unes à l'aide d'un grand croc de fer dont je m'étais muni; et Frédéric, d'après mes instructions, ayant jeté une corde autour de ces tonnes, parvint à les fixer aux flancs du bateau, et nous continuâmes notre route en traînant à



la remorque ces objets qui pouvaient nous être fort utiles.

En approchant du rivage, la contrée vers laquelle nous voguions perdit un peu de son aspect sauvage. Frédéric, avec ses yeux d'aigle, nous dit qu'il voyait des arbres parmi lesquels il distinguait des palmiers.

A cette annonce, Ernest, qui était déjà un grand docteur en histoire naturelle, fit éclater sa joie, et raconta à ses frères toutes les merveilleuses propriétés

du palmier, dont on tirait du vin, du lait, du beurre, et une amande bien autrement savoureuse que les noisettes de nos bois, disait le petit bonhomme. Comme je regrettais fort de n'avoir pas pris le télescope du capitaine, Rudly me présenta une petite lunette marine qu'il avait trouvée dans la chambre du pilote, et cet instrument me fut très-utile pour choisir le point de la côte où nous pourrions aborder.

Après bien des efforts pour lutter contre les courants qui nous repoussaient au large, je parvins à diriger ma barque vers l'embouchure d'un ruisseau dont les eaux se précipitaient dans la mer. Il y avait là comme une petite baie où nos oies et nos canards, qui nous avaient précédés, semblaient nous attendre et nous montrer le chemin. J'abordai avec précaution un endroit où le rivage était à peu près à la hauteur de nos cuves, et où pourtant il y avait assez d'eau pour tenir notre esquif à flot.

Notre débarquement s'effectua rapidement; tout ce qui pouvait se mouvoir s'élança à terre, et même le petit Fritz, dont la taille n'atteignait pas la hauteur de sa cuve, s'efforça de grimper comme les autres; sa mère vint à son secours et le tira après elle sur le bord, où elle était déjà parvenue. Les chiens, arrivés plus tôt que nous, nous y reçurent avec de joyeux aboiements. Les oies et les canards, qui barbotaient déjà dans la baie, poussaient de bruyantes clameurs, lesquelles réunies aux cris aigus des pingouins et autres oiseaux de mer qui se tenaient sur les rochers d'alentour, faisaient une étrange et sauvage harmonie.

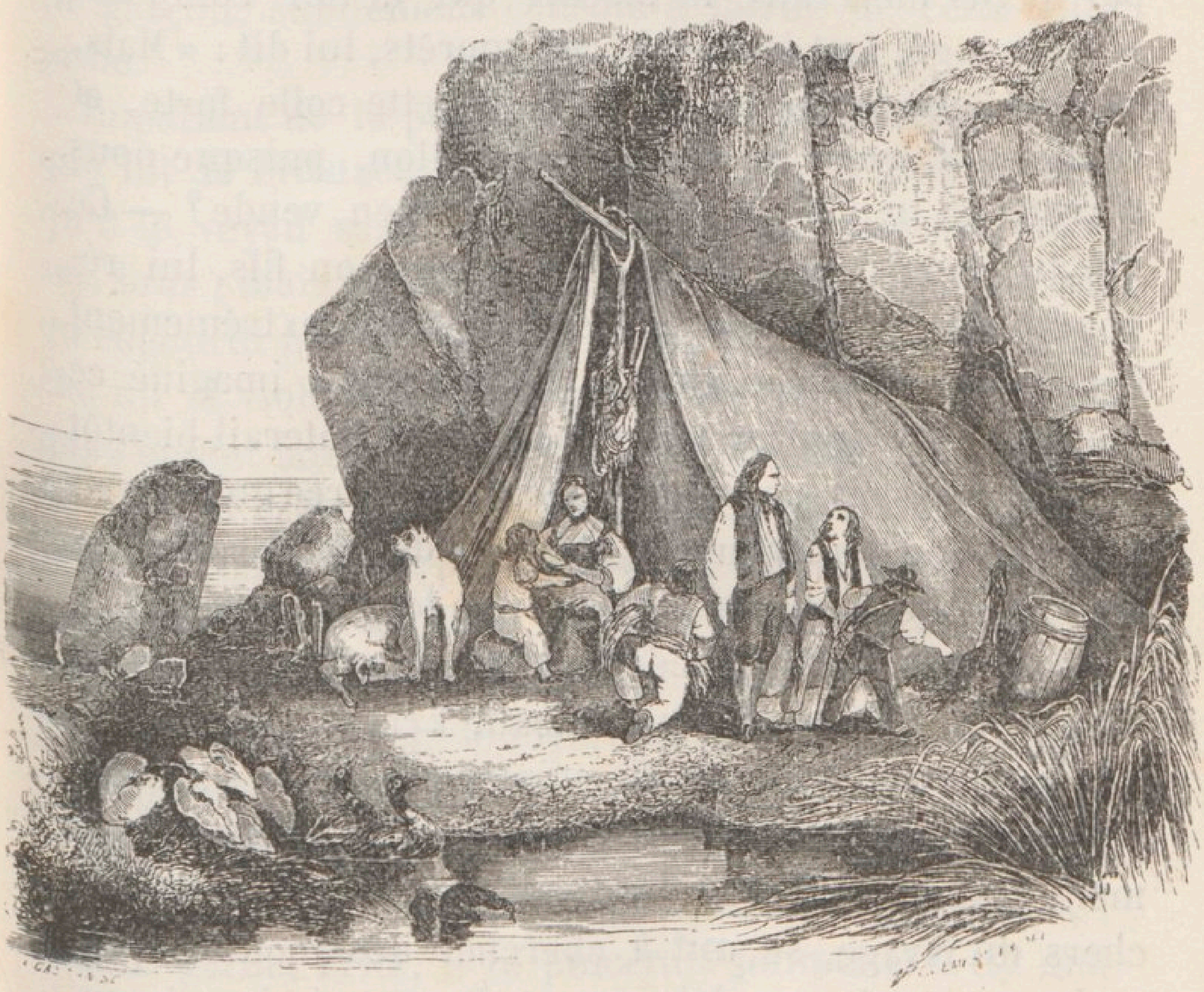
Notre premier soin, lorsque nous eûmes touché terre, fut de tomber à genoux, et, dans un sentiment de la

plus vive et de la plus tendre reconnaissance, de remercier notre céleste Protecteur et de nous recommander pour la suite à sa bonté. Nous procédâmes ensuite au déchargement de notre bateau ; combien nous nous trouvâmes riches alors du peu que nous avions sauvé avec nous ! Ma femme fit sortir la volaille



et l'abandonna à elle-même, car nous n'avions encore rien pour la loger ni la nourrir. Je m'occupai aussitôt à chercher un emplacement pour dresser notre tente et établir notre quartier de nuit : une longue perche que j'enfonçai dans une anfractuosité du rocher, et dont l'extrémité vint s'appuyer sur une autre perche fourchue plantée dans le sable, reçut la toile à voile que nous avions apportée, et figura à l'instant une tente assez spacieuse pour recevoir toute ma famille :

nous en assurâmes les côtés en chargeant les bords inférieurs de la toile avec les caisses, les tonnes et autres objets pesants, tandis que de forts crochets fixés par devant nous donnèrent le moyen de la fermer pendant la nuit. Je dis ensuite à mes fils de ramasser de l'herbe et de la mousse dans les environs et de les



étendre sur le sable au soleil, pour les faire sécher, afin que la nuit nous ne couchions point sur la terre nue. Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, j'allai choisir sur les bords du ruisseau de grandes pierres plates dont je dressai une espèce de foyer à quelque distance de la tente, nous ramassâmes des éclats de bois sec que la mer avait rejetés sur ces bords ; je battis le briquet, et bientôt un

feu clair et pétillant vint réjouir nos yeux. On y plaça la marmite avec de l'eau du ruisseau ; ma femme s'étant adjoint le petit Fritz en qualité de marmiton, se mit à couper des tablettes de viande, dont nous avions une caisse toute pleine, se disposant à nous faire la soupe. L'enfant, à qui sa mère avait donné l'emploi de casser par petits morceaux le biscuit qui devait composer notre potage, fort étonné de ces apprêts, lui dit : « Mais, maman, que veux-tu donc faire de cette colle forte, et comment faire de la soupe au bouillon, puisque nous n'avons ici ni viande ni boucher qui en vende ? — Ce que tu prends pour de la colle forte, mon fils, lui répondit-elle, est de la gelée de viande extrêmement épaisse et séchée, comme tu le vois : on a imaginé ce moyen pour suppléer à la viande qui se gâterait bientôt dans les voyages maritimes, et ensuite parce qu'il serait impossible d'embarquer la quantité de bétail suffisante pour faire du bouillon pendant une longue traversée. »

Pendant ce temps Frédéric avait chargé son fusil et s'était dirigé du côté du vaisseau. Ernest, après avoir fait la réflexion qu'il n'était point agréable de s'aventurer ainsi dans un lieu désert, descendit à droite vers la mer ; tandis que Rudly, tournant à gauche entre les rochers du rivage, se mit à chercher des moules, qu'il avait remarquées en débarquant. Pour moi, je m'occupais à tirer à bord les deux tonnes que nous avions remorquées à notre barque, quand tout à coup un cri perçant me fit courir précipitamment du côté où se trouvait Rudly : je trouvai mon fils dans un bas-fond dont l'eau pourtant lui montait jusqu'aux genoux ; un gros homard l'avait saisi par la jambe, et le pauvre garçon s'efforçait en vain de lui faire lâcher prise. J'entrai aus-

sitôt dans l'eau ; et, comme à mon approche inattendue, l'animal voulut faire retraite, je pris si bien mon temps, que, le saisissant avec précaution par le milieu du corps, me défiant un peu de ses pinces et de ses aiguillons, et le frappant d'un bâton que je tenais à la main, je parvins à le tirer sur le sable aux cris de joie de mon petit garçon, subitement consolé à la vue de cette belle proie.

Impatient de la porter à sa mère, et quelque lourd que fût le crustacé, Rudly, qui le croyait mort, parce qu'il le voyait sans mouvement, le prit aussitôt entre ses bras ; mais dans ce moment le crabe, qui n'était qu'engourdi par le coup que je lui avais porté, lui détacha un si violent coup de queue au travers du visage, que l'enfant laissa tomber l'animal et se remit à pleurer de douleur et de colère. « Voilà qui t'apprendra, lui dis-je, à prendre sans précaution un animal capable de nuire ; souviens-toi de la leçon ! » J'achevai ensuite le homard d'un coup de pierre, et Rudly, tout joyeux, le porta en courant vers le foyer, où sa mère était occupée à préparer notre repas.

« Maman ! maman ! s'écria-t-il en approchant, un homard ! Ernest ! une écrevisse de mer ! Où est Frédéric ? Prends garde, Fritz, il te pincerait joliment ! C'est moi qui l'ai pris, là-bas, au bord de l'eau ! Le coquin m'avait saisi par la jambe, et, si je n'eusse pas eu un solide pantalon de matelot, il me l'eût coupée net... Oh ! c'est un terrible animal ! »

Ernest, qui était accouru aux cris de son frère, examinait curieusement le homard, puis il émit l'avis qu'on le fît cuire dans le bouillon, attendu qu'il avait su quelque part que la soupe aux écrevisses était une excellente

chose. Ma femme n'accueillit pas la proposition : elle craignait de gâter son bouillon ; mais elle promit de faire cuire l'animal à part et avec tout le soin possible, et d'en donner la première grosse patte à Rudly pour sa part, « car enfin, dit-elle en lui passant une main caressante sur le front, c'est toi, mon petit Rudly, qui le premier et jusqu'à présent le seul as trouvé quelque chose de bon et l'as apporté à la communauté. »

Ernest, qui était revenu de sa course les mains vides, crut sentir un petit reproche dans l'éloge adressé à son frère.

« Ah ! pour cela, dit-il, j'ai aussi trouvé quelque chose de bon à manger ; mais pour l'avoir il aurait fallu entrer dans l'eau, et...

—Bah ! dit Rudly, je sais ce que c'est ! de mauvaises moules dont je ne voudrais pas manger ! au lieu que mon homard, ah ! voilà un bon morceau, n'est-ce pas, maman ?

—Mais, si c'étaient des huîtres, reprit Ernest, ma trouvaille ne serait pas du tout à dédaigner, et je ne serais pas étonné que ce fussent effectivement des huîtres par la manière dont elles sont collées aux rochers, vu le peu de profondeur de l'eau et d'autres indices encore...

—Eh ! mon cher docteur (c'était le nom qu'on donnait souvent à Ernest quand il faisait une inutile parade de son instruction), puisque tu vois si bien les choses, dit sa mère, fais-moi le plaisir d'aller nous chercher la preuve de ce que tu avances ; dans notre position il ne faut rien négliger, et surtout ne pas craindre de se donner de la peine ni de se mouiller les pieds quand il s'agit de coopérer au bien général. »

Ernest partit aussitôt, et Rudly, qui ne demandait pas mieux que de barboter dans l'eau, l'accompagna ; il y entra hardiment tandis que son frère choisissait les pierres pour poser le pied. Comme ils s'étaient munis chacun d'un bâton ferré par le bout, ils détachèrent du rocher une quantité de belles et bonnes huîtres dont ils nous rapportèrent deux pleins mouchoirs. En tournant le rocher, notre jeune naturaliste fit encore une autre découverte : il remarqua dans un angle d'où l'eau de la mer s'était retirée quelque chose de blanc et de brillant. Ernest se baissa, et, l'ayant goûté, il s'assura que c'était du sel. Mais cette fois Ernest, au lieu de s'en tenir seulement aux plaisirs de la découverte, eut l'idée de la mettre à profit ; il ramassa une coquille vide de grande moule, et, l'ayant remplie de ce sel, il l'apporta à sa mère, qui accueillit cette nouvelle trouvaille avec une joie marquée. « Voilà qui est bien, mon Ernest, lui dit-elle : grâce à toi, nous ne mangerons pas un potage fade et sans goût.

— Mais pourquoi n'aurait-on pas mis l'eau de mer dans la soupe pour la saler? demanda Rudly. — Parce que cette eau est aussi amère que salée, se hâta de répondre Ernest, et c'est ce dont tu peux te convaincre en la goûtant.

— Grand merci, frère, dit Rudly en faisant une pirouette, je m'en rapporte à toi. »

Après avoir achevé de rouler sur le sable nos tonneaux et nos caisses, j'étais revenu du côté de la marmite, que ma femme venait de découvrir et dont elle remuait le contenu avec un petit bâton ; après l'avoir goûté, elle nous annonça que le potage était prêt. « Eh bien, mangeons-le, dit Ernest, qui était un peu gour-

mand, et toujours fort empressé de se mettre à table. — Certes, lui dit sa mère avec le ton du reproche, tu ne voudrais pas manger sans que ton frère aîné fût de retour : je ne vois pas Frédéric, continua-t-elle avec un peu d'inquiétude ; et puis comment pourrons-nous manger notre soupe? nous n'avons ni assiettes ni cuillers : il est imposible que nous puisions le potage avec nos doigts ; comment faire? » Cette question, adressée à tous les convives, demeurait d'abord sans réponse, et nous nous trouvions là aussi attrapés que le fut maître renard lorsque la cigogne lui présenta à manger *en un vase à long col et d'étroite embouchure*.

« Si nous avions seulement des noix de cocos, dit Ernest, nous ferions avec les morceaux de la coque d'excellentes cuillers à potage.

— Ah! s'il ne s'agissait que de dire : *Si nous avions*, j'aimerais autant désirer tout de suite avoir une douzaine de bons couverts d'argent, de fer, ou même de bois ; à quoi servent les mots inutiles?

— Eh bien, dit encore Ernest, qui examinait une des huîtres que Rudly venait d'apporter, en prenant la grande écaille de ces huîtres, il me semble qu'elle pourrait tenir lieu de cuiller.

— Ton idée est bonne, dit la mère ; mais il faut d'abord les bien laver, car le goût de l'eau de marée pourrait bien gâter notre soupe. »

Pendant qu'elle se disposait à cette opération, nous entendîmes la voix de Frédéric ; il poussait de joyeux cris en approchant, et nous y répondîmes de même. Il s'avançait les mains derrière le dos et avec une mine toute singulière. « Je n'ai rien trouvé, nous dit-il. — Comment ! rien du tout? demandai-je un peu surpris.

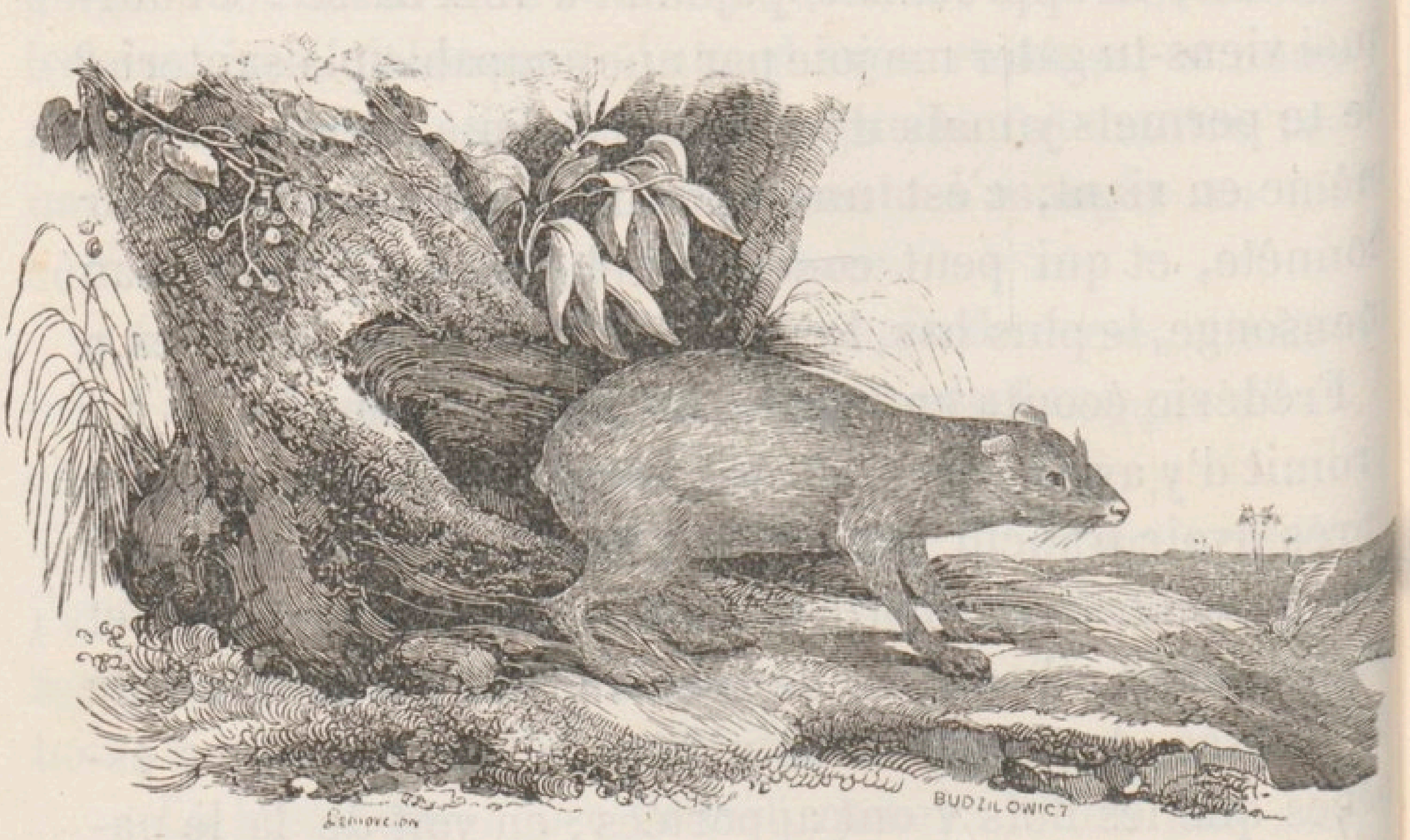
— Rien du tout, » répéta-t-il. Mais ses frères, qui avaient couru à sa rencontre, l'entouraient déjà, et s'écriaient : « Un cochon de lait! un cochon de lait! Où l'as-tu trouvé? comment l'as-tu pris? Oh! laisse voir! » Et le jeune homme, avec un sourire de triomphe, nous présenta un petit animal qui ressemblait en effet à un jeune cochon. « Il paraît que tu as fait bonne chasse, » dis-je à Frédéric. Puis, m'approchant, j'ajoutai à voix basse : « Pourquoi viens-tu gâter ma joie par une coupable plaisanterie? Ne te permets jamais d'offenser la vérité, mon cher fils, même en riant, c'est une habitude indigne d'un cœur honnête, et qui peut conduire celui qui s'y adonne au mensonge, le plus bas, le plus odieux de tous les vices. »

Frédéric écouta en rougissant ma réprimande, et me promit d'y avoir égard. Il nous raconta alors comment, après avoir franchi le ruisseau, il avait trouvé un pays fort agréable : « Le bord de la mer, dit-il, y est plat et d'un accès facile ; vous ne vous figurez pas la quantité de caisses, de tonnes et de pièces de bois de toutes espèces que les flots y ont apportées ; on voit de là le navire échoué. N'irons-nous pas demain pour chercher le pauvre bétail que nous y avons laissé? Si nous pouvions seulement amener la vache, le biscuit, trempé dans du lait, ne serait pas si dur ; là-bas il y a de l'herbe en abondance et un petit bois à l'ombre duquel nous pourrions nous établir, au lieu de nous laisser griller ici par le soleil sur cette plage aride et dénuée de tout!...

— Patience! patience! chaque chose a son temps, mon enfant ; demain, après-demain, sont des jours qui auront leur part ; mais, avant toute chose, dis-moi, as-tu découvert quelque trace de nos compagnons d'infortune?

—Pas la moindre, ni sur la terre ni sur la mer, reprit Frédéric.

—Espérons, dit ma bonne et compatissante femme, qu'ils auront pu se sauver, et qu'un bâtiment les aura recueillis en route. » Je ne dis rien, car je connaissais mieux que ma femme les dangers de la mer et de ces embarcations tumultueuses; mais je ne fis aucune ré-



flexion pour ne pas affliger ma famille. D'ailleurs, Frédéric continua le récit de son aventure :

« J'ai aperçu plusieurs animaux de l'espèce de celui-ci, disait-il ; je le vis sauter dans l'herbe, tantôt s'asseoir sur ses pattes de derrière et s'essuyer le museau avec celles du devant ; si je n'avais pas craint qu'il n'échappât, j'aurais tâché de le prendre tout vivant, car il me paraissait peu farouche. »

Pendant ce temps, Ernest examinait l'animal en question. « Il n'est pas de la race du porc, disait-il ; car, s'il a des soies rudes comme celui-ci, il n'a point les

dents du cochon, mais seulement des incisives comme les animaux rongeurs. Il ressemble fort à une bête que j'ai vue dans les planches de mon livre d'histoire naturelle : si je ne me trompe, ton cochon de lait doit être ce que l'on appelle un agouti.

— Allons, voilà M. le docteur qui prononce ! dit Frédéric d'un air railleur.

— Ne te moque point tant, repris-je à mon tour ; ton frère a raison : je ne connais également l'agouti que par des gravures, et ton marcassin me le rappelle parfaitement. Cet animal habite l'Amérique septentrionale ; il se niche sous les racines des arbres, vit de fruits, et grogne comme un cochon ; du reste, il est d'un naturel fort doux, et sa chair est, dit-on, un excellent manger.

— Mais, mes amis, dit alors ma femme, vous avez bien le temps de faire vos observations scientifiques ; la soupe vous attend, et vous paraissez l'oublier. Il faut maintenant ouvrir ces huîtres pour nous faire des cuillers ; mais je ne sais comment m'y prendre, car ni Rudly ni moi nous n'en pouvons venir à bout.

— Je sais un bon moyen pour cela, » dis-je alors en prenant quelques huîtres et les plaçant sur le feu, d'où ma femme venait d'ôter la marmite. En effet, elle n'eurent pas plutôt senti la chaleur, qu'elles s'entr'ouvrirent d'elles-mêmes. « Allons ! mes enfants, dis-je en en prenant une, goûtons un peu de ce coquillage, qui fait, dit-on, les délices des gourmands, »

Je détachai l'huître avec mon couteau, et je l'avalai ; mais, quoique chacun, à mon exemple, fût obligé d'en faire autant pour se procurer une cuiller, le régal ne fut du goût de personne ; les huîtres furent déclarées un détestable ragoût, et nous commençâmes à plonger

nos cuillers improvisées dans le potage fumant que ma bonne ménagère nous avait préparé. Pourtant ce ne fut point sans nous échauder joliment les doigts, car il fallait nécessairement les tremper dans le bouillon, et chacun faisait éclater son exclamation de douleur ou d'impatience. Ernest alors prit la coquille de moule dans laquelle il avait apporté du sel, et, l'ayant vidée et essuyée, il s'approcha, sans rien dire, de la marmite, remplit de potage sa coquille, qui était grande comme une assiette, et, riant sous cape, il se mit à l'écart pour manger sa portion à son aise.

« Tu n'as pensé qu'à toi, Ernest, lui dis-je, et cela est peu aimable! N'aurais-tu pas pu nous procurer à chacun une assiette semblable?

—Mais, répondit-il avec embarras, il y en a beaucoup au bord de la baie.

—C'est pourquoi il t'eût été facile de le faire, mais je vois avec peine que tu ne penses qu'à ta petite personne; prends-y garde, mon cher enfant : l'égoïsme est un vice affreux et qui nous empêche d'être aimé. Or, pour te punir de ta personnalité, veuille, je te prie, donner cette portion si prudemment refroidie à nos pauvres serviteurs, nos deux chiens, qu'il faut aussi nourrir, et reviens te brûler les doigts avec nous. »

Ce reproche toucha le jeune garçon au vif; il obéit, plaça son écuelle devant les chiens, qui en eurent bientôt lapé le contenu, et il revint tout honteux prendre place à la marmite. Mais, tandis que nous étions ainsi occupés, voilà que les chiens, ayant flairé l'agouti rapporté par Frédéric, et qui était posé à l'ombre derrière la toile, le découvrirent et se mirent à le dévorer à belles dents. A cette vue, les enfants poussèrent de grands cris.

Frédéric, plein de fureur, saisit son fusil; il eût tiré sur les chiens si Ernest ne lui eût retenu le bras; il les poursuivit à coups de pierres, et, dans le transport de colère dont il était bouleversé, il lança vers eux son arme avec une telle violence, que le bois éclata et le canon en fut faussé. Je suivis le jeune écervelé, dont les vociférations et les lamentations faisaient retentir les rochers; je lui représentai ce qu'il y avait de ridicule et d'odieux dans un tel emportement, et combien sa mère était surprise et affligée de voir son fils aîné se livrer à de tels excès et donner un si mauvais exemple à ses frères. Frédéric était violent, mais son cœur était excellent, et l'idée d'avoir effrayé sa mère le frappa vivement; sa colère s'éteignit subitement; il me demanda pardon en versant quelques larmes de repentir, et courut embrasser sa mère pour effacer la fâcheuse et pénible impression qu'il avait causée.

Cependant le soleil descendait à l'horizon; la volaille se rassemblait autour de nous pour ramasser les miettes de biscuit que nous avions laissées tomber pendant notre repas; ce que ma femme ayant remarqué, elle tira de ce sac que nous appelions déjà le sac enchanté, parce qu'il en sortait une foule de choses que nous ne nous attendions pas d'y trouver, elle en tira, dis-je, quelques poignées d'avoine, de pois, de vesces et autres grains qu'elle se mit à distribuer aux poules, aux pigeons, dont elle se trouvait entourée; mais, sur l'observation que je lui fis que ces graines précieuses pourraient nous servir de semences pour l'avenir, elle remplaça cette nourriture par quelques biscuits que l'eau de la mer avait gâtés, et qui, brisés en petits morceaux, parurent également du goût de ces volailles. Bientôt tout ce petit

peuple ailé se disposa au repos : les poules s'établirent sur le faîte de notre tente, les pigeons se nichèrent dans le creux des rochers, les oies et les canards se blottirent dans les joncs de la petite baie; tout annonçait l'heure du repos, et les fatigues de la journée nous en faisaient sentir le besoin. Je rappelai tout mon monde; je chargeai nos armes par précaution: nous fîmes en commun la prière du soir, et, avec les derniers rayons du soleil, nous nous retirâmes sous la tente qui devait nous abriter pendant la nuit.

A peine y étions-nous entrés, que l'obscurité la plus profonde succéda soudain à l'éclat du jour ; mes enfants en témoignèrent quelque surprise. « Cela me fait présumer, leur dis-je, que le lieu où nous sommes est voisin de l'équateur, où ce phénomène est habituel; car, le crépuscule étant un effet des rayons du soleil brisés dans l'atmosphère, plus ils tombent obliquement, et plus leur lueur affaiblie s'étend au loin; le contraire a lieu quand ces rayons tombent perpendiculairement : c'est ce qui fait que la nuit arrive tout de suite quand le soleil descend sous l'horizon. » Après cette courte explication, que tout le monde n'entendit peut-être pas, chacun, fort disposé à dormir, s'était jeté sur son lit de mousse. Je regardai encore une fois hors de la tente pour voir si tout était tranquille ; j'en fermai l'entrée avec les crochets que nous y avions adaptés, et je me couchai.

Autant la journée avait été chaude, autant la nuit nous parut froide : nous fûmes même obligés de nous serrer comme des moutons les uns auprès des autres pour nous réchauffer; toutefois le sommeil de ma petite famille n'en fut pas moins doux, et, quelles que

fussent les pensées soucieuses qui occupaient mon esprit, je ne tardai pas moi-même à y céder et à m'endormir profondément.

Le lendemain, le chant de nos coqs nous ayant éveillés de bonne heure, nous tînmes conseil, ma femme et moi, sur ce que nous devions entreprendre, et nous fûmes bientôt d'accord que notre premier soin devait être d'aller à la recherche de nos compagnons du vaisseau, et d'examiner en même temps la nature du pays, afin de prendre une détermination sur le lieu où il serait le plus convenable de nous établir. Ma femme, quelle que fût sa répugnance à se séparer de moi, sentait bien qu'un tel voyage ne pouvait se faire avec toute la famille : elle consentit donc à demeurer à la tente avec Ernest et les deux plus jeunes enfants, tandis que, suivi de Frédéric, assez fort pour supporter la fatigue et m'aider au besoin, j'irais à la découverte; en conséquence, j'engageai notre ménagère à nous préparer à déjeuner afin de pouvoir nous mettre en route avant la chaleur.

« Ah ! le déjeuner sera bientôt prêt, dit-elle en soupirant, car je n'ai rien à vous donner qu'une soupe.

— Mais qu'est donc devenu le homard que Rudly a si bien pêché ?

— Il faut le lui demander, car je ne l'ai pas revu depuis l'aventure des chiens ; pourvu que ceux-ci ne l'aient pas mangé comme l'agouti de Frédéric ! Éveille les enfants pendant que je vais allumer le feu et faire chauffer de l'eau. »

Les enfants furent bientôt debout ; la toilette ne fut pas longue : tout le monde s'était couché tout habillé. Je demandai à Rudly ce qu'il avait fait de son écrevisse de mer ; il courut aussitôt la chercher dans un coin du

rocher où il l'avait cachée, de peur qu'elle n'eût le destin du gibier de son frère. « Voilà qui est bien, lui dis-je, je suis fort content de voir que tu sais prendre quelques précautions; heureux celui qui devient sage par le dommage d'autrui ! Mais dis-moi, mon garçon, ne veux-tu pas nous donner la part qui t'était réservée de ce homard pour le voyage que nous allons entreprendre ? » Ce mot de voyage produisit son effet ordinaire sur ces jeune têtes ; mes quatre fils se mirent à cabrioler comme de jeunes chevreaux, en répétant : « Un voyage ! oh ! un voyage ! » Je modérai leur ardeur en leur disant quelques-unes des raisons qui s'opposaient à ce que nous fissions cette course tous ensemble. D'ailleurs il ne faut pas fatiguer votre mère inutilement, ajoutai-je, vous resterez tous trois près d'elle, dans ce lieu qui paraît sûr, et la vigoureuse Billy vous servira de garde, tandis que Turc nous accompagnera, Frédéric et moi. Un tel compagnon et de bons fusils peuvent inspirer du respect. » Mes fils se rendirent à ces considérations. Rudly courut porter son homard à sa mère, afin qu'elle le fît cuire, tant pour le déjeuner que pour le voyage, et pendant ce temps je dis à Frédéric de préparer nos armes et de garnir nos deux gibecières des munitions convenables. En voyant son fusil tout courbé, par suite de sa violence de la veille, le jeune homme, encore honteux de son emportement, me demanda la permission d'en prendre un autre ; j'y consentis, et j'ajoutai à son armement et au mien une paire de pistolets de poche. De plus, je pris une hache légère, dont je passai le manche dans ma ceinture de matelot.

Quelques instants après la mère nous appela pour déjeuner ; elle avait trouvé dans nos effets un seau de

fer-blanc, dans lequel elle imagina de verser le potage, et elle avait fait cuire le homard tout à fait au naturel. c'est-à-dire avec de l'eau et du sel; mais la chair, quoique substantielle, nous parut coriace et sans goût; cependant nous en mîmes, Frédéric et moi, les débris dans nos gibecières avec quelques morceaux de biscuit et une bouteille d'eau : c'étaient les provisions de voyage. Avant de nous mettre en route, nous implorâmes tous ensemble la miséricorde du Seigneur, en le priant de bénir notre entreprise et de protéger également ceux qui partaient et ceux qui restaient. Lorsque nous eûmes accompli ce devoir pieux, je donnai mes dernières instructions à ma femme; je recommandai à mes enfants de ne pas s'éloigner de leur mère et de lui obéir en toutes choses, et, après les avoir tous embrassés, je me hâtai de m'arracher d'auprès de ces chers objets de ma tendresse, dont les larmes et les soupirs mal étouffés me troublaient jusqu'au fond du cœur. Quand nous fûmes un peu loin, je crus entendre les gémissements de ma femme et de mon petit Fritz : il me fallut un grand effort sur moi-même pour ne pas retourner sur mes pas; cependant, comme nous nous dirigions sur le ruisseau dont j'ai parlé, le bruit de ses eaux vagabondes couvrit celui des tendres adieux qui nous étaient adressés, et nous ne pensâmes plus qu'au but de notre voyage.

Les bords du ruisseau étaient escarpés, et ce n'était que vers son embouchure qu'il se trouvait un petit passage fort étroit, par où nous avions été jusqu'alors chercher de l'eau. Je me réjouis de cette circonstance, qui mettait les miens en sécurité de ce côté, tandis que, de l'autre, des rochers à pic au pied desquels la tente

était dressée ne me laissaient rien à craindre pour eux. Nous fûmes obligés, pour franchir ce torrent, de remonter jusqu'à l'endroit d'où il se précipitait en cascade d'une pente très-rapide ; les grosses pierres dont son lit était parsemé nous permirent de le traverser, non sans quelques sauts périlleux, et de parvenir enfin sains et saufs sur l'autre rive.



Nous tournâmes alors à gauche, en marchant péniblement à travers de grandes herbes à moitié desséchées par le soleil, pour gagner le bord de la mer, où nous pensions trouver peu d'obstacles à notre marche. Mais nous avions à peine fait vingt pas, qu'un fort bruissement de feuilles et de plantes brisées se fit entendre derrière nous, et en même temps ces herbes, presque de la hauteur d'un homme, commencèrent à se mouvoir dans la même direction ; j'armai sur-le-champ mon fusil, et je vis avec

plaisir que Frédéric, sans s'émouvoir, en fit autant, et, dirigeant le canon du côté d'où venait le bruit, se tint prêt à faire feu suivant l'objet qui s'offrirait à ses regards. Bien lui en prit de n'avoir pas tiré à l'aventure;



les grandes tiges s'entr'ouvrirent, et nous vîmes paraître notre bon et fidèle Turc, que, dans la douleur des adieux, nous avions oublié d'emmener, et que nos gens avaient sans doute envoyé après nous. Je reçus l'animal avec joie, et je louai en même temps Frédéric

d'avoir su, dans cette circonstance, garder toute sa présence d'esprit et de ne s'être pas laissé troubler par la peur, qui eût pu le jeter dans quelque danger, et d'avoir enfin été assez maître de lui pour n'avoir pas tiré son coup avant de voir l'espèce d'ennemi qu'il avait à combattre.

« Tu le vois, mon fils, ajoutai-je, les passions non maîtrisées peuvent être funestes : ta colère d'hier, et la peur d'aujourd'hui, si tu n'avais su la réprimer, auraient pu nous causer un grand et irréparable dommage.

— Mais, mon père, si les passions sont si mauvaises, pourquoi donc Dieu nous les a-t-il données ?

— Les passions ne sont point mauvaises par elles-mêmes, pourvu que nous les maintenions soumises à la raison ; elles paraissent même nous avoir été données par notre Créateur pour imprimer plus d'activité à nos facultés, que la paresse naturelle à l'homme laisserait engourdir. Mais, je te le répète, il faut que la raison règle nos passions, qu'elle leur donne un but utile, autrement elles nous ravalent au rang des animaux, ou elles nous conduisent au crime. »

En conversant de la sorte, nous nous avancions vers la mer ; à notre droite, et tout au plus à une demi-lieue de distance, des rochers, qui depuis le lieu de notre débarquement formaient une ligne parallèle au rivage, commençaient à se couvrir à leur sommet d'une fraîche couronne d'arbres de toutes les espèces. L'espace entre les rochers et la mer était couvert, en partie, par les hautes herbes et par des bouquets de bois qui s'étendaient jusqu'au rivage ; tout en réjouissant nos yeux de l'aspect de ces beaux lieux, nous suivions le bord de la mer, dans l'espérance que nous apercevrions sur ses

flots, ou la chaloupe qui avait emporté nos compagnons, ou quelque indice de leur débarquement à terre; mais ce fut en vain que nous cherchâmes sur le sable la trace de leurs pas, ou dans les buissons quelque chose qui nous indiquât le passage de quelque être humain, nous ne pûmes rien découvrir.

« Si nous tirions quelques coups de fusil, me dit Frédéric, peut-être que nos camarades sont cachés quelque part, et qu'en nous entendant ils se montreraient.

— Oui, si tu étais sûr que nos signaux seraient entendus seulement par des amis, et non par des sauvages, que ce bruit attirerait bientôt de notre côté.

— Mais, au fait, mon père, pourquoi nous fatiguer ainsi à la recherche de ces méchantes gens, qui se sont sauvés sans nous et nous ont si lâchement abandonnés?

— Par plus d'une raison nous devons faire cette recherche, mon fils : la première, c'est qu'il ne faut pas rendre le mal pour le mal; ensuite, c'est que ces hommes pourraient nous être utiles et nous aider dans notre établissement; mais, de tous les motifs, le plus puissant, c'est qu'ils ont peut-être besoin de notre secours, car nous avons certainement emporté du navire plus de choses qu'ils n'en ont pu prendre, et qu'ils meurent peut-être de faim à cette heure.

— En attendant, nous perdons notre temps à courir ainsi à l'aventure, tandis que nous aurions pu retourner au bâtiment et en sauver le bétail, dont la possession nous serait si utile.

— Lorsque plusieurs devoirs se présentent à remplir, nous devons toujours donner la préférence au plus im-

portant ; il est plus noble de chercher à sauver des hommes que de s'occuper d'animaux auxquels, du reste, nous avons donné assez de nourriture à l'avance pour ne pas craindre qu'ils meurent de faim ; et d'ailleurs la mer est calme, elle ne détruira pas de sitôt le navire, où ils sont encore en sûreté. »

Après avoir parcouru toute la plage sans faire aucune découverte de ce que nous cherchions, nous atteignîmes un petit bois sous lequel nous fîmes halte pour nous rafraîchir. Un clair ruisseau coulait sous son ombrage, et tout autour de nous volaient, gazouillaient, chantaient une foule d'oiseaux inconnus de formes et de plumages différents, mais qui se distinguaient plutôt par des couleurs éclatantes que par la beauté de leur ramage. Frédéric, en vrai chasseur, perçait du regard la profondeur des arbres, et il découvrit sur les branches un petit animal qui lui parut ressembler à un singe : mais il n'en était pas sûr, parce qu'il n'avait fait que l'entrevoir. Tout à coup Turc fit entendre un grognement sourd et leva la tête avec inquiétude vers la cime d'un arbre; Frédéric, pour voir ce qui la causait, tourna précipitamment autour du tronc ; son pied posa sur un corps rond caché dans l'herbe et qui le fit trébucher et presque tomber. Il ramassa cet objet assez gros, et, me l'apportant il me demanda ce que c'était. Il pensait que c'était une espèce de nid, à cause des filaments dont il paraissait en partie formé. Je me moquai un peu de lui et de cette mauvaise habitude qu'il avait de juger superficiellement les choses sans se donner la peine de les examiner. « Je crois plutôt, ajoutai-je, que ceci est une noix, et vraisemblablement une noix de coco. » Je la cassai d'un coup de hache ; mais, comme elle était trop

vieille, l'amande qui en tapissait le contour était dure, sèche, et hors d'état d'être mangée.

« Mais, papa, Ernest m'avait dit que le coco contenait une eau fraîche et sucrée, que l'on buvait comme du lait d'amande ; voilà encore la science de notre cher docteur en défaut.

— Et toi, mon fils, ton humeur railleuse ne cesse jamais, surtout quand elle trouve l'occasion de s'exercer vis-à-vis de ton frère ; abstiens-toi donc, mon cher Frédéric, de cette disposition, qui fait peu d'honneur à ton esprit, et donnerait mauvaise opinion de ton cœur. Ici tu juges, comme tout à l'heure, sur les apparences ; ton frère avait raison : la noix du coco, quand elle n'est pas tout à fait mûre, est pleine d'une eau claire, odorante, aigrelette et fort agréable au goût ; lorsque le fruit a pris tout son accroissement, cette eau s'absorbe, et les parois de la coque se couvrent d'une substance de la nature de celle de l'amande, qui, en vieillissant, finit enfin par se dessécher entièrement si elle n'est point recueillie. Quand la noix vient à tomber dans un terrain favorable, cette moelle se gonfle, et ce germe finit par s'ouvrir un passage à travers la coque, pour se fixer en terre et reproduire ainsi un nouvel arbre.

— C'est une chose merveilleuse, dit Frédéric, rendu attentif par mon observation, qu'un si faible germe puisse briser cette dure et triple enveloppe pour se reproduire. Je sais bien que les amandes des pêches et des abricots en font de même, mais le noyau est déjà à demi fendu sur le côté ; ici, comment cela peut-il se faire?

— Mon enfant, Dieu, qui pourvoit à tout, a résolu la difficulté qui t'embarrasse. Remarque bien ici, à la base

de la noix, ces trois petits trous ronds : ils ne sont couverts que par une espèce de tampon spongieux qui se pourrit vite, et donne ainsi passage au germe, qui plante alors ses racines dans la terre et demeure attaché au coco, jusqu'à ce qu'il ait achevé de consommer la moelle nourricière, destinée à sustenter sa première enfance ; c'est ainsi, mon cher fils, qu'en observant la nature tu trouveras toujours à t'émerveiller, et l'occasion de bénir et d'adorer son Auteur. »

Cependant nous continuions à marcher à travers les bois, où nous étions souvent obligés de nous frayer un chemin avec la hache, parce qu'ils étaient comme entrelacés par une multitude de lianes et d'autres plantes grimpantes qui nous barraient à tout moment le passage. Nous parvînmes enfin dans un lieu plus découvert; la forêt s'étendait à droite à une portée de fusil, et des arbres isolés, d'une forme singulière, s'élevaient de distance en distance : Frédéric, qui marchait toujours en avant, les eut bientôt remarqués. « Regardez donc, mon père, quelle étrange chose ! ces arbres portent leurs fruits, si toutefois ces grosses excroissances ne sont pas des champignons monstrueux, sur le tronc, et non sur les branches ! »

Je m'approchai, et reconnus avec joie que ces arbres étaient des calebassiers, déjà tout chargés de leurs fruits ; nous en ramassâmes quelques-uns de diverses grosseurs, et j'expliquai à mon fils quel parti les sauvages savaient tirer de ces courges, dont l'écorce forte et solide se façonne de mille manières, et comment on pouvait en faire des assiettes, des écuelles, des vases à boire et autres ustensiles de ménage, dans lesquels même on pouvait faire cuire différents mets. « Comment, cuire,

mon papa ! mais il est impossible de mettre cela sur le feu.

— T'ai-je dit qu'on dût mettre ces plats sur le feu?



— Eh bien, comment peut-on faire cuire quelque chose sans feu ?

— Je ne t'ai pas dit non plus qu'on dût s'en passer ; seulement il n'est pas besoin de mettre le vase dans lequel on veut faire cuire quelque chose auprès du feu. »

Ici Frédéric me regarda d'un air surpris, car je souriais et m'amusais de son embarras. « En vérité, je n'y comprends rien, reprit-il, et à moins d'employer la magie...

— Il n'y a pas d'autre magie, mon enfant, que l'intel-

ligence de l'homme; c'est elle qui supplée chez lui à la force, et lui fait exécuter tant de choses qui paraissent merveilleuses; et quant à la manière dont on peut faire bouillir de l'eau ou toute autre chose dans des vases de calebasse, elle consiste à faire rougir au feu des cailloux que l'on jette peu à peu dans le vase, jusqu'à ce que ce qu'il contient soit parvenu au degré de cuisson convenable.

— Ah! voilà quelque chose de bien malin! je l'aurais bien trouvé si j'y avais réfléchi.

— Tu parles comme les amis de Christophe Colomb, quand il leur proposa de faire tenir un œuf sur sa pointe; les moyens les plus simples sont souvent ceux auxquels on pense le moins. Mais revenons-en à nos calebasses: si nous pouvions tout de suite en préparer quelques-unes que nous laisserions sécher ici sur le sable, et que nous reprendrions à notre retour, ta mère serait bien contente si nous lui rapportions ainsi quelque pièce de ménage. » Frédéric, enchanté de cette idée, tira aussitôt son couteau, et se mit en devoir de couper par la moitié une assez grosse courge, dont les deux moitiés devaient faire, selon lui, deux charmantes soupières; mais l'écorce était dure comme du cuir: la lame du couteau glissait et coupait d'une manière inégale et en serpentant; bientôt le vif et impétueux jeune homme jeta la courge avec impatience, en prit une autre, ne réussit pas mieux, et, tout en trépignant, se tourna vers moi en disant: « Je n'en saurais venir à bout!

— Ton impatience te nuira toujours, mon ami, lui dis-je, et ton irréflexion t'empêchera souvent de réussir si tu n'y prends garde! Voilà bien des écuelles manquées; mais tâche, des débris, de faire quelques cuillers, cela

te sera plus facile ; pour moi, voici le moyen que j'emploierai pour partager ces courges d'une manière nette et égale. » Je pris dans mon carnier un paquet de ficelles, dont je fis un de ces nœuds de batelier qui serrent si fort et ne se relâchent point ; j'en entourai une courge par la moitié, et, après l'avoir légèrement serrée, je frappai fortement sur la ficelle avec le dos de mon couteau pour tracer la marque où la section devait se faire; puis, ayant attaché un des bouts du lien à une branche d'arbre, je tirai l'autre de toute ma force, et le fruit ne tarda pas à se couper en deux.

Je vidai ensuite l'intérieur, qui ne contenait qu'une chair aqueuse et fade, dans le genre de celle de nos potirons, et j'eus ainsi deux coques fortes et solides que Frédéric regardait avec admiration.

« Mais comment avez-vous imaginé cette manière de couper sans couteau, mon papa? me dit-il ; c'est comme celle de cuire sans feu, ou du moins sans se servir précisément de feu pour cela.

—Je me suis souvenu d'avoir lu, dans un livre de voyages, que les nègres et les sauvages coupent ainsi les courges, dont ils font toutes leur vaisselle. Tu vois par là, mon fils, toi qui aimes peu les livres, qu'il est bon d'avoir lu, et surtout de savoir dans l'occasion mettre à profit ses lectures. »

Nous fîmes tout de suite une douzaine d'autres vases plus petits, et Frédéric ne se tira pas trop mal de cette opération ; nous réussîmes moins bien à la confection des cuillers, car celle que j'avais faite ressemblait plus à une pelle qu'à une cuiller. « Cela vaut mieux encore que nos écailles d'huîtres, avec lesquelles nous ne pouvions pas manger le potage sans nous brûler les doigts,

observa mon fils. — Et d'ailleurs, ajoutai-je, dans la nécessité, on doit se trouver heureux de l'à-peu-près.

— Ne pensez-vous pas, mon papa, que le bon Dieu met quelquefois ses enfants en détresse pour leur apprendre à se contenter de peu ?

— Ta réflexion est bonne, mon cher fils, et cent écus ne me feraient pas tant de plaisir que celui qu'elle me cause.

— Ah ! voilà grand'chose que cent écus ! et qu'en feriez-vous ici, mon bon père ? Si vous aviez dit une bonne soupe ou un bon morceau de rôti, je comprendrais mieux la valeur de ma remarque.

— Eh bien, celle-ci n'est pas moins précieuse, et je me réjouis fort de voir que tu commences à estimer une chose suivant les circonstances qui la rendent véritablement bonne et utile : l'argent n'est, en effet, qu'un moyen d'échange dans la société humaine, et il perdrait ici tout son prix, puisqu'il n'y trouverait pas son emploi. »

En parlant ainsi, nous nous levâmes pour continuer notre route ; nous remplîmes nos vases de sable fin, afin que le soleil en les séchant, ne leur fit pas prendre une mauvaise forme, et nous nous éloignâmes, non sans remarquer avec soin les environs, afin de pouvoir, au retour, reprendre notre vaisselle.

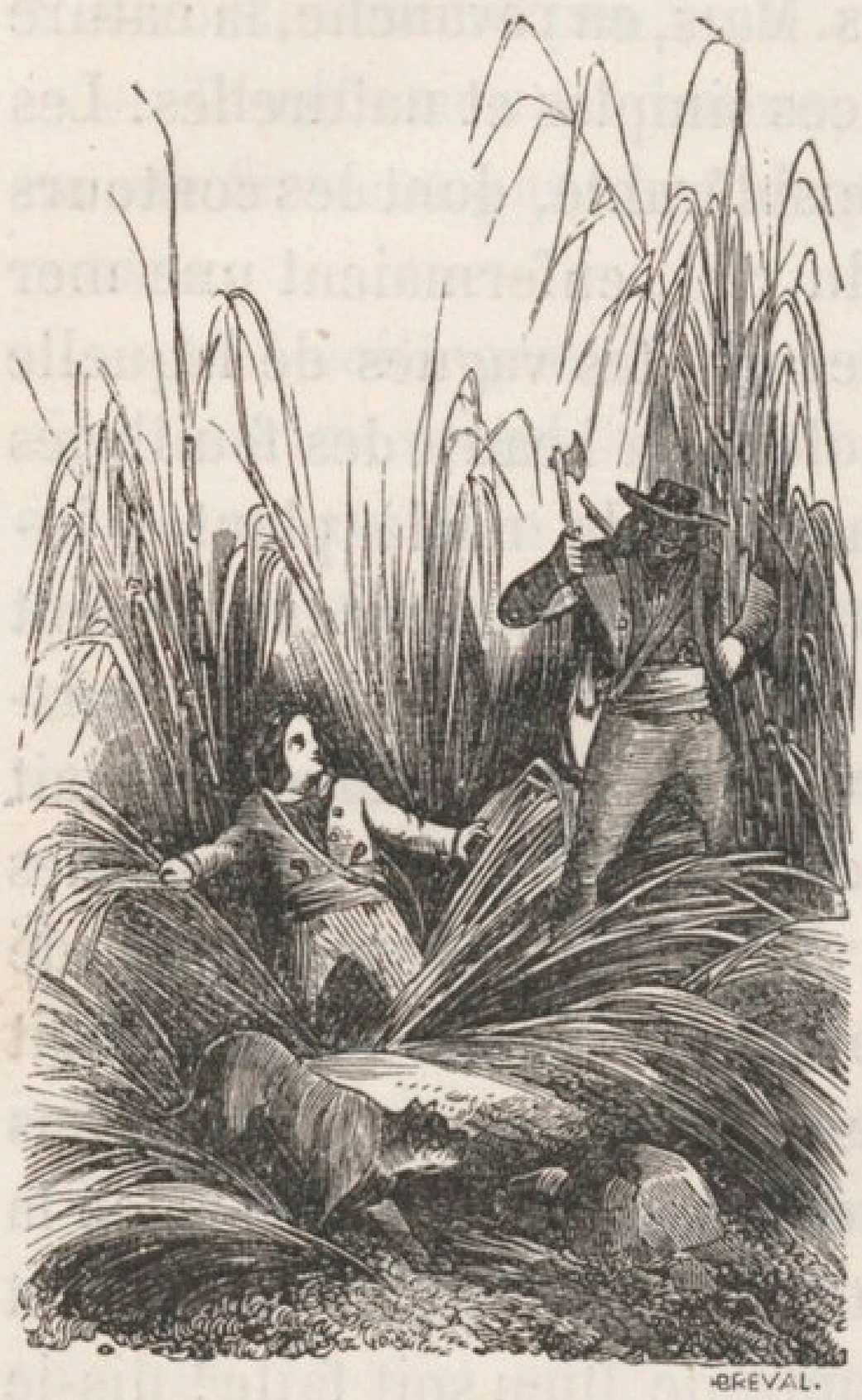
Après une marche d'environ deux heures, nous arrivâmes à l'extrémité d'une langue de terre qui s'avançait au loin dans la mer, et sur laquelle s'élevait une petite colline assez escarpée. Ce lieu nous parut favorable pour l'objet qui nous avait fait entreprendre notre course : la recherche de nos compagnons du vaisseau. Ce ne fut pas sans beaucoup de fatigues que nous atteignîmes la cime de cette colline, d'où la

vue embrassait un immense horizon ; mais nous eûmes beau regarder dans toutes les directions avec une excellente lunette marine, nous ne découvrîmes pas la moindre trace de ceux que nous cherchions, ni même d'autres créatures humaines. Mais, en revanche, la nature étalait devant nous ses grâces simples et naturelles. Les rivages fleuris d'une baie considérable, dont les contours se perdaient dans le bleu du ciel, enfermaient une mer doucement agitée et dans les petites vagues de laquelle se jouaient les rayons du soleil ; la beauté des feuillages de différents verts, les parfums de mille plantes inconnues, l'aspect de cette solitude enchantée, eussent suffi pour remplir nos cœurs de joie et de reconnaissance pour le Dieu miséricordieux qui nous y avait conduit, comme il avait jadis fait entrer les patriarches dans la terre promise. Mais la considération de tant de biens devenus notre partage ne m'empêchait point de songer avec tristesse au sort de nos compagnons de voyage, engloutis sans doute dans les abîmes de la mer, ou peut-être jetés sur quelques côtes désertes et inhabitables. « Que la volonté de Dieu soit faite ! dis-je en joignant les mains ; peut-être faut-il que nous vivions désormais dans cette solitude ; soumettons-nous à ses dessins, et tâchons de tirer le meilleur parti possible de notre position. »

Mon fils m'assura que cette vie solitaire ne l'effrayait pas du tout, et que la société d'un bon père, d'une tendre mère et de ses frères chéris lui suffisait pour se trouver heureux, dût-il passer toute sa vie dans cette contrée charmante, quoique inhabitée.

Nous descendîmes ensuite la colline, et nous nous dirigeâmes vers un petit bois que nous avions aperçu

de loin ; il fallait, pour y arriver, traverser un champ planté de grands roseaux si fortement entrelacés, que nous eûmes quelque peine à nous y frayer un passage : nous marchions avec précaution, car je craignais que ces roseaux ne fussent la retraite d'un serpent ou de quelque animal venimeux ; notre chien marchait devant, et je coupai avec ma petite hache un de ces roseaux, plus utile pour me défendre contre un reptile que ne le serait une arme à feu ; je remarquai avec quelque surprise un jus épais qui s'échappait de la coupure de ce roseau ; je le goûtai par curiosité, et, l'ayant trouvé doux comme du miel, je ne doutai pas que ce ne fût la véritable canne à sucre : je contins ma joie, et voulant procurer aussi à mon fils le plaisir de cette découverte, je lui criai de couper aussi un de ces gros roseaux pour sa défense, ce qu'il fit à l'instant sans se douter de rien ; mais, comme, au lieu de s'en servir pour s'appuyer, il s'amusait à frapper de la canne à droite, à gauche, et à faire le moulinet, il se dégagea par les deux extrémités une si grande quantité de jus, qu'il en eût bientôt les mains toutes poissées. Le jeune homme s'arrêta, examina ce sirop qui ruisselait de toutes les fentes de la canne ; il



le goûta, et, comprenant tout de suite l'importance de sa découverte, il s'écria en sautant tout joyeux : « Papa ! papa ! la canne à sucre ! oh ! goûtez-en, papa ! c'est excellent !... Oh ! que maman et mes frères seront contents quand je leur rapporterai cela ! » Il se mit aussitôt à casser les tiges des cannes et à en aspirer le jus si avidemment, que ce doux nectar lui découlait du menton.

Je le grondai un peu de sa gloutonnerie : on ne doit jamais lâcher la bride à sa sensualité, et même dans les plaisirs permis, il faut savoir se modérer.

« Oh ! papa, j'avais si soif ! et puis c'est si bon.

— Tu t'excuses à la manière des ivrognes : ils boivent immodérément sous prétexte qu'ils ont toujours soif et qu'ils trouvent le vin bon ; c'est ainsi qu'ils perdent la raison et finissent par ruiner leur santé et leur bourse.

— Du moins, je puis couper une provision de ces cannes pour les rapporter à la maison ?

— Sans doute, mais n'en prends pas plus que tu n'en peux porter, et ne fais pas un dégât inutile des biens que Dieu nous donne. »

J'eus beau faire, le jeune homme, consultant plus sa gourmandise que ses forces, en coupa une douzaine des plus grosses, les réunit en faisceau, et, quoiqu'il les eût dépouillées de leurs feuilles, ce fut encore un fardeau assez lourd à porter ; mais Frédéric n'en voulut pas convenir. Nous atteignîmes enfin le bois de palmiers, sous l'ombre desquels nous nous assîmes pour faire notre repas du midi. Tandis que nous étions occupés de ce soin, une troupe de singes d'une assez grande espèce, effrayés par notre apparition et l'aboiement de notre chien, s'élança du pied des palmiers avec une telle rapidité, que nous eûmes à peine le temps d'entrevoir ces

animaux ; mais, arrivés au faîte, ils se mirent à nous faire mille grimaces les plus risibles du monde, accompagnées de cris perçants. Ce bruyant accueil ne m'intimida point, et j'espérais même faire tourner la malice naturelle de ces singes à notre profit, quand Frédéric, toujours ardent, lorsqu'il s'agissait de chasser quelque proie, arma son fusil, et j'eus à peine le temps de l'empêcher de faire feu en lui retenant le bras. « Que veux-tu faire? lui dis-je, et quelle utilité y a-t-il de troubler ces pauvres bêtes?

— Ah! mon papa, les singes sont des animaux malfaisants et malicieux surtout ; regardez comme ceux-ci font des gestes méchants, ils nous mettraient en pièces s'ils le pouvaient!

— Je n'en doute pas, mon fils; car nous sommes venus les troubler dans leur domaine ; mais est-ce une raison suffisante pour leur ôter la vie? Souviens-toi, mon enfant, que tant qu'un animal ne nous nuit pas, ou que sa mort ne peut nous être d'aucune utilité, nous n'avons pas le droit de le tuer, et encore moins celui de le tourmenter pour nous amuser ou satisfaire un vain désir de vengeance.

— Eh bien, je l'aurais tué comme une autre pièce de gibier.

— Quant à cela, grand merci! je ne pense pas que ta mère eût été fort réjouie d'apprêter cette victuaille; et d'ailleurs, je pense que les singes nous seront plus utiles vivants que morts : tu vas voir ; mais gare la tête! car, si je ne me trompe, il va nous tomber de ces arbres une grêle de cocos qui vaudra mieux que ta chasse. »

En effet, je pris des pierres et les lançai de toute ma force dans la direction des singes, car je pouvais attein-

dre à peine à la moitié des palmiers sur lesquels ils étaient juchés. Leur naturel imitateur les porta à me rendre la pareille, et, saisissant les noix de cocos qui se trouvaient à leur portée, ils nous en jetèrent une telle quantité, que la terre en fut bientôt couverte. Quand la troupe grimacière eut épuisé ses munitions et dépouillé les premiers arbres, elle s'enfuit dans l'épaisseur de la forêt. Frédéric, émerveillé de mon stratagème et de l'effet qu'il avait produit, riait de tout son cœur en voyant les grimaces et les gambades de nos fuyards. Dès que nous pûmes aborder le terrain sans craindre d'être assommés, nous fîmes notre récolte et nous nous établîmes dans un endroit hors de la portée de nos plaisants ennemis, pour achever notre dîner. Grâce à ce supplément, ce dernier fut délicieux : avant de briser nos cocos, nous en bûmes le lait à travers les petits trous, que je perçai avec une vrille ; mais, si ce jus, qui ressemble plutôt à du petit lait assez fade qu'à du lait, et surtout du lait d'amande, ne remplit pas l'idée que nous en avaient donnée les descriptions d'Ernest, nous fûmes d'autant mieux régalés de l'espèce de crème qui se trouve dans la noix de coco encore verte, et qui en tapisse les parois ; nous versâmes sur cette crème du sirop de canne à sucre, et nous fîmes ainsi un repas délicieux. Maître Turc, qui ne pouvait guère goûter à ces friandises, eut pour sa part le reste du homard que nous avions emporté et un morceau de biscuit, un peu dur, mais qui apaisa pourtant un peu sa faim.

La journée s'avançait ; il n'eût pas été prudent de nous aventurer plus loin ; nous songeâmes alors à revenir sur nos pas. Je choisis, parmi les cocos intacts, ceux qui étaient encore pourvus de leur queue, je les liai ensemble,

et m'en chargeai ; Frédéric prit le faisceau de cannes à sucre sur l'épaule, et tous deux, ainsi chargés des fruits de notre voyage, nous reprîmes le chemin de l'habitation.

Au bout d'une demi-heure de marche, Frédéric commença à se plaindre de la pesanteur de son fardeau ; tantôt il le mettait sur une épaule, puis sur l'autre ; tantôt il le prenait sous le bras, puis il s'arrêtait tout à coup, et avec de gros soupirs :

« Non ! s'écria-t-il enfin comme accablé, je n'aurais jamais cru qu'une douzaine de cannes à sucre fût si lourde à porter ! et sans le désir que j'ai de voir ma mère et mes frères goûter aussi de ce jus délicieux, je crois que je laisserais là mon paquet...

— Patience et courage, cher fils ! lui dis-je ; pense au panier de pain que portait Ésope : c'était d'abord le fardeau le plus lourd, et il devint le plus léger à la fin du voyage ; le tien s'allégera de même, car nous sucerons plus d'une de tes cannes durant le chemin qui nous reste à faire ; d'ailleurs, il y a un moyen de les porter plus commodément que tu ne le fais, c'est de placer ce fardeau en croix avec ton fusil sur ton dos : il sera tout à la fois moins lourd et moins embarassant. Tu vois qu'avec un peu d'imagination et de réflexion surtout on porte remède à bien des inconvénients. »

Il y avait quelque temps que nous marchions, quand Frédéric, me voyant aspirer le jus de ma canne à sucre, voulut en faire autant ; mais il suçait en vain, rien ne sortait, parce qu'il avait négligé de faire, comme moi, un petit trou au-dessus du premier anneau ; à force de chercher la cause de ce phénomène, il la trouva enfin, et il eut bientôt, comme moi, quelques gorgées d'un suc cordial et rafraîchissant.

« Mais, papa, si nous y allons de ce train-là, me dit-il lorsque, ayant achevé d'épuiser mon bâton, je lui en demandai un autre, nous pourrons bien n'en pas rapporter beaucoup à la maison.

— N'en aie point de regret, mon ami, car les cannes coupées et transportées par l'ardeur du soleil ne se conserveraient pas longtemps; ce jus si doux finirait par s'aigrir. Pourvu que nous puissions en faire goûter quelques morceaux, dans leur bonté, à nos amis de là-bas, cela doit nous suffire, nous retrouverons toujours bien le champ qui les produit.

— Eh bien, si le sucre nous manque, j'ai du moins fait une bonne provision de lait de coco dans ma gourde de fer-blanc; cela les régalera joliment, n'est-ce pas?

— Cette précaution est bien aimable de ta part; mais je suis fâché de te dire, mon pauvre ami, que tu ne leur porteras peut-être que du vinaigre au lieu de lait doux; car le jus de coco, hors de son enveloppe naturelle, s'altère promptement.

— Oh! voilà qui serait bien contrariant! » Il prit aussitôt le flacon de fer-blanc qu'il portait en bandoulière; mais, au moment où il voulait en examiner le contenu, le bouchon sauta avec explosion, et la liqueur partit en moussant comme du vin de Champagne; Frédéric le goûta. « Oh! papa, buvez-en! c'est délicieux! bien loin de ressembler à du vinaigre, on dirait plutôt du vin doux; il pique un peu la langue, mais très-agréablement.

— C'est le premier degré de la fermentation; il en arrive de même quand on délaye du miel dans l'eau pour en faire de l'hydromel; après un second degré, la liqueur s'éclaircit et prend quelque ressemblance avec le vin; si, par la chaleur, on obtient un troisième degré

de fermentation, ce vin ou cette liqueur devient du vinaigre : enfin celui-ci, surtout lorsqu'il n'est pas soigné, subit une dernière fermentation, qui est la corruption. Par une chaleur telle que celle que nous éprouvons aujourd'hui, ces différents degrés de fermentation se suivent rapidement, et il se pourrait même qu'au lieu de vinaigre tu n'apportasses à ta mère qu'une eau trouble et puante; c'est pourquoi nous pouvons boire maintenant de cette liqueur ce qu'il faut pour nous restaurer. Allons, ajoutai-je en prenant le flacon, à ta santé, cher fils, et à celle de tous ceux que nous aimons ! » Nous bûmes chacun quelques gorgées de ce breuvage vraiment délicieux, et bien fortifiés par ce nouveau cordial, nous nous remîmes en route.

Nous ne tardâmes pas à retrouver l'endroit où nous avions disposé dans le sable nos ustensiles de ménage : ils étaient parfaitement secs, et par conséquent faciles à emporter ; je me chargeai de ce soin. Comme nous traversions le petit bois où nous avions déjeuné le matin, voilà que notre dogue s'élança en avant et tomba avec fureur sur une troupe de singes qui, ne s'étant point aperçus de notre arrivée, se divertissaient sur le gazon ; à la vue de Turc, tous se dispersèrent, excepté une vieille guenon moins agile que les autres, qui fut saisie et mise en pièces par le dogue affamé, avant que nous puissions nous y opposer. Un jeune singe, que cette pauvre mère portait sur son dos, ce qui sans doute l'avait empêchée de fuir aussi vite que le reste de la troupe, s'était blotti sous l'herbe et regardait, en grinçant des dents, cet horrible spectacle. Frédéric avait couru en jetant tout ce qui l'embarrassait, et s'étant baissé pour tâcher de sauver la pauvre mère, le jeune singe sortit de

sa cachette, lui grimpa sur le dos, et s'accrocha à sa tête frisée avec une telle force, que les cris, les secousses et tous les efforts du jeune garçon ne lui purent faire lâcher prise.

« Voilà un trait du génie du singe, dis-je alors en riant de l'embarras où se trouvait mon fils et en l'aidant à



se défaire de l'animal effarouché : ce petit singe, ayant perdu sa mère, semble t'adopter pour son père nourricier, car ce pauvre orphelin n'est guère en état de pourvoir à lui-même. Cependant que ferons-nous de toi, pauvre petit? dis-je en le caressant et le tenant dans mes bras comme un petit enfant : nous sommes si pauvres, et nous avons déjà plus de bouches pour manger que de bras pour travailler.

— Oh ! papa, dit Frédéric, je vous en prie, laissez-le-

moi et permettez-moi de l'élever ; j'en aurai bien soin, et peut-être que son instinct nous aidera un jour à découvrir quelques bons fruits. »

J'y consentis ; nous nous éloignâmes en laissant Turc achever son repas, car le peu de nourriture que nous avions pu lui donner n'avait point apaisé son appétit vorace. Le petit singe, assez calmé par nos caresses, reprit sa place sur l'épaule de Frédérie, et je me chargeai du paquet de cannes. Nous marchions depuis un quart d'heure, quand Turc nous rejoignit en courant ; il avait encore la gueule teinte de sang ; sa présence rendit au petit singe toutes ses terreurs : quittant l'épaule de Frédéric, il se réfugia dans ses bras en cachant sa petite tête dans ses vêtements. La fatigue que mon fils éprouva bientôt à le porter de la sorte lui suggéra l'idée de charger Turc de ce soin. « Puisque tu as privé ce petit de sa mère, lui dit-il, il faut que tu la remplaces, pour cela du moins. » Aussitôt il attacha le petit singe sur le dos du chien, de manière pourtant à lui laisser la liberté de ses mouvements, et, passant une corde autour du cou du dogue, il en prit le bout, de peur qu'il ne s'écartât et qu'il n'arrivât malheur à son petit favori : d'abord, le cavalier et sa monture firent quelques difficultés pour voyager ainsi de compagnie ; mais quelques menaces et surtout des caresses réussirent à les calmer, et bientôt même le petit singe, tout en faisant force grimaces, parut se trouver très-bien de cette nouvelle façon d'aller.

L'invention me parut bien imaginée, et nous continuâmes notre route en riant beaucoup des contorsions comiques de notre petit compagon, et de l'air grave avec lequel notre brave dogue le portait sur son dos, en sui-

vant pas à pas mon fils, qui le tenait en laisse. « Nous voilà justement comme des gens conduisant à la foire des animaux savants, disais-je ; te figures-tu les cris de joie, les exclamations de nos petits quand ils nous verront arriver ainsi accompagnés ?

— Avec cela que frère Rudly va trouver ici un parfait modèle à grimaces, lui qui les fait déjà si bien, car c'est le plus grand grimacier...

— Eh ! mon cher enfant, sois donc moins attentif aux petits défauts de tes frères ! ne les relève pas ainsi à tout propos ; imite en cela la bonté de ta mère, qui, pour entretenir la paix entre vous, tâche, au contraire, de les dissimuler à chacun de vous. Je n'aime pas à voir se développer en toi cette disposition à la moquerie : prends-y garde, mon fils ! un mot piquant, dit souvent par légèreté, laisse quelquefois une impression ineffaçable.

Mon fils convint de la vérité de ma remarque, et promit d'y avoir égard. Nous parlâmes ensuite des singes, de leurs mœurs et de l'utilité des animaux en général ; je m'appliquai à rectifier, dans l'esprit de mon fils, plusieurs erreurs que l'habitude de mal raisonner, et surtout sa précipitation à juger sans réflexion, lui avaient fait admettre. Cette conversation, en nous faisant paraître la route moins longue, nous amena à parler des animaux que nous avions laissés sur le bâtiment, et de l'espoir que nous conservions de pouvoir les amener à terre. Frédéric regrettait beaucoup que les chevaux qu'on avait embarqués avec nous n'eussent pu supporter la traversée ; en effet, ils avaient péri peu de temps avant notre catastrophe.

« Malheureusement, disait-il, il ne reste plus qu'un âne, et que ferons-nous jamais d'un âne ?

— Ne te presse point tant de déprécier ce patient et modeste animal; si nous réussissons à l'amener à terre, tu verras quels services il saura nous rendre ! Et, comme celui dont tu parles est d'une forte race, autant qu'il m'en souvienne, peut-être qu'avec de bons soins et l'influence du climat il pourra même nous tenir lieu de cheval.

Cependant, à force de marcher, nous étions parvenus, presque sans nous en douter, au bord du ruisseau que nous avions traversé le matin et qui nous séparait encore de nos amis. Billy la danoise signala la première notre arrivée par un long aboiement, Turc le breton y répondit par un même compliment, mais exprimé de telle force, que son petit cavalier, saisi d'un effroi soudain, s'élança de toute la longueur de sa corde et se réfugia dans les bras de Frédéric, qu'il regardait déjà comme son protecteur. Une fois que le chien se sentit affranchi de son fardeau, il partit comme un trait en avant, traversa le ruisseau, de l'autre côté duquel nous vîmes alors nos biens-aimés accourir l'un après l'autre, et qui de loin nous témoignaient leur joie de notre retour. Nous côtoyâmes la rive jusqu'à l'endroit où les rochers formaient comme un pont naturel, et bientôt nous nous trouvâmes réunis aux chers objets de notre tendresse.

A peine les enfants nous eurent-ils embrassés qu'ils se mirent à sauter autour de nous en criant : « Un singe ! un petit singe ! Oh ! qu'il est gentil ! Où l'avez-vous trouvé ? Comment l'avez-vous pris ? Qu'est-ce qu'on lui donnera à manger? Mais que veux-tu faire de ces gros roseaux, Frédéric ? et qu'est-ce que ces grosses boules enveloppées d'étoupes, que porte papa? » C'était

un conflit de questions, de réponses, de cris de joie, d'exclamations ; nous ne savions auquel entendre. Quand ce joyeux tumulte fut un peu apaisé, je pris la parole. « Nous voilà revenus sains et saufs, mes chers amis, Dieu a béni notre voyage, et nous vous rapportons toutes sortes de bonnes choses, mais le but principal de notre course est manqué : nous n'avons pas aperçu la moindre trace de nos compagnons d'infortune ni celle d'aucune créature humaine..

— Si telle est la volonté de Dieu, dit ma pieuse femme, sachons nous y conformer, et remercions-le du moins de nous avoir enfin réunis, sans qu'il soit arrivé malheur à aucun de nous ! Combien j'ai prié et soupiré pendant cette absence, et qu'elle m'a paru longue ! Enfin vous voilà ! Racontez-nous en marchant ce qui vous est arrivé ; mais débarrassez-vous d'abord de vos fardeaux : nous avons eu le temps de nous reposer, et, quoique nous ne soyons pourtant pas restés oisifs, comme vous le verrez du reste, nous n'avons presque pas quitté la place de toute la journée, si ce n'est les enfants, qui ont bien un peu rôdé de côté et d'autre. »

Chacun aussitôt s'empressa autour de nous : Rudly prit mon fusil, Ernest le paquet de noix de cocos, Fritz les vases de courges, et ma femme se chargea de ma carnassière. Frédéric distribua ses cannes à sucre entre ses frères, sans d'abord les avertir de la valeur de ce roseau, et, comme il voulait replacer le petit singe sur le dos du robuste Turc, il pria Ernest de vouloir bien prendre son fusil ; le petit paresseux trouva ce surcroît de charge un peu pénible ; mais il n'en témoigna aucune humeur ; seulement, comme sa mère s'aperçut bientôt qu'il soupirait et changeait à tout moment son

fardeau d'une épaule sur l'autre, elle en eut pitié, et elle lui prit la charge de cocos, qui, du reste, n'était pas trop pesante.

Mon fils aîné s'en étant aperçu : « Si Ernest savait, dit-il, ce que contiennent ces bourres de filasse, comme dit Fritz, il aurait plié sous le poids plutôt que de les abandonner ; ce sont de véritables noix de cocos ; Ernest, tes chères noix de cocos !

— Comment ! comment ! des noix de cocos ! s'écria le jeune naturaliste en revenant sur ses pas. Donnez, donnez, maman ! je les porterai, et le fusil aussi.

— Non, non, dit la mère, je n'aime pas à t'entendre gémir et soupirer comme tu le faisais tout à l'heure.

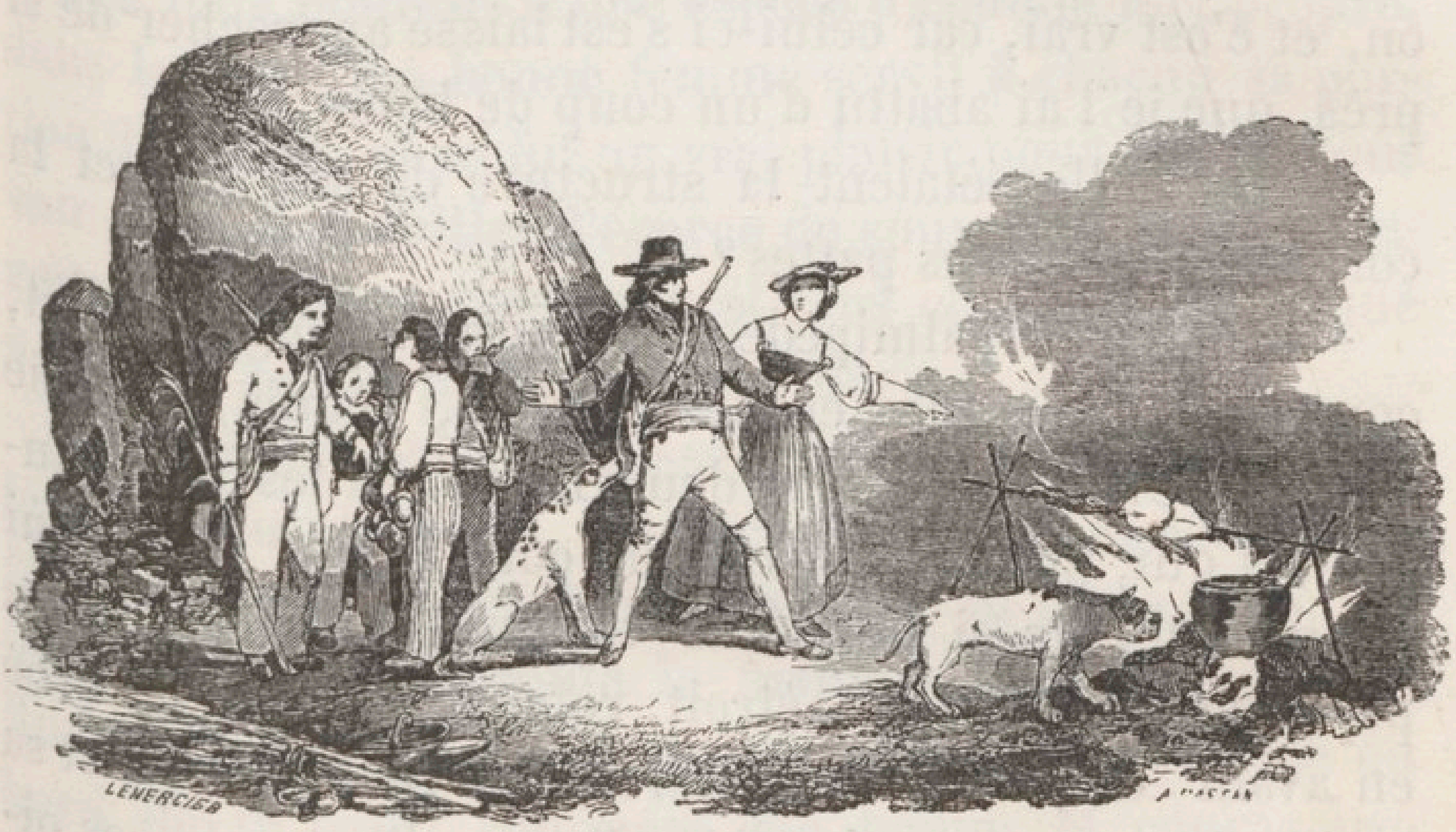
— Eh bien, je n'ai qu'à jeter ce lourd bâton, qui n'est peut-être bon à rien, et prendre le fusil à la main...

— Si tu fais cela, tu t'en repentiras encore davantage, mon pauvre ami! reprit Frédéric ; car, puisqu'il faut te le dire, ce gros bâton, qui n'est peut-être bon à rien, est une canne à sucre... Venez tous, je vais vous apprendre à en extraire le sirop, ce qui n'est pas facile quand on ne connaît pas le secret.

— Oh ! des cannes à sucre ! » s'écria toute la petite troupe. Et chacun s'approcha de Frédéric, qui leur montra le moyen d'en tirer le précieux jus, et ma femme fut également charmée de cette découverte ; mais, de toutes les choses utiles que nous avions rapportées, rien ne lui fit plus de plaisir que les plats et la soupière de calebasses, car la vaisselle était un objet de première nécessité qui nous manquait totalement.

Nous arrivâmes à notre établissement, où nous vîmes avec un certain plaisir les apprêts d'un excellent repas : d'un côté du foyer grillaient des poissons enfilés dans

une brochette de bois, posée sur deux petites fourches aussi de bois et plantées en terre ; en face était une oie, qui, disposée de même, rôtissait lentement, et la graisse qui en découlait était recueillie dans de grandes coquilles de moules rangées par terre; entre ces deux objets, c'est-à-dire au milieu de la flamme, s'élevait la marmite, d'où s'échappait en bouillant l'odeur d'un excellent potage; enfin, à quelque distance du foyer,



une des tonnes que j'avais amenées la veille avec tant de peines au rivage était entr'ouverte et laissait voir dans ses flancs de superbes fromages de Hollande, lesquels, enveloppés de plomb, n'avaient point souffert de l'eau de la mer.

« Il paraît qu'en effet vous n'êtes pas restés à rien faire pendant notre absence, dis-je, enchanté de ces préparations fort réjouissantes pour nos estomacs ; seulement je suis fâché, dis-je à ma femme, que tu aies déjà tué une de nos oies, car je voudrais les laisser se multiplier, afin de nous créer une ressource pour l'avenir.

— Rassure-toi, mon ami : notre rôti, loin d'être pris sur notre future basse-cour, est un produit de la chasse de ton fils Ernest ; il donne à cet animal un nom assez étrange, mais il m'a assuré qu'il était bon à manger.

— Mon père, dit alors Ernest, enchanté de l'occasion d'étaler un peu sa science, je crois que cet oiseau est ce qu'on appelle le booby, ou peut-être le pingouin, qu'on appelle aussi manchot ; cet oiseau est fort stupide, dit-on, et c'est vrai, car celui-ci s'est laissé approcher de si près, que je l'ai abattu d'un coup de bâton.

— Et quelles étaient la structure de son bec et la conformation de ses pattes ?

— Oh ! c'est un palmipède, car ses quatre doigts étaient, comme ceux des oies et des canards, réunis par une membrane ; il n'avait que deux bouts d'ailes sans plumes, et qui, pendant de chaque côté de son corps, lui donnaient l'air si bête, que vous en auriez ri, mon papa ; le bec était long, étroit, robuste et un peu courbé en avant . d'après ces caractères, son port et surtout sa bêtise, je pense que c'est bien l'un ou l'autre de ces oiseaux stupides dont parle mon dictionnaire d'histoire naturelle.

— Tu vois, mon fils, de quelle utilité il est de suivre un système dans l'étude de la nature, puisqu'à l'aide de quelques caractères généraux on peut reconnaître les genres et les espèces. »

J'allais pousser plus loin cette discussion quand la ménagère nous appela pour nous mettre à table, c'est-à-dire que chacun de nous choisit une place commode pour s'asseoir. On avait ouvert les cocos, dont le lait servit d'abord à apaiser la faim du pauvre petit singe, qui ne voulait rien manger de ce qu'on lui présentait.

Les enfants eurent l'idée de tremper le bout de leur mouchoir dans ce lait, et de le faire sucer au petit animal, qui s'en trouva d'abord fort bien, et finit par boire tout seul. Cependant, comme notre vaisselle ne suffisait point pour la diversité de nos mets, j'imaginai de scier quelques noix de coco par la moitié, et, les ayant débarrassées de leur moelle encore tendre, nous nous vîmes tous pourvus d'une espèce d'écuelle fort propre, dans laquelle ma bonne femme servit à chacun sa portion de soupe, et ce fut un vrai plaisir pour elle de nous voir tous, une cuiller d'écorce de courge en main, manger enfin plus proprement et plus commodément que nous ne l'avions pu faire jusqu'alors.

Quoique les poissons fussent un peu desséchés, et que la chair du pingouin, malgré sa graisse appétissante, fût assez fade, nous fîmes honneur au repas, pendant lequel on nous raconta la manière ingénieuse dont Rudly et le petit Fritz avaient pêché les poissons au bord de la baie; comment ma bonne et courageuse femme, à la sueur de son front, était venue à bout de défoncer la tonne au fromage, qui allait nous fournir un excellent dessert. Ce mot de dessert rappela à Frédéric son vin de Champagne, et, tout joyeux, il présenta son flacon de fer-blanc à sa mère, afin que celle-ci goûtât la douce et piquante liqueur qu'il contenait; mais, ainsi que je l'avais bien prévu, le vin de coco était devenu d'excellent vinaigre : nous l'employâmes à rehausser le goût un peu fade de notre oie grasse, ce qui le mit si bien en crédit auprès de notre bonne ménagère, qu'elle lui accorda sans hésiter la préférence sur le meilleur vin mousseux.

Notre repas terminé, et le soleil étant près de se cou-

cher, nous songeâmes à en faire autant; nos poules s'étaient déjà retirées sous le toit de la tente; les oies et les canards avaient disparu entre les joncs et les roseaux de la baie; tout annonçait l'heure du repos. Après avoir fait notre prière du soir en commun, nous nous glissâmes sous notre léger abri, où ma bonne femme avait eu l'attention d'ajouter une nouvelle provision de mousse à nos lits, que nous trouvâmes ainsi plus douillets que la veille. Chacun s'étendit dans son coin; le petit singe, dont Frédéric et Rudly se partageaient le soin, se blottit entre ses deux amis; ceux-ci le couvrirent avec de la mousse, de peur du froid de la nuit. J'entrai le dernier sous la tente, que je fermai derrière moi, et, heureux de me retrouver ainsi rapproché de tous les miens, je ne tardai pas à tomber dans un profond sommeil.

Je jouissais depuis peu de temps de ses douceurs, quand l'aboiement vif et prolongé de nos chiens, placés en dehors de la tente et préposés à notre garde, m'éveilla tout à coup. Nos volailles s'agitaient avec inquiétude sur le faîte de la tente. Je compris qu'il y avait là un ennemi; je me levai, ma femme et Frédéric en firent autant; nous saisîmes chacun un fusil que nous avions placé par précaution à un endroit précis. Nous sortîmes de la tente; ma courageuse femme, qui portait également un fusil, devait charger les nôtres à mesure; car elle se défiait un peu de la justesse de son coup d'œil pour tirer.

A la clarté de la lune, nous aperçûmes alors un terrible combat : une douzaine de chacals étaient aux prises avec nos deux chiens; ceux-ci avaient déjà abattu trois ou quatre de leurs ennemis, et tenaient le reste de la troupe en respect en faisant de rapides évolutions; mais

ces fidèles animaux étaient près d'être accablés par le nombre quand nous vînmes à leur secours. Deux coups de feu bien dirigés abattirent un de ces nocturnes maraudeurs et mirent le reste en fuite. Celui que Frédéric avait ajusté était tombé sur place ; mais ceux qui n'avaient été que blessés se trouvèrent des jambes pour se sauver avec les autres. Nos chiens arrêtèrent deux des fuyards, et, après la victoire, ils les dévorèrent, en vrais



dogues qu'ils étaient, sans se soucier si ce gibier était ou nom de leur parenté. Cette alarme n'ayant pas d'autre suite, nous prîmes le chemin de nos lits ; mais Frédéric voulut auparavant relever son chacal et le mettre à l'abri des chiens, afin de pouvoir faire admirer le lendemain à ses frères les exploits de la nuit ; il le traîna donc derrière la tente avec assez de peine, car cet animal était presque de la taille d'un gros chien.

Rien n'étant venu de nouveau troubler notre repos, nous achevâmes paisiblement le reste de la nuit, jusqu'à ce que, le coq matinal m'ayant éveillé par son

cri joyeux, ma femme et moi, pendant que le reste de la famille dormait encore, nous tînmes conseil sur l'emploi du nouveau jour qui commençait à luire.

« Ah ! chère Élisabeth, disais-je à ma femme, je vois tant de choses à faire, que je ne sais par où commencer. » En effet, un voyage au navire échoué me semblait indispensable, si nous ne voulions pas laisser périr de faim le bétail que nous y avions jusqu'alors conservé ; je pouvais aussi rapporter une foule de choses utiles dans notre situation; et, d'un autre côté, j'avais tant à faire à terre ! car, avant toutes choses, il fallait songer à nous établir une demeure plus solide, et où nous puissions être plus en sécurité que sous un simple abri de toile, tel qu'était notre tente.

« Avec de la patience, de l'ordre et de la persévérance, on vient à bout de tout, me dit ma femme, et, quelle que soit l'inquiétude que j'éprouverai à vous voir entreprendre cette course au navire, j'en sais trop l'importance et l'utilité pour m'y opposer ; faisons-en donc aujourd'hui notre unique et principale affaire, le reste se fera plus tard ; à chaque jour suffit son mal : c'est Notre-Seigneur, le meilleur ami de l'humanité, qui a dit cette parole. »

Il fut donc convenu que ma femme et les plus jeunes enfants resteraient à terre, tandis que Frédéric, le plus fort et le plus adroit de mes fils, m'accompagnerait dans cette expédition. Je me levai aussitôt, et j'éveillai tout mon monde.

« Allons, allons, debout, enfants! le jour paraît, et nous avons bien à faire! »

Toutes ces petites mines, encore à moitié endormies, se montrèrent hors de leurs nids de mousse. Frédéric

répondit le premier à l'appel : en un instant il fut hors de la tente, et courut aussitôt à son chacal. Le froid de la nuit avait roidi l'animal, et Frédéric le plaça sur ses quatre pieds, à l'entrée de la tente, pour voir ce que les petits diraient en l'apercevant ; mais les chiens n'eurent pas plutôt vu leur ennemi debout, qu'ils accoururent en aboyant avec fureur, tellement que Frédéric eut un instant la crainte qu'ils ne le missent en pièces. Heureusement qu'il parvint à les calmer par des caresses, et non par de mauvais traitements, comme il avait fait la veille : Frédéric s'était souvenu de ma leçon, ce que je remarquai avec plaisir.

Au bruit que faisaient les chiens, tous les enfants sortirent de la tente, et jusqu'au petit singe perché sur l'épaule de Rudly ; mais, à peine ce petit animal eut-il entrevu le chacal, qu'il rebroussa chemin subitement et alla se cacher au fond de la mousse, si bien qu'on ne lui voyait plus que le petit bout du museau. Chacun s'émerveillait de savoir d'où venait cet animal étrange qu'Ernest prit pour un renard, Rudly pour un loup, et Fritz pour un chien jaune. « Je vous dis, répéta Ernest d'un ton un peu doctoral, que c'est un renard doré.

— Oh! pour cela, monsieur le docteur, vous ne savez ce que vous dites! s'écria Frédéric d'un ton moqueur ; comment, vous qui avez si bien reconnu l'agouti, vous ne reconnaissez pas le chacal?

— Mais c'est que, d'après les caractères... continua Ernest en examinant l'animal, je crois être certain de ce que je dis.

— Ah! ah! monsieur croit être certain... d'après les caractères... ah! ah! et pourquoi n'est-ce pas aussi un loup doré?

— Mon Dieu, Frédéric, que tu es peu aimable! dit Ernest, les larmes aux yeux, on peut se tromper; d'ailleurs, tu ne saurais peut-être pas le nom de cet animal si papa ne te l'avait pas dit.

— Allons, allons, la paix, dis-je à mon tour; toi, Ernest, tu es toujours prêt à te fâcher des plaisanteries de tes frères, ce qui prouve quelquefois beaucoup de vanité et peu d'esprit; et toi, Frédéric, tu pousses quelquefois trop loin la raillerie; ton bon cœur devrait t'avertir, ou plutôt tu devrais mieux l'écouter. Au surplus, enfants, je vais vous mettre tous d'accord, car le chacal tient de la nature du loup, du renard et du chien; on peut donc le prendre pour un de ces trois animaux, sans que cela soit tiré à conséquence. »

Cette décision termina la discussion; les deux frères firent la paix, et, après que nous eûmes fait tous ensemble la prière du matin, chacun alla à ses affaires; toutefois il se passa peu de temps sans que les enfants ne demandassent à déjeuner. Nous n'avions pas d'autres provisions, comme on sait, qu'un tonneau de biscuits, et force fut à mes gamins de s'en contenter, quoique ce pain fût bien sec et bien dur surtout. Les uns essayèrent de manger du fromage avec, les autres de le tremper dans de l'eau; pour Ernest, qui ne faisait jamais comme tout le monde, il s'en alla rôder autour d'une des tonnes que nous avions repêchées, et qui n'avait pas encore été ouverte. Tout à coup je le vois revenir à moi, et d'un air tout joyeux il me dit :

« Oh! papa, si nous avions du beurre sur notre biscuit sec, il glisserait bien mieux.

— Sans doute; mais quand on n'en a pas, il faut s'en passer.

— Mais, mon papa, ne peut-on pas défoncer ce tonneau?

— Que veux-tu dire? quel tonneau?

— Eh! ce gros tonneau là-bas, il en est plein, je suis sûr, car il est sorti par une fente quelque chose de gras, qui m'a paru comme du beurre.

— Oh! que béni soit ton instinct gourmand! m'écriai-je; si tu as deviné juste, tu auras la première tartine pour récompense. »

Nous courûmes tous au tonneau, et je constatai en effet la précieuse trouvaille du petit garçon. Frédéric, toujours fort pour les moyens expéditifs, voulait faire sauter les premiers cercles et lever le fond; mais, sur l'observation de ma femme que c'était nous exposer à perdre en peu de temps toute la provision, car la chaleur croissante de la journée suffirait pour la faire fondre, je fis un trou dans le tonneau avec une grosse tarière, de manière à pouvoir y introduire une petite pelle de bois et en retirer le beurre dont nous avions besoin à l'instant. Nous eûmes bientôt une tasse de coco toute pleine d'un beurre de Hollande, salé et délicieux, dont nous fîmes des tartines à tout notre monde. A la vérité, le biscuit ne demeura pas moins dur; mais, ayant eu l'idée de le présenter au feu et frotté de beurre, il fut plus mangeable et même d'un goût fort agréable. Pendant ce temps, nos chiens demeuraient tranquillement couchés auprès de nous; leur repas nocturne semblait leur tenir lieu de déjeuner; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que ce repos venait d'une autre cause : les pauvres bêtes n'avaient pas soutenu le furieux combat de la nuit sans en porter des marques sanglantes; les chacals leur avaient fait de profondes

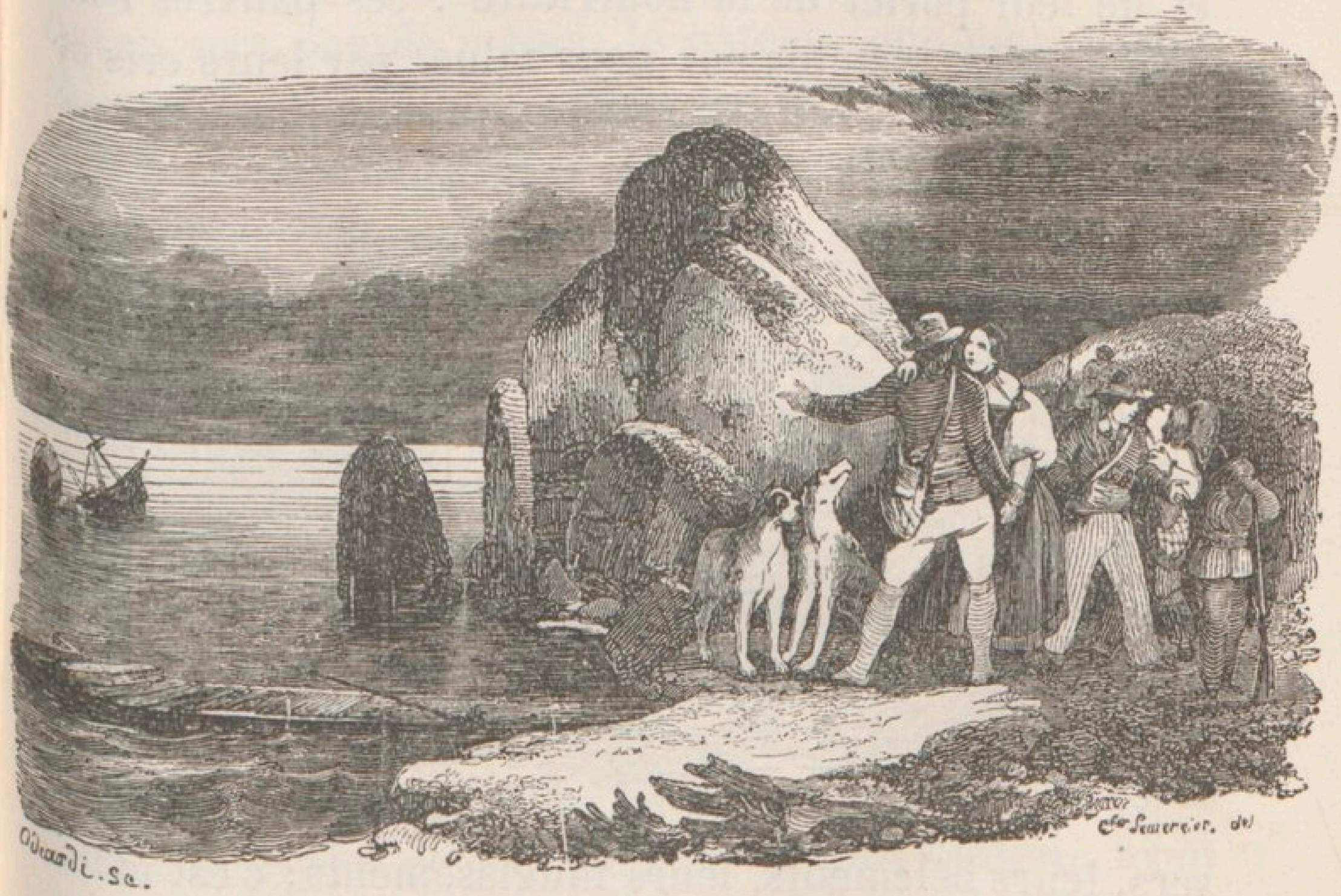
blessures, autour du cou surtout. Ma femme imagina de faire tremper du beurre dans de l'eau fraîche, afin d'en ôter tout le sel, et de frotter ces pauvres blessés avec ce mélange rafraîchissant. Ce remède si simple produisit le meilleur effet du monde : nos chiens commencèrent bientôt à se lécher mutuellement là où ils ne pouvaient atteindre avec leur langue, et, en peu de jours de ce traitement, leurs plaies furent entièrement cicatrisées. Ernest remarqua fort judicieusement à cette occasion qu'il serait bon que nos chiens fussent armés de colliers à pointes pour les défendre contre les animaux sauvages. « Je leur en ferai chacun un, dit Rudly, qui ne doutait jamais de rien.

— C'est ce que nous verrons, reprit en souriant la mère, qui connaissait le petit fanfaron, pourvu que tu saches mettre à exécution ce que tu auras inventé, car tout le génie du monde est perdu sans cela. »

J'appris alors à mes enfants l'expédition que Frédéric et moi nous avions projetée, et pour laquelle mon fils se disposait déjà, car nous ne devions pas tarder à partir. Je recommandai aux plus jeunes de ne point quitter leur mère pendant notre absence, et de prier Dieu pour qu'il bénît notre entreprise; je convins aussi avec ma femme de quelques signaux pour nous communiquer mutuellement de nos nouvelles. Un morceau de toile à voile, placé au bout d'une longue perche plantée sur le rivage, devait flotter pendant notre absence pour nous faire connaître que tout était tranquille au logis; cette même perche abattue et trois coups de feu tirés en même temps seraient le signal du retour. Ma femme, rassurée par ces précautions, nous vit partir sans trop de peine, et même elle promit de ne pas trop s'inquiéter si l'ou-

vrage que nous allions trouver sur le bâtiment nous empêchait de revenir le jour même.

Nous ne prîmes avec nous que nos armes et quelques munitions, parce que nous devions trouver des vivres sur le navire ; toutefois Frédéric, qui voulait faire boire du lait de chèvre à son petit singe, le prit avec lui. Le



moment du départ étant arrivé, nous nous embrassâmes tous en silence, et le cœur ému, nous nous éloignâmes du rivage. Lorsque nous fûmes parvenus à peu près au milieu de la baie, un fort courant, provenant des eaux du ruisseau qui se précipitaient dans la mer, me parut propre à nous rapprocher du navire et à ménager ainsi nos forces. Quel que fût mon peu d'habileté dans l'art nautique, je parvins pourtant à faire entrer notre embarcation dans ce courant, qui nous porta presque sans fatigue aux trois quarts de notre route ;

nous en fîmes le reste à grands coups de rames, et nous parvînmes à gagner le flanc du navire échoué; nous y attachâmes solidement notre bateau, et nous entrâmes dans l'intérieur par la grande ouverture dont j'ai parlé.

Le premier soin de Frédéric, en abordant, fut de courir aux animaux, qui étaient rassemblés sur le pont, et de leur porter de la nourriture : ces pauvres bêtes abandonnées semblaient nous saluer par leurs cris di-



vers, leurs bêlements, leurs mugissements; c'est moins le besoin de nourriture que le désir de voir des hommes qui leur faisait ainsi manifester leur joie, car leurs crèches étaient encore pourvues de fourrage. Frédéric plaça le petit singe auprès d'une chèvre, et il suça ce lait inaccoutumé avec force grimaces qui nous divertirent beaucoup. Après avoir donné aux bestiaux tous les soins nécessaires, nous prîmes aussi quelques rafraîchissements, pour vaquer ensuite avec plus de force et de courage à nos travaux.

« Par où allons-nous commencer? dis-je à Frédéric lorsque nous eûmes terminé notre léger repas.

— Mon père, je suis d'avis que nous nous occupions de placer un mât et une voile à notre bateau.

— Voilà une singulière fantaisie! et à quoi bon nous donner cette peine?

— Ah! c'est qu'en venant ici j'ai senti un vent assez vif qui me soufflait au visage; nous avancions, parce que le courant nous portait en avant; mais, au retour, il n'en sera pas de même; le bateau, que nous allons charger, sera bien autrement lourd, et il me semble qu'il serait bon de profiter du vent pour épargner nos forces et arriver plus vite au rivage. »

Je trouvai l'idée du jeune homme fort bien conçue, et je me mis aussitôt en devoir de l'exécuter. J'allai dans le magasin choisir une forte perche pour servir de mât, une voile triangulaire, que je trouvai tout attachée à sa vergue, et un moufle, assemblage de poulies qui se place au haut du mât, et au moyen desquelles on fait monter ou descendre la voile à l'aide de petits câbles. Munis de toutes ces choses, nous dressâmes notre mât au centre de notre bateau, en le faisant entrer de force dans une espèce de plancher percé que Frédéric avait préalablement établi sur l'une des cuves, et qui occupait toute la largeur du bâtiment; ce plancher, que nous eûmes soin d'assujettir avec de grands clous, tant sur le bord des cuves voisines que sur les flancs du bateau, formait comme un petit pont à notre navire; enfin deux cordes, fixées d'un bout à la vergue et de l'autre aux deux extrémités du bateau, permettaient de faire manœuvrer la voile à volonté, sans être obligé de tourner le bâtiment.

Mon fils me pria alors de ne pas oublier de décorer la pointe du mât d'une petite flamme rouge, en guise de

pavillon, afin, dit-il, que notre construction ait une meilleure apparence ; cette vanité puérile, qui perce souvent au milieu de la plus profonde misère, me fit sourire tristement, car elle me révélait un des traits caractéristiques de la race humaine. Cependant je cédai au désir de mon fils, et même je finis par m'amuser comme lui à voir la petite banderole se dérouler gracieusement aux vents.

La plus grande partie du jour s'était écoulée dans ces travaux, et, quel que fût mon désir de retourner près des miens avant la nuit, je vis que cela me serait impossible, et qu'il fallait nous résoudre à passer la nuit à bord. Frédéric avait dirigé le télescope sur le rivage : tout y paraissait en ordre ; nous fîmes alors les signaux dont nous étions convenus pour prévenir le reste de la famille de notre détermination : la réponse que nous reçûmes nous fit connaître que nous étions compris, et que tout était tranquille.

Rassurés sur ce point, nous employâmes le reste de la journée à débarrasser notre bateau des pierres que nous y avions mises pour le lester, et à en remplacer le poids par toutes sortes de choses utiles. La poudre et le plomb, qui devaient servir à notre défense et à nous procurer notre subsistance, furent les premiers objets de notre attention ; les clous, les marteaux et les outils de toute espèce, dont le navire était abondamment fourni, parce que son chargement était destiné à l'établissement d'une colonie dans les forêts d'Amérique, furent recueillis avec soin ; mais il fallait faire un choix rigoureux au milieu de tant de richesses, car notre bateau n'aurait pu porter tout ce que nous aurions voulu emporter. Cependant je ne négligeai point cette fois les

couteaux, fourchettes, cuillers et autres ustensiles de ménage dont nous avions déjà senti la privation; je trouvai dans la chambre du capitaine quelques couverts d'argent et d'autres pièces d'argenterie, des assiettes et des plats d'étain, et une petite caisse garnie de flacons de bons vins : tout cela fut embarqué. Nous prîmes aussi, dans la cuisine, des grils, des chaudrons, des poêles, des pots, etc. Je fis un choix parmi les provisions de bouche destinées à la table des officiers, tablettes de bouillon, jambons de Westphalie, saucissons, sans oublier quelques sachets de légumes secs et de grains.

Sur l'observation de Frédéric, que nos lits de mousse étaient passablement durs, à moins d'être renouvelés tous les jours, je plaçai dans notre chargement un certain nombre de hamacs, et plusieurs couvertures de laine qui pourraient toujours nous servir à plus d'un usage. Frédéric, qui croyait n'avoir jamais assez d'armes, m'apporta encore deux ou trois fusils et toute une brassée de sabres, d'épées et de couteaux de chasse, à l'aide desquels nous aurions pu nous défendre contre une horde entière de sauvages. Enfin, pour en finir, je remplis la dernière cuve d'un petit baril de soufre, tout ce que je trouvai sous ma main de cordes et de ficelles, et un gros rouleau de toile à voile. Je destinais le soufre à préparer des allumettes à ma femme.

Notre petit bâtiment était chargé à pleins bords, et j'eusse peut-être été forcé de l'alléger, si le temps n'eût pas été aussi calme et la mer aussi paisible.

Cependant la nuit était arrivée : un grand feu, allumé par les nôtres sur le rivage, nous assura de la continuation de leur bien-être ; nous répondîmes en allu-

mant quatre grosses lanternes sur le navire, ce qui signifiait qu'il en était de même pour nous. Et deux coups de feu nous apprirent que notre signal était reconnu.

Après une prière bien tendre et bien fervente pour nos chers délaissés, et non sans inquiétude pour eux, nous allâmes chercher un peu de repos, dans nos cuves, à la vérité, et sous le seul abri de notre voile, car il eût été trop imprudent, vu l'état de délabrement où était le navire, de nous risquer à y passer la nuit : une forte lame pouvait le dégager d'entre les rochers et achever de le briser en quelques instants, tandis que, dans notre légère embarcation, dont il m'était facile de couper à l'instant l'amarre, nous pouvions, à l'aide de nos agrès, espérer regagner le rivage.

Le jour commençait, et la côte était encore à peine visible, quand, réveillé par mes inquiétudes, je me rendis sur le pont du navire, où se trouvait placé le télescope. Je dirigeai le tube sur la tente qui renfermait ma chère famille, cherchant à deviner s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux depuis la veille; Frédéric m'apporta un déjeuner fortifiant, composé de biscuit, de vin et de jambon, nous nous assîmes de manière à regarder de temps en temps du côté du rivage : peu de temps après, je vis à ma grande joie la tente s'entr'ouvrir, et ma femme en sortir, et regarder attentivement vers la mer.

Nous élevâmes aussitôt un pavillon blanc, préparé pour cela à l'avance; on y répondit en agitant trois fois celui du rivage. Ce signal ôta subitement le poids douloureux qui oppressait mon cœur, car il m'annonçait que la nuit s'était passée sans accidents pour tout ce qui m'était cher sur cette rive.

« Allons, Frédéric, dis-je tout joyeux à mon fils, maintenant que je suis rassuré sur le compte de nos amis, je ne suis plus si pressé de partir, comme j'en avais l'envie tout à l'heure, et je pense à ces pauvres animaux, que nous allons encore une fois abandonner sur ces débris, où, d'un moment à l'autre, ils sont exposés à périr ; cherchons donc un moyen pour en sauver du moins quelques-uns !

— Si nous faisions un radeau, on les attacherait dessus avec des cordes.

— Mon enfant, songe donc à la difficulté de l'entreprise. Nous y avons déjà renoncé une fois ; et puis, quand il nous serait possible de faire un radeau, comment y faire tenir une vache, une truie, un âne, des chèvres ? Non, cherchons un autre moyen.

— Eh bien, jetons tout bonnement le cochon à la mer ; son gros ventre et sa graisse le soutiendront sur l'eau, et avec une corde nous le traînerons à la remorque.

— C'est bien pour le cochon, mais le reste du bétail n'en pourra faire autant, et je t'avoue que je regretterais fort l'âne, et surtout la vache.

— Mais ne pourrions-nous faire pour eux ce que nous avons fait pour nous? attachons-leur sur les flancs des machines à nager ; nous avons ici une quantité de pièces de liége qui nous serviront merveilleusement. »

L'expédient me parut excellent, et nous le mîmes tout de suite à exécution. Un gros mouton servit à notre première expérience : nous lui passâmes sous le ventre une large pièce de liége que nous assujettîmes solidement avec des cordes, puis nous le jetâmes à l'eau ; l'animal épouvanté alla d'abord au fond, et nous le crûmes perdu ; mais bientôt, montant à la surface, il commença

à agiter les jambes et à nager que c'était plaisir de le voir. Au bout de quelque temps, ses membres étant fatigués, il s'arrêta ; mais, le liége le soutenant, il se laissa aller tranquillement au mouvement des vagues.

Cet essai me combla de joie : non-seulement j'étais sûr d'emmener les moutons et les chèvres ; je venais de trouver également le moyen de me rendre maître du reste du bétail. Nous passâmes environ deux heures à munir tous ces animaux de leurs appareils natatoires ; quant à ceux de la vache et de l'âne, il fallait qu'ils fussent d'une autre forme, et surtout d'une autre dimension : un simple morceau de liége n'eût pas suffi. Nous prîmes pour chacun deux tonnes vides et bien bouchées, que nous liâmes l'une à l'autre, en laissant un espace entre deux, au moyen d'une bande de forte toile ; nous suspendîmes cet appareil comme une espèce de bât sur le dos de nos deux bêtes, en ayant soin toutefois de l'attacher par-dessous le ventre avec de bonnes sangles, ainsi que par le poitrail, afin qu'il ne pût se déranger. Il fallut ensuite disposer le bord du navire de manière à pouvoir lancer facilement notre troupeau à la mer : heureusement que les flots, qui battaient depuis quelques jours cette partie déjà fort endommagée, nous avaient préparé la voie. Quand cela fut terminé, nous amenâmes l'âne sur le bord, nous le plaçâmes un peu de côté, et d'un coup nous le fîmes tomber à l'eau : le pauvre baudet enfonça d'abord ; mais, ses deux tonneaux l'ayant ramené aussitôt à flot, il releva fièrement la tête et se mit à nager bravement comme avait fait le mouton ; la vache, les moutons et les chèvres subirent le même sort et s'acquittèrent aussi bien de leur tâche que maître Aliboron. Le cochon seul nous donna plus de peine que

tous les autres, tant il était rétif et difficile à gouverner ; aussi, une fois à la mer, il se démena de telle sorte, qu'il s'éloigna de ses compagnons d'infortune, et qu'il arriva au rivage bien avant tout le reste de la troupe.

Aussitôt que nous eûmes terminé cette opération, nous descendîmes dans notre embarcation et nous quittâmes le navire : j'avais eu la précaution d'attacher à la tête de chacune de nos bêtes une corde assez longue et terminée par ce qu'on appelle une bouée : c'est un



morceau de bois ou de liége qui sert à faire flotter l'extrémité d'une corde. Il nous fut facile, par ce moyen, de ramener autour de nous le troupeau à la nage ; nous fixâmes toutes ces cordes aux flancs et à l'arrière de notre bateau, et, comme nous avions tendu la voile, le vent que Frédéric avait très-judicieusement signalé la veille ne tarda pas à la gonfler et à nous pousser doucement vers la côte.

Fiers et heureux du résultat de nos travaux, nous voguions gaiement au gré des flots, entourés de notre troupeau flottant, dont la bonne contenance et l'allure régulière dépassaient toutes nos espérances ; nous étions assis au pied de notre mât, où nous prenions une es-

pèce de repas à la hâte ; Frédéric jouait avec son petit singe, et moi, toujours occupé des miens, je tenais ma lunette braquée sur le rivage, car depuis quelque temps j'avais cessé de les apercevoir. Tout à coup je fus arraché à ma rêverie par un cri terrible de Frédéric : « Mon père ! nous sommes perdus ! un monstrueux poisson s'avance vers nous. » Quoique le courageux enfant eût pâli en prononçant ces mots, il avait déjà saisi son fusil. « Comment, perdus ! m'écriai-je à mon tour ; pas encore, j'espère, mets-toi en défense, et voyons ce qui va arriver. » En même temps, je dirigeai mon arme, chargée de quelques balles, sur le point que me désignait mon fils, et nous nous tînmes prêts tous deux à recevoir l'ennemi. C'était, en effet, un énorme requin qui s'avançait vers nous entre deux eaux, et qui, avec la rapidité de l'éclair, s'élança tout à coup vers la brebis flottante qui se trouvait la plus avancée : dans ce moment, Frédéric fit feu, et avec un tel bonheur, que le monstre reçut toute la charge dans la tête, et trouva bon de prendre le large. De temps en temps son ventre blanc et luisant reparaissait à la surface des flots, et une longue trace de sang témoignait qu'il avait reçu son compte. « Je crois que le compère en a assez, me dit Frédéric, les yeux étincelants et tout joyeux de son exploit.

— Et nous sommes d'autant plus redevables à ton adresse, cher fils, que cet animal ne se laisse ordinairement pas effrayer, et qu'il faut souvent bien des coups de feu pour l'abattre. » Nous rechargeâmes nos armes, pour être prêts à tout événement ; mais, soit que le courant eût entraîné le requin dans la haute mer, soit qu'il se fût plongé dans ses profondeurs, nous ne le revîmes plus. Je me remis au gouvernail, et, portés

par un vent favorable, nous ne tardâmes pas à aborder heureusement au rivage. J'avais dirigé mon embarcation de manière que nos bestiaux pussent prendre terre facilement, et, après avoir détaché les liens qui les tenaient au bateau, je leur donnai la liberté de gagner eux-mêmes le rivage.

Cependant le soir approchait, et nos amis ne paraissaient point ; cette absence commençait à m'inquiéter, lorsque de joyeuses clameurs se firent entendre, et la vue de mes jeunes enfants accourant à notre rencontre, suivis de leur mère, dissipa subitement mon anxiété.

Après que la première explosion de la joie fut un peu apaisée et que nous eûmes répondu à toutes les questions, nous nous mîmes en devoir de débarrasser nos pauvres animaux de l'appareil dont ils étaient affublés ; ma femme était émerveillée de cette invention.

« Je me suis bien creusé la tête, disait-elle, pour trouver le moyen de ramener le bétail, et je n'aurais jamais imaginé celui-là.

— Il faut en décerner l'honneur à qui de droit, répondis-je ; j'avoue que c'est à Frédéric que l'idée première en est venue. »

Ma femme embrassa son fils en silence ; mais on voyait combien son cœur maternel jouissait du succès de son premier-né !

Ernest et les autres coururent au bateau, dont ils admirèrent le mât, la voile et surtout le pavillon. Nous procédâmes ensuite au débarquement de toutes nos richesses. Rudly, auquel un travail régulier ne convenait que médiocrement, nous quitta bientôt, et, courant au bétail, il acheva de délivrer les pauvres bêtes de leurs entraves. Il rit beaucoup en voyant l'âne, encore tout

triste de l'étrange harnachement dont il était affublé ; mais les petites mains du jeune garçon ne pouvaient détacher les courroies qui le sanglaient ; toutefois il ne s'en inquiéta guère : il sauta sur le dos du baudet, et, à force de l'animer de la voix, de la main, et des talons surtout, il parvint à mettre l'animal pacifique au grand trot et à l'amener vers nous. Je ne pouvais m'empêcher de rire en voyant le baudet parader ainsi, avec son équipage de natation ; mais, comme je n'approuvais pas cet exercice un peu intempestif, je m'approchai pour faire descendre le petit garçon de sa pauvre monture. Je fus assez surpris de voir mon Rudly entouré d'une ceinture de peau recouverte d'un poil jaune et touffu, et dans laquelle était placée une paire de pistolets. « Eh ! bon Dieu ! où as-tu donc trouvé cette parure digne d'un Caraïbe ou d'un contrebandier? lui dis-je.

— Dans ma propre fabrique, dit-il d'un air fort content de lui. Ce n'est pas tout... Regardez nos chiens ! »

Je vis alors que nos dogues avaient chacun un collier de la même peau, lequel collier, hérissé de grands clous, avait un air de défense formidable. « Voilà qui est bien, mon garçon, si toutefois tu as imaginé la chose et l'as toi-même exécutée.

— C'est moi-même; seulement maman m'a un peu aidé pour la couture.

— Mais où avez-vous pris cette peau ? où avez-vous eu du fil, des aiguilles?

— Le chacal de Frédéric a fourni l'étoffe, dit alors ma femme ; quant au fil, aux aiguilles, vous savez qu'une bonne femme de ménage n'en est jamais dénuée. Vous autres hommes, vous ne pensez qu'aux grandes choses ; nous songeons aux petites, et celles-ci

nous aident dans mille occasions embarrassantes. Voilà pourquoi j'ai mis une foule de choses dans ce sac, que vous appelez le sac enchanté, et qui, j'espère, vous sera encore plus d'une fois utile. »

Frédéric avait vu avec une sorte de dépit que Rudly, en son absence, s'était permis de découper en lanières la belle peau de son chacal. Il déguisa le mieux qu'il put son mécontentement; mais il perçait dans le ton d'aigreur avec lequel il se plaignait de la mauvaise odeur qu'exhalait la ceinture dont son frère était paré. Il se bouchait le nez, et disait à Rudly : « Retire-toi, je te prie, vilain écorcheur ! tu m'empestes !

— Qu'appelles-tu écorcheur ? c'est plutôt ton chacal que tu sens : tu l'as laissé au soleil. »

En effet, Frédéric, dis-je en prenant part à la discussion, que je voulais empêcher de s'animer, tu aurais dû songer à cela avant de partir ; il faut le jeter à l'eau, car ce serait pour nous un voisinage fort désagréable.

— Que celui qui l'a si bien écorché se charge de ce soin, dit-il encore d'un petit air piqué.

— Voilà qui est bien raisonnable et bien digne de mon fils aîné ! » lui dis-je à demi voix, car je voulais lui laisser l'honneur de revenir de lui-même. Il me comprit. « Allons, allons, dit-il avec un aimable enjouement, il est bien certain que c'est Rudly qui nous empeste dans ce moment; mais qu'il ôte sa parure de Caraïbe pendant qu'il sera dans notre compagnie, et moi, sans rancune, je l'aiderai à traîner à la mer le cadavre de mon pauvre chacal. »

Cette décision mit fin à la discussion, et fut pour moi l'occasion de serrer à la dérobée la main de mon fils,

pour lui faire voir que j'étais content de l'empire qu'il commençait à obtenir sur lui.

Cependant nous nous étions rapprochés de la tente, et, comme je n'apercevais aucun préparatif pour le souper, je dis à Frédéric d'aller nous chercher un jambon de Mayence qui trempait encore dans la saumure. Cet ordre fit rire tout le monde ; mais, en voyant bientôt Frédéric revenir chargé d'un superbe jambon de Westphalie, ce furent, de la part des enfants, des cris de joie à n'en plus finir. « Voilà qui est fort bien, mes enfants, dit alors ma femme ; la vue du jambon vous fait venir l'eau à la bouche ; mais, avant qu'il soit cuit à point, vous pourriez bien mâcher à vide jusqu'à demain matin. J'ai ici quelques douzaines d'œufs que nous avons rapportés de notre excursion de ce matin, et si, comme Ernest me l'assure, ce sont des œufs de tortue, je puis vous en faire une bonne omelette ; car, Dieu merci, maintenant nous ne manquons pas de beurre.

— Comment ! des œufs de tortue ! m'écriai-je.

— Oui, mon papa, ou du moins ils en ont tous les caractères ; ce sont des boules blanches, dont la coque est comme du parchemin mouillé ; nous les avons trouvés dans le sable au bord de la mer.

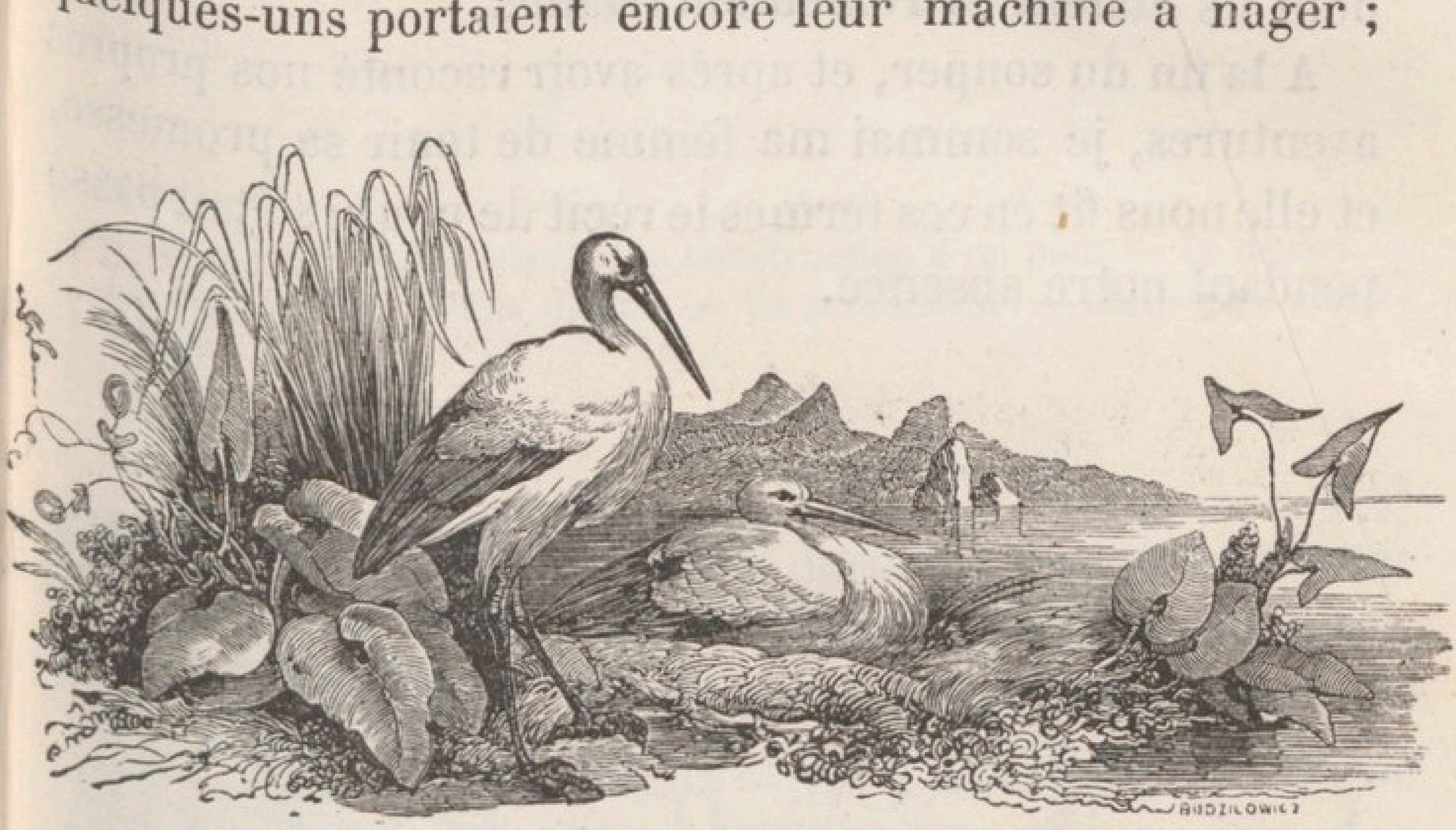
— Mais c'est un trésor ! Et comment avez-vous fait cette découverte ?

— Ah ! reprit ma femme, cela se lie à l'histoire de notre journée, et nous vous la conterons plus tard.

— Eh bien, fais-nous donc ton omelette : tu nous conteras ton histoire au dessert. Quant au jambon, je puis t'assurer que la manière dont il a été fumé en a tellement attendri la chair, qu'on peut le manger cru en le coupant par tranches très-minces ; cependant je

ne doute pas qu'il ne soit encore meilleur lorsque tu nous l'auras fait cuire. Maintenant, et en attendant que que le souper soit prêt, dis-je à mon fils, achevons de transporter ici le chargement de notre barque. »

Tout le monde m'accompagna au rivage ; à l'aide de tous ces petits bras, la besogne fut bientôt terminée. Nous réunîmes également tous nos animaux, dont quelques-uns portaient encore leur machine à nager ;



nous les débarrassâmes de leurs liens, et nous revînmes enfin au foyer, où la ménagère nous appelait pour manger la plus superbe omelette que l'on pût voir. Le couvert fut servi sur le fond du tonneau à beurre : la table était abondamment fourni d'assiettes, de verres, de cuillers, de fourchettes, de couteaux ; et, outre l'excellente omelette d'œufs de tortue, ma femme nous avait servis des tranches de jambon sautées dans la poêle ; ce plat de surcroît, avec du biscuit frais, du beurre salé et du fromage de Hollande, nous composa un repas délicieux, qu'un petit verre de vin des Canaries, provenant de la cassette du capitaine, rendit plus complet encore.

Pendant ce temps, les chiens, les poules, les pigeons, les brebis, les chèvres et enfin toutes nos bêtes, rassemblés autour de nous, semblaient nous regarder avec une curiosité toute particulière ; les oies et les canards seuls ne parurent point se soucier de notre société : ils se trouvaient mieux dans l'élément humide, où ils trouvaient une quantité de vermisseaux et des petits crabes dont ils étaient extrêmement friands.

A la fin du souper, et après avoir raconté nos propres aventures, je sommai ma femme de tenir sa promesse, et elle nous fit en ces termes le récit de ce qui s'était passé pendant notre absence.



CHAPITRE II

Second voyage de découverte. — Construction d'un pont. — Le départ. — Le dimanche. — Soins divers. — La promenade. — Nouvelles découvertes.



u feins d'éprouver beaucoup d'imt patience d'entendre ma narration, me dit en souriant ma bonne Élisabeth, et voilà une demi-heure que je veux la commencer sans que vous m'en laissiez la liberté ; mais n'importe : plus l'eau met de temps à s'amasser, plus longtemps, elle coule, dit le proverbe; aussi je ne te ferai grâce de rien.

« Je t'épargnerai pourtant le récit de notre première journée; elle se passa d'une manière fort triste par les pensées soucieuses que me coûtait votre absence, et fort monotone par la crainte que j'avais de m'éloigner du lieu d'où je pouvais apercevoir vos signaux. Enfin cette journée ne fut remarquable que par l'exécution d'un projet conçu par Rudly : c'était de faire des colliers de défense à nos chiens. Je m'étais assise auprès de la

tente, le seul endroit où l'on trouvât un peu d'ombre sur cette plage brûlante, lorsque j'aperçus, à peu de distance de là, Rudly fort occupé auprès du chacal que Frédéric avait tué la veille. A l'aide de son couteau, qu'il aiguisait de temps en temps contre le rocher, il coupait la peau de l'animal en larges bandes, et les nettoyait de son mieux. Pendant ce temps, Ernest, les bras croisés sur le dos, le regardait faire; mais, à l'air moqueur avec lequel il examinait son frère, en lui disant que le métier d'écorcheur qu'il s'était choisi là était fort dégoutant, je prévis qu'une querelle allait commencer; je m'avançai aussitôt pour l'empêcher : je blâmai M. Ernest d'une délicatesse que notre position actuelle rendait fort déplacée, et je louai Rudly d'avoir entrepris une besogne qui n'avait rien de bien attrayant, pour concourir à l'utilité générale.

« Mon approbation enflamma le zèle et l'imagination de l'apprenti corroyeur : quand il eut coupé ses bandelettes, il alla chercher une quantité suffisante de clous à larges têtes; il en traversa la peau, étendit par-dessus une bande de toile de même largeur et formée de trois doubles, afin que les têtes de clous ne pussent blesser le cou des chiens, puis il vint à moi en me priant de vouloir bien coudre ensemble la peau et la toile, car le maniement d'une aiguille est une chose dont les garçons se tirent ordinairement fort mal : j'y consentis quoique ce fût une besogne peu agréable que coudre cette peau fraîchement écorchée, et dont l'odeur, entre nous, est insupportable, quoique Rudly n'en veuille pas convenir.

« Quand les colliers furent terminés, il fallut faire une ceinture; mais, sur l'observation fort judicieuse

d'Ernest, que cette peau, en se séchant, se raccourcirait et rendrait la forme de ces objets défectueuse, Rudly, écoutant cette fois les conseils de son frère, attacha sa ceinture et ses colliers avec des clous sur une planche, et les exposa au soleil : avant la fin du jour, ils étaient secs et en état d'être portés, sauf leur mauvaise odeur, qu'ils garderont, je crois, encore longtemps.

« Le reste de la journée s'écoula sans autre événement : vers le soir, vos signaux m'ayant tranquillisée sur votre sort, je me retirai avec mes enfants sous la tente, dont nos deux fidèles chiens gardaient l'entrée. La nuit fut paisible, mais les réflexions suggérées par notre position m'éveillèrent de grand matin. Mes enfants avaient beaucoup souffert, la veille, de la chaleur, et je sentais qu'il nous serait impossible de demeurer plus longtemps dans ce lieu exposés de tous côtés aux rayons dévorants du soleil. Le désir de trouver un autre emplacement s'empara de mon âme, en même temps que la pensée des dangers que vous étiez allés braver pour nous procurer quelque bien-être me remplit de courage et m'inspira la résolution de faire de mon côté tout ce que je pourrais pour contribuer au bien général. Je repassai dans mon esprit tout ce que vous m'aviez raconté de cette belle et fraiche contrée que vous aviez visitée deux jours auparavant, et je ne doutai pas que la Providence ne nous y réservât quelque abri aussi sûr et plus habitable que cette côte nue et sablonneuse.

« Dès que le jour parut, je courus au rivage pour vous faire les signaux convenus ; je recueillis les vôtres avec une joie que vous pouvez comprendre, et, comme vous me donniez à entendre que vous ne reviendriez guère avant le soir, je me disposai à faire la petite

excursion projetée. Après le déjeuner, je fis part de mon plan à mes enfants, qui l'accueillirent avec joie, et chacun se pourvut des choses nécessaires au voyage : les deux aînés prirent chacun un fusil, un couteau de chasse et une gibecière fournie de vivres et de muni-



tions; je pris également un sac de chasse rempli de provisions, le bidon à eau, et pour arme une petite hache à main. Je fermai les crochets de la tente, et, après avoir jeté un dernier regard sur la mer, nous nous mîmes courageusement en route, accompagnés de nos deux chiens, et laissant le reste à la garde de Dieu. Nos pas se tournèrent naturellement du côté du

ruisseau; Turc, qui vous avait suivis dans votre expédition, parut reconnaître son chemin et vouloir nous servir de guide. En le suivant, nous arrivâmes bientôt à l'endroit où vous aviez traversé le ruisseau, qu'à notre tour nous passâmes heureusement, quoique non sans peine.

« Parvenus sur l'autre bord, nous prîmes notre chemin un peu à l'aventure. En me voyant ainsi seule dans ce désert, et n'ayant pour défense, mon petit Fritz et moi, que deux jeunes garçons de onze et de treize ans, redoutables seulement parce qu'ils étaient en état de faire usage des armes à feu, je remerciai Dieu, et le bénis surtout en mon cœur, cher ami, de ce que, des l'enfance, tu avais exercé tes enfants au maniement des armes, quoique souvent je t'eusse blâmé en secret de ce que je regardais comme une complaisance qui pouvait avoir des suites funestes pour nos enfants, tandis que c'était de ta part une sorte de prévision, en même temps qu'un moyen de leur inspirer du courage et de la prudence.

« Lorsque nous eûmes gravi la hauteur, mes yeux furent charmés de l'aspect de cette fraîche et riante contrée, et, pour la première fois depuis notre naufrage, mon cœur se rouvrit à une joie mêlée d'espérance. Je remarquai surtout un agréable petit bois à peu de distance, et je résolus de diriger notre marche de ce côté; mais il fallait pour cela traverser des herbes si hautes, qu'elles s'élevaient jusque par-dessus la tête de mes enfants et rendaient notre marche pénible et presque impossible. Cela fit que nous continuâmes notre chemin à gauche, où nous ne tardâmes pas à retrouver vos traces; nous les suivîmes jusqu'à ce que,

nous trouvant en ligne droite avec le petit bois en question, nous quittâmes le sentier que vous aviez frayé, et nous nous dirigeâmes de ce côté.

« Nous marchions de nouveau à travers de hautes herbes, quand tout à coup un bruissement étrange se fit entendre, et, au même instant, un oiseau d'une prodigieuse grandeur s'élança du milieu des herbes et nous causa une surprise mêlée d'effroi. Mes deux garçons saisirent leurs fusils; mais avant qu'ils eussent pu l'ajuster, l'oiseau était bien loin.

« — Voilà qui est fâcheux ! dit Ernest ; si j'avais eu seulement le temps d'armer mon fusil, je l'aurais certainement abattu.

« — Cela n'est pas aussi certain que tu l'affirmes, lui dis-je ; au surplus, pourquoi t'es-tu laissé prendre au dépourvu? Un bon chasseur doit toujours être sur ses gardes.

« — Laissez faire, reprit Rudly en disposant son arme, si pareil gibier se présente, je lui dirai un mot en passant; mais voyons un peu l'endroit d'où est parti celui-ci, peut-être y a-t-il son nid, et nous verrons du moins quelle était son espèce.

« — Pour moi, je crois que c'était un aigle, dit le petit Fritz, car il était prodigieusement gros.

« — Comme si tous les gros oiseaux étaient des aigles !

« — Et puis, ajouta Ernest, les aigles ne font pas leurs nids dans les herbes, mais dans les rochers. Je croirais plutôt que celui-ci était une outarde, à en juger par sa couleur grise et par quelques brins de plumes que j'ai aperçus comme deux moustaches près du bec. Quel dommage que nous n'ayons pu l'abattre !

« En disant cela, tous deux s'avancèrent dans les hautes herbes; mais voilà qu'au même instant un autre oiseau semblable au premier, quoique plus gros encore, partit presque à leurs pieds, et fut hors de leur portée avant que mes deux chasseurs eussent armé et soulevé leurs fusils. Je ne pus m'empêcher de rire en voyant



l'air de confusion avec lequel ils suivaient du regard l'oiseau dans les airs. — Vous avez perdu là un beau rôti, messieurs, leur dis-je; et pourtant vous étiez bien avertis. N'importe, voyons le nid, peut-être que les petits y seront encore.

« Mais notre chasse devait être complétement infructueuse, car, en approchant de l'endroit d'où les deux oiseaux s'étaient envolés, nous trouvâmes bien une sorte de gros nid assez mal fait et composé d'herbes

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
6, Rue Fessart, 6
19e Arrondt

sèches ; mais il était vide, et des coquilles d'œufs alentour nous firent juger que les petits, éclos depuis peu, s'étaient sauvés dans l'épaisseur des herbes.

« — Tu vois bien, Fritz, dit alors maître Ernest, que ce n'était pas un aigle ; car non-seulement ils ne nichent point à terre, mais leurs petits ne peuvent pas courir ainsi au sortir de l'œuf, et c'est ce que font ceux des gallinacés, c'est-à-dire du genre des poules, tels que les cailles, les perdrix, les paons, les dindons, les pintades, etc. Quant à ceux-ci, d'après la couleur gris foncé de leur plumage, la bande d'un brun rouge qui borde leurs ailes, et surtout quelques brins de plumes en forme de moustaches que j'ai observés au coin du bec du dernier qui s'est envolé, je crois pouvoir assurer que ce sont des outardes.

« — Mon cher ami, lui dis-je, tu aurais peut-être mieux fait d'employer l'excellence de tes yeux à viser l'oiseau plutôt qu'à regarder la couleur de ses plumes et les moustaches de son bec ; mais, d'un autre côté, la pauvre nichée eût été bien malheureuse si ton adresse l'eût privée de son père ou de sa mère. Laissons pour le moment vos tentations de chasse et continuons notre voyage.

« En parlant ainsi, nous atteignîmes le petit bois vers lequel nous nous dirigions ; une quantité d'oiseaux inconnus chantaient et voltigeaient joyeusement autour de nous, sans paraître trop effrayés de notre présence : mes enfants auraient voulu essayer contre eux leur adresse ; mais je le permis d'autant moins, que cela n'eût été pour nous d'aucune utilité, et que d'ailleurs l'élévation des arbres sur lesquels ils perchaient rendait difficile de les atteindre.

« Ce qui, de loin, nous avait paru un petit bois n'était qu'un groupe de douze ou quatorze gros arbres, mais d'une force et d'une élévation telles, que je n'en ai jamais vu de semblables; ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que ces arbres géants paraissaient croître plutôt en l'air que sur terre : le tronc est soulevé de terre par d'énormes racines qui forment tout autour comme autant d'arcs-boutants; une principale racine pivotante, plus mince que le tronc, mais forte et noueuse, soutient le centre de cette espèce d'édifice et en assure la solidité.

« Rudly grimpa sur l'une de ces racines, et, ayant mesuré avec une ficelle la grosseur du tronc à l'endroit d'où partent les racines, nous trouvâmes une longueur de trente-quatre pieds, et, pour faire le tour de l'espace que comprennent ces racines, là où elles entrent en terre, j'ai fait quarante pas; quant à la hauteur depuis les racines jusqu'aux premières branches, qui s'étendent horizontalement à une grande distance, elle me parut être au moins de quarante à cinquante pieds. Le feuillage de ces arbres ressemble à celui de nos noyers, il est épais et donne beaucoup d'ombre, aussi le terrain qu'ils abritent est couvert d'une herbe fraîche et touffue; point de buissons ni d'épines ne gâtent la beauté de ce tapis de verdure, et tout se réunit au contraire pour faire de ce lieu un asile plein d'agrément.

« Nous nous y arrêtâmes pour nous reposer et faire notre repas du midi; le sac aux provisions fut ouvert; un petit ruisseau clair qui coule près de là nous fournit une boisson fraîche, et nous passâmes là une couple d'heures à nous reposer. Je ne pouvais me rassasier de la beauté de cette retraite, et, en pensant aux nombreux

ennemis qui pouvaient nous assaillir dans la contrée déserte où nous nous trouvions arrêtés, il me semblait que si nous pouvions trouver le moyen de nous établir



une demeure dans les branches de ces beaux arbres, nous y serions à l'abri de toute espèce d'accidents ; et comme en même temps rien ne me faisait présumer que je pusse trouver quelque chose de mieux et qui réunît plus d'avantages que ce lieu charmant, je résolus

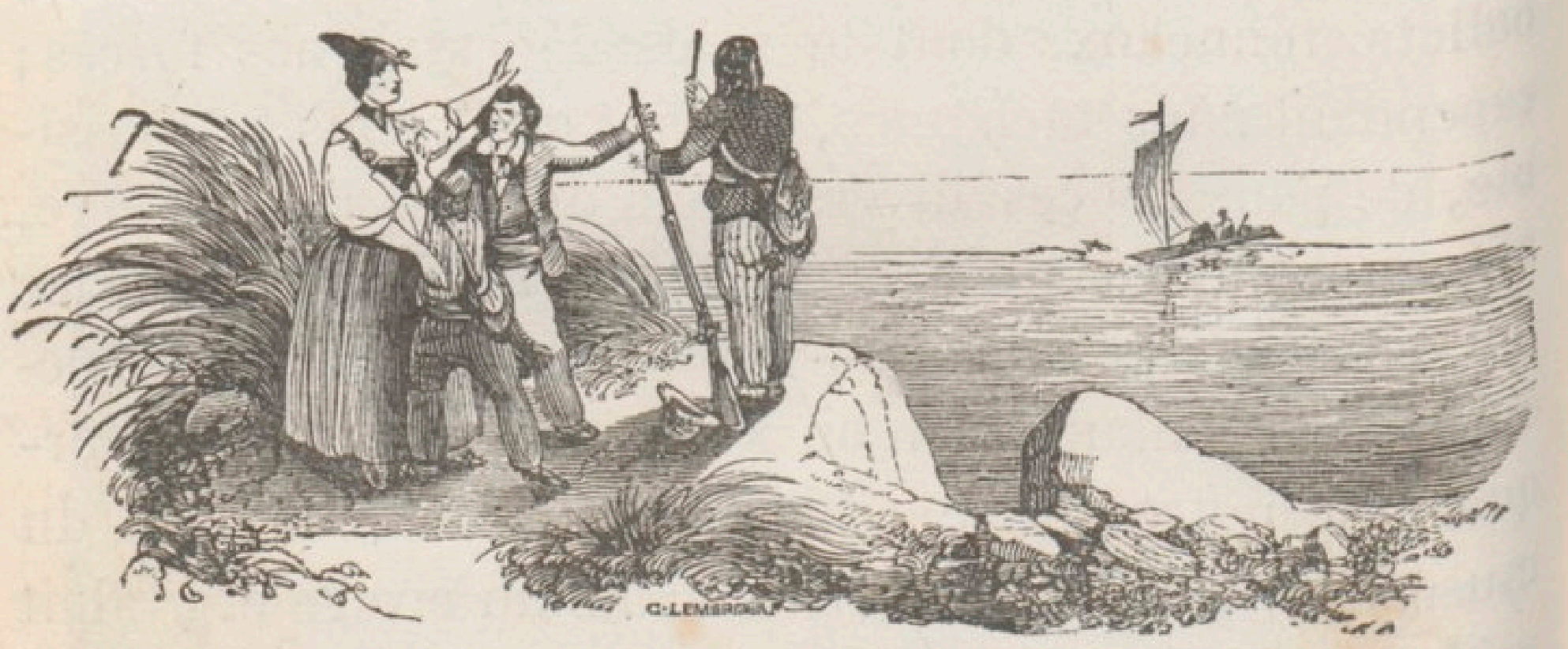
de borner là mon excursion : seulement, au lieu de reprendre le même chemin pour regagner ce que nous appelions le logis, je décidai que nous longerions le bord de la mer pour voir si elle n'aurait pas rejeté sur le sable quelques débris du navire dont nous puissions faire notre profit.

« Nous tournâmes nos pas de ce côté ; mais nous y trouvâmes peu de choses à sauver, parce que la plus grande partie des objets échoués consistaient en caisses, ballots, tonneaux, dont le poids dépassait nos forces ; cependant nous tâchâmes, autant qu'il nous fut possible, de pousser ces divers effets du côté de la terre, afin que la marée qui les avait apportés jusque-là ne les pût entraîner de nouveau. Pendant que nous étions occupés, mes enfants et moi, à ce rude travail, je remarquai que notre chienne Billy fouillait avec ardeur, du museau et des pattes, dans le sable du rivage et avalait avidement ce qu'elle y avait déterré. Ernest y courut, et, écartant les chiens, il s'écria : « Maman, bonne trouvaille ! voici des œufs de tortue ; aidez-moi à les sauver de la voracité de Billy, qui ne nous en laissera pas un. » Je doutais un peu des assertions de notre jeune savant : toutefois je m'empressai de venir à son secours ; nous eûmes quelque peine à éloigner la chienne, et nous recueillîmes à peu près deux douzaines de ces œufs encore intacts ; nous abandonnâmes ceux qui étaient brisés à Billy pour prix de sa découverte.

« Quand nous eûmes placé avec précaution les œufs dans nos sacs de chasse, nos regards s'étant tournés vers la mer, nous découvrîmes une voile qui cinglait rapidement vers la côte ; un mélange d'inquiétude et de

surprise me saisit, car je ne pouvais encore distinguer le bâtiment qui la portait. Ernest prétendit que c'était vous, Rudly assura que c'étaient les gens de l'équipage qui revenaient dans la chaloupe, et mon petit Fritz, toujours un peu peureux, se cacha dans mes bras, en disant que c'étaient peut-être des anthropophages qui venaient pour nous manger.

« Cependant, la barque approchant, les assertions



d'Ernest se réalisèrent ; nous courûmes bien vite jusqu'au ruisseau, que nous traversâmes en sautant de pierre en pierre, et nous arrivâmes enfin à l'endroit où vous veniez d'aborder.

« Voilà, mon cher ami, le détail circonstancié de notre voyage de découvertes ; et maintenant, si tu veux me faire un grand plaisir, c'est de consentir à nous aller établir dès demain sous l'ombre de mes superbes arbres.

— Comment ! dis-je alors en souriant un peu, voilà tout ce que tu as trouvé pour assurer notre future sécurité, un arbre de soixante pieds de haut, sur lequel il faudra nous percher comme des poules sur le juchoir ; si toutefois encore nous trouvons le moyen de parvenir

jusque-là, ce que je n'imagine pas, à moins d'avoir un ballon.

— Oh ! ne te moque pas, je te prie ! mon idée n'est point inexécutable. N'as-tu pas vu dans notre pays, à Zoffingue, je crois, un énorme tilleul sur lequel on a établi une salle de danse, et à laquelle on parvient par un escalier en bois ? ne pourrions-nous, de même, placer au faîte de l'un des moins élevés de ces arbres notre chambre à coucher ? Du moins je ne craindrais plus la visite des chacals et autres maraudeurs nocturnes plus terribles encore ; quant au moyen d'exécuter mon idée, c'est à vous autres hommes à le trouver, et vous en viendrez à bout si vous le voulez fortement.

— Eh bien, dis-je, nous verrons ce que nous pourrons faire pour te contenter à cet égard ; mais, dans tous les cas, d'après la description que tu me fais de ces arbres singuliers, nous pourrions toujours nous établir une demeure commode entre ces racines, qui me paraissent devoir faire la charpente d'une retraite plus confortable que la tente de toile qui nous a abrités jusqu'ici ; nous irons demain matin examiner cela. »

Cette promesse ramena la sérénité sur le visage de ma femme, et notre repas finit aussi gaiement qu'il avait commencé.

« Sais-tu, chère Élisabeth, dis-je à ma femme, le lendemain en nous éveillant de bonne heure, que ton projet de changer de résidence présente, sous plus d'un rapport, de grandes difficultés ? et, avant de l'exécuter, raisonnons-en un peu. D'abord, il me semblerait sage de rester dans le lieu où la Providence nous a placés et où nous trouvons à la fois le moyen de pourvoir à nos besoins, en raison de tout ce que nous pouvons encore

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

tirer du navire, et sécurité, protégés que nous sommes du côté de la terre, tant par cette chaîne de rochers qui nous entoure que par le ruisseau qui en descend jusqu'à la mer.

— Je t'arrête ici, me dit ma femme : cette barrière n'a pas empêché les chacals de venir jusqu'ici, et qui nous dit que les tigres et autres bêtes féroces ne trouveront pas également le même chemin? Quant à ce que tu prétends tirer encore du navire, je t'avoue que, vu la quantité de choses que nous avons déjà, je voudrais que la mer emportât le reste de ce bâtiment; car, tant qu'il restera là, je serai pour vous dans des angoisses continuelles; et puis tu ne sais pas tout ce qu'on souffre ici de la chaleur : pendant que Fréderic et toi vous errez dans des bois ombreux, que vous cueillez de bons fruits, vous ne pouvez imaginer le supplice que nous éprouvons ici en plein soleil; réfléchis, mon ami, à tous ces inconvénients, et tu te rendras à mes raisons, j'en suis sûre. »

Je gardai le silence quelque temps; car, si l'éloquence de ma femme ne m'avait pas entièrement ramené à son avis, du moins je ne pouvais m'empêcher de trouver qu'il y avait du vrai dans ses objections. « Eh bien, repris-je, puisque ce changement est un besoin pour toi, nous le tenterons, et, pour tout concilier, nous établirons un domicile sous l'ombre de tes arbres géants, et en même temps nous conserverons cette place pour nous servir de magasin et de lieu de défense en cas d'invasion; je pourrai même, avec le temps, faire sauter, à l'aide de la poudre, quelques rochers pour fermer de ce côté plus complétement le passage, de manière à ce qu'un chat ne puisse pénétrer ici sans notre permis-

sion ; mais, avant toutes choses, il faut nous occuper de faire un pont sur le ruisseau, si nous voulons sortir d'ici avec armes et bagages.

— Ah bien, s'écria ma pauvre femme d'un ton chagrin, il se passera du temps avant que nous puissions nous établir dans ma charmante retraite ; construire un pont ! y penses-tu? et pourquoi pas nous charger d'abord du nécessaire et traverser le ruisseau à gué, comme nous l'avons déjà fait? l'âne et la vache porteront le reste sur leur dos.

— C'est ce qu'ils feront également et d'une manière plus commode ; mais pour cela il faut leur arranger des espèces de selles ou de bâts propres à porter : eh bien, pendant que tu disposeras ces choses, mes fils et moi nous aurons presque terminé notre pont ; celui-ci, une fois construit, nous servira toujours ; d'ailleurs, le ruisseau, qui n'est qu'un torrent, peut se gonfler et rendre le passage impossible ou fort dangereux ; nous courons le risque de perdre nos animaux, et nous-mêmes serons-nous toujours aussi adroits ou aussi heureux que nous l'avons été jusqu'à présent pour traverser ces eaux vagabondes seulement sur des pierres? »

Ma femme se rendit à mes raisons. « Allons, dit-elle avec résignation, à la volonté de Dieu ! Mais il faut vous mettre à l'œuvre tout de suite, car nous n'avons pas de temps à perdre. » Nous éveillâmes les enfants, auxquels nous fîmes part de nos projets ; l'idée de changer de demeure et d'aller s'établir sous les ombrages des beaux arbres les remplit de joie ; mais celle de bâtir préalablement un pont pour se rendre dans ce qu'ils appelaient la terre promise ne leur fut pas aussi agréable, car ils prévoyaient déjà pour eux de grands et pénibles travaux.

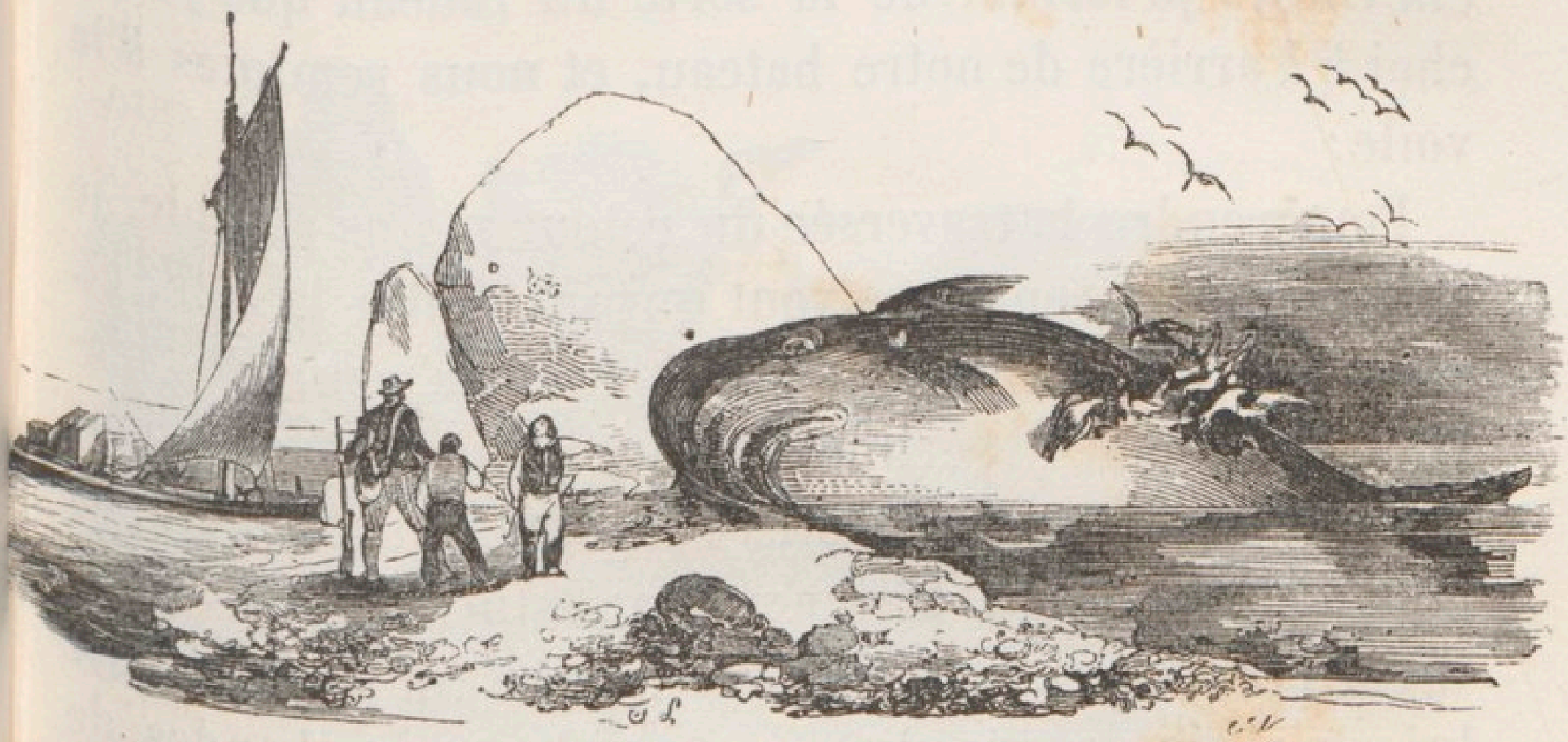
Pendant que ma femme, qui s'était mise à traire la vache et les chèvres, nous préparait une bonne soupe au lait pour notre déjeuner, je m'occupai avec mes fils à lester notre bateau, car je voulais retourner au navire chercher les poutres et les planches nécessaires à la construction de mon pont; bientôt la ménagère nous appela pour prendre ce champêtre repas, qui rappelait si bien à mes enfants ceux de la patrie, et, aussitôt qu'il fut terminé, je m'embarquai avec Frédéric et Ernest, que je m'adjoignis comme second rameur, car je prévoyais que le poids de ces bois de construction que nous allions chercher rendrait la marche du petit bâtiment plus lente et plus pénible. Ernest était ravi de la faveur que je lui accordais ; il prit la rame et la mania avec autant de courage que d'adresse; nous parvînmes ainsi à gagner le lit du ruisseau, dont le courant nous porta rapidement au large; arrivés en vue d'un petit îlot qui se trouvait sur notre route, nous aperçûmes une prodigieuse quantité de mouettes et d'autres oiseaux marins voltiger et s'abattre sur ce point avec des cris assourdissants. Curieux de connaître la cause de ce rassemblement, je ramai de toutes mes forces pour sortir du courant : lorsque je fus parvenu à me mettre dans la direction de l'île, je tendis la voile, et, à l'aide d'un vent gaillard, je ne tardai pas à m'en approcher.

« Je crois, papa, me dit Ernest, que quelque proie attire ici ces oiseaux. »

En effet, en mettant pied à terre, nous vîmes sur le sable, et encore à demi dans l'eau, le cadavre d'un poisson monstrueux tout couvert de ces grands oiseaux, occupés à le dépecer avec une telle avidité, que nos cris, et même un coup de fusil tiré à poudre à travers la

troupe ailée, ne purent lui faire lâcher prise. Ce poisson était le requin que Frédéric avait si habilement atteint la veille, et que nous reconnûmes à trois grands trous encore pleins de sang dont il avait la tête percée.

« Si nous pouvions écarter ces voraces compagnons, dis-je à mes fils, nous couperions des bandes de sa peau, qui est fort dure et fort grenue ; nous pourrions au besoin nous en faire des limes. » Ernest aussitôt tira la



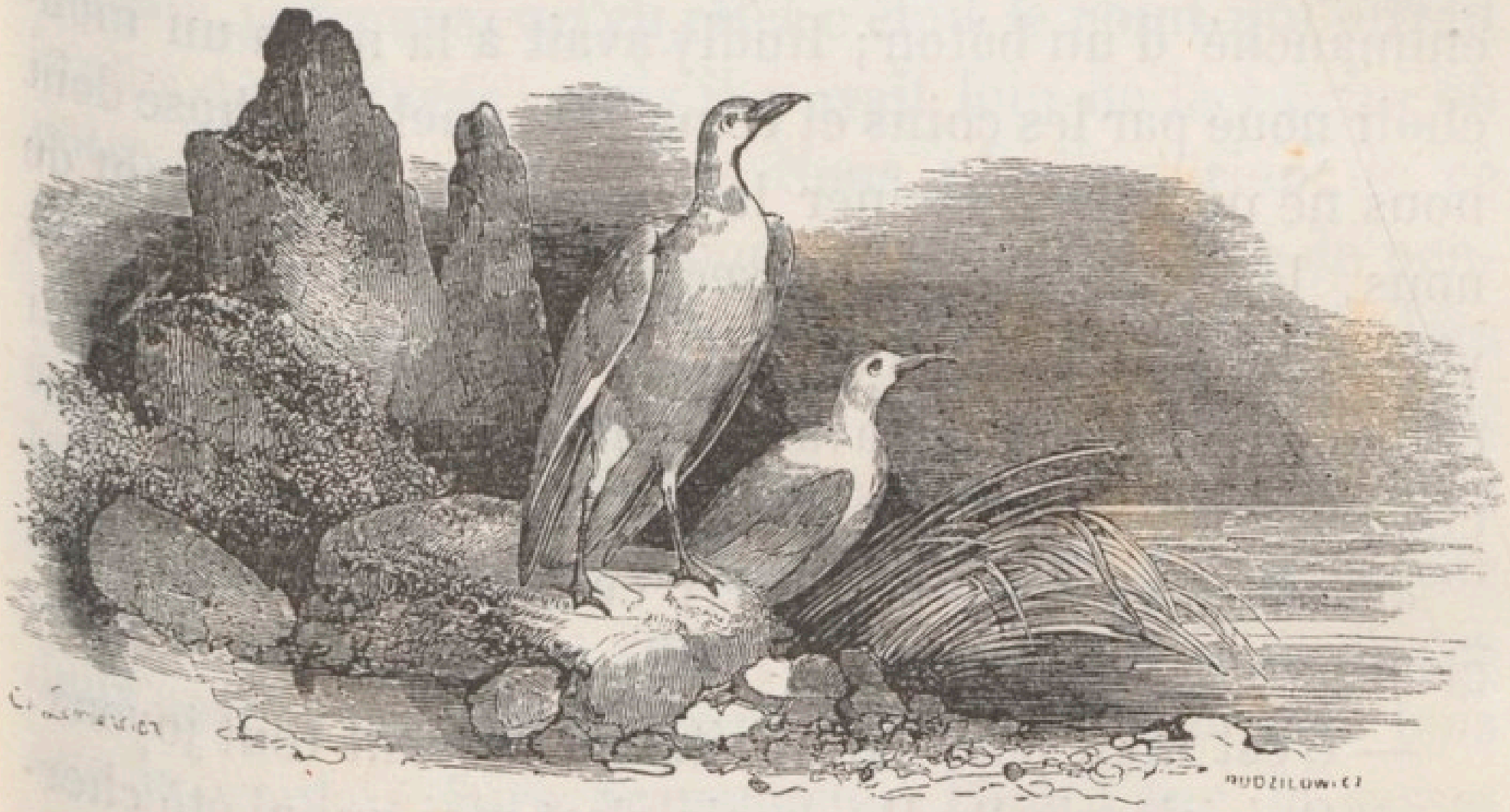
baguette de fer de son fusil, et, frappant courageusement à droite, à gauche, à travers la troupe affamée, m'ouvrit un passage ; une fois maîtres du champ de bataille, nous empêchâmes bien les oiseaux de s'approcher ; nous enlevâmes à la hâte quelques morceaux de la peau du monstre, et nous les portâmes dans notre barque. Ce ne fut pas le seul avantage que nous procura cette descente ; car, en examinant le rivage de cet îlot, qui n'était qu'une espèce de banc de sable, nous remarquâmes qu'il était couvert de pièces de bois de toutes formes et de toutes grandeurs que les flots y avaient apportées, et qui provenaient sans doute de quelques navires naufragés ; cette découverte précieuse nous dispensait

d'aller jusqu'au bâtiment : nous choisîmes, parmi ces débris de mâtures, ceux qui me parurent les plus propres à nos projets ; puis, à l'aide d'un cric et de deux leviers que nous avions apportés, nous les dégageâmes du sable et nous les poussâmes à l'eau pour les faire flotter ; j'unis d'abord les poutres ensemble par des cordes, puis, avec l'aide de mes deux compagnons, j'étendis dessus des planches que je fixai avec de fortes chevilles : je formai de la sorte un radeau que j'attachai à l'arrière de notre bateau, et nous remîmes à la voile.

Pour rendre la traversée du retour moins pénible, je cherchai à reprendre le vent qui soufflait à la côte, et, après quelques manœuvres assez habiles pour des marins aussi peu expérimentés que nous l'étions, nous vîmes avec joie notre voile se gonfler, s'arrondir, et notre embarcation s'avancer majestueusement au rivage. Pendant ce trajet, Frédéric, suivant l'ordre que je lui en avais donné, s'occupait à clouer les bandes de peau de requin au mât et sur le petit pont, pour les faire sécher par le soleil. Ernest, toujours curieux de tout ce qui tenait à l'histoire naturelle, examinait avec attention quelques-uns des oiseaux qu'il avait abattus si vaillamment à coups de baguette de fusil, et, comme il avait fini par en reconnaître très-judicieusement les genres et l'espèce, il nous apprenait quelques particularités assez intéressantes sur la stupidité des mouettes et autres oiseaux marins, qui ne vivent que de poissons morts et de charognes ; aussi leur chair en contracte-t-elle un goût si détestable, qu'il est impossible de la manger. Des mouettes, la conversation passa aux lanières de peau, que Frédéric s'efforçait d'étendre, et qui se

recoquillaient malgré tous ses soins ; mais, comme je lui dis qu'en cet état cette peau nous fournirait d'excellentes râpes utiles pour différents usages, Ernest, à cette occasion, fit une remarque que je ne dois pas oublier de mentionner.

« Il est fort heureux, dit-il après quelque temps de réflexion et comme je venais de parler des mœurs cruelles du requin, qu'on pourrait aussi appeler le loup de



mer, il est fort heureux que le bon Dieu ait placé la gueule du requin sous son museau, et non au bout.

— Et pourquoi cela? demandai-je.

— Eh ! parce que, agile et glouton comme il est, il eût suffi pour dépeupler les mers, s'il n'était pas obligé de se retourner sur le dos pour saisir sa proie ; du moins quelque chose peut lui échapper.

— Bravo, mon jeune philosophe ! j'approuve ta remarque, et, si nous ne sommes pas dans les secrets du Créateur, de semblables conjectures sont toujours un utile exercice pour notre esprit. »

Nous gagnâmes enfin heureusement la petite baie; je

baissai la voile, et, après avoir attaché le bateau à sa place ordinaire, nous descendîmes sur la rive, que nous avions quittée quatre heures auparavant. Personne des nôtres n'était là pour nous recevoir ; mais cette absence ne me troubla point comme la première fois; nos voix réunis poussèrent un joyeux *Ohé !* auquel il fut bientôt répondu, et nous vîmes accourir ma femme et ses deux petits compagnons.

Le petit Fritz portait sur l'épaule un filet à pêcher emmanché d'un bâton ; Rudly avait à la main un mouchoir noué par les coins et rempli de quelque chose dont nous ne pouvions deviner la nature. En approchant de nous, le jeune garçon le secoua un peu, et nous en vîmes sortir une quantité de belles écrevisses d'eau douce ; ma femme en avait également plein son mouchoir.

« Mais qui a donc découvert ce nouveau trésor, m'écriai-je tout surpris.

— C'est moi, papa ! dit Fritz en sautant tout joyeux.

— Oui, s'écria Rudly ; mais c'est moi qui ai été chercher le filet, que j'avais apporté du navire, avec des lignes, vous savez, papa ; et je suis entré dans l'eau jusqu'aux genoux pour les prendre, ces belles écrevisses. Fritz, en cherchant des petits cailloux sur le bord du ruisseau, en avait vu nager autour du corps du chacal, que nous avions jeté à l'eau hier ; il en était tout couvert, et nous en aurions pris bien davantage si nous n'avions pas entendu votre voix.

— En voilà bien assez pour aujourd'hui, mes enfants; il faut même, comme font les pêcheurs prudents, rejeter à l'eau toutes les petites ; nous les retrouverons plus tard. Dieu soit béni de cette nouvelle ressource

qu'il offre à nos besoins : jouissons-en, mais n'en abusons pas ! »

Après avoir trié les petites écrevisses, qui furent rendues à leur élément naturel, ma femme prit ce qui restait, et nous quitta pour aller préparer notre dîner. Pendant ce temps, nous nous occupâmes d'amener à terre les bois de construction nécessaires à celle de notre pont. Rudly, pendant notre absence, avait cherché quel serait l'endroit le plus convenable, et, me l'ayant désigné, je trouvai qu'en effet c'était le point qui offrait le plus d'avantages ; mais il y avait loin de là à celui où notre radeau était amarré. Nous n'avions rien de ce qu'il fallait pour le transport, et il était inutile de penser à l'effectuer par nos seuls moyens. Je pensai alors à la simplicité des attelages des Lapons, qui font traîner leurs traîneaux par des rennes. J'attachai une longue corde par les deux bouts aux cornes de la vache, car toute la force de ces animaux est dans la tête, et ces deux cordes réunies vinrent s'attacher à la pièce de bois que je voulais faire transporter. Pour l'âne, je passai une espèce de licou de corde au bas du cou de l'animal, et deux autres cordes également réunies furent fixées au fardeau qu'il devait traîner. L'expédient réussit à merveille; en quelques voyages, les matériaux furent amenés sur place. Il s'agissait alors de connaître la largeur du ruisseau, afin de choisir parmi nos poutres celles qui seraient de longueur pour le traverser. Ernest nous proposa un moyen fort simple : c'était d'attacher une pierre à une ficelle, de la lancer sur l'autre rive, et de mesurer la ficelle après avoir ramené la pierre à nous. L'exécution était facile, nous l'essayâmes sur-le-champ, et nous trouvâmes, de cette manière, que

la distance d'un bord à l'autre était de dix-huit pieds, et, comme il me parut nécessaire que le pont s'appuyât au moins de trois pieds sur chaque rive, nous choisîmes parmi nos solives celle qui avait vingt-quatre pieds et plus ; il restait à savoir comment nous parviendrons à faire passer par-dessus les bords escarpés du ruisseau des masses de bois aussi pesantes que des poutres de vingt-cinq à trente pieds de long. Nous perdîmes beaucoup de temps à en chercher le moyen, et, comme ma femme venait de nous avertir que le dîner était prêt, nous nous rendîmes à la cuisine en plein vent, où un excellent potage au riz au lait, un superbe plat d'écrevisses dressées en buisson et toutes fumantes, nous attendaient. Mais, avant de nous mettre à table, ma femme me montra la besogne qui l'avait occupée pendant toute la matinée : c'étaient deux sacs de charge qu'elle avait fabriqués en toile à voile, pour notre âne et notre vache et qu'elle avait cousus avec de la ficelle. J'eus lieu alors d'admirer sa patience ; car, comme elle n'avait ni carrelets ni aiguilles assez fortes pour ce genre de couture, elle s'était servie d'un clou dont elle perçait la toile ; et, avec une incroyable persévérance, elle enfilait la ficelle dans chaque trou formé par le clou; tant il est vrai que, pour un être intelligent, il n'est rien d'impossible.

Notre repas fut court, car nous voulions avancer notre besogne avant la fin de la journée; tout en mangeant, nous cherchions encore le moyen de placer nos poutres : je crus enfin l'avoir trouvé.

Il y avait sur le bord du ruisseau un tronc d'arbre ; je plaçai, toujours avec l'aide du cric, une de nos poutres le long de la rive et de manière que l'une des extrémités

touchât la base de ce tronc d'arbre, auquel je la fixai par une corde assez lâche. J'attachai une autre corde assez longue pour traverser deux fois le ruisseau ; j'en pris le bout, et, emportant avec moi le moufle de notre bateau, je traversai le courant sur les pierres dont il était semé. Parvenu avec ma charge sur l'autre bord, j'attachai à un arbre le moufle par le crochet qui sert à le suspendre ; je passai ma corde dans les poulies, et la ramenai ainsi sur la rive où étaient mes jeunes architectes, fort ébahis de mon opération, dont ils ne comprenaient point encore le but. Je fis alors approcher l'âne et la vache, je les attelai à mon câble, et, les faisant marcher dans le sens opposé au ruisseau, ils tendirent la corde, qui, glissant dans les poulies du moufle, ébranla bientôt la poutre, la fit tourner doucement autour du tronc d'arbre qui devait la maintenir et l'attira en travers du ruisseau, sur lequel elle se trouva enfin placée.

La première poutre étant posée, notre besogne fut plus facile ; nous en établîmes quatre de la même manière. Mes enfants, qui n'avaient pu résister au plaisir de passer lestement sur ce pont encore périlleux, en arrangèrent les bases d'un côté, tandis que je le faisais de l'autre. Nous plaçâmes ensuite des planches en travers, les unes près des autres ; seulement je ne les fixai point aux solives, afin de pouvoir dans l'occasion détruire promptement ce pont et empêcher le passage du ruisseau, s'il en était besoin pour nous défendre contre quelque attaque imprévue.

Le travail de la journée avait épuisé nos forces ; nous revînmes à la tente, et après avoir soupé et remercié le ciel des nouvelles faveurs qu'il nous avait accordées,

nous allâmes chercher sur nos lits de mousse un repos dont nous avions grand besoin.

Mon premier soin, le lendemain, fut de réunir mes enfants autour de moi et de leur tracer la conduite à tenir dans la situation présente. « Nous allons habiter une contrée qui offre peut-être plus d'agréments que celle-ci, mais aussi moins de sécurité. Nous n'en connaissons encore que quelques ressources, et non tous les dangers. Que chacun donc soit prudent et se tienne sur ses gardes, et surtout qu'aucun de vous, messieurs, durant la route, ne s'écarte de nous et ne reste en arrière. » Mes fils me promirent de faire la plus grande attention à mes avis et m'assurèrent de leur obéissance.

Après la prière du matin et le déjeuner terminé, nous fîmes les apprêts du départ ; on rassembla les bestiaux. La vache et l'âne furent chargés du gros bagage : tous deux portaient sur le dos un grand sac, en forme de sacoche, c'est-à-dire fermé de tous côtés et ouvert seulement au milieu, sur la longueur, ce qui permettait d'y placer une quantité de choses sans craindre qu'il en tombât rien. Nous ne pouvions emporter cette fois que le strict nécessaire : nos ustensiles de cuisine, les provisions de bouche, telles que biscuits, beurre, fromage, sans oublier les tablettes de bouillon, quelques munitions, outre nos armes ordinaires, enfin nos hamacs et nos couvertures de laine.

Le chargement était presque terminé, quand ma femme, accourant, son fameux sac sous le bras, réclama une place pour lui. « Ce n'est pas le tout, dit-elle, il faut que tu trouves le moyen d'emmener nos poules, car c'en est fait des pauvres bêtes si nous les laissons ici seulement une nuit à la merci des chacals ; de plus,

il faut que tu places notre petit Fritz sur l'âne, car cet enfant ne pourrait faire la route à pied, ou du moins retarderait trop notre marche. »

Je trouvai moyen d'établir le petit garçon sur le dos du baudet entre les ballots, et le sac, auquel nous avions donné le surnom d'*enchanté*, lui servit de dossier. Quant à la volaille, le désir de ma femme à cet égard me parut difficile à remplir : les poules étaient dispersées dans les environs, et pas une ne voulait se laisser attraper par mes petits garçons, qui couraient après de tous côtés sans pouvoir en saisir une seule.

« C'est bon ! c'est bon ! dit ma femme, ne vous échauffez pas à courir, messieurs, je les aurai bientôt, moi !

— Ah ! c'est ce que nous verrons ! vous serez bien fine et bien adroite, ma mère, si vous en venez à bout ! s'écrièrent les jeunes gens.

— Oui-da ? eh bien, vous allez voir, en effet, mes enfants, si celui qui a recours à son intelligence ne l'emporte pas plus sûrement que celui qui se confie aveuglément à ses forces ou à son agilité. »

A ces mots, fouillant dans son *sac enchanté*, elle en retira quelques poignées de grains ; elle se mit à appeler les poules en faisant le geste d'éparpiller ces grenailles, bientôt, non-seulement les poules, mais les pigeons, accoururent à la voix de la ménagère, et se mirent à la suivre jusqu'à la hutte, où, ayant jeté le reste, toute la volaille s'y précipita, et, ma femme ayant fermé brusquement l'entrée de la tente, la gent emplumée se trouva prisonnière en un instant. Les enfants rirent beaucoup de l'expédient et avouèrent que leur mère était plus avisée qu'eux. Rudly fut chargé de se glisser sous la tente, comme le renard dans le poulail-

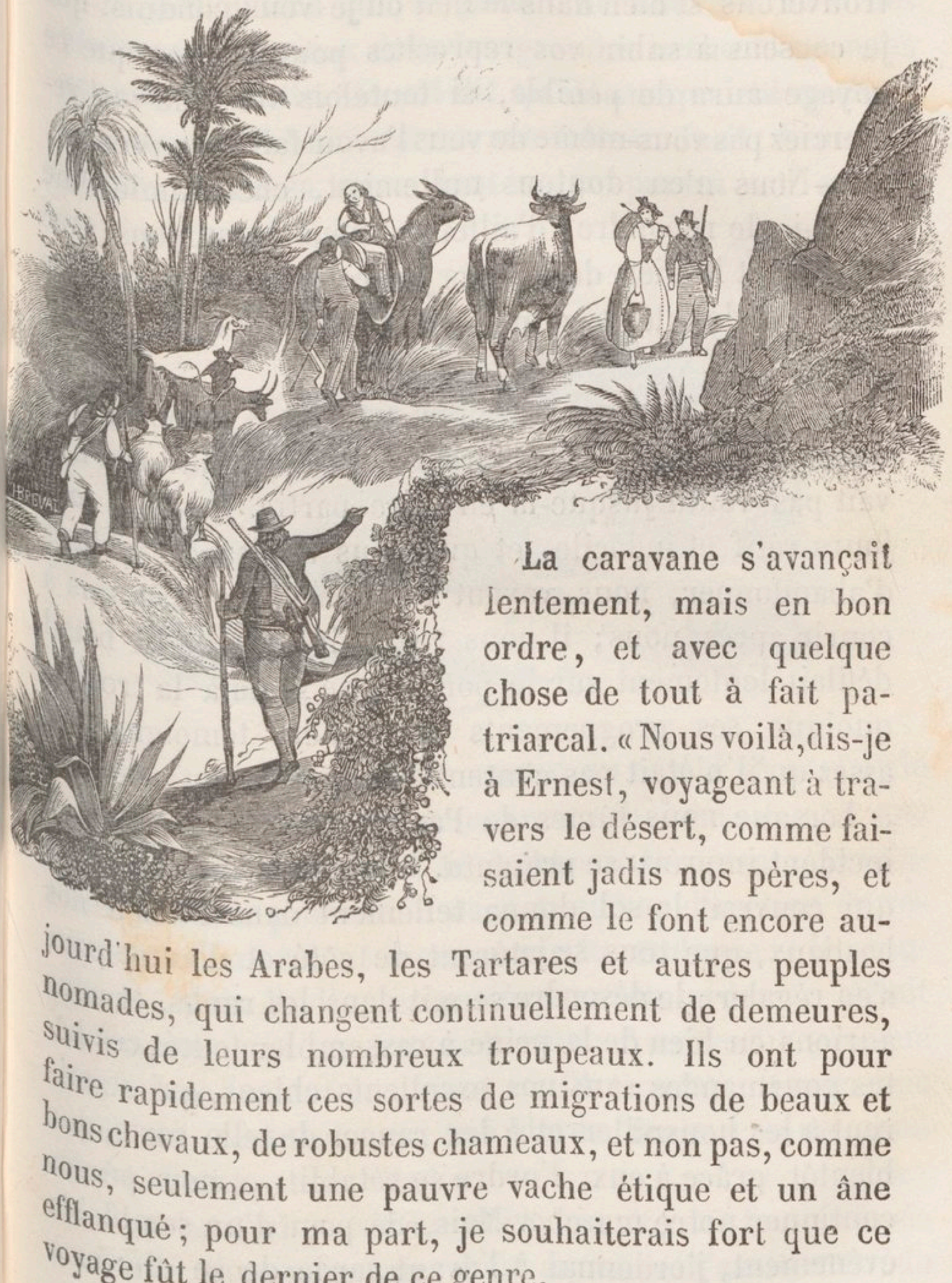
ler, de saisir les captifs l'un après l'autre et de nous les passer. Nous leur liâmes les pattes et nous les plaçâmes tant bien que mal dans un panier sur le dos de la vache, en ayant le soin de couvrir le panier, afin que l'obscurité réduisît au silence le bruyant caquetage de la troupe courroucée. Nous entassâmes ensuite dans l'intérieur de la tente tous les objets que nous ne pouvions emporter pour le moment, nous en fermâmes



l'entrée, et, après avoir roulé tout autour ce que nous avions de tonnes et de caisses, nous abandonnâmes le reste de notre avoir à la garde de Dieu.

Enfin nous nous mîmes en marche, tous armés, et chacun portant sur le dos un sac aux provisions. La mère et Frédéric étaient en tête. La vache, l'âne, monté par le petit Fritz, les suivaient ; les chèvres, dirigées par Rudly, composaient le troisième corps ; le petit singe, perché sur le dos de sa chèvre nourrice, faisait force grimaces ; le grave Ernest avait la garde des brebis ; enfin, derrière celles-ci, le père de famille, vigilant et plein de sollicitude, formait l'arrière-garde. Sur

les flancs, nos deux chiens, comme d'actifs aides de camp, allaient incessamment de la tête à la queue de la colonne.



La caravane s'avançait lentement, mais en bon ordre, et avec quelque chose de tout à fait patriarcal. « Nous voilà, dis-je à Ernest, voyageant à travers le désert, comme faisaient jadis nos pères, et comme le font encore aujourd'hui les Arabes, les Tartares et autres peuples nomades, qui changent continuellement de demeures, suivis de leurs nombreux troupeaux. Ils ont pour faire rapidement ces sortes de migrations de beaux et bons chevaux, de robustes chameaux, et non pas, comme nous, seulement une pauvre vache étique et un âne efflanqué ; pour ma part, je souhaiterais fort que ce voyage fût le dernier de ce genre.

— Je l'espère, mon ami, dit avec douceur ma femme, qui crut sentir un peu de reproche dans ces derniers mots. Je l'espère, et j'ose même croire que nous nous trouverons si bien dans le lieu où je vous conduis, que je consens à subir vos reproches pour tout ce que ce voyage aura de pénible, si toutefois vous ne me remerciez pas vous-même de vous l'avoir fait entreprendre.

— Nous n'en doutons nullement, chère amie, me hâtai-je de répondre ; d'ailleurs, nous te suivons avec plaisir, et le bien dont nous jouirons là-bas aura pour nous un double prix, puisque c'est à toi que nous le devrons. »

En causant de la sorte, nous arrivâmes au pont, et là notre cortége s'augmenta d'un nouvel individu qui n'avait pas voulu jusque-là en faire partie. Le porc, toujours rétif et indocile, et que nous avions été obligés d'abandonner, nous voyant tous partir, s'était mis à courir après nous; il nous rejoignit comme le bétail défilait lentement sur le pont ; il se mêla à la troupe, quoique ses grognements continuels témoignassent assez qu'il n'était pas content du voyage.

Lorsque nous fûmes de l'autre côté du ruisseau, un incident imprévu se présenta. L'herbe fraîche et épaisse qui couvrait le sol donna tellement dans l'œil à nos bestiaux, que tous se jetèrent de côté et d'autre pour s'en régaler ; le désordre se mit dans les rangs, et nous aurions eu bien de la peine à rassembler toutes ces bêtes gourmandes sans nos excellents chiens, qui se mirent à les houspiller et à les ranger de telle sorte, que bientôt, grâce à eux, l'ordre se rétablit, et nous pûmes continuer notre marche. Mais, de peur d'un semblable événement, j'ordonnai à l'avant-garde de se diriger à

gauche et de côtoyer le bord de la mer, où il n'était pas à craindre pour nos bêtes une semblable tentation. A peine avions-nous gagné un terrain plus dégagé, que voilà nos chiens qui se jettent de nouveau avec des aboiements furieux dans les grandes herbes d'où nous venions de sortir. On eût dit qu'ils attaquaient quelque bête féroce. Frédéric arma aussitôt son fusil ; Ernest se rapprocha de sa mère, tout en préparant son arme ;



Rudly, toujours étourdi, courut du côté d'où partait le bruit sans seulement retourner son fusil ; tandis que moi, l'arme baissée et le doigt sur la détente, je m'avançais avec précaution dans la même direction en recommandant à tout mon monde la prudence et le sang-froid. Mais Rudly, emporté par son ardeur, s'était précipité dans les hautes herbes ; il en sortit presque au même instant en criant : « Oh ! papa, un porc-épic énorme, monstrueux ! Des dards longs comme mon bras. Venez, venez vite ! »

J'arrivai, et je vis en effet nos dogues fort occupés autour d'un porc-épic dont la taille n'avait rien de

monstrueux, mais qui, avec un bruit terrible, se roulait comme une boule et dressait ses dards par un mouvement si rapide et si vigoureux, que les deux braves assaillants, le museau en sang, ne savaient comment saisir leur ennemi.

Rudly, voyant cela, tira de sa ceinture de peau de chacal un pistolet, l'arma et le déchargea presque à bout portant sur la tête de l'animal, qui fut tué du coup. Je blâmai la vivacité de Rudly, car il pouvait, dans sa précipitation, blesser l'un de nous ou même tuer un des chiens ; mais l'ardeur de sa victoire transportait de telle sorte le jeune garçon, qu'il écouta légèrement mes reproches ; il voulait absolument emporter le porc-épic. Aidé de son frère, il lui noua son mouchoir autour du cou, et se mit à le traîner du côté ou sa mère était restée auprès de son plus jeune fils, et assez inquiète de l'issue de l'événement. « Voyez, chère maman, s'écria-t-il de loin, le terrible animal : c'est moi qui l'ai tué d'un coup de pistolet ! Il faut que nous l'emportions, car papa dit que c'est un excellent manger... »

Ma femme, tout en félicitant son fils de son exploit, n'accueillit que médiocrement la proposition. Pour Ernest, il se mit à examiner l'animal avec curiosité, et fit la remarque qu'il avait des dents incisives, et les oreilles et les pieds dans la forme de ceux de l'homme.

« Je voudrais que tu eusses vu, continua Rudly d'un air un peu fanfaron, comme il hérissait ses dards contre les chiens ; mais alors je m'avançai, et, paff ! d'un seul coup de pistolet je l'ai étendu raide mort ! Oh ! c'est que c'est une terrible bête quand on l'attaque !

— Mais pas si terrible pourtant, dit Frédéric, un peu aloux du coup de son frère, quoiqu'il n'en témoignât

rien ; pas si terrible, puisque tu as osé t'en approcher ! Il est vrai que nous la tenions en respect, mon père et moi, et que sans ton empressement...

—Il n'en est pas moins vrai que c'est moi qui l'ai tuée, reprit Rudly avec feu ; et avant toi ! » ajouta-il d'un air moqueur. J'arrêtai la discussion, qui aurait pu devenir dangereuse, et je rappelai encore une fois mes fils à l'union qui doit exister entre des frères. « Vous travaillez tous pour le bien général, n'est-ce pas, mes amis ? Qu'importe donc qui de vous a été le plus adroit ou le plus heureux dans cette rencontre ? Cependant, avant d'aller plus loin, occupons-nous à délivrer nos pauvres chiens des dards qu'ils ont gagné à cette attaque, où ils n'ont pas été les moins courageux, quoiqu'ils ne s'en vantent pas. »

En effet, ces braves animaux avaient le museau garni d'une quantité de ces piquants, qui, en raison de leur peu d'adhérence à la peau du porc-épic, s'en étaient détachés dans le combat ; ce qui jadis avait fait dire aux anciens que cet animal était tout à la fois le carquois, l'arc et la flèche. Pendant cette petite opération, qui demandait une certaine adresse, je donnai à mes fils quelques détails curieux sur l'histoire des porcs-épics, et rectifiai surtout leurs idées à l'égard du préjugé populaire qui attribuait à cet animal la faculté de lancer lui-même ses dards contre les chiens et les chasseurs qui l'attaquaient.

« Il est bien étrange, ajoutai-je, que l'histoire naturelle, où la vérité est toujours palpable, soit, de toutes les connaissances humaines, celle que l'homme ait le plus défigurée à force de l'embarrasser de circonstances merveilleuses, comme si la nature n'était pas assez belle

par elle-même et qu'elle eût encore besoin des secours de l'imagination des hommes pour paraître ce qu'elle est : grande, magnifique et toujours admirable. »

Sur les instances de Rudly, il fut décidé que le porc-épic ferait partie du bagage. Je couchai avec soin tous les piquants de l'animal, je l'enveloppai d'herbe, puis je le plaçai, bien empaqueté d'une forte toile, sur la



croupe de notre baudet après avoir pris la précaution de l'attacher solidement, et nous continuâmes notre route. Frédéric, le fusil penché et le doigt sur la détente, marchait en avant, dans l'espérance de découvrir quelque gibier qu'il pourrait tirer à lui tout seul.

Nous arrivâmes enfin sous les arbres, terme de notre voyage ; ils dépassaient en grosseur et en largeur tout ce que j'avais imaginé. « Quels arbres! s'écria Ernest, ce sont de vrais géants ; mais de quel genre sont-ils? sont-ce des mangliers, ou des...

— Bah ! dit Rudly, qui prononçait toujours sur toutes choses en étourdi ; il suffit de regarder la feuille pour voir que ce sont des noyers.

— Tu pourrais te tromper étrangement, dis-je alors, car je crois que ces arbres prodigieux par leur port et l'exhaussement extraordinaire de leurs racines doivent appartenir au genre des figuiers, et peut-être même que ceux-ci sont de l'espèce de celui qu'on appelle le figuier des Antilles, et connu aux Indes sous le nom de figuier des Banians. Mais, quels qu'ils soient, chère Élisabeth, dis-je à ma femme, qui paraissait jouir de ma surprise mêlée d'admiration, quels qu'ils soient, il faut convenir que la découverte de ces arbres et l'idée d'y établir notre demeure te fait honneur ; nous pourrons préalablement nous loger dans la partie inférieure, c'est-à-dire entre ces racines, qui semblent des charpentes toutes prêtes à former notre cabane ; mais, si nous parvenons jamais à nous percher au faîte, nous y serons parfaitement à l'abri des bêtes féroces, et je défierais même les ours de nos montagnes de gravir ce tronc immense et dépouillé de tout appui. »

Nous commençâmes alors à déballer notre bagage, et, afin que nos bestiaux ne tentassent point de s'écarter, nous prîmes la précaution de lier les jambes de devant à chacun d'eux, le cochon excepté, car suivant sa coutume, il était intraitable ; il fallut le laisser aller à sa volonté. Nous laissâmes aux poules et aux pigeons la liberté de s'établir où bon leur semblerait. Tandis que nous étions occupés de ce soin, nous fûmes un peu effrayés d'entendre un coup de fusil partir à quelque distance derrière nous ; mais ce trouble cessa bientôt en entendant la voix de Frédéric qui, s'étant de nouveau enfoncé dans

le bois, en ressortit en criant : « Touché ! je l'ai touché ! » D'un saut il fut près de nous. « Papa, voyez, quel magnifique chat-tigre j'ai abattu !

— Bravo, monsieur le capitaine des chasses ! lui criai-je, tu viens de faire un acte de chevalerie en faveur des poules et des pigeons de notre colonie : dès cette nuit, ce gentil camarade nous eût épargné la peine d'en mettre désormais un seul à la broche. Tu feras bien d'avoir l'œil à ce qu'aucun de ses pareils ne vienne rôder dans les environs, car ce sont les ennemis les plus acharnés de toute espèce de volaille. »

Ernest ne manqua pas de faire de la science à propos de cette nouvelle proie, et, tout en le badinant un peu sur cette érudition dont il aimait à faire parade, nous convînmes qu'au lieu du nom de chat-tigre que Frédéric avait donné à l'animal qu'il venait de tuer, celui de margai convenait beaucoup mieux et sous tous les rapports. « Tout ce que je demande maintenant, dit alors le jeune chasseur, c'est que Rudly ne vienne pas me gâter la belle peau de ma bête, comme il a fait de celle de mon chacal ; car, voyez, papa, comme ces bandes et ces taches brunes font un bel effet sur le fond de cette fourrure jaune d'or ! Il serait bien dommage, n'est-ce pas ? Je veux m'en faire une ceinture dans laquelle je placerai mes pistolets et mon couteau de chasse. »

J'approuvai ce projet ; et, comme la chair de cet animal ne pouvait nous servir, je pensai que ce serait un excellent repas pour nos chiens, à la nourriture desquels il fallait aussi songer. En conséquence, j'indiquai à mon fils comment il fallait s'y prendre pour dépouiller le margai de sa peau sans endommager celle-ci, et il fit tout de suite la distribution à nos do-

gues. Rudly, qui voulait aussi tirer parti de son porc-épic, me pria de l'aider à écorcher ce dernier, parce qu'il comptait en faire de formidables défenses de cou à nos chiens, lorsque les colliers de ceux-ci seraient usés. Quand ces deux opérations furent terminées, je coupai le porc-épic en morceaux : l'un d'eux fut mis dans la marmite, que ma femme avait déjà disposée pour nous faire la soupe ; l'autre fut salé et mis au frais pour le lendemain. Un petit ruisseau roulait ses eaux vives à quelque distance de notre arbre, nous allâmes y chercher des pierres pour construire notre foyer : nous rassemblâmes des branches sèches pour l'alimenter, et nous laissâmes la bonne mère s'occuper du soin de notre dîner. En attendant, je m'amusai à faire des espèces d'aiguilles avec les dards les plus fins du porc-épic ; c'était un cadeau que je voulais faire à ma femme, car il nous fallait bientôt avoir recours à elle pour coudre les courroies nécessaires à nos harnais. Je pris un grand clou, et, en ayant enveloppé la tête dans un chiffon mouillé, je présentai la pointe au feu, où je la laissai jusqu'à ce qu'elle fût rouge ; je m'en servis alors pour percer, sans crainte de les éclater, les dards de porc-épic, et faire ainsi des aiguilles de diverses grosseurs propres à enfiler de la ficelle, il est vrai, mais qui n'en furent pas moins bien reçues par ma femme, dont elles abrégeraient considérablement les travaux.

Toujours occupé de notre demeure aérienne, je conçus l'idée de faire une échelle de corde ; car, outre que nous n'avions pas le moyen d'en faire une autre, il fallait préalablement attacher aux premières branches la corde qui servirait à faire monter cette échelle. J'exerçai donc mes enfants à lancer des pierres auxquelles

était attachée une longue ficelle; mais ces branches étaient à près de trente pieds d'élévation, et, aucun de nos projectiles ne parvenant jusque-là, il fallut avoir recours à un autre expédient. Toutefois, ma femme nous ayant avertis que le dîner était prêt, je remis la chose à plus tard. Le porc-épic, bouilli, avait fait une excellente soupe, et nous en trouvâmes la chair d'un fort bon goût, quoiqu'un peu dure; ma femme pourtant ne put se résoudre à en manger, et elle se contenta d'une tranche de jambon et d'un morceau de fromage de Hollande.

Aussitôt que notre repas fut terminé, je m'occupai à préparer notre gîte pour la nuit : je suspendis nos hamacs sous la voûte que formaient les racines de notre arbre géant, et, ayant recouvert le tout à l'extérieur par notre grande pièce de toile à voile, j'eus bientôt pour ma famille un abri contre la rosée de la nuit et les piqûres des insectes.

Quand cette opération fut terminée, et pendant que, de son côté, ma laborieuse femme s'occupait à faire des harnais pour l'âne et la vache, que je voulais employer, le lendemain, à charrier les solives et les planches nécessaires pour la confection de notre demeure aérienne, je me rendis, avec Frédéric et Ernest, sur le bord de la mer, pour examiner les matériaux qui s'y trouvaient, et surtout pour y chercher ceux de l'échelle de corde que je voulais faire. Un grand nombre de débris couvraient le rivage, mais la plupart étaient peu propres à ce que je me proposais, ou auraient demandé d'être façonnés pour le devenir, et mon projet eût peut-être avorté, si Ernest ne m'eût fait remarquer un gros amas de bambous, que le sable et la vase recouvraient en par-

tie. C'était justement ce qu'il me fallait; je retirai ces bambous du sable, je les nettoyai des feuilles qui les garnissaient encore, après quoi je les coupai en cannes d'environ cinq pieds de long; j'en fis trois faisceaux, afin de pouvoir facilement les rapporter à notre établissement. Je cherchai ensuite des touffes de roseaux où je pusse trouver quelques tiges creuses et légères pour me fabriquer des flèches, car tout cela entrait dans le plan que j'avais imaginé pour gravir sur l'arbre géant.

Nous nous dirigeâmes aussitôt vers un gros buisson qui me parut convenable à mes vues; suivant notre coutume nous étions armés, et nous nous avancions avec précaution vers ce fourré, dans la crainte qu'il ne recélât quelque reptile ou autre animal dangereux. Notre chienne marchait devant nous; mais, quand nous fûmes à portée du buisson, Billy s'y élança avec sa fureur ordinaire, et en fit partir une troupe de beaux flamants, qui, battant des ailes à grand bruit, s'éleva dans les airs. Frédéric, toujours prompt, et cette fois sur ses gardes, tira son coup à travers l'escadron ailé et fut assez heureux pour abattre deux de ces oiseaux. L'un d'eux demeura sur place, mais l'autre, seulement légèrement blessé à l'aile, se mit à fuir sur ses longues jambes avec une incroyable rapidité. Frédéric courut retirer celui qui était mort avec tant de précipitation, qu'il pensa s'enfoncer dans le marécage. Averti par son exemple, je fis un détour pour tâcher d'attraper le blessé, mais je n'y fusse peut-être pas parvenu sans le secours de Billy, qui, coupant la retraite au fugitif, le saisit adroitement par une aile, et me donna ainsi le moyen de m'en emparer. Je l'apportai à mes fils, dont

la joie ne peut se décrire, en voyant ce bel oiseau encore en vie.

« Est-il fort blessé? disaient-ils; ne pourrait-on le panser? Oh! si nous pouvions l'apprivoiser! s'il voulait s'accommoder avec nos poules! » Et mille autres exclamations auxquelles je répondais de mon mieux.

« Quel beau plumage! s'écriait Ernest, quelles vives et brillantes couleurs! C'est étrange! continua le petit



observateur, cet oiseau a les pieds palmés comme ceux de l'oie et de longues jambes comme la cigogne. Aussi il court sur terre aussi vite qu'il nage sur les eaux.

— Tu pourrais ajouter qu'il vole également bien dans les airs, car ses ailes sont fortes et vigoureuses; il y a plus d'un genre d'oiseaux qui réunissent ces divers avantages.

— Mais, demanda Frédéric, est-ce que tous les flamants ont comme ceux-ci le corps couleur de rose et les ailes incarnates? Il me semble en avoir vu de gris et de blanchâtres dans la troupe à travers laquelle j'ai tiré.

— Oh! reprit Ernest, qui se trouvait là dans son centre, ceux que tu as vus sont les jeunes; ils ne prennent leurs belles couleurs qu'à mesure qu'ils vieillissent.

— En ce cas, dit encore Frédéric, celui que j'ai tué ne nous fera pas un merveilleux rôti; car, à la beauté de son plumage, il doit être pas mal vieux. Cependant emportons-le toujours pour le faire voir à notre mère. »

Charmés de cette double capture, mes enfants s'occupèrent, l'un à lier son gibier par les pattes pour pouvoir le porter commodément sur son dos, et l'autre à arranger le blessé avec son mouchoir de manière que l'oiseau souffrît le moins possible. Pendant ce temps, je cueillis quelques pointes de roseaux; je choisis celles qui avaient déjà fleuri, parce que je savais que c'était de celles-là que les sauvages de l'Amérique faisaient leurs flèches. J'en coupai aussi deux ou trois tiges dans toute leur hauteur pour m'aider à mesurer par un procédé géométrique celle de notre arbre. Je chargeai Ernest de porter les roseaux; je pris le flamant blessé, et mon Frédéric, outre son gibier, voulut aussi porter deux des paquets de bambous que nous avions laissés sur le rivage. Chargés de la sorte, nous revînmes auprès des nôtres, et nous fûmes accueillis, comme de coutume, par des cris de joie, mais cette fois mêlés d'exclamations de surprise.

« Oh! qu'est-ce que tu apportes là, Frédéric? quel magnifique oiseau! comment l'appelle-t-on? est-il méchant? Oh! il est blessé! Comment le guérir? » Et cent discours semblables. Toutefois notre ménagère ne semblait pas partager l'enthousiasme général, et elle fit l'observation que tant de bêtes à nourrir au logis né-

cessiteraient une bien grande quantité de provisions; mais je la rassurai en lui disant que le nouvel hôte ne lui causerait aucune dépense, attendu que, l'oiseau ne se nourrissant que de petits poissons et d'insectes, il trouverait lui-même sa nourriture sur le bord du ruisseau, où j'avais l'intention de l'établir. Cette décision calma les inquiétudes de ma femme et ramena la joie sur tous les jeunes fronts; j'examinai alors la blessure du pauvre flamant : c'était une simple meurtrissure à l'aile droite, un peu écorchée pourtant par les dents de notre chienne, mais que je ne désespérai pas de voir bientôt guérie. Je pansai la blessure avec un mélange de beurre et de vin; je soutins l'aile par une bandelette, ensuite j'attachai à la patte de l'oiseau une ficelle que je fixai à une grosse pierre, et assez longue pour permettre au blessé de se promener et d'aller jusqu'au ruisseau. Ce traitement eut de bons résultats; car, au bout de quelques jours, la plaie était guérie, et l'oiseau, touché des soins et des caresses dont il se sentait l'objet, ne tarda pas à s'apprivoiser.

Cependant mes fils, ayant lié l'un au bout de l'autre les grands roseaux que nous avions apportés, croyaient pouvoir s'en servir de cette manière pour mesurer la hauteur de l'arbre; ils vinrent m'annoncer en riant qu'il en faudrait encore dix fois autant avant d'atteindre aux premières branches. « Je n'en doute pas, messieurs, leur dis-je; mais il y a un moyen bien plus simple pour connaître cette hauteur que celui que vous supposez, et c'est celui par lequel on mesure l'élévation des plus hautes montagnes : la géométrie nous l'apprend, et vous allez me le voir employer. »

Aussitôt je disposai avec deux cannes plantées en terre

et des ficelles qui partaient du tronc de l'arbre, et, passant sur les cannes, allaient aboutir à des piquets fort bas, je disposai, dis-je, un triangle dont je fis ensuite le calcul géométrique, et, ayant trouvé d'un angle à l'autre une distance de trente pieds, je déclarai à mes jeunes gens, fort occupés de mon opération, que la hauteur de notre future habitation serait de trente pieds au-dessus du sol. Ce résultat leur parut merveilleux et leur inspira un grand goût pour la géométrie : j'en avais fait une étude approfondie dans ma jeunesse, et je me trouvais fort heureux de posséder encore quelques notions assez sûres de cette science utile pour me tirer de beaucoup d'embarras dans ma situation nouvelle.

Une fois certain de la hauteur, je dis à Frédéric d'aller mesurer ce que nous avions de cordes ; aux petits, de remettre en pelote la ficelle, dont je ne tarderais pas à avoir besoin. Je m'assis ensuite sur le gazon, et prenant un fort bambou que je courbai en arc à l'aide d'une cordelette, je disposai également quelques flèches, mais sans pointes, avec les roseaux que j'avais cueillis à cet effet ; je garnis ces dernières de plumes de flamant, afin de rendre leur vol plus rapide et plus sûr, et bientôt je me vis possesseur d'une arme sauvage d'une assez belle apparence. Mes enfants, en revenant près de moi et voyant mon arc, se mirent à faire mille gambades. « Oh! un arc! un arc ! et des flèches encore ! Oh ! papa, laissez-moi tirer ! non, moi, papa! criaient-ils tous ensemble.

— Patience, mes amis ! patience ! je réclame la priorité de mon invention ; ainsi je tirerai le premier, ne vous en déplaise ; car vous pensez bien, je n'ai pas voulu faire de ceci un simple jouet, mais un instrument utile

à nos projets. Élisabeth, continuai-je en m'adressant à ma femme, ne pourrais-tu me procurer une pelote de gros fil bien fort?

— Qui sait si mon sac enchanté n'est pas en état de nous procurer cela? Voyons, mon sac, dit-elle, montre-toi digne de ton surnom; nous avons besoin d'une pelote de fil très-fort... » Elle le secoua un peu, et, plongeant le bras jusqu'au fond, elle en retira aussitôt l'objet demandé. « Voyez, continua-t-elle en riant, si mon sac n'est pas vraiment merveilleux!

— Ah! voilà un beau mystère, dit Ernest, chère maman; vous en tirez, de votre sac, ce que vous y avez mis!

— Sans doute, mon cher enfant, reprit la mère, il n'y a rien là que de fort naturel; mais y avoir mis d'avance ce qui pouvait être utile dans l'occasion, c'est là le mystère; les résultats de la prévoyance passent quelquefois pour merveilleux, surtout aux yeux des étourdis, qui ne voient pas plus loin que leur nez. »

Pendant ce temps, j'avais dévidé le peloton de fil et attaché le bout de ce dernier à l'extrémité de l'une de mes flèches; je posai celle-ci sur la corde de l'arc, et, la dirigeant vers une des branches principales du grand arbre, je tendis la corde; la flèche, entraînant avec elle le fil, passa par-dessus cette branche, y demeura suspendue au moyen du fil, et redescendit néanmoins jusqu'à terre par l'effet de son poids. Charmé du résultat de mon invention, je me hâtai de procéder à la confection de mon échelle. Frédéric arrivait, traînant dernière lui deux énormes rouleaux de cordes fortes; il les avait mesurées, et elles portaient à peu près chacune quarante pieds de longueur. C'était juste la dimension

que je désirais. Je les fis étendre à terre parallèlement à la distance d'un pied entre elles ; Frédéric divisa avec la hache les bambous que nous avions apportés en morceaux de deux pieds, pour servir d'échelons. Ernest me les présentait ; je les fixai à distances égales par des nœuds que j'eus soin de faire aux deux cordes qui devaient servir de montants à mon échelle. Aussitôt qu'ils étaient passés dans les nœuds, Rudly les arrêtait avec



un grand clou pour les empêcher d'en sortir. De cette manière, notre échelle fut achevée en peu de temps. Je fis ensuite monter une ficelle à l'aide du fil resté sur l'arbre ; puis, au moyen de la ficelle, une cordelette assez forte pour pouvoir à son tour faire monter l'échelle, que nous y attachâmes. Quand cette dernière fut enfin parvenue à la branche sur laquelle elle devait s'appuyer, je fixai à l'une des grosses racines la corde qui avait servi à la faire monter jusque-là ; puis j'attachai également la première marche de l'échelle à la base pour en empêcher le balancement et en rendre l'ascension plus sûre. Ces précautions étaient à peine prises, que tous

mes enfants voulaient grimper à l'envi l'un de l'autre. Toutefois je ne permis qu'à Rudly, comme le plus leste et le plus léger, de tenter l'aventure. L'audacieux petit garçon, que des exercices gymnastiques avaient rendu très-souple et très-adroit, monta comme un chat d'échelon en échelon, et arriva sain et sauf au haut de l'arbre. L'échelle ayant été ainsi éprouvée, Frédéric y monta à son tour; il emporta avec lui un sac de chasse, contenant un marteau et des clous, pour fixer solidement le haut de l'échelle sur la branche; il s'acquitta si bien de cet emploi, que je n'hésitai pas moi-même à le suivre dans cette haute région. Les branches de l'arbre en cet endroit étaient si fortes et si serrées, que non-seulement nous pûmes nous y tenir assez facilement assis, mais je prévis dès lors que des poutres ne seraient pas nécessaires pour établir le plancher de notre demeure, et qu'il suffirait de quelques planches placées sur ces branches lorsqu'elles auraient été égalisées. Armé de ma hache, je commençai ce travail préparatoire, et, comme mes fils gênaient un peu mes mouvements, je les engageai à descendre. J'avais crié à ma femme d'attacher une forte poulie à la corde lâche qui pendait encore à côté de l'échelle; je tirai à moi cette poulie, que je fixai à l'une des plus grosses branches supérieures, afin de pouvoir, le lendemain, faire monter plus facilement les planches et autres matériaux dont nous aurions besoin. Ce travail, que j'achevai au clair de lune, fut le dernier de ma journée. Je redescendis vers les miens, harassé de fatigue, mais le cœur plein des plus douces espérances. En arrivant à terre, je fus d'abord singulièrement troublé en ne voyant ni Frédéric ni Rudly, qui avaient dû descendre avant moi, quand tout à coup

deux voix pures et harmonieuses se firent entendre au faite de l'arbre que je venais de quitter : c'étaient celles de mes deux fils, qui chantaient un cantique du soir, comme pour sanctifier ainsi notre future demeure. Au lieu de descendre, ils avaient grimpé de branches en branches jusqu'au faîte ; là, frappés de la beauté du spectacle qui s'offrait à leurs regards, leur première pensée avait été d'entonner un hymne au Seigneur. Je rappelai mes chers petits musiciens, que je n'eus pas le courage de gronder, et nous fîmes aussitôt nos dispositions pour la soirée : elles consistaient en feux que je devais entretenir toute la nuit, afin d'éloigner de nous les bêtes féroces s'il s'en trouvait dans le voisinage. Ma femme me montra alors l'ouvrage qui l'avait occupée pendant une partie de la journée : grâce aux aiguilles de porc-épic, elle était parvenue à faire un harnais complet pour nos deux bêtes de trait. Je lui donnai dès lors l'assurance que le lendemain nous pourrions nous établir dans notre nouveau domicile. Ernest, qui n'était pas pour les travaux qui demandent beaucoup de force, était resté près de sa mère, et, aidé du petit Fritz, il avait suppléé celle-ci dans les soins de la cuisine ; devant le feu, sur deux fourches en bois, rôtissait un morceau de porc-épic bien gras, dont le fumet était délicieux, tandis qu'un autre bouillait dans la marmite ; une grande toile étendu sur le gazon servait de nappe : le jambon, un quartier de fromage, du beurre et du biscuit, toujours un peu sec il est vrai, y figuraient avec honneur. En un mot, le souper nous attendait. Aussitôt que nous eûmes dressé les petits bûchers à l'entour de notre établissement, que nos bestiaux rassemblés eurent été remisés sous la voûte de racines où

nous devions nous-mêmes passer la nuit, que les pigeons et les poules se furent nichés et perchés sur les branches voisines, et qu'enfin, libres de tout soin, nous n'eûmes plus qu'à penser à nous, nous nous mîmes à table, et la fatigue, l'appétit, autant que la bonté des mets, nous firent faire un excellent repas, animé par la plus vive gaieté. La lune dans son plein nous éclairait d'une manière splendide; mais peu à peu le joyeux babil se ralentit, des bâillements réitérés se firent entendre; je prononçai la prière du soir, et j'envoyai tout le monde se coucher. Avant d'en faire autant, j'allumai un des bûchers, je fis la ronde autour de notre habitation, et je ne rentrai que lorsque je me fus assuré que rien ne menaçait, du moins pour l'instant, la sûreté de ma famille. Au moment de monter dans mon hamac, j'entendis des exclamations d'impatience sortir de tous les autres; mes petits garçons, qui s'étaient si fort réjouis de coucher dans un hamac, trouvaient la chose détestable, et regrettaient déjà leurs lits de mousse et d'herbe sèche, sur lesquels ils pouvaient du moins s'étendre à l'aise. Je leur indiquai la manière de s'établir dans cette sorte de lit, c'est-à-dire de s'y placer diagonalement, ou d'un angle à l'autre. « Enveloppez-vous bien dans vos couvertures et demeurez le plus tranquilles que vous pourrez; d'ailleurs, ajoutai-je, là où le matelot de toutes les nations sait dormir, un brave petit garçon suisse doit en pouvoir faire autant. » Après quelques essais et quelques soupirs étouffés, tout redevint tranquille, et bientôt toutes les respirations paisibles, régulières, m'apprirent que mon petit monde était endormi.

Durant la première moitié de la nuit, je ne fus pas

sans inquiétudes : le moindre bruit, le vent agitant le feuillage, le murmure lointain des vagues, tout était pour moi autant de sujets de terreur. Quand je voyais que l'un de nos bûchers était près de s'éteindre, je courais en allumer un autre; mais, grâce à Dieu, toutes mes craintes furent vaines, et vers le matin le sommeil s'empara de moi avec tant de puissance, que, loin d'éveiller moi-même mes enfants, ce furent eux qui vinrent gaiement m'avertir que le jour avait paru.

Ma femme s'occupait déjà de ses soins ordinaires, comme de traire la vache, les chèvres, et de donner à tous la nourriture : elle nous fit ensuite déjeuner, après quoi, appelant à son aide Ernest et Rudly, elle plaça sur le dos de l'âne et de la vache les harnais qu'elle leur avait faits la veille, et tous partirent pour chercher sur le bord de la mer les planches et autres pièces de bois dont j'avais besoin pour notre construction.

Pendant ce temps je montai sur l'arbre avec Frédéric, et nous continuâmes le travail commencé la veille ; la hache et la scie nous débarrassèrent de toutes les branches inutiles, nous en réservâmes quelques-unes, à peu près à six pieds au-dessus de celles qui devaient servir de base à notre plancher, pour suspendre nos hamacs, d'autres enfin plus haut, et qui devaient supporter la toile à voile, dont je voulais former provisoirement notre toit. Ce travail fut long et pénible; ma femme nous avait amené au pied de l'arbre un grand nombre de planches et de légères solives, débris de quelque navire broyé par la tempête. Il fallut les monter jusqu'aux branches ; j'y parvins au moyen de la poulie que j'avais placée la veille ; ma femme les attachait à la corde en bas, et Frédéric et moi nous les hissions en

haut, quoique avec beaucoup de peine; nous les rangions ensuite les unes près des autres, de manière à établir un plancher uni et solide. Peu à peu notre édifice commença à prendre figure : il s'appuyait contre le tronc immense du figuier; la toile à voile, jetée sur les branches supérieures et retombant à droite et à gauche, en fermait les côtés, tandis que la façade, demeurée ouverte, laissait passage à l'air frais de la mer, que l'on apercevait de ce point élevé.

Ces divers travaux nous occupèrent une grande partie de la journée; et telle était notre ardeur au travail, que nous nous contentâmes de manger un morceau froid, sans prendre le temps de faire un repas en règle. J'avais établi sur les côtés et le devant de notre domicile aérien une espèce de balustrade à hauteur d'appui, et, afin de prévenir tout accident, je clouai la toile qui faisait le toît et les parties latérales sur le bord de cette balustrade; cela fait, nous hissâmes, toujours au moyen de la poulie, les hamacs, les couvertures et autres objets nécessaires; nous les suspendîmes aux branches réservées pour cet effet, et, après avoir débarrassé le plancher des feuilles et des copeaux dont il était encore couvert, nous descendîmes, mon fils et moi, en déclarant au reste de la famille que la nouvelle habitation était prête à les recevoir. Il nous restait encore quelques heures de jour, et, ayant trouvé au pied de l'arbre quelques planches, reste de celles qui nous avaient servi, je ne pus résister au désir d'en faire une table et deux bancs pour prendre nos repas d'une manière plus commode; quelques piquets plantés en terre et des planches assez grossièrement ajustées et clouées sur ces piquets en firent tous les frais; néanmoins ce surcroît

de travail épuisa mes forces ; je m'assis sur un des bancs, et, essuyant la sueur qui couvrait mon front, je dis à ma femme : « En vérité, j'ai travaillé aujourd'hui comme un forçat; aussi je veux me reposer demain toute la journée.

— Tu le pourras d'autant mieux, mon ami, que tu le dois. Car, d'après le calcul des jours écoulés depuis



notre naufrage, je crois que demain serait le second dimanche que nous passerions, tout absorbés dans les soins pénibles de la vie, sans en consacrer la moindre partie au Seigneur.

— Je pense comme toi, chère Élisabeth; aussi je te promets que celui-ci ne s'écoulera pas de même; cependant je crois que, dans la position terrible où nous nous trouvions, notre premier devoir était d'assurer l'existence de notre famille. Pendant ces pénibles travaux nos cœurs n'ont pas cessé de s'élever vers le ciel; maintenant que, grâce à sa bonté, nous sommes en sûreté et que pour quelque temps nous avons nos vivres et notre couvert assurés, nous ne

serions plus excusables si nous négligions de rendre au Seigneur nos devoirs plus solennellement que par notre prière ordinaire, le jour qui lui est consacré. Mais n'en parlons point d'avance à nos enfants : ce sera une agréable surprise à leur faire demain matin, que de leur donner un jour de repos et de récréation auquel ils ne s'attendent point. Mais voyons, maintenant que je t'ai fait une table, que vas-tu nous donner à manger? je t'annonce que je me sens un furieux appétit.

— Eh bien, appelle les enfants ; je vais vous servir à souper. » Tout notre petit peuple fut bientôt rassemblé autour de la table, sur laquelle ma femme posa un grand plat de terre, duquel elle tira, à l'aide d'une longue fourchette, une volaille en daube d'une mine des plus appétissantes ; c'était le flamant que Frédéric avait tué la veille. « Ernest, qui est de fort bon conseil pour les choses de cuisine, me dit ma femme, m'a prévenue que cet oiseau, étant déjà vieux, pourrait être dur, et qu'il serait meilleur bouilli que rôti ; vous allez en juger. »

Nous rîmes beaucoup des gastronomiques dispositions de maître Ernest, tout en applaudissant au résultat; le flamant, cuit et fort bien assaisonné, nous parut excellent, et nous n'en laissâmes pas le plus petit morceau.

Pendant que nous étions ainsi occupés à savourer notre flamant, son camarade, déjà tout apprivoisé, vint gravement, accompagné de nos poules, becqueter à nos pieds les miettes de notre table ; nous l'avions débarrassé de ses liens, et il ne paraissait pas le moins du monde disposé à nous quitter. Le petit singe avait également perdu toute sa sauvagerie, et ses espièglerie

nous amusaient extrêmement; il était le favori de toute la famille, et il n'y avait rien de si drôle que de le voir sauter de l'épaule de l'un sur celle de l'autre, et recevoir de chacun quelques petits morceaux, qu'il mangeait de ses deux mains avec une grâce infinie. Il n'y eut pas jusqu'à notre grosse truie, que nous avions perdue de vue depuis deux jours, pendant lesquels elle avait erré dans les bois à sa fantaisie, qui ne vînt aussi se joindre à l'assemblée, et par de joyeux grognements semblât témoigner le plaisir qu'elle avait à nous retrouver. Ma femme l'accueillit avec une distinction toute particulière, et, pour l'engager à revenir ainsi chaque soir au logis, elle lui donna tout le reste du laitage qui n'avait pas été consommé dans la journée. « Car, ajouta-t-elle, tant que nous n'aurons pas quelque ustensile pour battre le beurre et faire des fromages, il vaut mieux employer ainsi le superflu de notre lait, puisque nous n'avons ni laiterie ni cave pour le conserver : la chaleur de ce climat le gâterait tout de suite.

— Tu as bien raison, chère femme, lui dis-je ; aussi je te promets qu'au premier voyage que nous ferons au navire échoué, je n'oublierai pas de t'apporter tout ce qu'il te faudra pour cela.

— Ah ! mon Dieu ! reprit-elle avec un soupir et le cœur encore tout navré, je ne serai tranquille que lorsque la mer aura achevé de l'engloutir ; vous ne pouvez imaginer quelles angoisses j'éprouve pendant que vous allez ainsi affronter mille périls dans votre maudit bateau de cuves ! »

Je la rassurai de mon mieux, et lui fis comprendre que ce serait presque manquer à la Providence que de négliger, par une prudence trop exagérée, de sauver

des objets précieux qu'elle semblait avoir miraculeusement conservés pour notre utilité et nos besoins. Elle en convint, car, si sa tendresse pour moi et pour nos enfants lui inspirait quelque alarme à ce sujet, elle avait trop de jugement pour ne pas se rendre à des considérations si raisonnables.

Le souper étant achevé, nos animaux placés sous le toit de racines, je fis allumer un feu qui devait brûler toute la nuit, afin d'écarter les bêtes sauvages, et nous procédâmes à notre ascension sur l'arbre où se trouvait maintenant notre demeure. Mes trois fils eurent bientôt atteint le haut de l'échelle, et, comme celle-ci était fixée par la base à l'une des grosses racines de notre arbre, ma femme, qui monta après eux, fit le trajet plus lentement, mais sans accident. Je ne devais pas jouir du même avantage, car, voulant relever notre escalier aérien à plusieurs pieds au-dessus du sol lorsque nous serions en haut, je fus obligé de le détacher du bas et de grimper après ses cordes mouvantes, avec d'autant plus de difficulté que je portais mon plus jeune fils sur mon dos, ce qui gênait un peu la liberté de mes mouvements. Cependant j'arrivai enfin à la balustrade où commençait notre appartement, et, après avoir déposé mon fardeau, je retirai à moi, au moyen de la poulie, une partie de l'échelle, que j'accrochai à une forte branche disposée à cet effet : de cette manière, nous nous retranchâmes dans notre demeure comme ces anciens châtelains qui pouvaient s'éloigner du reste du monde en faisant lever le pont-levis de leur castel. Quoique nous dussions nous croire là en parfaite sécurité, j'armai pourtant nos fusils, afin que, si l'ennemi se présentait en bas, je pusse venir au secours de nos bra-

ves chiens demeurés au pied de l'arbre et commis à la garde de notre bétail, et foudroyer de là tout ce qui viendrait les attaquer. Cette dernière précaution prise, et après avoir adressé en commun notre prière à Dieu, nous nous établîmes enfin dans nos hamacs, où nous ne tardâmes pas à goûter les douceurs d'un sommeil paisible et exempt de toute inquiétude.

Au matin, tout le monde se réveilla gai, dispos et plein d'un nouveau courage. « Qu'allons-nous faire aujourd'hui, mon papa? s'écrièrent mes fils.

— Rien, mes enfants, rien du tout.

— Oh ! papa, vous voulez rire !

— Non, mes amis, je ne plaisante point ; nous nous reposerons aujourd'hui, parce que ce jour est celui du Seigneur, et que nous voulons le célébrer comme il convient.

— Comment ! c'est aujourd'hui dimanche ? Ah ! quel plaisir ! nous nous amuserons toute la journée ; papa, vous me prêterez votre arc, dit l'un ; j'en veux faire un et des flèches aussi, dit l'autre ; nous courrons, nous nous promènerons tout à notre aise. Ah ! quel bonheur ! s'écrièrent-ils tous ensemble.

— Ce n'est pas tout à fait de cela qu'il s'agit, repris-je ; le dimanche est le jour consacré au Seigneur : pendant cette journée nous devons, autant que possible, détourner nos cœurs des vanités de la terre et les porter vers Dieu, le remercier, l'adorer, en un mot le servir.

— Mais comment le pourrons-nous, demanda Rudly, puisque nous n'avons ici ni prêtre ni église?

— Oh ! pour ce qui est de cela, dit Ernest, je pense que l'on peut bénir Dieu et le prier aussi bien sous la

voûte du ciel que sous celle d'un temple; et, quant aux sermons, papa, qui en faisait de si beaux en Europe, pourra bien nous en faire ici.

— Et les beaux cantiques que nous a appris notre mère, dit à son tour Frédéric, ne pouvons-nous les chanter comme nous les chantions chez nous à l'église? en seront-ils moins agréables au Seigneur pour être chantés sans l'accompagnement de l'orgue?

— Oui, mes enfants, Dieu étant partout, bénir sa bonté, le louer dans ses œuvres, se soumettre à sa sainte volonté et en effectuer de bon cœur tous les actes, c'est le servir. Nous célébrerons ce jour comme notre position nous le permet et comme il convient à votre âge et à vos jeunes intelligences. Les sermons ou instructions religieuses que j'ai composés ne sont pas assez présents à ma mémoire pour que je puisse vous en réciter aucun, mais je tâcherai d'y suppléer par un apologue qui, en éclairant votre esprit, touchera, j'espère, votre cœur, et y entretiendra les précieuses semences des vertus chrétiennes que votre mère et moi nous avons semées dans vos cœurs, et que nous désirons y voir fructifier comme le principe et la garantie de votre bonheur en ce monde et en l'autre. Mais chaque chose a son temps, ajoutai-je pour tempérer l'impatiente curiosité qu'avait fait naître l'annonce d'un apologue parmi mon jeune auditoire; nous allons d'abord adresser à Dieu notre prière de chaque jour, nous vaquerons ensuite aux soins que réclament nos animaux, nous déjeunerons ensuite, et après je vous réunirai autour de moi sur cette belle pelouse ombragée qui entoure notre demeure, et nous commencerons par un cantique la célébration de cette sainte journée. »

Je descendis de l'arbre le premier ; après avoir laissé retomber l'échelle de toute sa longueur, j'en fixai le dernier échelon, et toute ma famille ne tarda pas à me suivre. Les premiers instants de la journée furent employés comme je l'avais décidé ; puis mes enfants et leur mère s'assirent sur le gazon, je me plaçai sur une petite



éminence en face d'eux, et je commençai, après m'être recueilli pendant quelques instants, une petite histoire allégorique dans laquelle je tâchai de développer quelques-unes des importantes vérités qui servent de base à la morale religieuse du chrétien.

« Mes enfants, dis-je, il était une fois un grand roi dont le royaume s'appelait le pays de la *Réalité* ou du Jour, parce qu'on y voyait régner constamment la

lumière et une perpétuelle activité. Sur la frontière la plus éloignée et tout à fait vers le nord glacial, il y avait une autre contrée également régie par le sceptre du grand roi, et dont nul autre que celui-ci ne connaissait l'immense étendue ; depuis les temps les plus reculés, ce monarque en conservait le plan dans ses archives ; cet autre royaume s'appelait le royaume de *Possibilité* ou de la *Nuit*, parce que là tout était sombre et inactif.

Dans la partie la plus fertile et la plus agréable de l'empire de *Réalité*, le grand roi avait une magnifique résidence nommée Himmelsburg, ou *Bourg céleste*, où il demeurait et tenait sa cour, la plus somptueuse qui se puisse imaginer ; des millions de serviteurs exécutaient ses volontés, et des milliards d'autres se tenaient prêts à recevoir ses ordres. Les uns étaient vêtus d'une étoffe plus brillante que l'argent, plus blanche que la neige, parce que le blanc, couleur de la lumière, était celle du roi ; les autres étaient couverts d'armures étincelantes, une épée flamboyante à la main ou serrée dans un fourreau d'or. Chacun d'eux, sur un seul signe de leur maître, volait accomplir ses commandements avec la rapidité de la foudre traversant les nuées. Tous ces serviteurs, fidèles, vigilants, intrépides et pleins de zèle pour le service du roi, étaient tellement unis entre eux, et la faveur de leur maître les remplissait d'un tel contentement, qu'on ne pouvait imaginer un bonheur plus grand que celui d'être admis dans leurs rangs et d'être digne de leur bienfaisante amitié. Il se trouvait, en outre, dans la résidence, un grand nombre de bourgeois d'une moindre élévation, qui, tous bons, riches et heureux, jouissaient non-seulement des bienfaits quo-

tidiens du monarque, mais avaient encore l'inappréciable bonheur de le voir tous les jours et d'en être traités comme ses propres enfants.

Le grand roi possédait encore, non loin des frontières de son empire de *Réalité*, une île considérable et encore déserte, et qu'il désirait peupler et faire cultiver, pour être pendant un court espace de temps le séjour de ceux de ses sujets qui devaient être peu à peu admis aux droits de citoyens, dans sa résidence royale, faveur qu'il voulait concéder au plus grand nombre possible.

Cette île se nommait Erdheim, ou *Demeure terrestre*. Celui qui, par sa bonne conduite dans ce séjour d'épreuve, et par son application à l'amélioration du pays, se serait montré digne d'une récompense, serait admis au Bourg céleste, pour prendre part à la félicité de ses heureux habitants.

Pour atteindre ce but, le grand roi fit équiper une flotte destinée à transporter les colons de leur séjour habituel dans cette île ; et, en les tirant des sombres et froides régions du royaume de la Nuit, il les appela ainsi à jouir de la lumière et de la vie active, avantages dont ils avaient été privés jusqu'alors. On comprend que tous les pauvres gens arrivaient là joyeux et contents. L'île à cultiver était non-seulement belle et fertile, mais encore tous ceux qui y abordaient y trouvaient préparé à l'avance tout ce qui pouvait leur être nécessaire pour passer agréablement le temps qu'ils devaient y résider ; de plus, chacun avait la certitude de voir ses travaux et sa soumission aux ordres du grand roi récompensés par son admission au rang de citoyen de sa splendide résidence de Himmelsburg.

Au moment de l'embarquement, le monarque bienveillant parut lui-même, et parla ainsi aux planteurs:

« — Mes enfants, je vous ai tirés du royaume de la Nuit, de l'inaction et de l'insensibilité, pour vous rendre heureux par le sentiment, l'activité, la vie: votre bonheur dépendra en grande partie de vous-mêmes; il vous suffira pour cela de le vouloir fortement. N'oubliez jamais que je suis votre roi, votre père, et observez fidèlement mes commandements dans la culture du pays dont je vous confie l'exploitation. Chacun recevra, à son arrivée à Erdheim, la portion de terrain qu'il devra cultiver; mes ordres ultérieurs sur votre conduite s'y trouveront tracés, et il se trouvera là des hommes sages et instruits qui vous feront connaître mes décrets et vous en donneront l'explication. Je veux aussi, afin que vous puissiez acquérir de vous-mêmes les lumières nécessaires à l'interprétation de ces décrets, je veux, dis-je, que chaque père de famille ait dans sa maison une copie de mes lois, pour la lire journellement avec les siens et en conserver le souvenir présent à l'esprit de tous. De plus, le premier jour de la semaine sera consacré à mon service; c'est-à-dire que ce jour-là, dans chaque établissement, tout le monde, parents et enfants, maîtres et serviteurs, se rassembleront dans un lieu particulier, où l'on vous lira et expliquera mes commandements, et où vous réfléchirez sur les devoirs qui vous sont ordonnés, ainsi que sur les moyens d'arriver à la récompense qui vous est destinée. C'est ainsi qu'il sera facile à chacun de s'instruire de la manière la plus avantageuse, de faire valoir le terrain qu'il a reçu en partage, comment il faut le planter, le cultiver, et surtout en arracher les ronces et l'ivraie, qui pourraient

étouffer les bonnes semences. Toutes ces demandes, si elles sont faites avec un cœur sincère et une grande envie de réussir, passeront sous mes yeux, et j'y répondrai toujours lorsque je les trouverai raisonnables et conformes au but qui vous est proposé.

« Si votre cœur vous dit que les bienfaits multipliés dont vous jouirez méritent de la reconnaissance; si, pour me la témoigner d'une manière plus vive, vous quittez ce jour-là tout autre soin pour ne vous occuper que de l'expression de vos sentiments pour moi, cela me sera agréable et j'aurai soin que le jour que vous destinerez ainsi à mon service, loin d'être préjudiciable à vos intérêts, vous soit utile par le repos que vous donnerez à votre corps et à votre esprit, lesquels seront ensuite plus propres à reprendre leurs travaux accoutumés. Je veux également que les animaux que je vous ai donnés pour aides se reposent ce jour-là de leur fatigue, et que les fauves des champs et des plaines jouissent en paix, sans craindre les poursuites du chasseur.

« Celui qui pendant son séjour à Erdheim aura obéi le plus complétement à mes ordonnances, qui aura rempli tous ses devoirs d'un cœur content et joyeux, qui aura maintenu sa plantation dans le meilleur ordre et la plus grande valeur, obtiendra de moi la plus riche de toutes les récompenses, car je le rappellerai près de moi, dans ma superbe résidence, où il jouira à jamais du titre et des prérogatives des citoyens d'Himmelsburg. Mais celui qui n'aura pas voulu travailler, le négligent, le mauvais sujet qui n'aura fait que troubler les autres dans leurs utiles travaux, celui-là sera envoyé aux galères, ou, suivant ses actions, condamné pour

toujours aux travaux des mines, dans les entrailles de la terre. De temps à autre, j'enverrai des frégates à Erdheim, qui viendront prendre, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et toujours à l'improviste, quelques colons pour les récompenser ou les punir. Toutefois il ne sera permis à personne de se glisser de son propre mouvement sur les frégates et de quitter Erdheim sans mon ordre exprès ; quiconque le tenterait en serait sévèrement puni. Comme j'ai la plus parfaite connaissance de tout ce qui se passe dans l'île, et qu'un merveilleux miroir, placé dans le centre de mon palais, me montre de la manière la plus exacte la conduite de chacun, nul ne pourra me tromper, et tous seront jugés suivant leurs œuvres. »

« Tous les colons furent satisfaits du discours du grand roi et parurent empressés de se mettre à la besogne.

« On leva l'ancre, et tous s'avancèrent, pleins de joie et d'espérance, vers le lieu de leur destination. Dans le trajet, les passagers furent attaqués d'une espèce de mal de mer propre à ces parages : ce n'était pas, comme dans nos climats, des convulsions douloureuses des entrailles et de l'estomac ; c'était un sommeil profond, une sorte d'engourdissement dont l'effet fut d'affaiblir tellement leur mémoire, qu'en arrivant à Erdheim pas une âme ne se rappelait son précédent état, ni ses relations avec le grand roi, ni rien de tout ce qui y avait rapport.

« Heureusement que le monarque avait pourvu d'avance à cet événement : une foule de ses royaux serviteurs se présenta au débarquement des colons, chacun d'eux s'empara d'un de ces derniers, le conduisit dans une demeure particulière, et s'appliqua dès lors à ré-

péter chaque jour au colon dont il avait pris la conduite tout ce que le grand roi avait dit avant le départ, de quoi chacun fut bien content. Après quelque temps accordé aux colons pour se remettre des fatigues du voyage et les forces leur étant revenues, on désigna à chacun la portion de terrain qu'il avait à cultiver, on leur remit des semences de plantes utiles et des rameaux d'arbres à bons fruits pour les enter sur les sauvageons que produisait l'île, et on laissa ensuite à chacun la liberté d'agir et de mettre à profit ce qui lui avait été confié.

« Mais qu'arriva-t-il? Au bout de quelque temps, la plupart des colons, au lieu de suivre les instructions qu'ils avaient reçues pour leur exploitation, instructions que leur répétaient journellement les bons serviteurs du roi qui demeuraient secrètement attachés à leur personne, la plupart des colons, dis-je, n'en voulurent faire qu'à leur tête. L'un, au lieu de faire porter à son terrain de belles moissons, le plantait en jardins anglais, propres, agréables, mais qui n'étaient d'aucun rapport. Un autre, au lieu des précieux arbres à fruits dont il avait reçu des bourgeons, cultivait les plus misérables espèces et avait la hardiesse de donner le nom d'orange, de poire ou d'ananas au fruit âpre et amer qu'il en retirait. Un troisième, il est vrai, semait souvent de bon grain ; mais, comme il n'avait jamais voulu s'apprendre à distinguer l'ivraie du froment, il arrachait celui-ci avant sa maturité, et sa moisson ne se composait que de mauvais grain. Un grand nombre d'autres laissaient leur terrain en friche et inculte, parce qu'ils avaient perdu leurs semences et leurs plants, ou laissé passer le temps convenable de les employer : les uns

par négligence ou légèreté, les autres par une lâche paresse qu'ils ne cherchaient point à vaincre ; plusieurs n'avaient pas voulu comprendre les ordres du grand roi, et d'autres cherchaient par toutes sortes de subtilités ou de prétextes à les éluder ou à en corrompre le sens.

« Un bien petit nombre enfin travaillèrent avec courage et s'en tinrent aux instructions qu'ils avaient reçues. Ceux-là parvinrent à mettre leur terrain en bon état ; et, outre la joie d'avoir bien employé leur temps d'exil,



leur espérance d'être enfin admis à Himmelsburg s'en accrut et les consola dans leurs travaux.

« Le malheur des autres vint de ce qu'ils ne voulaient pas croire à ce que le grand roi leur avait fait dire par ses envoyés, et que la plupart, soit légèreté d'esprit, soit insouciance, avaient peu d'estime pour ses commandements. A la vérité, les chefs de famille avaient chez eux une copie des volontés du grand roi, mais ils la lisaient peu. Les uns disaient que ces lois, faites seulement pour les temps passés, ne valaient plus rien pour l'état actuel du pays. Les autres prétendaient y découvrir des contradictions inexplicables et se gardaient bien d'en

chercher les éclaircissements près des sages qui auraient pu les leur donner. Ceux-là déclaraient alors que ces lois étaient supposées ou falsifiées; qu'ils étaient en droit de s'en écarter autant qu'il leur plairait. Quelques-uns poussèrent l'audace et l'esprit de rébellion jusqu'à soutenir que la croyance à un souverain maître était une chimère; que, si le grand roi existait, il se montrerait quelquefois à ses sujets. D'autres disaient: « Oui, le grand roi existe; mais il est si grand, si heureux, si puissant, qu'il n'a pas besoin de nos services; et de quel intérêt peut être pour lui une pauvre et misérable petite colonie telle que la nôtre? » Quelques-uns assuraient surtout que le miroir magique était une fable, que le grand roi n'avait ni galères ni mines souterraines, qu'il était trop bon pour punir, et que tout le monde entrerait à la fin à Himmelsburg. Par suite de cette disposition des esprits, le jour de la semaine consacré au grand roi fut observé avec beaucoup de négligence; beaucoup de colons se dispensaient d'aller à l'assemblée générale, par paresse ou par ennui. « Nous savons par cœur les ordonnances du roi, disaient-ils, à quoi bon entendre toujours répéter la même chose? » Un grand nombre s'en exemptaient d'une manière encore plus coupable, en alléguant des travaux qui les retenaient à la maison; mais la presque totalité pensait que le jour du repos n'était destiné qu'à la joie, aux plaisirs, et que la meilleure manière de servir le grand roi était de jouir de ses bienfaits dans toute leur plénitude. Ceux des colons qui célébraient encore ce jour suivant sa destination étaient peu nombreux, et même, parmi ceux-ci, la plupart étaient inattentifs ou distraits, et bien peu écoutaient religieusement et mettaient à

profit les instructions qui leur étaient données de la part de leur souverain maître.

« Cependant le grand roi, fidèle à son plan, en suivait immuablement la marche : de temps à autre, quelques frégates portant le nom de quelques maladies apparaissaient sur les côtes de l'île d'Erdheim ; ces frégates étaient suivies d'un gros vaisseau de ligne nommé le *Grab*[1], sur lequel l'amiral *Tod*[2] faisait flotter son terrible pavillon : ce dernier était tranché de vert et de noir, et il montrait aux colons, suivant la disposition où ceux-ci se trouvaient, ou la couleur de l'espérance, ou celle d'un sombre désespoir.

« Cette flotte arrivait toujours à l'improviste, et son apparition ne faisait nul plaisir à la plupart des habitants d'Erdheim. L'amiral envoyait aussitôt chercher ceux qu'il avait ordre d'emmener. Bien des colons, qui n'en avaient guère envie, furent subitement saisis et embarqués sur le sombre navire ; d'autres, qui s'étaient depuis longtemps préparés à ce voyage, qui avaient tout disposé pour le faire, et dont le terrain et les récoltes se trouvaient dans le meilleur état, partirent également ; mais du moins ce fut avec une résignation mêlée de joie et d'espérance ; tandis que les autres le firent de si mauvaise grâce et si fort à contre-cœur, qu'il fallut employer la force pour les contraindre ; mais toute résistance était inutile : une fois le navire chargé, il s'éloigna, et l'amiral Tod ne tarda pas à rentrer dans le port de Himmelsburg. Ce fut alors que le grand roi, qui s'y trouvait présent, reçut les arrivants et répartit avec une sévère justice les récompenses et les punitions qui leur avaient

[1] Le tombeau.
[2] La mort.

été promises à tous et à chacun selon ses œuvres. Toutes les excuses que les colons négligents alléguèrent alors pour leur justification furent inutiles; on les envoya travailler aux galères et aux mines, tandis que ceux dont la conduite avait été conforme aux vues du grand roi pendant leur séjour à Erdheim entrèrent alors avec lui dans la resplendissante cité d'Himmelsburg, où ils jouirent de toutes les félicités qui sont le partage de ses heureux habitants. »

J'ai fini mon apologue, mes chers enfants, ajoutai-je : puissiez-vous en avoir pénétré le sens, et vous en être appliqué à chacun la morale !

Ma femme me remercia d'un signe de tête, et mes enfants, qui m'avaient écouté fort attentivement, commencèrent à faire leurs réflexions sur ce sujet.

« Il faut convenir, mon père, que, si la bonté du roi était grande, l'ingratitude des colons ne l'était pas moins, dit Frédéric.

— En même temps, reprit Ernest, que ceux-ci étaient d'une bêtise extrême : comment ne songeaient-ils pas qu'en se conduisant ainsi ils couraient à leur perte, tandis qu'avec un peu de peine ils pouvaient arriver à un sort si brillant et si heureux ?

— C'est pourquoi, s'écria Rudly avec sa vivacité ordinaire, le grand roi fit bien de les envoyer aux galères : ils l'avaient bien mérité !

— Pour moi, dit le petit Fritz, j'aurais bien voulu voir cette belle ville de lumière, et ces beaux soldats couverts de cuirasses d'or et d'épées flamboyantes !... Cela devait être bien beau !...

— Eh bien, mon enfant, repris-je, c'est ce qui t'arrivera un jour, si tu continues à être bon et sage. »

Je développai ensuite mon apologue, et j'en appliquai la morale plus directement à chacun de mes fils.

« Toi, mon Frédéric, pense quelquefois à ces planteurs de fruits sauvages, qu'ils veulent faire passer pour des fruits doux et savoureux : ce sont les gens fiers de quelques vertus naturelles tenant à leur caractère et qu'il est facile d'exercer, comme, par exemple, la force, le courage, l'agilité, et qui les mettent avec orgueil au-dessus des qualités plus essentielles, obtenues par ceux qui le possèdent au prix du travail et de la patience. Toi, mon Ernest, pense aux cultivateurs de jardins anglais et de jolis arbres sans fruits : ce sont ceux qui s'adonnent entièrement à l'étude de sciences infructueuses pour le bien d'autrui, et regardent en pitié la vie active et l'amélioration de nos mœurs : ce sont aussi ceux qui ne pensent qu'aux jouissances de la vie, et ne veulent rien faire d'utile. Toi, mon étourdi Rudly, souviens-toi que ceux qui laissent leur terrain inculte, ou qui n'apprennent pas à distinguer l'ivraie du froment, ne recueillent que des moissons stériles : ce sont les étourdis, les négligents, ceux qui ne veulent ni étudier, ni réfléchir, ni s'appliquer à discerner le bien et le mal, à faire l'un, à éviter l'autre ; qui jettent au vent tout ce qu'on leur enseigne, l'oublient le lendemain, et mettent de côté les bons sentiments pour laisser germer les mauvais. Mais, nous tous, prenons pour modèles, dans cet apologue, les bons travailleurs ; quelque peine qu'il nous en coûte, cultivons notre âme : c'est le terrain que Dieu nous a donné à exploiter ; faisons-y germer les semences célestes de bonté, de justice, de modération, dont les fruits sont les actions vertueuses, afin que, lorsque, tôt ou tard, la mort viendra nous surprendre, nous

passions sur le sombre navire de l'amiral Tod sans désespoir, et qu'arrivés aux pieds de notre souverain Maître nous entendions sa voix rémunératrice nous adresser ces consolantes paroles : « Venez, mes bons et fidèles « serviteurs, vous m'avez été fidèles pendant un peu de « temps, je vous le serai pendant l'éternité : venez, « maintenant, entrez dans la joie de votre Seigneur. »

Cette petite allocution causa une profonde impression sur tout mon auditoire ; nous chantâmes ensuite, ma femme et moi, quelques versets du psaume CXIX, et mes enfants, qui les savaient également par cœur, unissant à la nôtre leurs voix jeunes et pures, nous terminâmes ainsi cette solennité religieuse par laquelle nous avions cherché à célébrer de notre mieux le saint jour du dimanche.

Toute la journée en ressentit l'heureuse influence : mes enfants, tout en se livrant à quelques délassements innocents, parurent ne point perdre de vue les réflexions salutaires du matin ; la douceur, la retenue chez les uns, un empressement aimable, la complaisance chez les autres, quelque chose de tendre et de sérieux chez tous, me donnèrent l'heureuse et consolante certitude que mes paroles n'avaient point été perdues.

J'avais abandonné aux enfants l'arc et les flèches que je m'étais fabriqués lors de la confection de mon échelle, et Ernest, qui préférait cette arme au fusil, s'en était servi fort adroitement pour abattre quelques douzaines d'oiseaux du genre des ramiers, qui venaient en foule sur l'arbre qui nous servait de demeure. Cet arbre, que nous avions fini par reconnaître pour un figuier des Banians, portait dans ses rameaux une grande quantité de fruits bons à manger, quoique d'un goût assez

fade, et dont la maturité prochaine attirait ces oiseaux, qu'on nomme ortolans dans les Antilles, à cause de leur grande délicatesse.

Les exploits de maître Ernest mirent l'exercice de l'arc en faveur; Rudly, et même le petit Fritz, me prièrent de leur en faire à chacun un pareil. Je cédai d'autant plus volontiers à leur désir, que je n'étais pas fâché de voir tous mes enfants s'exercer au tir de l'arc. Cette



arme, qui fut celle de nos pères et celle de tous les peuples avant l'invention de la poudre à canon, pouvait, pour nous, suppléer à cette dernière, qui, tôt ou tard, finirait par nous manquer, et il était prudent de prévoir cela. Je leur fis donc deux arcs et deux carquois pour placer leurs flèches; je fis ces carquois d'un morceau d'écorce mince et flexible, que je roulai comme un tuyau; j'y mis un fond d'écorce, et, y ayant attaché une courroie pour le suspendre, j'en armai mes deux petits garçons, fort joyeux de ce nouvel équipement.

Frédéric s'était occupé de préparer la peau du chat-tigre qu'il avait tué quelques jours auparavant. Il comptait s'en faire une ceinture pour porter ses pistolets, mais la mauvaise odeur qu'exhalait encore celle de Rudly engagea Frédéric à donner plus de soins à la préparation de sa fourrure. En effet, d'après mes indications, il employa pour cela de fréquents lavages et un mélange de cendre et de beurre, qui, en assouplissant la peau, la rendit propre à l'usage auquel il la destinait.

Ces soins divers nous occupèrent une partie de la matinée du jour qui suivit notre second dimanche, et la bonne mère nous appela pour dîner ; les ortolans tués par Ernest, des œufs de nos poules, qui avaient niché dans des tas d'herbes sèches que ma femme avait disposés pour cela, enfin quelques tranches de jambon passées à la poêle firent tous les frais de ce repas substantiel et délicat. Comme la journée était déjà trop avancée pour rien entreprendre d'important, nous prolongeâmes le repas, et, tout en causant de nos futurs projets pour l'amélioration de notre établissement, je fis à mes enfants une proposition qui les réjouit extrêmement : ce fut celle de donner des noms à tous les points principaux du pays que nous habitions. « Quant au pays lui-même, nous ne lui en donnerons point, ajoutai-je ; car qui sait si quelque navigateur ne l'a pas déjà baptisé d'un nom? et peut-être figure-t-il déjà sur la carte sous l'invocation de quelque saint ou sous le patronage de quelque personnage célèbre ; toutefois nous nommerons les différents lieux où nous ferons quelque établissement ou qui nous paraîtront remarquables, afin qu'à l'avenir nous puissions nous entendre facilement en en parlant, et, par une douce illusion, nous pourrons

croire quelquefois que nous vivons dans une contrée habitée.

— Ah! la bonne, la charmante idée! s'écrièrent les enfants. Mais, papa, dit Rudly, il faut chercher des noms bien difficiles et bien étranges, comme *Zanguebar*, *Coromandel*, *Monomotapa*, des mots à écorcher la bouche de ceux qui viendront un jour dans notre île.

— Voilà une belle invention! repris-je, et dont nous aurons à souffrir les premiers, si les noms que tu inventes doivent écorcher la bouche de ceux qui les prononceront! Non, contentons-nous de donner aux lieux qui nous entourent un nom qui les désigne clairement, et prenons pour cela de bons mots allemands : la langue de notre chère patrie est assez belle pour que nous ne cherchions point ailleurs ceux que doivent désormais porter les différentes parties de notre séjour actuel.

— Eh bien, soit! s'écria l'étourdi; mais par où commencerons-nous?

— D'abord par la baie où nous prîmes terre; voyons, quel nom lui donnerons-nous? »

Chacun émettait son avis, et j'aimais à retrouver dans les propositions plus ou moins enfantines de mes fils quelque trait de leur caractère; ma femme proposa aussi le sien.

« Il me semble, dit-elle, qu'en reconnaissance de ce que Dieu nous a sauvés à cette place on devrait l'appeler la *baie du Salut*. »

Cette appellation réunit tous les suffrages; nous continuâmes à désigner, par quelque circonstance naturelle ou fortuite, les différents points déjà connus. Ainsi la hauteur d'où nous avions en vain cherché les traces de nos compagnons reçut le nom de *promontoire de l'Es-*

poir *trompé;* le ruisseau fut appelé la *rivière du Chacal*, parce que le cadavre de cet animal nous y avait fait découvrir l'une de nos plus précieuses ressources, les écrevisses d'eau douce. Le pont reçut le nom de *pont de Famille*, en mémoire du concours que tous avaient apporté à sa construction; nous eûmes aussi le *marais du Flamant*, la *plaine du Porc-Épic*, par allusion aux événements qui nous avaient fait remarquer ces endroits; mais le point le plus difficile à nommer fut notre dernier établissement, le château aérien de l'arbre géant : l'un voulait l'appeler *Baumschloss* (château d'arbres), l'autre proposait *Feigenburg* (bourg aux figues); Frédéric désirait qu'il portât le nom superbe d'*Adlershorst* (nid d'aigle); mais Ernest s'opposa à cette dénomination en observant fort judicieusement que les aigles ne nichaient point sur les arbres.

« Je vais vous accorder, dis-je à mon tour, en le nommant *Falkenhorst* (nid de faucons) : vous êtes une jeune nichée d'oiseaux pillards, mais de noble race pourtant, susceptibles d'instruction, d'obéissance, doués de courage et de vivacité comme les faucons; et maître Ernest même n'aura rien à objecter contre cette dénomination, car souvent les faucons nichent sur le faîte des grands chênes. »

Mon avis prévalut. Il nous restait encore à nommer l'endroit de notre première habitation au bord de la mer, et nous l'appelâmes *Zeltheim* (demeure sous la tente).

Ce fut ainsi que, tout en causant, nous posâmes les fondements de la géographie de notre nouvelle patrie. Après le repas, mes deux fils, Frédéric et Rudly, retournèrent à leurs travaux de corroyeurs : l'un pour ache-

ver la ceinture et les fontes de pistolets qu'il voulait se faire avec la fourrure du margai ; l'autre, pour apprêter la peau hérissée du porc-épic et en faire une espèce de cuirasse de défense à notre dogue. Le bon et patient animal se laissa fort complaisamment affubler de cet attirail guerrier, avec lequel il aurait pu, ce me semble, affronter un tigre ou une hyène. Billy ne trouva pas autant de plaisir que son camarade à ce costume ; car, toutes les fois que le vaillant dogue s'approchait d'elle, les dards dont il était tout hérissé la piquaient cruellement ; elle poussait d'horribles hurlements, et ne savait comment se mettre à l'abri des nombreuses approches de son compagnon. Rudly termina ses travaux en se faisant avec la peau de la tête du porc-épic une sorte de calotte aussi étrange et aussi formidable que la cuirasse du pauvre Turc.

Cependant le soleil baissait, la chaleur commençait à s'apaiser, tout invitait à la promenade. Je proposai à ma famille d'y consacrer le reste du jour, déjà trop avancé pour entreprendre quelques grands travaux. Les avis se partagèrent d'abord sur la direction à prendre ; mais, comme nos provisions baissaient, il fut convenu que nous irions à Zeltheim, où se trouvait notre magasin, pour les renouveler, et que nous prendrions un chemin différent pour nous y rendre, afin de varier la promenade. Cette décision enchanta tout le monde : mon fils aîné avait besoin de poudre, ma femme manquait de beurre, car le corroyage des peaux en avait beaucoup consommé ; Ernest voulait tâcher de ramener de Zeltheim une couple d'oies et de canards pour les établir dans le ruisseau ; il n'y avait pas jusqu'au petit Fritz qui n'eût aussi un projet : il s'était muni du petit filet et comptait bien pê-

cher quelques douzaines d'écrevisses dans la rivière du Chacal; Rudly seul n'avait point de projet, mais il se réjouissait de tous ceux de ses frères, et, coiffé de son étrange bonnet hérissé, il se pavanait devant eux de la façon la plus divertissante.

Nous nous mîmes en marche, Frédéric paré de sa ceinture de peau de margai, Ernest un paquet de cordes sur l'épaule, Rudly avec son ornement de tête qui lui



donnait l'air d'un Caraïbe : tous armés d'un fusil, et Fritz seulement d'un arc et d'un carquois rempli de flèches; pour ma femme, elle s'était chargée d'un grand pot vide et d'un sac dans lequel elle comptait rapporter ses provisions. Turc et Billy ouvraient la marche : le premier gravement, car son formidable accoutrement tempérait quelque peu son agilité naturelle; sa compagne, qui n'avait point oublié ses piqûres, se tenait à une distance respectueuse. Maître Knips, c'était le nom que mes enfants avaient donné au petit singe en raison de sa petite

taille et de ses manières burlesques, maître Knips, dis-je, fut un peu déconcerté en voyant le dos de Turc couvert d'une quantité de dards ; il s'en consola pourtant en sautant lestement sur le dos de Billy, car il lui fallait absolument une monture. Il n'y eut pas jusqu'au beau flamant qui ne voulût aussi nous suivre ; mais, après avoir



quelque temps cheminé près de mes fils, dégoûté sans doute de leurs espièglerie, il les quitta et vint se placer sous la protection de ma femme, bien sûr de n'être pas tourmenté pendant le voyage.

La route que nous prîmes en remontant le ruisseau était des plus agréables : de grands arbres l'ombrageaient, un sol uni et couvert d'une herbe courte et touffue rendait la marche facile, et nous songions moins à aller en avant qu'à nous promener. Mes fils s'étaient dis-

persés de côté et d'autre suivant leur caprice; mais, quand nous fûmes hors du bois, la contrée me paraissant un peu découverte, j'allais rappeler mes enfants, quand je les vis accourir vers nous, et Ernest le premier en tête. « Papa, me cria celui-ci, hors d'haleine et la joie dans les yeux, papa, quelle trouvaille! » Et il me montrait une tige garnie de feuilles et de fleurs, et à laquelle pendaient de petites baies rondes et d'un vert clair. « Des pommes de terre! m'écriai-je; car la fleur, la feuille et ces petits fruits que je reconnus pour ceux de cette précieuse plante, ne me laissaient aucun doute; ô mes enfants! Dieu soit béni! nous ne manquerons plus de nourriture dans ce désert, puisque sa bonté y a fait croître la pomme de terre. Tu viens, cher enfant, d'assurer le salut de la colonie; mais où as-tu découvert ce trésor?

— Là-bas, derrière le bois, toute la plaine en est couverte. » Nous y courûmes tous avec l'impatience qu'on peut concevoir. Nous trouvâmes, en effet, un champ immense de pommes de terre, les unes déjà mûres, les autres encore en fleur; et celles-ci, malgré leur humble apparence, nous parurent plus belles que toutes les roses de la Perse. « Il faut convenir, mon cher Ernest! m'écriai-je ravi, que tu as fait là une heureuse découverte!

— C'était bien difficile! dit Rudly avec dépit: il n'y avait qu'à venir de ce côté pour la faire, et, si j'y fusse venu...

— Ne cherche point à diminuer le mérite de ton frère, dit la mère; car, quand tu aurais passé tout à travers ce champ, il n'est pas sûr que tu eusses reconnu les pommes de terre; tu n'es qu'un étourdi, Rudly,

tandis qu'Ernest réfléchit, observe, compare, et ce qu'il découvre est rarement dû au hasard.

— Eh bien, si je ne les ai pas découvertes le premier, c'est moi qui le premier les déracinerai ! » s'écria Rudly en riant aussitôt. Il se mit à fouiller la terre à deux mains avec une ardeur qui fut bientôt imitée par nous tous ; le petit singe même se mit de la partie, et l'on voyaitqu'il n'était pas novice à cette besogne, car, en un moment, le petit animal eut retiré une grande quantité des plus belles pommes de terre et des plus mûres. Nous en remplîmes tous nos gibecières, et nous continuâmes notre route vers Zeltheim.

La découverte que nous venions de faire était pour nous d'un prix inestimable : elle assurait notre subsistance à l'avenir et devait remplacer le pain, dont nous étions menacés d'être privés quand notre provision de biscuit serait épuisée. « Mes enfants, dis-je, ce nouveau bienfait de la Providence me rappelle un passage de l'Écriture bien applicable à notre situation. « Ils étaient « errants par le désert, dit le Psalmiste. Ils ne trou- « vaient aucun lieu habité, ils étaient affamés et altérés, « et leur âme leur défaillait ; alors, dans leur détresse, « ils ont crié vers l'Éternel, et le Seigneur les a ras- « sasiés. Il les a conduits dans le droit chemin. Louez « donc le Seigneur et le bénissez dans toutes ses œu- « vres ! »

— Oh ! oui, remercions Dieu de tout notre cœur, ajouta ma femme, pour cette nouvelle bénédiction. » Tous les enfants firent chorus, et même le petit Fritz, qui, se réjouissant fort de manger des pommes de terre à son souper, voulait qu'on fît une prière particulière au bon Dieu pour cette circonstance. Mon fils aîné lui

représenta avec beaucoup de douceur et de raison que cela n'était pas nécessaire, que Dieu tenait moins à la prière des lèvres qu'à celle du cœur, et que celle-ci consistait surtout à aimer le Seigneur et à obéir encore plus fidèlement à ses commandements.

« C'est très-bien parlé, mon cher Frédéric, dis-je à mon tour ; les bienfaits doivent réveiller notre amour, et l'amour conduit à l'obéissance, car comment voudrait-on affecter ce qu'on aime? »

Ces entretiens nous avaient conduits jusqu'au rocher d'où notre petit ruisseau s'échappait en cascade et avec un doux murmure. Nous retrouvâmes les grandes herbes, que nous traversâmes difficilement, et nous parvînmes, ayant les rochers à notre gauche et la mer à notre droite, un peu dans l'éloignement, à un endroit dont l'aspect était enchanteur.

Le mur du rocher offrait l'apparence d'une magnifique serre chaude d'Europe dont on aurait ôté les montants, si ce n'est qu'au lieu de gradins et de pots et de caisses, toutes les saillies étaient couvertes des plantes les plus rares et les plus variées, qui s'échappaient en profusion des anfractuosités du rocher. C'était la végétation du nouveau monde dans toute sa richesse : on voyait confondues dans un agréable mélange les plantes grasses aux tiges épineuses et les fleurs les plus délicates, la figue d'Inde aux larges palettes, l'aloès chargé de girandoles de fleurs blanches, le cactus, élevant ses tiges droites, comme des cierges garnis de fleurons couleur pourpre, les jasmins blancs et jaunes, les vanilles aux touffes odorantes jetant à travers les grands végétaux leurs festons élégants; plus loin, la serpentine laissait tomber le long des rochers ses longues

cordes souples et portant des houppes d'un rose vif. Mais ce qui nous réjouit le plus, ce fut de trouver là en abondance le roi des fruits, le précieux ananas. Nous



en mangeâmes plusieurs avec un plaisir infini, car nous ne connaissions encore ce fruit que par ses descriptions, et il nous parut en effet délicieux, tant par son parfum que par son agréable acidité. Ma femme, toujours attentive au bien-être de ses enfants, leur

recommanda de ne point manger avec tant d'avidité de ce fruit, de peur que sa crudité ne les rendît malades. Mais il était bien difficile d'arrêter mes petits gourmands, qui, ayant dressé maître Knips à cette récolte, se faisaient apporter par lui les ananas les plus gros et les plus mûrs sans courir le risque de se blesser avec les dards des arbustes épineux dont ils étaient entourés.

Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, j'avais fait une autre découverte : parmi les tiges épineuses des cactus et des aloès, je remarquai une grande plante dont les larges feuilles se terminaient en pointe, et qu'à son port, ainsi qu'à d'autres indices, je reconnus pour être le karatas, plante précieuse dont les feuilles fournissent du fil, la tige de l'amadou, et qui, broyée et jetée dans l'eau, sert d'appât au poisson et l'engourdit de manière qu'on peut le prendre à la main. « Mes enfants, m'écriai-je, voici qui vaut mieux encore que vos ananas ! Regardez cette belle plante : voyez quelles belles fleurs rouges ! ses feuilles ressemblent à celles de l'ananas ; mais combien elle lui est préférable par son utilité !

— Papa, quand elle portera du fruit, nous l'examinerons ! s'écrièrent les petits gloutons, tout entiers au plaisir de manger leurs ananas ; pour le moment nous ne connaissons rien de meilleur que celui-ci.

— Ah ! petits gourmands ! vous voilà bien comme le commun des hommes : vous ne savez juger les choses que sur les apparences, je vais vous convaincre par vos yeux de l'utilité de cette plante. Dis-moi, Ernest, comment allumerais-tu du feu si tu n'avais pas de pierre à fusil ?

— Oh ! je ferais comme les sauvages, je frotterais

deux morceaux de bois l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils s'allumassent.

— Moyen un peu long, et dont tu n'as pas encore essayé l'efficacité ; de plus, il faut pour cela certaine qualité de bois qui ne se trouve pas partout, au lieu qu'avec ma plante, que vous méprisez tant, j'aurai du feu en un moment; vous allez voir. »

Je rompis alors une des fortes tiges du karatas ; elle était creuse. J'en ôtai la moelle, et, ayant frappé au-dessus deux cailloux ensemble, il en jaillit des étincelles, et la paille prit feu à l'instant même. Mes fils furent émerveillés ; je leur dis ensuite les autres propriétés de cette plante, et ma femme surtout apprit avec grand plaisir qu'on pourrait en tirer du fil. « Quel bonheur pour nous, mon cher ami, me dit-elle toute ravie, que tu sois aussi instruit, et que tu aies lu avec attention ! Dans notre ignorance, nous aurions tous passé à côté de ce trésor sans en soupçonner la valeur.

— Vous aviez bien raison, mon père, le karatas l'emporte de beaucoup sur l'ananas ; mais à quoi peuvent servir, je vous prie, toutes ces autres plantes armées de longs dards et d'aiguilles, si ce n'est à estropier les gens?

— Tu juges encore en étourdi, mon cher Frédéric; chacun de ces végétaux a son utilité : les uns renferment des sucs ou des résines dont la médecine fait un usage journalier, les autres servent aux arts et à l'industrie. Le nopal ou raquette, par exemple, est un arbuste des plus intéressants. Il croît partout dans les terrains les plus arides; il sert de clôture aux champs, aux habitations; son fruit, qui est une espèce de figue, est, dit-on, très-sain et très-rafraîchissant. »

A peine avais-je prononcé ces derniers mots que Rudly, entraîné par la gourmandise, courut aussitôt pour cueillir les figues dont je venais de faire l'éloge; mais l'imprudent ne remarqua point qu'elles étaient, ainsi que toute la plante, couvertes de milliers de petites épines plus fines que les plus fines aiguilles, qui lui piquèrent cruellement les doigts. Il revint à moi en pleurant, frappant du pied, secouant ses pauvres mains: On se moqua un peu de sa précipitation gourmande, et quand je l'eus délivré de ces petits dards, je lui appris à ouvrir ce fruit avec les précautions convenables : à l'aide de mon couteau, je fendis la peau de la figue, et, de la pointe, en tenant le fruit fiché sur une petite baguette, j'écartai l'enveloppe épineuse, et le contenu succulent et d'une couleur vermeille se trouva excellent. Chacun aussitôt se mit à en préparer d'autres de la même manière, et ce fut un nouveau régal pour ma petite troupe. Pendant ce temps, je vis Ernest qui examinait une de ces figues avec une attention toute particulière. « O! mon papa, quelle chose singulière! voyez donc ces petits insectes rouges dont ce fruit est couvert : j'ai beau le secouer, je ne puis les faire tomber; ne serait-ce pas la cochenille? » En effet, je reconnus le précieux insecte, dont j'expliquai à mes fils la nature et l'emploi. « C'est avec cet insecte, leur dis-je, que se fait la belle et riche couleur appelé l'*écarlate;* on la recueille en Amérique, et les Européens la payent au poids de l'or. »

Nos enfants, rendus attentifs par tout ce qui précède, me firent encore une foule de questions sur toutes les plantes que nous rencontrions; il n'en était pas une dont ils ne voulussent connaître l'utilité ou les pro-

priétés. « Mes chers amis, leur dis-je, il n'y a que Dieu qui sache dans quel but il a créé tant de choses qui nous semblent bonnes, mauvaises ou inutiles. Ce que nous en avons pu découvrir par l'expérience et l'étude n'en est encore qu'une bien faible partie : mais il est raisonnable de croire que rien n'est tombé des mains du Créateur sans raison suffisante, et qu'il n'a donné l'être ni à une plante ni à un animal sans lui assigner en même temps une fonction nécessaire dans l'ordre admirable de la création. »

Tout en discourant ainsi sur les merveilles de la nature et sur la nécessité d'augmenter ses connaissances par l'observation et la réflexion, nous arrivâmes au ruisseau du Chacal ; nous le traversâmes en nous aidant des larges pierres dont il était parsemé, parce que notre pont était beaucoup plus loin, et nous arrivâmes à Zeltheim. Tout s'y trouvait dans le même ordre, et chacun s'occupa aussitôt de faire ses provisions. Frédéric courut aux munitions. Je défonçai le tonneau de beurre, ma femme et le petit Fritz en emplirent le seau de fer-blanc. Ernest et Rudly étaient allés dans la baie pour tâcher d'attraper les oies et les canards ; mais, ces volatiles abandonnés à eux-mêmes étant devenus un peu sauvages, les petits garçons auraient eu grand'peine à s'en emparer si Ernest n'eût imaginé un piége pour y parvenir : il coupa de petits morceaux de fromage qu'il attacha à de longues ficelles dont son frère et lui tenaient l'autre bout, et jeta cet appât sur l'eau. Aussitôt que les oisons et les canards virent le fromage, ils se jetèrent dessus et avalèrent gloutonnement le morceau et la ficelle qui le retenait. Les deux garçons la tirèrent alors à eux, et amenèrent ainsi à bord les oisons re-

belles, qui furent aussitôt liés par les pattes et mis hors d'état de s'enfuir. Je ne pus m'empêcher de trouver l'invention fort divertissante, quoiqu'il fallût user de précaution pour retirer la ficelle de l'œsophage de ces gloutons : on la coupa tout près du bec; de cette manière, on ne risqua point de les incommoder. Nous fîmes également une nouvelle provision de sel, et, comme nos sacoches contenaient déjà des pommes de



terre, on plaça la plus lourde sur le dos de Turc, que l'on débarrassa de son armure. Nous attachâmes les deux oies et les deux canards, malgré leurs cris, sur nos gibecières; je me chargeai en outre du seau plein de beurre, trop pesant pour ma femme; et, après avoir remis toutes choses en place et avoir fermé l'entrée de notre tente, nous nous remîmes en marche dans un équipage encore plus burlesque que la dernière fois. Les oiseaux aquatiques, arrachés à leurs nids de roseaux, faisaient de bruyants et discordants adieux à la baie de Zeltheim ; la voix grave de nos dogues y répondait, et nos éclats de rire s'y mêlaient de temps en

temps. Tout cela formait un joyeux tumulte qui dura tout le long de la route et nous fit trouver nos fardeaux moins pesants. Nous reprîmes le chemin de Falkenhorst par le pont de Famille, et nous ne tardâmes pas à arriver au gîte.

Ma femme alluma aussitôt du feu et prépara les pommes de terre pour notre souper ; ensuite elle alla traire la vache et les chèvres. Pendant ce temps, j'avais mis les volatiles en liberté et les avais établis sur les bords de notre ruisseau, après avoir pris la précaution de leur couper les grandes plumes des ailes pour les empêcher de s'envoler. Bientôt nous rassemblâmes tout ce que nous avions d'ustensiles de table ; un grand plat de pommes de terre servi tout fumant, une terrine de lait, du beurre salé et du fromage firent les frais de ce repas, que la fatigue et la bonne humeur nous firent trouver délicieux.

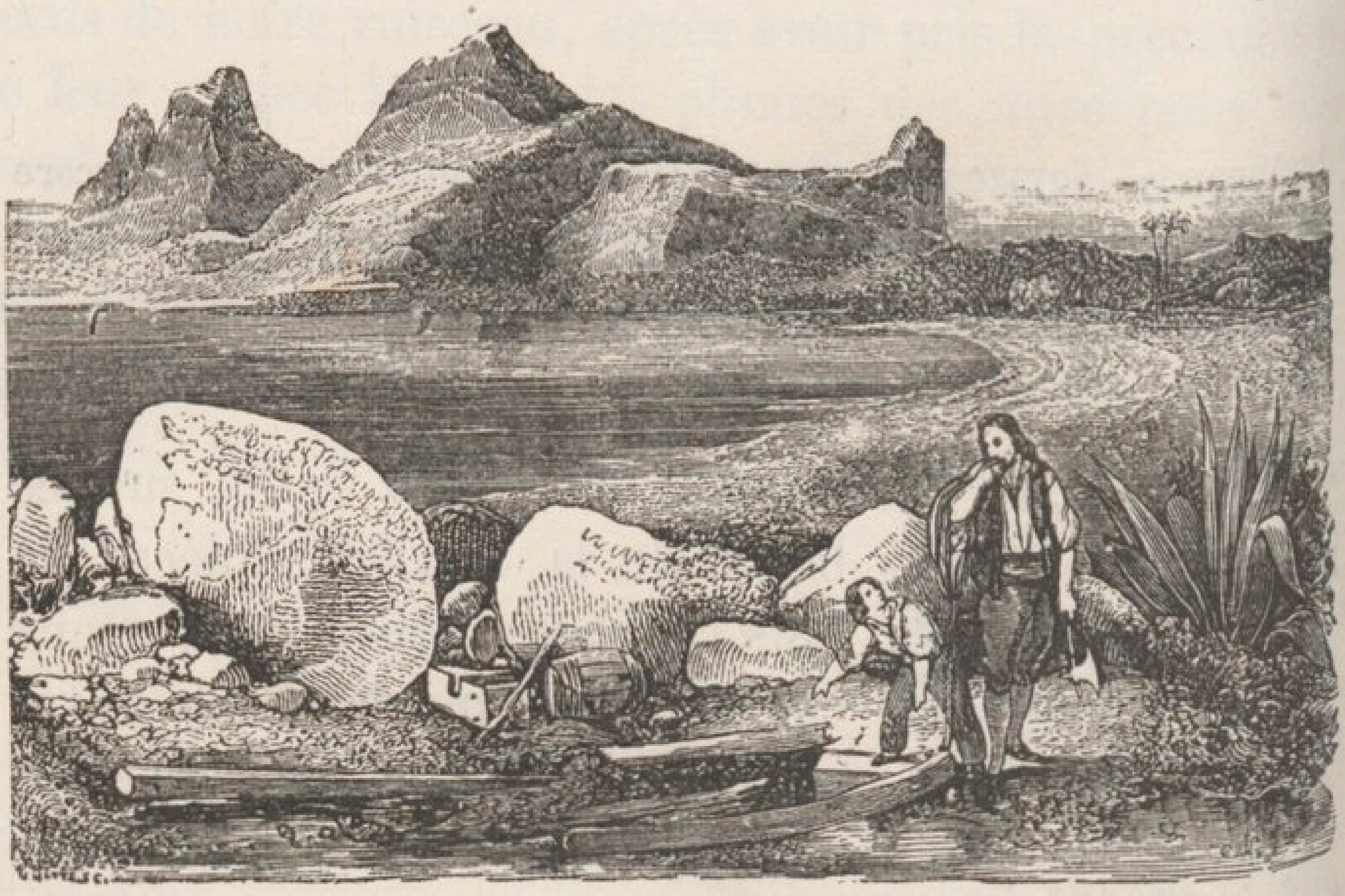
Nous fîmes ensuite la prière du soir, dans laquelle nous n'oubliâmes point de remercier Dieu pour les nouveaux bienfaits que nous tenions de sa bonté, et nous allâmes chercher dans notre tente de feuillage le repos de la nuit.

CHAPITRE III

Le traîneau. — Voyage au navire. — Le radeau et la tortue. — Encore un voyage au navire. — La pinasse. — Exercices gymnastiques. — Nouvelles découvertes. — L'arbre à cire. — Le caoutchouc.

J'avais remarqué la veille, sur les bords de la mer, des pièces de bois courbées, débris de quelque chaloupe, qui me semblaient propres à la construction d'un traîneau que je voulais faire pour amener de Zeltheim à Falkenhorst nos tonnes, nos caisses de provisions, qu'à l'aide de nos faibles bras, ni même avec le secours de notre âne, on n'aurait pu y transporter. Dès le matin je me levai sans bruit, et, ayant éveillé Ernest, que je voulais emmener avec moi, d'abord pour accoutumer cet enfant naturellement un peu paresseux à vaincre le sommeil, ensuite parce que Frédéric me semblait plus propre à défendre la famille pendant mon absence, nous descendîmes tout doucement de l'arbre ; et, laissant tous les autres encore plongés dans le sommeil,

nous détachâmes le baudet de son râtelier, et nous nous mîmes gaiement en route. Nous arrivâmes en peu de temps au bord de la mer, but de notre expédition matinale. Je n'eus pas de peine à trouver parmi les débris amoncelés sur le sable ceux qui étaient propres à mon projet; nous les liâmes ensemble avec des cordes dont nous nous étions munis pour cela, et nous attelâmes notre âne à ce fardeau, que le brave animal se mit à traîner



avec beaucoup de complaisance. Pour compléter le chargement, nous plaçâmes au milieu une caisse que nous avions trouvée échouée sur le sable, et nous reprîmes le chemin de Falkenhorst, mon fils conduisant le baudet par la bride, et moi aidant à la marche en soulevant avec un levier le train de bois quand il se rencontrait quelques pierres ou quelque accident de terrain.

En arrivant au logis, ma femme me fit quelques reproches sur mon départ clandestin ; mais, en voyant le résultat de notre voyage, et l'espoir surtout d'avoir bien-

tôt un traîneau qui lui apporterait tout ce dont manquait encore notre nouvel établissement, elle s'apaisa ; j'ouvris alors la caisse que nous avions trouvée : elle ne contenait rien que des habits de matelots et quelque peu de linge tout pénétré d'eau de mer ; mais ces objets firent grand plaisir à ma femme, qui prévoyait l'instant où nous aurions besoin de renouveler nos vêtements.

Pendant mon absence, mes deux fils, Frédéric et Rudly, avaient fait la chasse aux ortolans ; mais, moins adroits ou moins heureux que leur frère, ils n'avaient pas abattu trois ou quatre douzaines d'oiseaux, et ils avaient consommé une quantité considérable de poudre. Je leur fis à ce sujet l'observation qu'une telle prodigalité était fort imprudente dans notre situation, puisque nous ne pourrions renouveler ces munitions, qui devaient servir plus encore à notre défense qu'à nous procurer du gibier. Pour y suppléer, je leur appris à faire des collets et d'autres lacs pour prendre les oiseaux au piége, et les fils que nous avions tirés la veille de notre nouvelle conquête, le karatas, nous servirent merveilleusement à cet usage. Chacun se mit aussitôt en besogne, et, tandis que ma femme et les deux plus jeunes de mes fils étaient occupés à cette besogne, je m'occupai, avec les deux autres, de la construction de mon traîneau. Nous interrompîmes ces divers travaux pour prendre notre repas, lequel se composait des oiseaux tués le matin, d'une bonne soupe au lait, et d'un fromage blanc que ma femme nous avait préparé, ce qui fut un grand régal pour la famille.

Après le dîner, Rudly, étant monté sur notre arbre pour y placer les lacets qu'il venait de confectionner, en redescendit peu de temps après et m'apporta l'heu-

reuse nouvelle que les pigeons, qui semblaient avoir adopté cet arbre pour colombier, commençaient à établir des nids sur les branches, et que certainement ils allaient faire des petits. « Je n'ai pas voulu y tendre mes collets, ajouta Rudly, parce que les pauvres colombes pourraient bien venir s'y prendre ; si vous voulez, papa, nous tirerons quelques coups de fusil là-haut pour en éloigner les autres oiseaux, et nous tendrons nos filets ailleurs. »

J'approuvai les réflexions de Rudly, en ajoutant que pourtant, même pour écarter les ennemis de ses pigeons, il ne faudrait pas prodiguer la poudre.

« Mais, papa, dit alors le petit Fritz, est-ce que vous ne feriez pas bien d'en semer tout un champ, comme celui des pommes de terre? alors vous ne craindriez plus d'en manquer. »

Cette naïveté fut accueillie par de grands éclats de rire, qui déconcertèrent un peu le pauvre petit, qui croyait avoir trouvé un excellent moyen de nous tirer d'embarras.

« Tu ne sais donc pas, petit, dit Ernest, que la poudre n'est pas une graine, et qu'elle ne se sème point ?

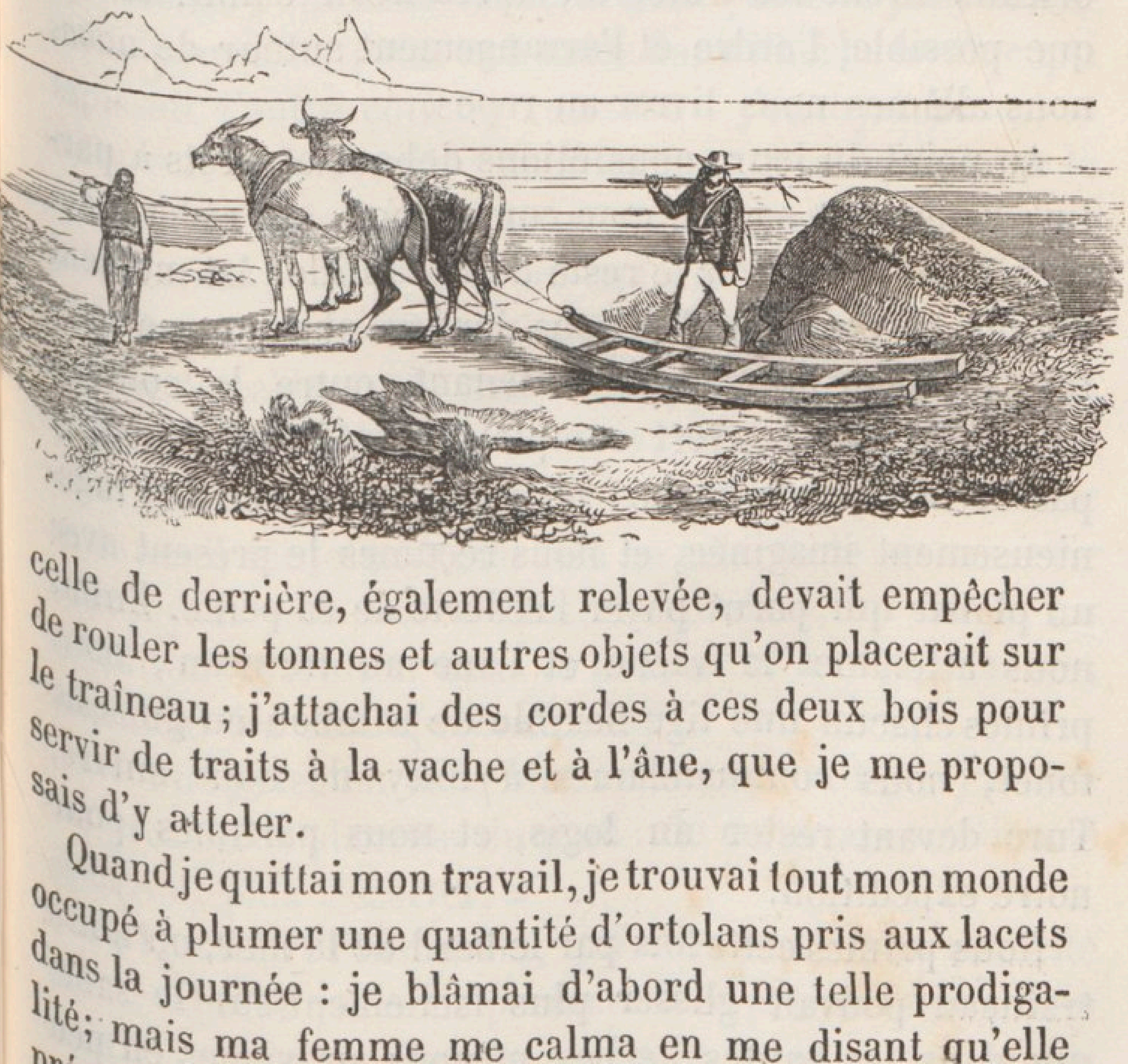
— Comment veux-tu qu'il le sache! lui dis-je ; mais toi-même pourrais-tu dire ce que c'est que la poudre?

— Je sais qu'elle se fabrique : comment, je ne puis le dire positivement ; je pense que c'est un composé de charbon, parce qu'elle est noire, et de soufre, parce qu'en brûlant elle en a l'odeur.

— Ajoute du salpêtre, qui en est la base : ce dernier, combiné avec du charbon réduit en poudre, s'enflamme facilement et dégage d'une manière extraordinaire et rapide l'air qu'il contenait; le soufre, qui sert à lier le

tout, concourt également à cet effet. » Cette solution me conduisit à expliquer à mes fils, tant bien que mal, la théorie de la combustion, ou du moins à leur en donner des notions assez simples pour être comprises par eux.

A la fin de cette journée, mon traîneau fut terminé. deux pièces de bois courbées et liées entre elles par quatre traverses suffirent à sa construction ; la partie antérieure présentait comme des espèces de cornes, et



celle de derrière, également relevée, devait empêcher de rouler les tonnes et autres objets qu'on placerait sur le traîneau ; j'attachai des cordes à ces deux bois pour servir de traits à la vache et à l'âne, que je me proposais d'y atteler.

Quand je quittai mon travail, je trouvai tout mon monde occupé à plumer une quantité d'ortolans pris aux lacets dans la journée : je blâmai d'abord une telle prodigalité ; mais ma femme me calma en me disant qu'elle préparait ces oiseaux pour les conserver, d'après mes indications, dans du beurre, quand ils auraient subi une première cuisson. « Et maintenant, ajouta-t-elle,

que, grâce à toi, nous avons un moyen de transport, il faut que vous alliez me chercher le reste de notre tonne de beurre au magasin. Ernest m'a dit que l'ortolan était un oiseau de passage, il faut donc profiter du moment où les ortolans abondent pour en faire une provision que nous trouverons plus tard avec plaisir. »

Il n'y avait rien à répliquer, et il fut résolu que le lendemain, de bonne heure, nous irions à Zeltheim. En attendant, nous fîmes un souper délicieux dont ces gras oiseaux firent les frais, et, après avoir établi, autant que possible, l'ordre et l'arrangement autour de nous, nous allâmes nous livrer au repos.

Au point du jour, nous étions debout et prêts à partir ; Ernest fut encore mon compagnon, et Frédéric demeura pour protéger le reste de la famille. Au moment du départ, mon fils aîné nous donna à chacun une ceinture en peau de margai contenant, outre le couteau de chasse, un couvert complet et un anneau pour y passer une petite hache ; je trouvai la chose fort ingénieusement imaginée, et nous reçûmes le présent avec un plaisir qui parut payer Frédéric de sa peine. Enfin, nous attelâmes la vache et l'âne au traîneau ; nous prîmes chacun une tige flexible de bambou en guise de fouet, nous commandâmes à Billy de nous suivre, Turc devant rester au logis, et nous partîmes pour notre expédition.

Nous prîmes cette fois par le bord de la mer, où notre traîneau pouvait glisser plus facilement sur le sable que dans les hautes herbes, et nous arrivâmes en peu de temps au pont de Famille, et de là à Zeltheim. Après avoir dételé nos bêtes, nous procédâmes au chargement du traîneau. Nous y plaçâmes la tonne de beurre,

devenue moins lourde par les profondes excavations qu'on y avait déjà faites, la provision de fromage et de biscuit, tout le reste de nos outils, de la poudre, du plomb, et la cotte d'armes de peau de hérisson que nous y avions laissée ; enfin, nous entassâmes sur notre traîneau tout ce qui nous parut être de quelque utilité.

Pendant que cette besogne nous occupait tous deux, nos bêtes de trait s'étaient écartées, et, guidées par l'instinct, elles avaient quitté le lieu aride où nous nous trouvions : l'âne et la vache avaient passé le pont de Famille pour aller pâturer à l'aise dans l'herbe touffue qui tapissait l'autre côté du ruisseau : j'envoyai Ernest et Billy à leur poursuite ; en attendant, je cherchai sur le bord de la baie une place commode pour me baigner ; je ne tardai pas à trouver un endroit où, les eaux s'avançant entre les rochers, ces derniers formaient comme autant de cabinets de bain ; j'attendis que mon fils eût ramené les fugitifs, et, en le voyant reparaître, je lui criai de loin de les attacher à un pieu auprès de la tente et de venir me joindre ; au lieu de cela, je le vis accourir tout joyeux vers moi. « Mais, mon enfant, lui dis-je, tes bêtes vont retourner dans le pré ; si tu ne les attaches, comment les rattraperons-nous ?

— Oh ! je les en défie bien ! me répondit-il ; j'ai ôté les premières planches du pont : de cette façon, elles ne pourront plus s'écarter. »

Je louai fort l'invention, qui nous mettait en sécurité à leur sujet et qui nous permettait de prendre notre bain tout à notre aise. Ernest en sortit le premier ; je lui avais dit de prendre les sacoches de notre âne et d'aller les remplir de sel, dont je voulais aussi rapporter une bonne provision ; en effet, il se rendit au rocher au pied

duquel il en avait déjà ramassé. Il y avait quelque temps qu'il s'était éloigné et j'achevais de m'habiller, quand j'entendis la voix de mon fils qui m'appelait à son aide. « Papa, venez vite! un poisson énorme, je n'en suis plus maître, il va briser ma ligne!... » Je courus de ce côté, et je trouvai mon fils qui, après avoir rempli ses sacoches de sel, avait jeté sa ligne à l'extrémité de la pointe de terre qui s'avançait dans les eaux du ruisseau; le pauvre garçon, couché à plat ventre, les bras tendus, retenait de toutes ses forces un gros poisson pris à l'hameçon, et dont les violentes secousses menaçaient d'entraîner le pêcheur dans le courant. Je pris aussitôt la ligne d'une main ferme, et, ayant un peu relâché le poisson pour l'amener plus sûrement à moi, je le tirai vers une plage d'eau d'où, une fois entré, il ne put plus ressortir : c'était un saumon d'au moins quinze livres. Nous le tuâmes d'un coup de hache sur la tête. « Voilà une excellente chose à rapporter à notre ménagère, dis-je, tout enchanté de cette capture, et je te sais bien bon gré, mon cher fils, d'avoir songé à prendre ta ligne. » Ernest, encouragé par cet éloge, me raconta alors comment cette idée lui était venue la dernière fois en voyant cet endroit fourmiller de poissons, et me montra ensuite une douzaine de petits poissons qu'il avait pris avant que le saumon mordît à l'hameçon. Pour rapporter notre pêche en bon état à Falkenhorst, je vidai tous ces poissons et les frottai de sel, car la chaleur était très-grande. Nous plaçâmes le tout dans une caisse sur notre traîneau ; et, après avoir attelé nos animaux, bien reposés, nous reprîmes la route de Falkenhorst.

A moitié chemin à peu près et en côtoyant les grandes herbes, Billy nous quitta, et ses aboiements firent partir,

à quelque distance de nous, un animal singulier qui semblait plutôt sauter que courir. Quelque promptitude que j'eusse mise à armer mon fusil, l'allure irrégulière de la bête déconcerta la justesse de mon œil ; je fis feu et manquai mon but. Ernest, qui avait eu le temps de se préparer, visa à son tour et fut plus heureux que moi, car il abattit l'animal au moment où celui-ci allait s'enfoncer de nouveau dans les grandes herbes. Nous



courûmes avec empressement sur la place, et nous trouvâmes là un gibier d'une étrange structure. C'était un animal de la grosseur d'une brebis; il avait la tête et la fourrure d'un rat, des oreilles plus grandes que celles du lièvre, une poche sous le ventre comme le sarigue, la queue grosse, ronde et forte comme celle du tigre ; les jambes de devant, armées d'ongles très-forts, étaient courtes et comme si elles n'eussent pas acquis tout leur développement; enfin, celles de derrière, comme des échasses et de la plus singulière conformation. Nous ne pûmes d'abord deviner à quel genre appartenait cet ani-

mal : mais Ernest, tout fier de son heureuse adresse, songeait alors moins à la science qu'au plaisir d'avoir abattu ce beau gibier. « Oh ! que je suis content ! quelle belle chasse ! comme mes frères vont être étonnés ! que va dire maman ? » et mille autres exclamations témoignant de sa joie. Pourtant nous procédâmes ensuite méthodiquement pour reconnaître l'animal ; nous examinâmes la forme de ses dents, celle de ses pattes. « Il tient par les premières à la famille des rongeurs, à celle des sauteurs par les dernières, et, par la poche qu'il a sous le ventre, à celle des sarigues, » observa Ernest. Ce mot sauteur me mit sur la voie. « Ce doit être, dis-je alors, cet animal de la Nouvelle-Hollande appelé le kanguroo ; il n'est pas étonnant que nous n'ayons pu le classer au premier aspect, car il est peu connu encore ; mais il faut que celui-ci soit d'une espèce bien plus grande que celle dont parle le capitaine Cook, que ce célèbre navigateur n'a rencontrée qu'à la Nouvelle-Hollande.

— Va pour le kanguroo ! s'écria Ernest ; mais, papa, il faut prendre garde de gâter la peau : nous en tirerons une belle fourrure pour mettre sous les pieds de maman ! »

En conséquence, nous liâmes notre bête par les quatre pattes, et ayant passé un bâton à travers, nous la portâmes, avec beaucoup de peine, il est vrai, jusque sur notre traîneau, après avoir pris la précaution de vider l'animal et d'en saler l'intérieur, pour le conserver intact jusqu'à notre arrivée. Ce surcroît à la charge du traîneau ne parut pas d'abord du goût de notre attelage ; mais, quelques poignées d'herbe fraîche et parsemée de sel lui ayant rendu un peu de courage, il se mit en

marche avec tant d'ardeur que nous arrivâmes en peu de temps à Falkenhorst.

Ma femme avait employé le temps de notre absence à laver le linge et les habits de ses enfants : elle avait trouvé pour les remplacer les vêtements de matelots dont était remplie la caisse que je lui avais apportée quelques jours auparavant : et, quoique ces habits ne fussent guère en rapport avec l'âge et la taille de ses fils, cependant elle avait préféré les voir s'affubler d'une manière un peu ridicule à l'inconvénient de les laisser aller tout nus. Nous fûmes accueillis à notre arrivée par des cris de joie auxquels nous répondîmes par de grands éclats de rire. La vue de nos petits bambins ainsi accoutrés nous parut grotesque ; quand nous en connûmes la raison, nos ris cessèrent et nous commençâmes à étaler toutes les richesses que nous rapportions de notre excursion. Le beurre, les provisions, et surtout le poisson, enchantèrent ma femme ; la vue de l'animal étrange attirait l'admiration de tous. Cependant un peu de jalousie semblait percer dans les compliments que Frédéric faisait à Ernest sur son adresse ; toutefois il fut assez maître de lui pour n'en rien laisser paraître à d'autres yeux moins clairvoyants que ceux d'un père ; il félicita Ernest d'assez bonne grâce, mais il ne put s'empêcher de me demander la faveur de m'accompagner à son tour lors de ma première expédition.

« De tout mon cœur, lui dis-je, cher fils, quand ce ne serait que pour te récompenser d'avoir su vaincre un mauvais sentiment vis-à-vis de ton frère. J'ai tout vu, et je te tiens compte de tes efforts. Cependant je dois te faire observer qu'en te laissant ici pour protéger ta mère et tes jeunes frères je te donne une marque

de confiance qui t'honore un noble cœur trouve dans l'accomplissement de son devoir la joie la plus pure, et il sait lui sacrifier tous ses penchants. Je te loue donc, mon cher Frédéric, d'avoir su résister à ton entraînement pour la chasse et d'être resté fidèlement au poste où je t'avais placé ; demain, tu viendras avec moi ; mais notre expédition sera plus importante, car, ajoutai-je plus bas, parce que je ne voulais pas que ma femme m'entendît, je médite une course au vaisseau, et j'ai besoin de toi pour cela. »

Cette promesse ramena la sérénité sur le front de Frédéric ; nous procédâmes ensuite à l'arrangement de tout ce que nous avions apporté, nous replaçâmes nos bêtes dans leurs étables, on leur distribua du sel et de l'herbe fraîche, ce qui fut pour toutes un grand régal ; ma femme prépara une partie du poisson pour notre dîner, le reste fut salé et mis en réserve. Après le dîner, je m'occupai à dépouiller le kanguroo ; mais cette besogne ne put être achevée le jour même. Je suspendis l'animal au frais, et remis au lendemain pour en préparer les chairs au moyen du sel et de la fumée. Le soir arriva : un excellent souper, composé de pommes de terre, de poissons et d'ortolans cuits dans leur graisse, nous réunit autour de la grande table, et, après avoir rendu grâce à Dieu pour les bienfaits que nous en avions encore reçus dans cette journée, nous remontâmes tous, le cœur joyeux, dans notre lit de verdure, où nous ne tardâmes pas à goûter un doux et profond sommeil.

Au premier chant du coq je quittai mon hamac, et, avant d'éveiller les enfants, je descendis, un peu inquiet, en songeant que le kanguroo, attaché à une branche d'arbre, pourrait bien donner à nos chiens l'envie

d'en goûter avant nous. Je ne m'étais point trompé : en approchant, le grognement de nos deux camarades me fit connaître qu'ils étaient déjà à la besogne ; en effet, ils étaient parvenus, en sautant, à saisir la tête de l'animal, et ils la dévoraient à belles dents.

« Ah ! ah ! impudents maraudeurs, je vais vous apprendre, dis-je en m'approchant armé d'un jonc pliant, à respecter ce qui ne vous a pas été dévolu ! » Je leur appliquai quelques coups sur le dos, et mes deux gloutons, quittant avec regret leur proie, s'enfuirent en poussant des hurlements affreux, et se cachèrent dans le coin le plus obscur de notre étable.

Tout ce bruit éveilla ma femme, qui descendit aussitôt, fort alarmée. Quand elle sut de quoi il s'agissait, elle se tranquillisa et ne put disconvenir que j'avais eu raison de châtier ces gourmands ; mais, toujours bonne et pleine de compassion, je la vis se glisser du côté où les pauvres chiens s'étaient réfugiés, et leur donner quelques reliefs du souper en guise de consolation.

Cependant je m'étais mis à dépouiller le kanguroo de sa belle peau, en prenant toutes les précautions possibles pour ne point la gâter. Cette besogne, longue et difficile, me conduisit jusqu'à l'heure du déjeuner ; mes enfants s'étaient levés : les uns et les autres s'employaient à différents offices autour de leur mère, qui bientôt nous appela tous pour le repas du matin. Je demandai la permission d'aller me laver et changer de vêtements, car l'opération que je venais de faire m'avait couvert de sang, et je faisais peur à voir.

Nous déjeunâmes ensuite ; j'annonçai la nouvelle expédition que nous allions tenter, et dis à Frédéric de tout préparer pour le départ ; ma pauvre femme en vit

les apprêts avec tristesse; mais elle se résigna, comme de coutume, à ce qu'elle ne pouvait empêcher.

Au moment de partir, je remarquai qu'Ernest et Rudly s'étaient éloignés depuis quelque temps; je les appelai, et je commençais à m'alarmer de cette absence, quand la mère, en me disant que sans doute ils étaient allés chercher des pommes de terre, dont la provision commençait à manquer, calma mes inquiétudes. Cependant je la chargeai de faire une réprimande à ses fils lorsqu'ils seraient de retour, car ils ne devaient point s'éloigner ainsi de nous sans nous en avertir.

Après de tendres adieux et avoir engagé ma pieuse Élisabeth à mettre toute sa confiance en Dieu, qui nous avait protégés jusqu'alors avec tant de bonté, nous prîmes, Frédéric et moi, le chemin de Zeltheim, sans autres bagages que nos armes, sans lesquelles nous ne marchions jamais. Nous avions déjà quitté le bois, et nous approchions du ruisseau du Chacal, quand, à notre grande surprise, nous vîmes sortir d'un fourré et accourir vers nous, avec de grands cris de joie, maître Ernest et maître Rudly : ils nous avouèrent que, lorsqu'ils avaient entendu parler du projet d'aller au navire, ils s'étaient écartés avec le dessein de nous rejoindre et de nous accompagner dans cette expédition, dont ils se promettaient le plus grand plaisir.

Je reçus mes petits drôles d'un air assez sévère, et je n'accueillis point du tout leur espoir. « Si vous m'eussiez fait cette demande à Falkenhorst, leur dis-je, peut-être aurais-je permis à l'un de vous de nous suivre; maintenant cela est impossible, car votre mère est seule, et, si elle ne vous voyait pas revenir d'ici à peu de temps, jugez combien elle aurait d'inquiétude à votre sujet!

Vous avez agi comme des étourdis, il faut en subir la peine : vous allez retourner au plus vite à Falkenhorst, et vous avouerez votre escapade à votre mère; vous lui direz en même temps que, vu la besogne que nous aurons là-bas, il est probable que nous ne reviendrons pas aujourd'hui; mais qu'elle n'ait aucune inquiétude à notre sujet, parce que j'ai pris toutes les précautions convenables pour cela. »

Mes deux gamins écoutaient cet arrêt la tête basse et d'un air assez confus. « Afin que votre voyage si loin du logis ne soit pas inutile, ajoutai-je, vous allez prendre un détour, et revenir par la plaine aux pommes de terre; vous en remplirez vos sacs et les porterez au logis; mais ne vous amusez pas trop longtemps; songez que votre mère s'alarme facilement. Soyez là avant midi. » Ils me le promirent, et, le cœur un peu gros, ils se disposaient à nous quitter, lorsque je dis à Frédéric de donner à Ernest sa montre d'argent, afin qu'ils ne laissassent pas s'écouler le temps sans s'en apercevoir, et je promis à Frédéric de lui en donner une d'or quand nous serions sur le navire, car je savais qu'il y en avait une caisse pleine. Cet arrangement et la joie de posséder une montre consola un peu mes petits garçons; ils s'éloignèrent en me promettant d'être dociles à mes recommandations. Nous nous rendîmes aussitôt à l'endroit où notre bateau de cuves était amarré, nous y entrâmes, et, après l'avoir détaché du rivage, nous le poussâmes à l'aide de longues perches jusque dans le courant du ruisseau, qui, vu sa violence, nous porta rapidement presque sous le ventre du navire échoué.

Mon premier soin, après avoir attaché notre em-

barcation, fut de m'occuper à établir un autre moyen de transport que celui de mon bateau, devenu insuffisant pour tout ce que je voulais emporter cette fois, qui, selon toute vraisemblance, devait être la dernière. Frédéric ouvrit un avis, auquel je me rangeai; il me rappela que les sauvages construisaient des espèces de radeaux très-solides en liant seulement des troncs d'arbres sur des peaux façonnées en forme d'outres et gonflées d'air, lesquelles soutenaient ainsi les plus lourds fardeaux à la surface de l'eau. Nous n'avions point d'outres, il est vrai, mais une grande quantité de tonnes vides, qui, par conséquent, pleines d'air, devaient nous en tenir lieu. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre : les tonnes, au nombre de douze, bien bouchées, furent jetées à l'eau, entre le corps du bâtiment et notre bateau; de longues planches furent posées sur ces tonneaux flottants, que nous avions préalablement réunis l'un à l'autre par des cordes et quelques pièces de bois; nous élevâmes tout autour un bord en planches d'environ deux pieds, et nous obtînmes ainsi un radeau solide et capable de transporter toutes sortes d'objets.

La journée tout entière s'était écoulée à ce travail, et nous l'avions à peine interrompu pour manger à la hâte un morceau de viande froide dont notre ménagère avait garni nos sacs de chasse. Épuisés de fatigue, dès que la nuit fut venue, nous nous retirâmes dans la chambre du capitaine, non sans avoir visité tout le navire et nous être assurés qu'aucun péril imminent ne nous menaçait pour cette nuit; nous la passâmes délicieusement, couchés sur des matelas élastiques, dont nos incommodes hamacs nous avaient fait perdre le souvenir.

Au point du jour, après avoir remercié la Providence, qui avait daigné protéger notre sommeil et réparer nos forces, nous nous levâmes pleins d'ardeur, et nous nous mîmes à charger notre radeau.

Nous commençâmes à emporter tout ce qui était dans la chambre que nous avions habitée. Je pensais que ma femme serait bien contente de retrouver ainsi les objets qui nous avaient appartenu; nous visitâmes tous les recoins du navire, détachant, à l'aide du marteau et des tenailles tout ce qui pouvait s'enlever : meubles, coffres, jusqu'aux fenêtres, aux portes; tout fut de bonne prise, parce que tout cela pouvait un jour nous devenir utile. Quoique les gens du navire eussent emporté avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux, nous trouvâmes encore de grandes richesses, des caisses de bijouterie, des sacs pleins de pièces d'or et d'argent, et nous étions d'abord tentés de nous en emparer : mais des objets d'un intérêt plus réel l'emportèrent. Je permis seulement à Frédéric de prendre parmi les bijoux quelques montres, tant pour remplacer la sienne que pour en faire présent en temps et lieu à mes autres enfants. Les caisses du charpentier, celles de l'armurier, remplies de tous les outils imaginables, nous parurent bien préférables à ces brillantes bagatelles, à ces stériles richesses; je préférai surtout une petite caisse contenant des plants, enracinés et soigneusement emballés dans de la mousse, de nos arbres fruitiers d'Europe, que l'on portait aux colonies. Je reconnus avec joie, parmi les précieux arbrisseaux, des poiriers, des pommiers, des orangers, des amandiers, des pêchers, des pruniers, des châtaigniers, enfin quelques ceps de vigne; nous les transportâmes sur le radeau, ainsi que

plusieurs sacs de grains, tels que maïs, avoine, pois, lentilles, plusieurs machines ; car, le chargement du navire ayant été destiné à des colons, il s'y trouvait une foule de choses qui nous devenaient précieuses : ainsi une pierre à aiguiser, tout l'attirail d'un forgeron, une charrue et des instruments aratoires; du plomb, du fer, du cuivre, en quantité. Nous ajoutâmes à toutes ces richesses un grand filet à pêcher, la boussole du bâtiment avec sa boîte, un harpon avec deux dévidoirs garnis de leurs cordes, et dont on se sert pour la pêche de la baleine; ils se trouvaient avec le filet. Frédéric me demanda de prendre ce harpon et d'attacher l'un des dévidoirs à l'avant de notre bateau de cuves, afin d'être en mesure de harponner un requin s'il s'en présentait encore un sur notre route.

Il y avait encore bien des choses à prendre sur le bâtiment; mais nos deux embarcations commençaient à en avoir assez, et il eût été imprudent de les charger davantage. Avant de partir, nous attachâmes solidement le radeau au bateau de cuves; nous déployâmes la voile, et, disant adieu au pauvre navire dépouillé, nous commençâmes à ramer péniblement vers la côte.

Le vent ne tarda pas à s'élever, et, en gonflant notre voile, il allégea notre travail. Toutefois nous avancions lentement : la masse flottante que nous traînions à la remorque retardait notre marche. Depuis un moment, Frédéric, penché en avant, regardait avec attention un corps étrange qui semblait flotter à la surface de l'eau. Il me cria de dériver un peu de côté, afin qu'il pût s'assurer de ce que c'était. J'effectuai, au moyen du gouvernail, le mouvement qu'il désirait; mais dans l'instant j'entendis siffler la corde du dévidoir, et notre bateau

reçut une forte secousse, suivie d'une plus forte encore.

« Au nom du ciel! m'écriai-je, que fais-tu donc? nous allons sombrer!...

— Je l'ai touchée! je la tiens! cria à son tour le jeune homme ; elle ne nous échappera pas!...

— Mais qu'est-ce donc?

— Une tortue, mon père, une énorme tortue! je lui ai jeté le harpon, et avec tant de bonheur, que je la tiens par le cou. »

En effet, je vis briller au loin le manche du harpon, et la tortue blessée fuir rapidement en nous entraînant à sa suite, au moyen de la corde attachée au bateau. J'abattis aussitôt la voile, et courus à l'avant pour couper cette corde d'un coup de hache et laisser aller la tortue où elle voudrait; mais Frédéric me conjura de n'en rien faire, en m'assurant qu'il n'y avait nul danger et que lui-même couperait la corde s'il en était besoin. J'y consentis, quoique avec peine : je voyais notre embarcation entraînée rapidement par l'animal, auquel la douleur prêtait de nouvelles forces ; mais, comme nous allions ainsi à la côte, je m'appliquai alors, au moyen du gouvernail, à bien tenir mon bateau en droite ligne, afin qu'une secousse de côté ne m'exposât pas à le voir chavirer, et je me résignai.

Au bout de quelques minutes, notre conductrice changea de direction et parut vouloir gagner la haute mer. Ce n'était pas notre compte. J'étendis alors la voile, et, comme le vent soufflait à la côte, cela augmenta la résistance. La tortue reprit sa première route et se dirigea de nouveau vers la terre; remorqués par elle, nous franchîmes tout d'un trait le courant; remontant un peu à gauche, nous allâmes aborder dans les environs

de Falkenhorst sur un bas-fond, où fort heureusement nous ne trouvâmes aucun écueil. La tortue, fatiguée de nager, s'était arrêtée sur la rive. Je sautai aussitôt hors du bateau, et courus, la hache à la main, pour terminer les angoisses de la pauvre bête, qui nous avait si miraculeusement amenés à bon port. Je coupai la corde, et, comme la tortue se débattait encore avec grande fureur, je lui coupai la tête et les pieds, et nous en fûmes maîtres.



Frédéric poussa des cris de joie et annonça notre arrivée par un coup de fusil ; à ces joyeux signaux, nos gens accoururent, fort surpris de nous voir aborder de ce côté, et émerveillés non-seulement de toutes les richesses que nous rapportions, mais surtout de la manière dont la tortue nous avait fait faire ce voyage.

Mon premier soin, après avoir reçu toutes les félicitations de la famille, fut d'envoyer chercher notre traîneau afin de transporter tout de suite une partie de notre chargement; ma femme partit dans cette inten-

tion, accompagnée de nos deux petits, pour atteler elle-même la vache et l'âne, et, comme la marée descendante commençait à laisser notre embarcation à sec sur le sable, j'en profitai pour la fixer solidement au rivage. A l'aide du cric et des leviers, nous tirâmes du radeau deux masses de plomb qui nous servirent d'ancres et retinrent ainsi, au moyen de gros câbles, non-seulement le bateau, mais le radeau lui-même.

Aussitôt que le traîneau fut arrivé, nous y chargeâmes d'abord à grand'peine la tortue, qui pesait bien trois cents livres, ensuite quelques autres objets, tels que des matelas, de petites caisses, etc.; nous accompagnâmes joyeusement ce premier convoi à Falkenhorst: chemin faisant, les enfants nous firent mille questions sur ce que nous rapportions, mais surtout sur ces caisses de bijouterie que nous avions laissées sur le navire, car Frédéric en avait déjà jasé. Quand nous eûmes déclaré que nous avions préféré des choses d'une utilité plus réelle à ces dangereuses frivolités, Rudly témoigna pourtant le regret que Frédéric n'eût pas pris pour lui quelques-unes de ces belles tabatières d'or et d'argent pour mettre des graines dont il voulait faire une collection. Le petit Fritz ajouta : « Au moins tu aurais bien dû me rapporter un peu d'argent, dont il y avait tant de sacs, pour acheter des pains d'épices et du croquet, quand viendra le temps de la foire ! » Tout le monde se moqua du petit garçon, qui se mit à rire lui-même de la naïveté qui venait de lui échapper.

Arrivés au lieu de notre établissement, je m'occupai aussitôt à détacher la tortue de son écaille, pour profiter de son excellente chair ; nous la renversâmes sur le dos, et, l'inclinant un peu de côté, je tranchai à

grands coups de hache les cartilages qui réunissent l'écaille supérieure à la partie inférieure : la première se nomme *carapace*, l'autre s'appelle *plastron*. Je coupai de l'animal ce qu'il nous fallait pour notre dîner, et je dis à ma femme de faire cuire cette viande, qui n'avait besoin, pour tout assaisonnement, que d'un peu de sel.

Ma femme, qui éprouvait un peu de répugnance pour tous les mets nouveaux dont nous étions obligés de nous nourrir, voulait ôter la graisse verdâtre et transparente qui pendait autour.

« Garde-toi bien de le faire ! m'écriai-je, tu ôterais toute la bonté de notre rôti ; lorsque tu en auras goûté, tu te convaincras que cette graisse est tout ce qu'il y a de plus délicat. » J'achevai ensuite de dépouiller la tortue, je couvris de sel le reste de la chair, et je donnai les pieds, la tête et la queue aux chiens, pour qui ce fut grand régal. « Maintenant, dis-je à mes fils, que ferons-nous de l'écaille ?

— Oh ! papa, s'écria Rudly, donnez-la-moi ! j'en ferai une jolie petite nacelle que je ferai voguer sur le ruisseau. Oh ! cela sera charmant !

— Si elle m'appartenait, dit Ernest, je m'en ferais un bouclier de défense dans le cas d'attaque de la part des sauvages.

— Et moi une belle petite maison, dit à son tour le petit Fritz.

— Vous oubliez, mes amis, dit Frédéric avec douceur, que la dépouille de l'animal appartient à celui qui l'a tué.

— Elle t'appartient, en effet, mon fils ; mais qu'en veux-tu faire ?

— J'en ferai un bassin, mon père ; je l'établirai ici

tout près du ruisseau, afin que ma mère y puisse toujours et commodément trouver de l'eau propre.

— Bien imaginé, mon ami ! tu as pensé au bien général, et non à ton plaisir particulier ; eh bien, nous établirons ce bassin aussitôt que nous aurons trouvé de la terre glaise pour le bien mastiquer au bord du ruisseau.

— Papa, c'est tout trouvé ! dit Rudly : j'ai fait cette découverte pendant votre absence.

— Et moi aussi, papa, j'ai fait une découverte, mais plus intéressante, dit Ernest, ou du moins je le crois... J'ai trouvé des racines qui ressemblent à des raves : toute la plante a plutôt l'air d'un arbrisseau que d'une herbe ; du reste, je n'ai point osé goûter à ces racines fort appétissantes, quoique notre porc s'en accommodât fort bien.

— Tu as agi très-prudemment, mon enfant, car il y a des plantes qui, sans être vénéneuses pour le porc, seraient du moins malfaisantes pour l'homme ; mais voyons ta trouvaille. » Il m'apporta une douzaine de grosses racines de la forme et de la couleur des betteraves. « Oh ! mes enfants, m'écriai-je, si ma science n'est point ici en défaut, je crois que voici, en effet, une découverte qui sera pour nous d'une haute importance, et qui, avec celle de la pomme de terre, nous préservera à jamais de la famine. Cette racine, mon cher Ernest, est celle du manioc, dont on fait aux Indes une préparation appelée cassave. Employé tel qu'il sort de la terre, le manioc serait un poison des plus violents ; mais, lorsqu'il est dépouillé, par la pression, du suc vénéneux qu'il contient, il fournit une nourriture aussi agréable que substantielle ; nous en jugerons plus tard, maintenant occupons-nous d'emmagasiner nos provisions. »

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
6, rue Fossart, 6
Sect. d'Arrond.

Nous retournâmes avec notre traîneau sur le bord de la mer, afin d'en ramener un second chargement avant la fin de la journée, et, pendant ce temps, ma femme s'occupa de notre souper. En chemin, mon fils aîné, encore occupé de la proie qu'il avait si habilement attrapée le matin, me demanda quelques détails sur la tortue et les mœurs de ce singulier animal : je lui dis qu'autant que j'en pouvais juger celle que nous avions en notre possession ne fournissait pas l'écaille transparente dont on fait des boîtes, des éventails, des manches de canifs, etc., et qu'ainsi il n'était point dommage d'employer la carapace de notre bête à en faire l'usage que nous nous proposions ; que ce produit précieux dont l'industrie tirait parti était dû à une espèce de tortue appelée caret, dont on ne mangeait point la chair ; que cette écaille, divisée en pièces de formes régulières sur toute la carapace, s'obtenait par le moyen du feu ou de l'eau chaude, à l'aide desquels on détachait ces écailles, qui prenaient, par diverses préparations, un si beau poli et des couleurs si agréables.

Arrivés au radeau, nous plaçâmes sur notre traîneau les caisses trouvées sur le bâtiment et contenant nos propres effets, des caisses d'outils, ensuite des roues de voitures, et enfin un petit moulin à bras, qui me parut d'une utilité immédiate depuis la découverte, présumée du moins, du manioc. Le chargement terminé, nous revînmes au logis ; là un souper excellent nous attendait. Nous nous mîmes tous à table ; la chair de tortue rôtie et arrosée de sa graisse nous parut un mets délicieux, et des pommes de terre toutes chaudes nous tinrent lieu de pain. A la fin du repas, ma femme me dit en souriant : « Mon pauvre ami, voilà des journées bien pleines

de fatigue pour toi ; il faut que je te donne quelque chose pour ranimer tes forces. » Elle se leva, et alla chercher, dans un coin obscur et au frais, une bouteille et des petits verres; elle remplit ces derniers d'un vin couleur d'ambre, dont elle nous fit goûter à chacun. C'était du vin de Malaga des plus exquis; c'était une découverte qu'elle avait faite la veille en se promenant sur la grève : elle remarqua un petit tonneau fort propre et bien bouché; aidée de ses deux fils, elle parvint à le rouler jusqu'au pied de notre *château* aérien, où elle l'avait placé et couvert de feuillage pour le conserver frais.

Le précieux nectar ranima en effet si bien nos forces, qu'avant d'aller nous coucher nous voulûmes transporter dans notre demeure aérienne les matelas que nous avions apportés. Nous les hissâmes à l'aide de la poulie; ma femme, qui était montée la première, les arrangea dans nos hamacs, où, après avoir rendu grâces à Dieu, suivant notre coutume de tous les jours, nous ne tardâmes pas à trouver un doux et bienfaisant sommeil.

Je m'éveillai avant le jour, et, tandis que toute ma famille dormait encore, je me levai et descendis sans bruit ; mon intention était d'aller au bord de la mer, un peu inquiet de l'état où les flots auraient mis nos deux embarcations pendant la nuit. Je trouvai au bas de l'échelle tous nos animaux éveillés ; les dogues sautaient joyeusement autour de moi, les coqs chantaient et battaient des ailes, quelques chèvres broutaient déjà l'herbe couverte de rosée ; pour notre âne, le seul dont j'eusse besoin dans ce moment, il était encore plongé dans les douceurs du sommeil, et il ne parut que mé-

diocrement flatté de la préférence que je lui donnai en l'éveillant pour faire avec moi la promenade matinale que je projetais ; toutefois, malgré ses répugnances, je l'attelai au traîneau, et, suivi des deux chiens, je m'acheminai vers la côte. Je vis avec plaisir, en arrivant, que mes deux embarcations n'avaient souffert aucun dommage, ni de la violence des vagues, ni de celle de la marée : les masses de plomb auxquelles je les avais



amarrées avaient suffi pour les retenir sur le rivage. Je me mis sans tarder à charger mon traîneau, modérément pourtant, afin de ne pas accabler notre honnête grison et de pouvoir revenir plus vite à Falkenhorst. Je me dépêchai tellement à ma besogne et maître baudet trotta avec tant d'ardeur, que nous arrivâmes au logis vers l'heure du déjeuner. Mais quelle fut ma surprise de ne voir aucun apprêt et de n'entendre aucun bruit ! Je grimpai à l'arbre avec quelque inquiétude, et trouvai tout mon monde encore endormi ; au bruit que je fis

en entrant sous la tente aérienne, ma femme s'éveilla, et, toute honteuse de s'être levée si tard : « Il faut, me dit-elle, qu'il y ait un charme magique caché dans les matelas que tu nous as rapportés hier, car je n'ai jamais dormi aussi profondément, et tu vois qu'ils ont produit le même effet sur nos jeunes gens, qui d'ordinaire s'éveillent avec le jour. » En effet, ceux-ci bâillaient, étendaient les bras, et ne pouvaient ouvrir les yeux.

« Allons, allons, mes enfants, m'écriai-je, dégourdissez-vous ; la paresse est un ennemi avec lequel il ne faut pas capituler ; plus on lui cède, et plus fortement il vous étreint de ses liens. De braves garçons doivent s'éveiller au premier appel et sauter aussitôt à bas du lit. »

Frédéric fut le premier debout, et Ernest le dernier, suivant ses habitudes paresseuses. Je lui en fis quelques reproches et l'engageai à vaincre cette fâcheuse disposition, qui nuirait autant à la vigueur de son corps qu'à l'énergie de son esprit.

Quand tout le monde fut descendu, nous fîmes la prière en commun, et, après un déjeuner frugal et pris un peu à la hâte, nous partîmes tous pour retourner à la côte et continuer le déchargement de notre radeau. Nous effectuâmes deux transports de suite ; mais, comme je m'aperçus que la marée commençait à monter, je renvoyai ma femme et deux de ses fils au logis, avec notre équipage, et je gardai près de moi Frédéric et Rudly, qui en témoigna un extrême désir, pour attendre dans notre bateau de cuves que la mer nous mît tout à fait à flot ; car je voulais conduire cette embarcation à la place ordinaire, dans la baie du Salut. Nous

ne tardâmes pas à nous sentir soulevés par les vagues, mais, au lieu de nous porter vers le point désigné, je me laissai engager, par la beauté du temps et la tranquillité de la mer, à faire encore une petite course au navire échoué. Nous y parvînmes en peu de temps. Toutefois la journée était trop avancée pour faire un chargement considérable; nous ne pûmes que prendre à la hâte des objets faciles à emporter. Mes fils parcouraient tout le bâtiment. Rudly arriva en roulant à grand bruit une brouette, qui nous servirait merveilleusement, dit-il, pour amener les pommes de terre à Falkenhorst. Mais Frédéric m'apporta bien une autre nouvelle: il venait de découvrir dans un entre-pont une belle pinasse, espèce de bateau dont la proue est carrée, démontée et munie de tout son attirail, et ayant deux petits canons pour l'armer. A cette annonce, je quittai tout pour aller m'en assurer moi-même. En effet, je vis un amas de pièces de bois numérotées, placées avec ordre sur la quille, déjà construite, du petit bâtiment; rien n'y manquait. Je sentais de quelle importance il serait pour nous d'avoir une telle embarcation en notre possession; mais comment y parvenir? comment, non-seulement remonter toute cette machine, ce qui demanderait un travail prodigieux et de plusieurs jours, mais comment la lancer à la mer? Le souvenir des travaux excessifs que nous avait coûtés notre pauvre barque de cuves acheva de me faire renoncer, du moins pour le moment, à cette entreprise. Je revins à notre chargement; il se composait de quelques ustensiles de ménage et d'autres objets utiles, tels qu'une grande chaudière en cuivre, des plateaux de fer, quelques râpes à tabac, deux pierres à aiguiser, un baril de poudre, un

autre de pierres à fusil, et on imagine bien que Rudly n'oublia point sa brouette. J'en avais trouvé deux autres, que nous prîmes également, et, munis de tout ce butin, nous remîmes bien vite à la voile pour n'être pas surpris par le vent de terre qui s'élevait chaque soir, et qui eût mis obstacle à notre prompt retour.

Tandis que nous approchions tranquillement du rivage, nous fûmes assez surpris de voir une troupe de petites créatures rangées en file au bord de l'eau et qui semblaient nous regarder avec curiosité. Elles étaient vêtues de noir, avec de longues vestes d'un blanc sale; leurs bras pendaient avec négligence à leurs côtés, ou, de temps en temps, elles les étendaient d'une manière presque tendre et comme si elles eussent voulu nous embrasser fraternellement.

« Je crois, dis-je en riant, que nous sommes dans le pays des pygmées; ils nous auront enfin découverts, et ils viennent maintenant à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue.

— Non, papa, dit Rudly, ce sont des Lilliputiens, quoique ceux-ci me semblent pourtant un peu plus grands que ceux dont j'ai lu l'histoire.

— Comme si le roman de *Gulliver* n'était pas un conte ! dit Frédéric d'un air moqueur.

— Eh bien, ce sont des pygmées, puisque papa le dit.

— L'un n'est pas plus vrai que l'autre, dis-je à mon tour ; tous ces récits de peuples excessivement petits ne sont que des inventions des anciens navigateurs, qui auront probablement pris des troupes de singes pour de petits hommes, ou qui auront voulu les faire passer pour tels, afin de pouvoir raconter quelque chose de merveilleux.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

— Il est vraisemblable, reprit Frédéric, qu'il en est de même de nos pygmées, papa, car je commence à voir qu'ils ont des becs d'oiseau et que leurs bras, qu'ils tendent si amoureusement, sont des espèces d'ailes, un peu courtes, il est vrai.

— Et tu as raison, mon fils ; ce sont des pingouins ou manchots, oiseaux du genre des bohobis, qu'Ernest nous a signalés naguère ; le pingouin est excellent nageur, mais incapable de voler, et, sur la terre, dépourvu de tout moyen d'échapper au danger. »

En parlant ainsi, je dirigeais ma barque vers le bord, doucement et sans bruit, pour ne pas effaroucher ces oiseaux. Mais à peine avais-je atteint une place convenable, que voilà mon Rudly qui s'élance du haut de la cuve en pataugeant dans l'eau jusqu'aux genoux. Il s'approche des pingouins tout ébahis, et, muni d'un bâton, il en frappe à droite et à gauche les pauvres et stupides oiseaux. Il en abat une demi-douzaine, et les autres, stupéfaits de cet accueil disgracieux, se jettent à l'eau et disparaissent en un moment à nos regards. Je grondai un peu Rudly de sa précipitation à se jeter à l'eau, au risque de se noyer pour si peu de chose ; car la chair de pingouin, quoique couverte de graisse, est peu agréable à manger. Pendant que nous attachions notre barque, quelques-uns de ces oiseaux, qui n'étaient qu'étourdis, se relevèrent et commençaient à marcher gravement sur le sable pour regagner la mer. Nous nous y opposâmes. Il nous fut facile de nous en emparer ; nous leur liâmes les jambes avec de longues herbes, et, après avoir rempli nos trois brouettes des objets que nous pouvions emporter, sans oublier les plaques de tôle et les râpes, nous chargeâmes encore par-

dessus la chasse de Rudly, et nous reprîmes le chemin de Falkenhorst.

En approchant de notre résidence, je vis avec plaisir que nos braves chiens de garde avertissaient de l'approche de quelqu'un par de longs hurlements. Mais, aussitôt qu'ils aperçurent quels étaient ces étrangers dont ils avaient signalé l'arrivée, leur joie bruyante se manifesta par des sauts, des bonds, des caresses sans fin.



Tout le monde accourut à notre rencontre. Ce que nous apportions fut l'objet d'un curieux et joyeux examen : on rit un peu de mes râpes à tabac; mais, comme j'avais mon projet en tête, je les laissai rire, et quant aux pingouins vivants, comme je désirais les joindre à notre basse-cour, je dis à mes enfants de les attacher étroitement par une patte, un à un, à une de nos oies ou à un de nos canards, quoique les uns et les autres ne fussent pas très-charmés de ce voisinage, et il leur fallut un peu de temps pour s'accoutumer ensemble.

Ma femme me montra une bonne provision de pommes de terre qu'elle avait été arracher pendant mon absence, ainsi qu'une quantité des racines que, la veille, j'avais annoncé devoir être du manioc. La bonne mère, aidée de ses deux enfants, avait recueilli tout cela, et je louai l'activité des uns et des autres.

Nous soupâmes ensuite, et nous causâmes de tout ce que nous avions encore laissé dans le bâtiment, et, entre autres choses, de la pinasse que nous avions été forcés d'abandonner. Ma femme partagea peu nos regrets à cet égard, car elle voyait toujours avec répugnance nos courses maritimes ; cependant elle convint que, si nous étions pourvus d'un petit bâtiment solide comme celui dont nous lui faisions la description, elle prendrait moins d'inquiétude.

Comme la journée était fort avancée, nous fîmes nos préparatifs du soir ; mais, avant de nous livrer au repos, je dis à mes fils : « Éveillez-vous demain de bon matin, messieurs, car je veux vous apprendre un nouveau métier.

— Oh! lequel, papa? s'écrièrent-ils tous; quel métier?

— Vous le saurez demain ; allez vous coucher. »

La nuit fut paisible, et, aux premières lueurs du jour, la curiosité chassa du lit mes petits garçons, et même le nonchalant Ernest, dont la paresse était passée en proverbe parmi nous. « Papa, le métier ? s'écrièrent-ils dès qu'ils me virent éveillé. — Le nouveau métier ? vous l'allez connaître, mes enfants ; descendons, je vais vous l'apprendre. »

Nous fûmes bientôt en bas, et, quand nous eûmes fait tous nos petits préparatifs, je dis à mes fils, qui me sui-

vaient avec une impatience visible : « Messieurs, le nouveau métier que je veux vous montrer est celui de boulanger. »

Ils demeurèrent fort étonnés.

« Comment, boulanger? demanda ma femme, à qui je n'avais rien confié de mes projets ; eh ! mon pauvre ami, où est ton four pour cuire ton pain, le moulin pour moudre ton blé? Où est ton blé, d'abord?

— Tout cela se trouvera, répondis-je, sois tranquille ; pour le moment, prépare-moi seulement deux moyens sacs en toile à voile, et repose-toi sur moi du reste. »

Elle obéit; mais, avant de se mettre à coudre, je la vis mettre la marmite au feu et la remplir de pommes de terre, ce qui me parut signifier qu'elle n'avait pas grande foi dans mes assurances. Pendant ce temps j'avais fait apporter les racines de manioc, qui avaient été préalablement bien lavées et bien nettoyées. Je fis étendre à terre une grande toile, et, distribuant à chacun de mes jeunes gens une râpe à tabac que j'avais également fait laver et un petit tas de racines, je me mis en besogne, et, à mon commandement, tous se mirent à râper ces racines en appuyant la râpe sur la toile; en peu d'instants ils eurent devant eux une espèce de sciure blanche et humide, qui, à la vérité, n'avait rien d'appétissant ; mais le travail plaisait aux jeunes garçons, et ils s'en divertissaient à qui mieux mieux.

« Voilà de fameuse recoupe ! s'écriait Ernest en éclatant de rire ; si l'on fait jamais du pain avec cette râpure, il sera bon !

— Voilà la première fois que j'entends dire qu'on ait tenté de faire du pain avec des navets, disait Rudly du même ton.

— Toujours cela ne sent pas bon ! ajoutait le petit Fritz, qui râpait pourtant avec ardeur.

— Riez bien, messieurs, leur dis-je, faites des quolibets, vous jugerez après ; ce qui m'étonne, c'est que toi, Ernest, tu sembles oublier que le manioc est une des substances alimentaires les plus précieuses, puisqu'elle fait la base de la nourriture d'une partie de l'Amérique, où grand nombre d'Européens mêmes la préfèrent au pain ordinaire. Mais poursuivons notre besogne. »

Quand toutes les racines furent râpées, j'en remplis les eux sacs que ma femme avait cousus, et j'en foulai le contenu le plus qu'il me fut possible ; aussi le suc du manioc commença à percer de toutes parts. Mais il fallait un moyen plus énergique pour extraire ce suc, qui est un poison violent : je fis choisir parmi nos pièces de bois une poutre de chêne dont je taillai l'extrémité à coups de hache, de manière à la faire entrer sous une des racines de notre grand arbre ; préalablement je plaçai à la base de cette racine un lit de petites bûchettes espacées entre elles ; nous posâmes dessus, en travers, un de nos sacs plein de manioc, nous remîmes d'autres bûchettes en sens contraire, puis nous rabattîmes par-dessus le tout la pièce de bois, dont un des bouts était engagé dans la racine de l'arbre ; avec nos bras nous forçâmes l'autre extrémité à s'abaisser vers la terre, et, quand elle fut parvenue à un certain point, nous y suspendîmes tout ce que nous pûmes trouver de plus lourd, tel qu'une enclume, des masses de plomb, etc. ; l'effet de cette sorte de levier ou plutôt de presse fut si puissant, qu'en peu d'instants nous vîmes le suc jaillir de tous les pores de la toile et ruisseler de tous côtés.

Quand je jugeai la pression suffisante, je fis débarrasser le sac du levier, et, l'ayant ouvert, j'en tirai une poignée de manioc encore humide qui ressemblait à de la grosse farine de maïs. « Voilà qui est bien, dis-je, enchanté du résultat de mon opération ; maintenant que nous avons la farine, étendez-la sur une toile propre, pour la faire bien sécher ; nous en ferons bientôt du pain qui n'aura peut-être pas tout à fait la forme et le goût de celui de froment, mais du moins des galettes qui auront bien leur mérite ; je vais m'occuper du four. » J'avais fait allumer plusieurs feux, je plaçai sur ces foyers les feuilles de tôle que j'avais apportées la veille du navire ; quand elles furent échauffées, je fis étendre dessus la cassave (c'est le nom qu'on donne à la farine de manioc), pour en achever la dessiccation ; elle se forma en masses assez compactes, que nous retournâmes, afin de les sécher également des deux côtés.

Ma femme, mes enfants, étaient émerveillés : les uns et les autres voulaient tout de suite goûter de ces gâteaux, qui leur paraissaient assez appétissants ; j'eus quelque peine à leur faire comprendre que ce n'était là, en quelque sorte, que la farine, et qu'il fallait une autre préparation pour la rendre mangeable. « D'ailleurs, ajoutai-je, comme des trois espèces de manioc il y en a une qui est plus vénéneuse que les autres, et que, d'ailleurs, je ne suis pas tout à fait sûr de la préparation de celui-ci, il est bon d'en faire faire l'essai à nos volailles et à notre singe, car il ne faut pas risquer de nous empoisonner, ou du moins de nous rendre malades. » En conséquence, j'émiettai quelques morceaux de cassave, que je présentai à deux de nos poules et à maître Knips ; celui-ci le croqua lestement et les poules n'en laissèrent

pas une miette. Cette expérience me rassura ; cependant je voulus en attendre l'effet, et, suspendant quelques instants nos travaux de boulangerie, nous déjeunâmes avec les pommes de terre que ma femme avait eu la précaution de faire cuire. Pendant le repas, le manioc et ses diverses préparations furent naturellement l'objet de la conversation. J'appris à ma femme que l'on pouvait tirer un excellent empois du suc extrait des racines ; mais cette découverte n'avait guère d'intérêt pour elle, maintenant que, vêtue comme nous d'un habit de matelot, elle n'avait plus ni bonnets ni collerettes à empeser. Nous parlâmes aussi des poisons, et, expliquant à mes fils leurs différentes natures, je tâchai de les mettre en garde contre un des plus violents, le fruit du mancenillier, qui devait croître quelque part sur la côte où nous étions ; je leur en fis la description, et, leur renouvelant la défense de manger aucun fruit inconnu sans me l'avoir montré, tous me le promirent, et je leur fis sentir combien il était important de tenir les promesses sur lesquelles se fondait toute ma sécurité à leur égard.

Au sortir de table, nous allâmes visiter nos volailles : Rudly siffla maître Knips, qui, à ce signal, descendit en trois bonds d'un grand arbre où il dévastait sans doute quelque nid. La gaieté, la vivacité du petit animal, aussi bien que les paisibles gloussements de nos poules, achevèrent de nous convaincre que notre cassave avait, en effet, perdu toute qualité malfaisante. Je voulus alors donner à mes enfants le plaisir de faire des gâteaux et d'en manger. On ralluma les feux, on fit chauffer les plaques. Pendant ce temps, je fis briser les pains de cassave et délayer la farine avec un peu de lait. Chacun se

nit à l'œuvre, et, distribuant à tous une écuelle de coco leine de cette espèce de pâte liquide, j'engageai tout n monde à m'imiter. A l'aide d'une cuiller, je coulai e certaine quantité de bouillie sur une plaque chaude. nd la pâte, en se boursouflant, me fit juger qu'elle it cuite d'un côté, je la retournai avec une fourchette nme une crêpe, et en quelques instants nous eûmes ne quantité de jolis croquets d'un jaune doré, et dont goût exquis égalait la bonne mine. Ce fut un régal élicieux pour toute la famille, et il fut décidé que désormais nous nous appliquerions à la culture du manioc, puisqu'il pouvait nous procurer une si délicate et si excellente nourriture.

Le lendemain, je me décidai de nouveau à retourner au navire; l'idée de la pinasse ne me sortait pas de l'esprit, et le désir de m'en rendre maître ne me laissait nul repos. J'eus beaucoup de peine à obtenir de ma femme, pour qui ces voyages étaient toujours un sujet d'inquiétude, d'emmener cette fois mes trois fils, car j'avais besoin de beaucoup de bras. Je promis de revenir le soir même, et enfin nous partîmes avec des provisions de bouche de toute espèce pour passer la journée. Mes jeunes gens étaient enchantés de l'expédition, et Ernest surtout, qui n'avait encore été d'aucun voyage, se promettait un grand plaisir de celui-ci.

Nous ne tardâmes pas à arriver au vaisseau naufragé; nous commençâmes à charger sur notre barque tout ce qui nous parut bon à prendre; mais la grande affaire, la chose principale, était la pinasse. Elle était placée dans un magasin tout à fait dans le flanc du navire et sous la chambre des officiers. Mais comment la tirer de là? Quoique toutes les pièces en fussent démontées, nos

faibles bras n'eussent pu les transporter pour la reconstruire ailleurs, et comment surtout la lancer à la mer? Je me frottais le front avec la plus grande anxiété sans pouvoir trouver un moyen de sortir d'embarras, et pourtant je ne pouvais renoncer à mon projet. Mes fils, avec cette présomptueuse hardiesse de leur âge, me dirent enfin : « Commençons toujours par élargir l'espace autour en abattant cet enclos de planches qui nous gênerait pour travailler; reconstruisons la machine, puisqu'il ne s'agit que de replacer les pièces et de les assujettir avec des chevilles; nous trouverons peut-être plus tard le moyen de la faire sortir d'ici. » Dans toute autre circonstance, j'aurais peut-être démontré à mes enfants la folie de ce projet; mais j'avais moi-même une vague espérance de réussite qui me poussait à tout tenter, et je m'écriai : « A l'œuvre donc, et que Dieu nous soit en aide ! » Aussitôt la hache, la scie, les tenailles, firent leur office. Nous travaillâmes avec ardeur toute la journée, et vers le soir toutes les parois étaient abattues; nous avions un libre espace autour de nous, et ce premier succès nous encouragea à continuer l'entreprise. Cependant il fallait songer au retour; nous nous remîmes en mer, mais bien résolus à revenir le lendemain, et tous les jours, jusqu'à ce que nous soyons venus à bout de notre entreprise.

En débarquant dans la baie du Salut, nous trouvâmes mon excellente femme avec le petit Fritz, qui nous attendaient sur la rive; Élisabeth me dit qu'elle avait quitté Falkenhorst et s'était établie à Zeltheim, où elle resterait tout le temps que durerait notre entreprise, afin d'être plus à la portée les uns des autres et de nous épargner une course fatigante soir et matin.

Cette bonté prévoyante de ma femme me toucha, car je savais combien elle tenait aux beaux ombrages de Falkenhorst. Je la remerciai tendrement, et, en récompense, nous étalâmes devant elle tout ce que nous rapportions de notre course : c'étaient deux barils de beurre salé, trois tonnes de farine, quelques sacs de graines, du riz, et toutes sortes d'ustensiles utiles, dont nous remplîmes notre magasin, et qui firent grand plaisir à notre ménagère.

Une semaine s'écoula de la sorte, c'est-à-dire que nous passions toute la journée sur le navire, occupés de la construction de notre bâtiment; et, comme nous étions exacts à revenir chaque soir au coucher du soleil, ma femme s'accoutuma peu à peu à ces voyages, qui lui avaient d'abord causé tant de chagrin. Le soir nous faisions un bon repas, animé du récit de ce qui nous était arrivé aux uns et aux autres dans la journée, et la joie de nous trouver réunis nous délassait de nos fatigues.

A force de travailler, de placer des mortaises, d'enfoncer des chevilles, notre œuvre avançait pourtant, la pinasse prenait figure. Sa construction était élégante et légère, et on pouvait juger à vue qu'elle serait bon voilier, car sa quille était presque plate comme celle d'un brigantin. Nous l'avions calfeutrée avec soin, c'est-à-dire que nous avions bouché tous les joints avec de l'étoupe trempée dans du goudron fondu. Il y avait au centre un mât mobile, et tout ce qu'il fallait pour le garnir d'une voilure; enfin, nous avions même songé au superflu, car nous avions placé sur l'arrière deux petits canons avec leurs munitions.

La jolie embarcation était toujours immobile sur son

chantier; nous l'admirions sans cesse, nous tournions tout autour comme de vrais enfants; mais le moyen de la tirer de là ne se trouvait point : les difficultés pour lui ouvrir une issue à travers ce tissu de poutres, de planches revêtues par dehors de feuilles de cuivre, qui formait le flanc du navire, me semblaient toujours insurmontables, sans pourtant refroidir mon ardeur. Tout à coup, par l'excès même de mon désespoir, une idée hardie, mais dangereuse, et qui pouvait tout perdre aussi bien que tout gagner, se présenta à mon esprit, et, sans la communiquer à mes enfants, auxquels je voulais éviter le chagrin d'une non-réussite, si elle avait lieu, je la mis aussitôt à exécution.

Il y avait, sur le bâtiment échoué, un vieux mortier en fonte; je le remplis de poudre, et le fermai hermétiquement au moyen d'une planche en chêne, à laquelle j'avais préalablement attaché de forts crochets, de manière à pouvoir fixer cette planche aux poignées du mortier. J'avais aussi ménagé sur un des côtés, et en dessous de ce couvercle, une rainure propre à y introduire le bout d'une corde soufrée, et dont la longueur était telle, que, suivant mon calcul, il faudrait bien deux heures pour que le feu mis à l'autre extrémité parvînt jusqu'au mortier. Je calfeutrai avec du goudron le tour de la planche : j'entourai le tout de chaînes de fer, pour obtenir plus de solidité à la machine, et j'allai la suspendre à la paroi du navire qui avoisinait la pinasse. Quand tout fut disposé ainsi, je donnai le signal du départ à mes fils, qui, toujours occupés à charger quelque chose dans le bateau, n'avaient point vu ces préparatifs; je demeurai un peu en arrière pour mettre le feu à la mèche, et je rejoignis mes enfants en recommandant

à Dieu, dans mon cœur, le succès de mon entreprise.

Mon premier soin, en arrivant au rivage, fut de débarrasser en toute hâte le bateau de sa charge, parce que mon intention était de retourner au navire dès que l'explosion m'en aurait donné le signal. Au plus fort de notre besogne, une violente détonation se fit entendre sur la mer ; ma femme et mes enfants tressaillirent, et d'effroi laissèrent tomber tout ce qu'ils tenaient.

« Qu'est-ce que cela, mon papa ? dirent les petits.

— C'est peut-être le signal de détresse d'un bâtiment en danger, s'écria Frédéric, allons à leur secours !

— Non, dit ma femme, je crois plutôt que ce bruit, qui vient du côté du vaisseau naufragé, est celui d'une explosion; vous y avez fait du feu, et quelque baril de poudre aura sauté !

— Tu pourrais avoir raison, dis-je à ma femme, il faut aller nous en éclaircir sur-le-champ : qui veut être de la partie? »

Pour toute réponse, mes trois fils sautèrent dans la barque, et, après avoir promis à la mère, toujours un peu inquiète, de revenir immédiatement, nous partîmes. Jamais nous ne fîmes ce trajet d'une manière si rapide; la curiosité animait mes jeunes rameurs, et moi-même j'éprouvais une grande impatience de connaître le résultat de l'opération. En approchant du navire, je me tranquillisai en ne voyant sortir de ses flancs ni flamme ni fumée, et même sa position n'était point changée. Au lieu d'aborder à l'endroit ordinaire, nous tournâmes l'avant du navire, et nous nous dirigeâmes vers la partie opposée; la mer était couverte d'innombrables débris, le flanc du bâtiment était abattu, et la pinasse, intacte et seulement un peu penchée sur son chantier, m'ap-

parut à travers l'immense ouverture que le pétard avait pratiquée en faisant explosion. A cette vue je m'écriai, avec un transport qui n'étonna pas peu mes fils, que ce spectacle de destruction avait consternés : « Victoire! victoire! elle est à nous, la belle pinasse! ma ruse a réussi, il nous sera maintenant facile de la mettre à flot!

— Ah! je commence à comprendre, dit alors Frédéric: c'est papa qui lui-même a fait sauter le corps du navire pour dégager ainsi notre jolie frégate. Mais comment avez-vous pu disposer cela si juste?

— Je vous conterai tout cela, mes amis, dis-je en attachant notre barque à une poutre du bâtiment; assurons-nous d'abord qu'il n'est point resté de feu dans tous ces débris. »

Aussitôt nous grimpâmes à travers les flancs déchirés du pauvre navire; j'en visitai avec soin tous les recoins, et, à ma grande joie, je ne découvris de feu nulle part; mais comment décrire celle de mes jeunes gens, en voyant la pinasse complétement dégagée de ses entourages! C'étaient des cris d'admiration, une foule de questions surtout. Je leur expliquai le procédé dont je m'étais servi pour obtenir ce résultat. En effet, le mortier, en sautant, avait été frapper la paroi, et sa masse ainsi que les chaînes qui le chargeaient, avaient fait tout à la fois l'office du boulet et de la hache. Planches, poutres, madriers, tout avait été brisé, et la pinasse, mise ainsi à découvert, se trouvait à la distance de quelques pieds du niveau de la mer. Il nous fut facile d'en débarrasser les approches, et, comme j'avais eu la précaution d'établir notre construction sur des rouleaux, nous procédâmes, pour la lancer à l'eau, comme nous

avions fait pour notre bateau de cuves : à l'aide du cric et des leviers, nous fîmes glisser peu à peu le léger bâtiment, dépourvu encore de ses agrès ; un câble très-solide, attaché à ses flancs, fut disposé de manière à l'empêcher de s'éloigner du navire, et bientôt nos efforts réunis le poussèrent à la mer, où, se soutenant sur sa quille, il commença à se balancer avec grâce. Il était trop tard pour pouvoir en faire davantage ce jour-là ; je me contentai de bien assurer notre conquête contre l'impétuosité des vagues, et nous retournâmes sur-le-champ à la côte, afin de ne pas prolonger les inquiétudes de notre bonne mère ; toutefois, dans le trajet, nous convînmes de ne pas parler à cette dernière de notre heureuse aventure, afin de lui donner le plaisir de la surprise de nous voir arriver à Zeltheim dans notre beau petit navire. En effet, nous lui dîmes en arrivant que le feu avait pris à un baril de poudre, mais qu'il n'avait causé d'autre dommage que de nous ouvrir une autre issue pour achever de vider le bâtiment de tout ce qu'il contenait encore. A ce récit, ma bonne femme soupira, et je crois que, dans son cœur, elle souhaitait au fin fond de la mer cette carcasse qui nous faisait faire tant de courses périlleuses.

Il nous fallut encore bien des journées d'un travail opiniâtre pour achever d'appareiller notre pinasse ; enfin, quand elle fut pourvue de ses mâts, de voiles et de cordages, nous la chargeâmes d'une foule de choses que notre faible barque de cuves n'aurait jamais pu tenir.

Nous mîmes à la voile : le vent était favorable, et notre joli bâtiment commença à glisser sur les ondes avec la rapidité d'un oiseau de mer. Mes fils étaient au

comble de la joie; ils me conjurèrent de leur permettre de tirer deux coups de canon à l'approche de la côte, afin de saluer leur mère de ce joyeux et belliqueux signal; ils avaient si bien gardé le secret et travaillé avec tant de courage, que je ne pus leur refuser cette petite satisfaction. Aussitôt Frédéric, qui s'était érigé en capitaine de frégate, aida ses frères à charger les deux pièces dont nous avions muni notre navire, et, quand nous fûmes en vue du rivage, Ernest et Rudly, mèche allumée en main, attentifs au commandement de leur frère, mirent chacun le feu à leur pièce, et l'écho des rochers, répétant au loin l'imposante détonation, fit accourir ma femme et mon petit Fritz, l'un et l'autre un peu effrayés de cette apparition; mais, aux joyeuses clameurs que nous poussâmes tous ensemble en les apercevant, ils reconnurent nos voix, et ma femme nous salua de la main en signe de bienveillance; pour Fritz, il était stupéfait d'admiration à la vue de ce beau petit navire.

Lorsque enfin nous eûmes atteint le rocher qui nous servait de quai et où notre bâtiment trouvait encore assez d'eau pour être à flot, ma femme et mon fils vinrent à notre rencontre. « Méchants! nous dit la première, quelle frayeur vous nous avez causée avec votre artillerie! j'ai cru que cette fois la carcasse du vaisseau sautait tout entière; mais vous voilà sains et saufs : le ciel en soit béni! » Pendant ce temps, Frédéric avait jeté une planche du bâtiment au rivage, et ma femme n'hésita pas à venir le visiter. Elle admira tout, loua beaucoup notre courage et notre persévérance.

« Vous avez, certes, bien travaillé, mes amis, dit-elle; mais pourtant ne vous imaginez pas que pendant votre absence Fritz et moi nous soyons demeurés oisifs.

et, si nous ne pouvons annoncer nos œuvres d'une manière aussi éclatante que vous l'avez fait tout à l'heure, quelques bons plats de légumes, qui arriveront sans bruit en temps et lieu, auront bien aussi leur mérite. Voulez-vous voir tout de suite ce que nous avons fait? »

L'invitation était trop gracieuse et notre curiosité trop vivement excitée pour remettre le plaisir qu'elle nous promettait. Nous quittâmes le navire, que j'amarrai solidement au rivage, et nous suivîmes la bonne mère, qui nous conduisit vers les rochers d'où se précipitait le ruisseau du Chacal, et nous fit voir là un superbe potager, tout divisé par planches et par compartiments. Je ne revenais pas de ma surprise.

« Voilà mon ouvrage, dit ma femme, ou plutôt notre ouvrage, ajouta-t-elle avec une sorte d'orgueil en embrassant le petit Fritz, car ce cher enfant a presque autant travaillé que moi. Cette terre, qui n'est qu'un amas de feuilles décomposées, est fort légère, et j'ai eu peu de peine à la travailler. J'ai planté là des pommes de terre, ici des racines de manioc, plus loin des pois, des fèves et des lentilles ; de ce côté, tu vois une suite de planches où j'ai semé des salades, des radis, des choux, et toutes sortes de légumes d'Europe. Voici une partie que j'ai réservée pour y mettre des cannes à sucre ; j'y ai déjà transplanté des ananas, et semé des graines de melon, qui y viendront parfaitement. Enfin, autour de toutes mes planches, j'ai mis en terre des grains de maïs, dont les hautes tiges touffues protégeront mes jeunes plants contre l'ardeur du soleil. »

J'étais vraiment émerveillé ; je ne pouvais concevoir qu'une femme et un enfant de l'âge de mon Fritz eussent pu effectuer en si peu de temps une telle entre-

prise, et surtout avec la discrétion que l'un et l'autre avaient montrée dans cette occasion.

« Je t'avouerai franchement, me dit ma femme, qu'en commençant cette besogne je ne croyais pas la terminer si heureusement ; c'est pourquoi je n'en voulus pas parler. Plus tard, j'eus l'idée de vous causer une agréable surprise, et, quant au secret que nous avons si bien gardé, Fritz et moi, il n'y a pas là grand mérite.



Vos courses continuelles au navire, le silence que vous gardiez sur vos occupations, tout me faisait présumer de votre part quelque mystère. Nous voulûmes prendre notre revanche et vous attraper à notre tour ; avons-nous bien réussi ?

— Ah ! parfaitement, » dis-je en l'embrassant, ainsi que mon aimable petit Fritz, dont les yeux brillaient de joie et de malice pendant que sa mère nous donnait ces explications. Après avoir encore donné de nouveaux éloges à ses utiles travaux, nous retournâmes près de notre embarcation ; chemin faisant, ma femme, tout oc-

cupée d'horticulture, me rappela les plants d'arbres fruitiers que nous avions rapportés du navire. « Je les ai mis en terre préalablement, me dit-elle, et, les ayant couverts avec soin, je les arrose tous les jours pour conserver leur fraîcheur; mais il faut se hâter de les planter avec le soin convenable, si tu ne veux pas que cela soit perdu. » Je lui promis de m'en occuper dès le lendemain même et d'établir ma pépinière auprès de son potager.

Nous nous occupâmes ensuite de débarrasser notre navire de sa cargaison ; nous chargeâmes notre traîneau de tout ce qui pouvait nous servir à Falkenhorst, et, après avoir rangé tout le reste sous notre tente, fixé notre pinasse au rivage au moyen d'une ancre et d'un câble qui l'attachait à un pieux très-fort, nous prîmes la route de notre résidence des bois, où il nous tardait d'arriver : ma femme pour fuir les ardeurs de la plaine brûlante de Zeltheim, et nous tous pour nous reposer de nos fatigues.

Notre séjour à Zeltheim et nos courses continuelles au vaisseau ne nous avaient point empêchés de célébrer le saint jour du dimanche. Le jour de notre retour à Falkenhorst fut marqué par une solennité semblable : une nouvelle parabole, et toujours appropriée à notre situation, la lecture de la Bible, ce livre consolateur, compléta pour ce jour-là nos exercices religieux. J'aimais à voir se développer dans l'âme de mes enfants le sentiment d'une pieuse reconnaissance envers Dieu, et à en lire la naïve expression sur leur front et dans leurs regards, plus sérieux ce jour-là que de coutume. Cependant, après le dîner, je sentis la nécessité de les distraire un peu, et, comme il était dans mes principes

de leur rendre agréable ce qu'ils devaient aimer, je donnai à ma jeune famille la permission de se livrer à ses jeux ordinaires. Pour donner quelque utilité à ces amusements, je rappelai à mes fils les exercices de gymnastique auxquels ils avaient pris tant de plaisir le premier dimanche; j'avais à cœur de développer en eux tout ce que la nature y avait déposé de vigueur et d'énergie; la force et l'agilité étaient des qualités trop nécessaires dans notre situation pour que je négligeasse de les leur faire acquérir. Cette fois j'ajoutai à l'exercice de l'arc celui de la course, du saut, de la lutte et de la grimpade aux arbres, soit en escaladant le tronc de ces derniers, soit au moyen d'une corde, comme le font les matelots pour grimper aux mâts. Quand tous ces jeux, dans lesquels mes enfants déployèrent plus ou moins d'adresse, furent épuisés, je leur en appris un nouveau et inconnu encore pour tous : c'était l'exercice du *lasso*, arme puissante à l'aide de laquelle les peuples de l'Amérique méridionale vont à la chasse aux tigres. Je me fis apporter pour cela deux balles de plomb du plus gros calibre; je les perçai d'un poinçon, et, ayant pris une cordelette d'une toise de longueur, je fixai ces balles à chaque extrémité. « Voici, messieurs, dis-je à mes enfants, qui regardaient avec curiosité, voici une arme bien simple et qui pourra un jour vous être fort utile : c'est une espèce de fronde, comme vous voyez, mais dont le poids, au lieu de frapper le but vers lequel on l'envoie, retourne sur lui-même et enlace ainsi d'une manière inextricable l'objet qu'il a saisi. » Je leur contai à cette occasion comment les Mexicains surtout se servaient de ce lacs pour prendre les chevaux sauvages; mais, comme nos jeunes gens paraissaient un peu douter des merveil-

leux effets du lasso, j'en fis moi-même l'essai. Il y avait à une certaine distance un arbuste qu'on me désigna pour but ; je lançai une des balles de la main droite, tandis que ma gauche retenait l'autre, et, soit hasard, soit adresse, la balle frôla le tronc, et, retournant subitement sur elle-même, forma comme un nœud coulant que j'eus soin de serrer encore en tendant la corde dont je tenais l'extrémité au moyen de l'autre balle. « Vous voyez, dis-je en approchant de l'arbre, en ramenant à moi peu à peu la corde, que si cet arbre eût été le cou d'un tigre, je m'en serais facilement rendu maître. » Cette expérience mit l'exercice du lasso en faveur. Frédéric y déploya bientôt une grande habileté, et j'invitai mes autres fils à l'acquérir, car cette arme pouvait nous être une ressource et suppléer un jour à notre artillerie quand nos munitions seraient épuisées.

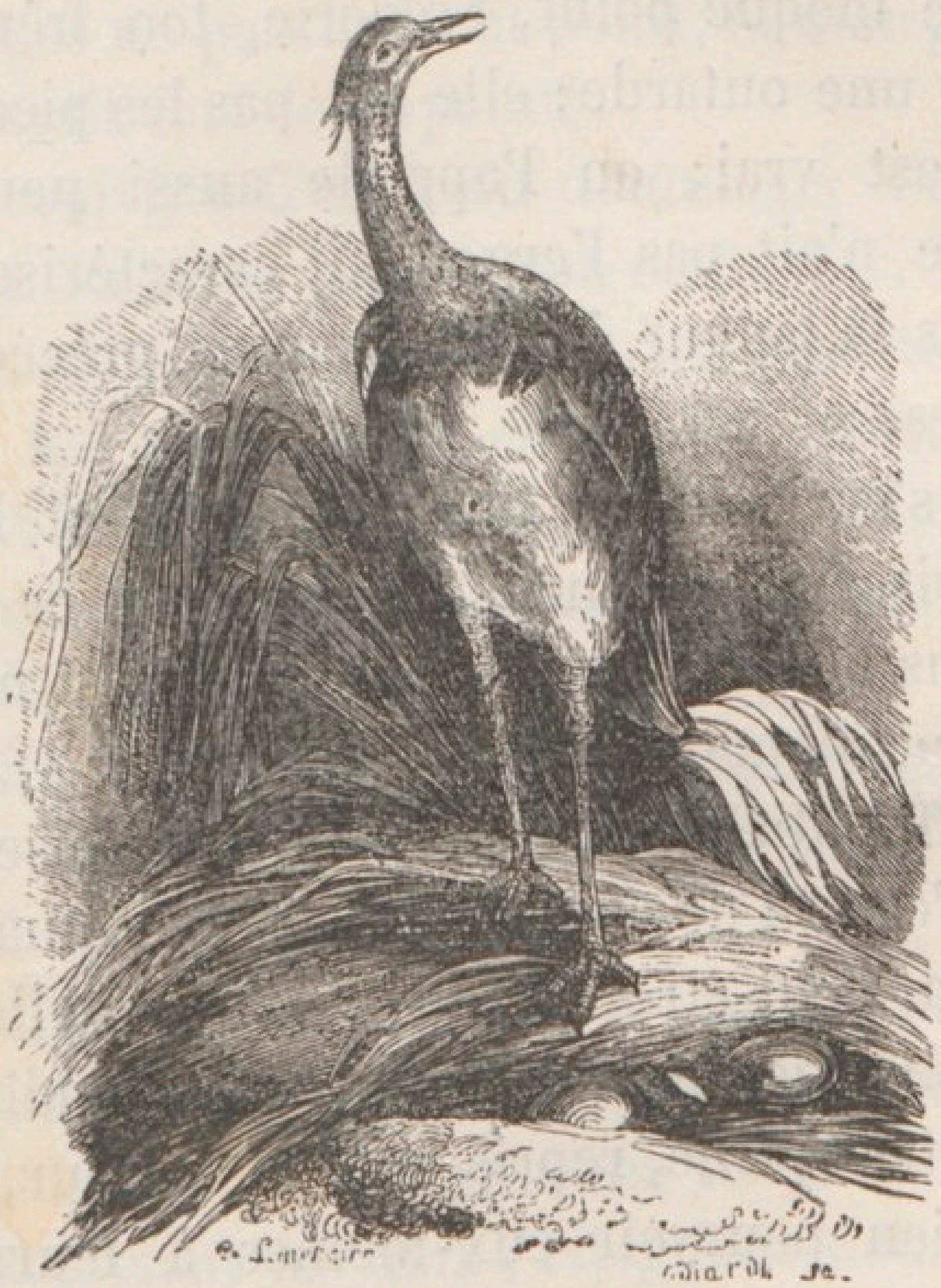
Le lendemain, la mer étant fort agitée, ce que nous apercevions aisément du sommet de notre château aérien, nous ne fûmes pas tentés de retourner au bâtiment, que nous avions maintenant en rade, et nous passâmes la journée à effectuer diverses améliorations dans notre établissement. Ma femme me fit voir tout ce qu'elle avait fait pendant mon absence : c'était d'abord un baril rempli d'ortolans à demi cuits et confits dans le beurre pour nos provisions d'hiver, puis des pains de farine de manioc qu'elle avait fait sécher avec soin ; elle me fit aussi remarquer des pigeons qui nichaient dans les branches du figuier, et au-dessus desquels elle avait établi un petit auvent pour les tenir à l'abri ; enfin elle appela mon attention sur nos plants d'Europe, qu'elle avait conservés au frais. Je cherchai aussitôt un emplacement propre à établir ma pépinière, et, aidé de mes fils, nous

en disposâmes le terrain, et nous y plantâmes nos jeunes arbres.

La journée s'écoula tout entière dans ce travail ; mais comme nous n'avions eu ce jour-là que des pommes de terre, des gâteaux de manioc et du lait pour toute nourriture, il fut décidé que le lendemain nous irions à la chasse pour remonter notre garde-manger par quelques pièces de gibier. En effet, les premières lueurs du jour nous trouvèrent debout ; car cette fois tout le monde, et même ma femme, voulut m'accompagner. Elle ne connaissait point le pays, et elle se promettait quelque plaisir de cette promenade. Après la prière, le déjeuner, et avoir pourvu aux besoins de nos animaux, mes fils et moi nous prîmes nos armes ; j'attelai l'âne au traîneau, afin de rapporter commodément les produits de notre chasse ; nous prîmes avec nous quelques provisions, et nous quittâmes Falkenhorst. Turc, fièrement paré de sa cotte de porc-épic, marchait en tête : mes trois aînés, armés de légers fusils, venaient ensuite ; la bonne mère conduisant l'âne, et le petit Fritz, formaient le corps central ; moi, à quelque distance, je fermais le cortége, que maître Knips, monté sur le dos de la patiente Billy, rendait des plus grotesques.

Nous suivîmes d'abord le marais des Flamants ; ma femme ne pouvait se lasser d'admirer la beauté de la végétation et l'élévation des arbres qui croissaient dans cet endroit. Cependant Frédéric, à qui ce lieu semblait propre à quelque aventure de chasse, s'était éloigné de nous, et, au moment où nous nous y attendions le moins, un coup de fusil retentit soudain à nos oreilles, et nous vîmes en même temps un oiseau énorme tomber à quelques pas de nous au milieu de hautes herbes.

J'y courus, précédé de nos deux chiens, et je trouvai là mon fils fort embarrassé pour s'emparer de son gibier, qui, bien qu'étendu à terre et blessé à l'aile, se défendait avec fureur à grands coups de pied et de bec. Je m'approchai avec précaution en jetant mon mouchoir sur la tête de l'oiseau rebelle ; je parvins ainsi en l'étourdis-



sant à me rendre maître de lui. Il était blessé à l'aile ; je les lui liai toutes deux avec une corde, ainsi que les pattes, et nous portâmes en triomphe cette belle proie jusqu'au traîneau, où le reste de la famille nous attendait.

« Ah ! le superbe oiseau ! s'écrièrent ma femme et mes petits en nous voyant revenir ainsi chargés, car l'oiseau pesait au moins trente livres.

— C'est au moins un aigle! dit Rudly avec admiration.

— Mon père, demanda Ernest, qui l'examinait curieusement, ne serait-ce pas une oie-outarde?

— Bon, une oie! s'écria Frédéric avec mépris; où sont donc, je te prie, les membranes qui distinguent, selon toi, les *palmipèdes?*

— Ne te moque point, Frédéric, ton frère a raison, c'est bien une outarde; elle n'a pas les pieds membraneux, il est vrai; on l'appelle aussi poule-outarde, quoiqu'elle n'ait pas l'ergot qui caractérise les gallinacés. Mais la langue des chasseurs a précédé celle des naturalistes.

— Ah! s'écria Rudly tout joyeux, c'est bien un de ces gros oiseaux que nous avons fait lever ici une fois et que nous n'avons pu abattre ni Ernest ni moi; t'en souviens-tu, maman?

— En effet, dit la mère en examinant l'oiseau, je crois bien que c'est un de ceux-là; mais, continua-t-elle avec compassion, peut-être la pauvre bête a-t-elle ses petits dans ces joncs: je serais d'avis qu'on lui rendît la liberté.

— Sois tranquille, repris-je à mon tour, les petits sauront bien pourvoir eux-mêmes à leurs besoins; d'ailleurs, je veux apprivoiser cette bête: ce sera, quand elle sera guérie, une bonne addition à notre basse-cour, et, dans tous les cas, elle nous fera un excellent rôti. »

L'outarde, après que je lui eus pansé l'aile tant bien que mal, fut placée sur le traîneau, et nous continuâmes notre route. Nous arrivâmes bientôt au bois des Singes: c'est le nom que nous avions donné aux palmiers où les singes nous avaient si bien accueillis à

coups de noix de coco. Frédéric raconta, en riant encore, cette scène comique à sa mère et à ses jeunes frères. Pour Ernest, il était allé en avant et s'était arrêté devant un de ces palmiers, dont le tronc était chargé des plus beaux fruits du monde. Il soupirait en disant : « Il n'y a pas moyen de grimper à ces arbres ! messieurs les singes, venez donc nous cueillir de ces belles noix ! » Mais les singes ne paraissaient point, et mon petit gourmand paraissait fort désappointé.

Je l'avais suivi. « C'est bien dommage, n'est-ce pas? lui dis-je en riant un peu de son embarras.

— Ah ! que sait-on, répondit-il, les yeux toujours attachés sur les cocos, peut-être qu'il en tombera de mûrs !... » A peine avait-il prononcé ces mots, voilà une des plus grosses noix qui se détache et tombe presque sur le nez du petit garçon.

« Ah ! ah ! voilà qui est comme dans les contes de fées, dit-il en sautant en arrière : à peine le souhait formé, qu'il est accompli.

— Peut-être que le génie de cet arbre va nous apparaître sous la forme d'un singe, et il pourrait bien nous bombarder, si nous restions ici plus longtemps, dis-je en ramassant les noix ; éloignons-nous. » Cependant, comme nous n'aperçûmes rien dans les branches, et que pas un souffle ne les agitait, nous perdîmes bientôt cette inquiétude, sans pouvoir deviner la cause de la chute de ce fruit, lequel, étant plutôt vert que mûr, ne pouvait être tombé de lui-même.

Tandis que nous examinions et l'arbre et les fruits, le reste des nôtres arriva ; ce fut alors que la chose nous parut inexplicable ; car, au moment même, quatre nouveaux cocos, autant qu'il nous arrivait de convives,

se détachèrent successivement et vinrent rouler à nos pieds, sans que l'arbre ni les palmiers éprouvassent la moindre secousse. « Allons, il n'en faut point douter, dis-je à mes enfants, à qui nous venions de faire part de l'événement, il y a là quelque magicien invisible qui s'amuse à nos dépens. »

Pendant ce temps, Frédéric avait tourné autour de l'arbre, et tout à coup il s'écria : « Ah! ah! voilà le magicien ; du moins il est assez laid pour être regardé comme tel; venez voir, papa! une horrible tête, large, ronde et grande comme mon chapeau, avec deux terribles pinces qu'elle tend en avant; elle descend du tronc du palmier. »

A l'instant le petit Fritz se réfugia derrière sa mère; maître Ernest, peu rassuré, regardait avec inquiétude autour de lui ; Rudly seul leva d'un air menaçant la crosse de son fusil en guise de massue, et tous, pleins de curiosité, nous attendîmes l'apparition du monstre dont Frédéric venait de nous faire la description. Nous vîmes, en effet, paraître un crabe énorme, qui s'avança sans paraître redouter notre présence. Le courageux Rudly lui asséna, en passant, un coup qui devait l'assommer; mais il le manqua : la bête, peu effrayée de l'attaque, et ouvrant ses formidables pinces, marcha droit à son agresseur, qui, saisi d'effroi, se mit à fuir en criant. Ses frères alors se moquèrent de lui; le petit bonhomme s'arrêta, et, le courage lui étant revenu, il ôta lestement sa veste, laissa approcher le crabe, et, lui jetant brusquement le vêtement sur le dos, paralysa ainsi ses mouvements. Le stratagème était bon, mais il fallait en profiter pour se rendre maître de l'animal, qui se débattait sous la veste et menaçait de s'en débar-

rasser ou de l'emporter ; je m'approchai, et, d'un coup du dos de ma hache je l'assommai.

« Oh ! quelle affreuse bête ! s'écria Rudly en retirant sa veste, j'en ai eu moins de peur que d'horreur ; mais, papa, qu'est-ce que c'est donc que ce monstre-là ?

— C'est ce qu'on appelle un cancre ou crabe de terre, et je pense que celui-ci doit être le crabe à coco : c'est à lui que nous devons la belle récolte que nous venons de faire ; cet animal, quoique pourvu de fortes tenailles, comme vous le voyez, ne pourrait briser les fruits dont il est très-friand ; c'est pourquoi il les coupe sur l'arbre un peu verts : quand ils sont tombés, il descend pour les manger en introduisant l'une de ses pinces par ces petits trous qui sont à la queue du coco ; il en retire fort adroitement la moelle ; souvent aussi, par l'effet de la chute, ces fruits se brisent, et l'animal alors s'en régale à son aise. Au surplus, mon cher ami, je te félicite de ton courage et de ta présence d'esprit : l'idée de jeter ta veste sur l'ennemi était excellente, car tu avais affaire à un drôle assez hardi et assez rusé ; mais tu vois par là que la prudence et la réflexion donnent à l'homme la victoire sur les bêtes les plus redoutables. »

La laideur de l'animal, la terreur et la bravoure de Rudly nous occupèrent quelque temps ; nous plaçâmes notre nouvelle proie sur le traîneau, et nous nous remîmes en route. Peu à peu le bois s'épaissit, et souvent il nous fallut employer la hache pour ouvrir un passage à notre âne et au traîneau, à travers les lianes et les broussailles entrelacées. La chaleur devenait extrême, et nous n'avancions que lentement, quand Ernest, toujours occupé de ses observations, et qui nous suivait à quelque distance, s'écria : « Halte ! une nouvelle et im-

portante découverte! » Le cortége s'arrêta, et nous courûmes près d'Ernest, qui nous montra, parmi les lianes que nous venions de couper pour nous frayer le chemin, des tiges d'où sortait une eau claire et fraîche comme celle d'une source; c'était, en effet, cette plante précieuse appelée la liane rouge ou la liane à eau, qui, en Amérique, fournit aux chasseurs une ressource si précieuse contre la soif. Ernest était transporté de joie; il prit une tasse de coco, la remplit de cette eau, qui coulait des tiges coupées comme d'autant de fontaines, et courut la porter à sa mère, à qui j'assurai qu'elle pouvait boire sans crainte. Nous mourions tous de soif, et ce secours nous venait bien à propos.

« Voyez, mes amis, leur dis-je, tandis que tous s'empressaient de couper ces merveilleuses lianes et de s'ouvrir à chacun une source vive; voyez combien Dieu est bon! ces lianes croissent ordinairement dans des lieux secs et privés d'eau. Eh bien, il en a enfermé dans ces plantes, afin que les hommes qui traversent ces déserts pussent se désaltérer; remercions-le de ce nouveau bienfait, mais en même temps rendons grâces à l'esprit investigateur de notre cher Ernest, car sans lui nous passions à côté de ce bien sans nous en apercevoir. »

Rafraîchis par cette boisson, et nos forces étant revenues, nous nous mîmes en marche avec plus d'ardeur, car je voulais conduire ma troupe au bois des Calebasses et faire là notre première halte. Nous ne tardâmes pas à y arriver; ces arbres, avec leurs fruits singuliers et placés sur le tronc, furent, pour ma femme et mes plus jeunes fils, de nouveaux sujets d'étonnement. Frédéric leur raconta tout ce que je lui avais appris naguère sur la manière de façonner les courges, et

l'usage qu'en faisaient les sauvages de l'Amérique, ainsi que les nègres, qui n'ont presque pas d'autre vaisselle; et, joignant l'exemple au précepte, il se mit très-complaisamment à tailler quelques courges pour faire à sa mère quelques ustensiles dont elle parut avoir envie, tels que des corbeilles pour mettre ses œufs et une large cuiller à écrémer le lait. En conséquence, nous nous assîmes sous ces beaux arbres, tant pour participer nous-mêmes à la besogne que pour faire notre repas de midi, car la faim commençait à se faire sentir. Nous avions apporté avec nous des provisions qui furent étalées sur l'herbe, et nous expédiâmes gaiement notre déjeuner. Rudly aurait bien voulu qu'on allumât du feu et qu'on fît cuire et bouillir son crabe, à la manière des sauvages, dans une courge vide dont on aurait chauffé le contenu avec des cailloux rougis; mais les apprêts que cette opération aurait demandés, l'incertitude que le crabe fût très-bon, cuit de cette manière, et, plus que tout cela, le manque d'eau pour effectuer ce projet, nous y firent renoncer.

Cependant Ernest, qui ne se souciait pas beaucoup de travailler aux écuelles, s'était éloigné de nous et rôdait dans les bois; tout à coup nous le vîmes revenir avec les marques d'une grande terreur, en criant: « Papa! papa! un sanglier, un sanglier énorme! » A cette annonce, Frédéric saisit son fusil; je pris également le mien, et tous deux nous courûmes du côté qu'Ernest nous indiquait; nos chiens nous avaient déjà précédés. Bientôt leurs aboiements, mêlés à de sourds grognements, nous donnèrent à penser qu'ils attaquaient la proie, et l'espoir d'un gibier de cette importance nous souriait déjà: mais quel fut notre désappointement, en approchant,

de voir nos dogues tenir, il est vrai, par les deux oreilles un gros animal velu, mais de reconnaître dans ce prétendu sanglier notre grosse truie, que son humeur indocile et sauvage nous avait contraints de laisser aller dans les bois pour y vivre à sa guise ! Après le premier moment de surprise, nous ne pûmes retenir un violent éclat de rire, qui, au lieu du bruit grave des fusils, fit retentir la forêt. Nous débarrassâmes notre pauvre truie de ses deux assaillants et lui laissâmes la liberté de manger une espèce de fruit dont le gazon était couvert dans cet endroit et qui y avait sans doute attiré l'animal glouton, car, à peine fut-il délivré que nous le vîmes se jeter sur ces fruits et les avaler avec avidité; j'en ramassai un : c'était une espèce de pomme, couronnée comme la nèfle, et dont l'odeur agréable et la couleur d'un jaune d'abricot était tout à fait appétissante; je l'ouvris : la chair me parut fine et pleine de jus; mais je n'y goûtai point, quoique ce fruit me parût ce qu'on appelle en Amérique des goyaves : le goût de notre truie pour ce fruit ne me rassurait pas assez; toutefois nous en ramassâmes une bonne quantité et j'en cueillis même une branche toute chargée à l'arbre qui les produisait, et nous revînmes, ainsi chargés, près des nôtres. Maître Knips n'eut pas plutôt aperçu les fruits, qu'il se jeta dessus et en croqua tout de suite; cette épreuve me satisfit et m'ôta toutes craintes; nous en mangeâmes tous pour notre dessert: ce fruit fut trouvé excellent ; ma femme surtout fut charmée quand je lui dis qu'on en faisait des confitures très-délicates. « Remarquez bien ce bois, me dit-elle, car voilà vraiment une des plus jolies trouvailles que vous ayez pu faire

— Avec tout cela, mon père, dit alors Frédéric, nous

n'avons pas encore grand gibier ; la journée s'avance, nous marchons lentement : je serais d'avis que maman nous attendît ici avec les petits, et que nous allassions un peu à la découverte. »

Je consentis à la proposition ; Rudly seulement voulut nous accompagner. Ernest resta avec sa mère, qui nous recommanda de ne pas trop nous écarter et surtout de ne pas rester trop longtemps.

Nous partîmes, et nous nous enfonçâmes dans des bois entremêlés de rochers qui étaient à notre droite. Tout à coup Rudly, qui nous précédait, s'arrêta et s'écria avec l'accent d'une vive terreur : « Oh ! papa, un crocodile! je vois un crocodile!

— Es-tu fou ? un crocodile dans un endroit où il n'y a pas une goutte d'eau !

— Papa, je le vois, continua le pauvre garçon, les yeux toujours fixés sur le même point ; il est là, sur un rocher, étendu au soleil! il dort, car il ne fait aucun mouvement. C'est bien un crocodile : voyez plutôt... »

Nous approchâmes avec précaution ; mais, ayant suivi la direction du doigt de l'enfant, je ne tardai pas à me rassurer en voyant, au lieu d'un crocodile, un superbe lézard de l'espèce appelée iguane, animal tout à fait inoffensif et dont les œufs et la chair sont un excellent manger ; celui-ci avait près de cinq pieds de long ; il dormait, en effet, étendu sur un éclat de rocher. Frédéric, à la vue du monstre, car cet animal était fort laïd, avait armé son fusil ; je l'arrêtai. « Attends, lui dis-je, ton coup se perdrait sur ces dures écailles ; je connais une autre manière de nous rendre maîtres de ce gaillard-là. »

Je coupai alors un bâton assez fort et une baguette

légère; j'attachai au premier une cordelette avec un nœud coulant dont je tins l'extrémité dans la main droite, tandis que de la gauche je tenais la baguette pour toute arme, et m'avançai doucement, sans faire le moindre bruit, vers le dormeur. Aussitôt que je fus à sa portée, je me mis à siffler un air gai et doux, d'abord faiblement, et ensuite plus fort, jusqu'à ce qu'enfin l'animal s'éveillât : il ouvrit les yeux et parut écouter avec un plaisir toujours croissant cette mélodie inattendue; bientôt même il tomba dans une sorte de léthargie délicieuse



pendant laquelle je parvins à lui passer mon nœud coulant autour du cou; alors, toujours continuant mes chants, je lui donnai une secousse, qui fit tomber l'animal du rocher, je lui mis le pied sur le dos, et, à l'aide de mes fils, je m'en rendis maître. Frédéric voulait lui tirer un coup de fusil dans la gueule; car l'animal, alors éveillé, se défendait avec vigueur; il donna un si terrible coup de queue au pauvre Rudly, que celui-ci en fut renversé. Toutefois, voulant pousser jusqu'au bout mon entreprise, je dis à Frédéric de retirer son fusil, et, tandis que l'iguane, victime de son amour pour la musique, tournait vers moi sa gueule armée de petites dents fort aiguës, je lui enfonçai dans les naseaux la baguette

que j'avais à la main; quelques gouttes sang en jaillirent, et au moment même l'animal mourut sans donner le moindre signe de douleur.

Mes fils, émerveillés de ce résultat, me demandèrent si j'avais inventé ce nouveau moyen de charmer et de vaincre les dragons et les serpents; je leur dis que ce moyen était celui qu'on employait le plus fréquemment en Amérique pour se rendre maître de ce reptile, mais que je ne savais pas si bien réussir.

Il fallut alors songer à emporter notre gibier, car c'en était un, et des plus délicats. Je me décidai à prendre la bête sur mon dos par les pattes de devant, tandis que mes fils porteraient le bout de la queue; ainsi chargés, nous reprîmes le chemin du bois des Calebasses, non sans rire beaucoup du singulier aspect que je devais avoir, affublé de la sorte.

En approchant du lieu où nous avions laissé nos bagages, nous trouvâmes ma femme un peu inquiète de la prolongation de notre absence, et, en nous voyant arriver à pas lents et sans faire les hourras d'usage, elle éprouva une sorte de terreur qu'il ne fût arrivé malheur à l'un de nous. Notre approche, et surtout nos éclats de rire, la rassurèrent; mais il n'en fut pas de même du pauvre petit Fritz, qui fut près de jeter les hauts cris en voyant le monstrueux gibier que nous rapportions; on se moqua un peu du petit poltron, et la manière dont nous avions tué cette bête réjouit fort toute la compagnie. Cependant la journée s'avançait, et ma femme fit la proposition de retourner au logis, de peur d'être surpris en route par la nuit. Comme le traîneau était déjà fort chargé et que l'âne ne pouvait le tirer que très-lentement à cause de l'inégalité du terrain, nous résolûmes

de laisser là notre voiture, et de charger seulement notre baudet de l'iguane, du crabe et d'une sacoche pleine de ces pommes douces que j'appelais goyaves. Pour notre outarde, comme ma femme avait fort habilement pansé son aile malade, nous lui attachâmes une corde à la patte, et la pauvre bête, affriandée par quelques miettes de gâteau de manioc que ma femme lui donnait de temps en temps, consentit à nous suivre. La route nous parut



moins longue au retour; nous arrivâmes à Falkenhorst avant le coucher du soleil, et nous eûmes ainsi le temps de préparer pour notre souper un morceau de notre iguane, qui fut trouvé excellent. Le cancre de maître Rudly eut moins de faveur : il était coriace et sans goût. Enfin nous donnâmes la nourriture du soir à nos animaux, je fis autour de l'habitation ma ronde habituelle, et la nuit était déjà venue quand nous prîmes notre élan vers notre berceau de feuillage, pour aller goûter sur nos matelas le repos dont nous avions besoin.

J'avais envie de tenter une excursion, mais seulement accompagné de mon fils aîné, pour savoir jusqu'où s'étendaient les limites du pays où nous nous trouvions, si nous étions jetés sur une île ou sur la pointe de quelque

continent. Pour colorer cette nouvelle absence aux yeux de ma bonne femme, qui s'affligeait toujours quand l'un de nous s'éloignait, je pris pour prétexte le traîneau, que nous avions laissé la veille dans les bois et qu'il fallait aller chercher. J'emmenai l'âne, l'un de nos chiens, et mon fils et moi, bien armés, avec un sac plein



de provisions sur le dos, nous quittâmes Falkenhorst après le déjeuner.

En traversant un bois de chênes-verts de l'espèce de ceux dont les glands sont doux et bons à manger, nous trouvâmes là notre truie fort occupée à se régaler de cette nourriture tout à fait à son goût, et je vis avec plaisir que le service que nous lui avions rendu la veille,

en la délivrant de l'attaque des dogues, l'avait fort apprivoisée : elle fit, à notre approche, de petits grognements; mais elle ne s'enfuit point. Plus loin, nous rencontrâmes des oiseaux d'une grande beauté; Frédéric en abattit quelques-uns, parmi lesquels je reconnus le grand geai bleu de la Virginie et des perroquets de diverses espèces. Pendant que nous étions occupés à les examiner, un bruit étrange, pareil à celui d'un tambour mouillé qui se mêlerait à celui d'une scie qu'on aiguise, se fit entendre à peu de distance ; l'idée que ce pouvait être une horde de sauvages, dont nous entendions la musique guerrière, nous fit, par prudence, entrer dans le fourré pour nous y tenir à l'abri. Nous y étions à peine, que nous découvrîmes la cause de ce bruit : sur un tronc d'arbre desséché et étendu dans une petite clairière, était un bel oiseau d'un noir vert et lustré, avec de larges bandes blanches aux ailes et à la queue, qui se pavanait, faisait la roue, battait des ailes, enfin faisait mille contorsions les plus étranges devant une vingtaine de poules de son espèce, qui semblaient en admiration devant lui. Je reconnus aussitôt le coq à fraise du Canada, ainsi nommé du beau collier de plumes qu'il agite et gonfle à volonté. Ces accents aigus et pressés, ces mouvements rapides et toute cette pantomime avaient pour but de rassembler autour de lui toutes les femelles des environs : mais le coup de fusil de mon éternel chasseur vint troubler l'oiseau coquet au milieu de son triomphe; les poules ses compagnes prirent la fuite en poussant des cris aigus, et le malheureux coq tomba, blessé à mort.

Je grondai mon fils de cette ardeur inconsidérée qui le portait à tuer ainsi tout ce qu'il rencontrait. « Pourquoi cette rage de détruire sans cesse et sans utilité? lui

disais-je. Sans doute, la chasse nous est permise contre les animaux malfaisants ou pour nous procurer de la nourriture; mais détruire pour détruire, voilà ce que je ne conçois ni ne pardonne point !... » Frédéric sourit d'un air un peu embarrassé, il avait senti la vérité de mon reproche. Cependant, comme la chose était faite, je crus qu'il valait mieux, après tout, en tirer parti, et je l'envoyai ramasser son gibier.

« En effet, dit-il en le rapportant, c'est un superbe animal, qui aurait bien figuré dans notre basse-cour, si je ne me fusse pas tant pressé. »

Nous plaçâmes notre gibier sur l'âne, et nous continuâmes notre route. Parvenus au bois des Calebasses, nous retrouvâmes notre traîneau et tout ce qui le chargeait ; nous fûmes d'avis de le laisser là provisoirement; de tenter l'excursion au delà de la paroi de rochers et de pénétrer dans la partie du pays que nous n'avions point encore visitée. Mais nous emmenâmes avec nous maître baudet pour porter nos provisions de bouche et rapporter le gibier ou autres objets dont nous ne pourrions nous charger. Quand nous eûmes trouvé un passage à travers les rochers, nous entrâmes dans une contrée riante où nous trouvâmes la même végétation que de l'autre côté. Partout des arbres gigantesques et des herbes d'une hauteur prodigieuse; nous n'avancions qu'avec peine et avec précaution, regardant à droite, à gauche, pour ne rien laisser échapper d'utile à recueillir, ou pour nous tenir en garde contre tout danger. Turc marchait le premier, l'oreille tendue, le nez au vent. Le baudet venait après, d'un pas grave et nonchalant, et nous, le fusil sous le bras, nous suivions ces fidèles et paisibles animaux. Nous rencontrions de temps à autre

des champs de pommes de terre ou de manioc parmi les tiges desquels nous vîmes jouer des troupes d'agoutis, comme celui que Frédéric avait tué le premier jour de notre établissement à Falkenhorst ; toutefois nous dédaignâmes ce gibier, qui ne nous avait pas paru excellent. Chemin faisant, nous rencontrâmes une nouvelle espèce d'arbuste qui attira mon attention : ses branches étaient chargées en profusion de petites baies blanches de la grosseur d'un pois, et couvertes d'une matière onctueuse ; je reconnus, en pressant ces graines entre mes doigts, que cet enduit était de la véritable cire, en un mot, le *myrica cerifera*, dont on tire une cire propre à faire des bougies. Je me félicitai fort de la découverte, et, avant d'aller plus loin, nous nous mîmes à recueillir ces graines, dont nous remplîmes un sac, car je savais combien ma femme apprécierait cette nouvelle trouvaille, elle qui chaque jour déplorait la nécessité où nous étions de nous coucher comme les poules, c'est-à-dire aussitôt que le soleil descendait sous l'horizon. C'était une conquête précieuse, et nous ne regrettâmes pas le temps que nous prit cette récolte.

En continuant ainsi notre marche à travers les bois, mille objets intéressants ou curieux frappaient notre vue et nous faisaient oublier nos fatigues : c'étaient tantôt des fleurs d'une merveilleuse beauté ; d'autres fois, des papillons aux couleurs non moins éclatantes que celles des fleurs, des oiseaux de toutes les formes et de tous les plumages. Frédéric, ayant entendu crier des petits dans leur nid, grimpa sur l'arbre où il était, et fut assez adroit pour s'emparer d'un jeune perroquet qui allait prendre sa volée. Il l'enveloppa soigneusement de son mouchoir, et, heureux de sa capture, il le mit

dans son sein en disant qu'il voulait l'élever et lui apprendre à parler. Un peu plus loin, nous vîmes d'autres oiseaux qui vivaient en société et s'étaient établis dans une multitude de nids sous un abri commun, et auquel, sans doute, tous avaient travaillé; car cette espèce de toit était un composé de paille, de tiges sèches, de mousse et de terre gâchée qui le rendait impénétrable à la pluie comme aux rayons du soleil. Nous demeurâmes quelque temps à admirer cette nouvelle merveille, et il nous fallut penser sérieusement que nous n'avions point de temps à perdre pour nous arracher à un spectacle aussi intéressant que celui de cette colonie emplumée. Cela nous conduisit à parler de tout ce que l'histoire naturelle rapporte des animaux vivant en société : nous rappelâmes successivement les travaux ingénieux des castors et des marmottes, ceux non moins merveilleux des abeilles, des frelons et des fourmis, et je n'oubliai point de mentionner ce que les voyageurs racontent de ces belles et grandes fourmilières d'Amérique dont les remparts sont maçonnés avec tant d'art et de solidité, qu'on les emploie quelquefois en guise de four, dont ils ont la forme, et où l'on fait cuire le pain en perfection.

Pendant ces récits, que mon fils écoutait avec un vif intérêt, nous étions parvenus sous des arbres dont le port et le feuillage nous étaient tout à fait inconnus; ils avaient quarante à soixante pieds d'élévation; leur écorce était crevassée, et il en sortait de petites boules d'une gomme épaisse. Frédéric en détacha une avec assez de peine, parce que cette gomme s'était durcie à l'air; mais, ayant voulu l'amollir dans ses mains, elle résista. L'action de la chaleur ne fit que l'étendre. Mon

fils voulut la rompre ; elle céda, s'étendit ; mais, en lâchant une des parties, le tout reprit sa première forme.

Tout surpris, mais charmé de sa découverte, Frédéric accourut à moi en criant :

« J'ai trouvé la gomme élastique !

— Serait-il vrai ? dis-je avec empressement. En ce



cas, tu as fait là une découverte bien précieuse pour nous. »

Mon fils crut que je voulais rire.

« A quoi peut nous servir la gomme élastique ? Nous n'avons rien à dessiner, point de crayon à effacer. »

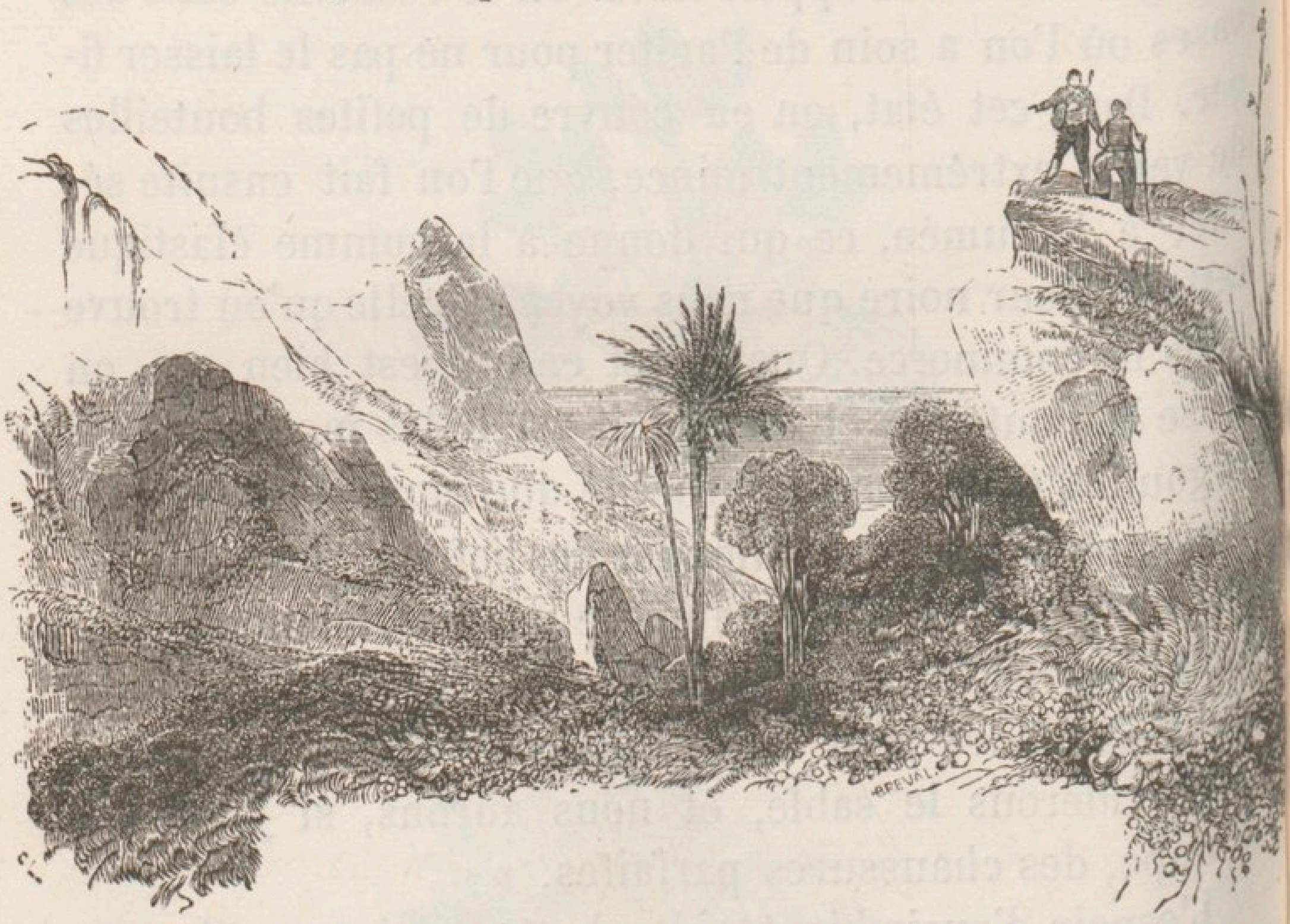
Je lui appris les divers emplois de cette gomme, et qu'elle ne servait pas seulement au dessinateur, mais

peut remplacer le plus excellent tissu, en ce qu'elle est imperméable, et j'ajoutai que nous pourrions nous en fabriquer d'excellentes chaussures. Cette idée intéressa extrêmement mon fils, et il fallut tout de suite lui expliquer comment on pouvait arriver à ce résultat.

« Le caoutchouc, lui dis-je, est le suc laiteux qui se dégage d'un arbre appelé hévé. On le recueille dans des vases où l'on a soin de l'agiter pour ne pas le laisser figer. Dans cet état, on en couvre de petites bouteilles de verre extrêmement mince, que l'on fait ensuite sécher à la fumée, ce qui donne à la gomme élastique cette couleur noire que nous voyons à celle qu'on trouve dans le commerce. Quand cet enduit est bien sec, on brise la bouteille, et on en fait sortir les morceaux par le goulot. C'est aussi le procédé que nous pourrons employer pour nous confectionner des bottes et des souliers: nous remplirons de sable un de nos bas, et nous étendrons sur cette forme autant de couches de caoutchouc qu'il en faudra pour former un cuir solide; après quoi nous viderons le sable, et nous aurons, si je ne me trompe, des chaussures parfaites. »

L'espoir d'avoir bientôt des bottes qui garantiraient de l'atteinte des ronces et des épines rendit une nouvelle ardeur à nos jambes. Nous avançâmes encore quelque temps à travers une forêt sans fin, où se trouvaient réunis des arbres de mille espèces. De petits singes, qui se jouaient sur des cocotiers, nous fournirent des noix fraîches, dont nous nous régalâmes avec délices, et dont nous fîmes une petite provision. Parmi les palmiers qui les produisaient, j'en remarquai plusieurs d'un port moins élevé, et dont les feuilles couvertes d'une poussière blanche me firent présumer que ces arbres étaient

de véritables sagoutiers ; je m'en assurai en frappant de ma hache le tronc d'un de ces arbres, qui avait été déraciné par le vent, et je trouvai à l'intérieur une moelle blanche, farineuse, qui était bien en effet le sagou qu'on apporte des Indes en Europe. Ravis de cette découverte, qui pour nous était, comme tout ce qui tenait à la subsistance, si importante, mon fils et moi nous nous



mîmes à enlever l'écorce de ce tronc à grands coups de hache, et nous retirâmes de l'intérieur à peu près vingt-cinq livres de cette moelle précieuse. Ce travail nous prit plus d'une heure; la faim et la soif commençaient à se faire sentir; et comme, d'ailleurs, la journée s'avançait, je jugeai qu'il ne serait pas prudent de pousser plus loin nos investigations ce jour-là. Nous descendîmes vers la mer, et, étant montés sur le rocher appelé le cap de l'Espoir trompé, nous ne découvrîmes rien de nouveau. C'étaient partout la même végétation,

riche et vigoureuse, les mêmes sites, la même solitude; et aucune trace d'être humain ne s'y révélait. Nous nous décidâmes alors à revenir sur nos pas pour regagner le bois des Calebasses, où nous avions laissé nos provisions. Arrivés là, nous prîmes notre repas, et, quand nous fûmes bien reposés, nous plaçâmes sur le traîneau toutes nos richesses, et, y ayant attelé maître baudet, nous reprîmes le chemin de Falkenhorst.

Ma femme témoigna beaucoup de joie de notre retour, et accueillit avec grande faveur la nouvelle farine que nous lui rapportions. Le joli perroquet vert et rouge dont Frédéric avait fait la capture, l'histoire des oiseaux vivant en société, celle du coq à fraise, et surtout celle du caoutchouc, qui devait nous donner à tous des chaussures imperméables, tout cela fut l'objet de l'entretien pendant le souper, qui ne tarda pas à être servi. Ma femme donna une attention toute particulière aux baies à cire, dont nous avions rapporté un grand sac, et elle se réjouissait à l'idée d'avoir enfin de la lumière le soir, et de n'être plus obligée à s'aller coucher, comme nous étions contraints de le faire, aussitôt que le jour finissait.

CHAPITRE IV

Travaux divers. — Explosion du navire. — Nouvelle excursion. — Le vin de palmier. — Le buffle. — L'aigle royal. — Retour à Falkenhorst. — Les arbres fruitiers. — Les abeilles. — L'escalier tournant. — L'onagre. — Le lin. — La saison pluvieuse.



Le jour suivant, ma femme et mes enfants ne me laissèrent point de repos que je n'eusse entrepris la fabrication des bougies. C'était pour moi un métier tout nouveau que celui de cirier : je me rappelais bien avoir vu fabriquer des chandelles ; je tâchai donc de réunir tous mes souvenirs, et je me mis à l'œuvre.

Je fis éplucher avec soin les baies, que les enfants jetaient à mesure dans une grande chaudière, sous laquelle j'allumai un feu doux. La chaleur de l'eau fondait la cire qui entourait ces petites baies, qui, elles-mêmes, étant devenues pesantes, tombèrent au fond de la chaudière, tandis qu'une belle cire verte s'éleva à la surface de l'eau. J'enlevai avec une cuiller plate cette cire, et, à mesure qu'elle se formait, je la déposais dans

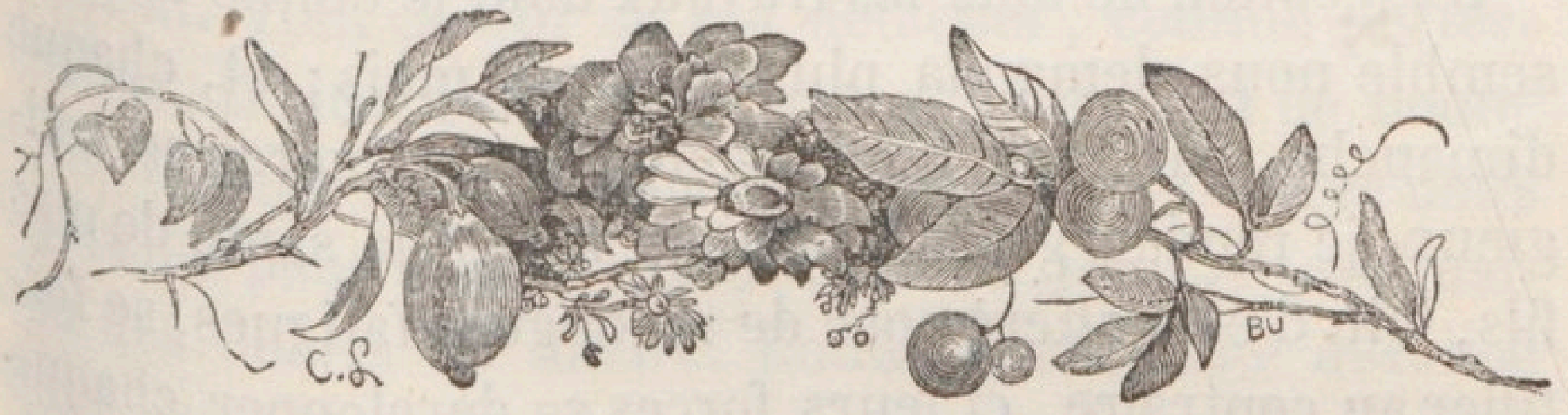
un grand pot de grès placé à côté de moi. Quand ce pot fut presque plein, je pris des mains de ma femme des mèches qu'elle m'avait préparées en fil de toile à voile. Ces mèches étaient passées quatre par quatre dans un petit bâton. Je les trempai dans ma cire liquide, puis je les plaçai sur deux branches d'arbre pour les faire sécher. Je réitérai cette opération autant de fois qu'il fut nécessaire pour amener nos bougies à une grosseur raisonnable. Je les portai ensuite auprès de la fontaine, dans un endroit frais, afin d'achever de les durcir, et dès le soir même nous en fîmes l'essai. Ma femme était ravie de cette invention, et, quoique nos bougies fussent un peu inégales et que leur lumière ne fût pas très-pure, c'en était assez pour nous rappeler l'Europe et ses usages ; c'était assez surtout pour prolonger nos journées de plusieurs heures qui jusqu'alors avaient été perdues.

Ce premier succès nous engagea à tenter une autre fabrication. Ma femme regrettait beaucoup de voir chaque jour se perdre la crème qu'elle pouvait recueillir du lait de notre vache et de nos chèvres ; elle avait bien essayé d'en faire du beurre en battant cette crème dans un vase ; mais, soit qu'elle eût manqué de patience, soit que la chaleur du climat en fût la cause, elle n'avait pu y réussir. Il lui fallait nécessairement une baratte, et, comme je ne me sentais pas assez habile pour essayer d'en construire une, j'imaginai d'y suppléer par un procédé assez simple que je me rappelai avoir lu quelque part, et employé par les Hottentots. Ces peuples font leur beurre en enfermant dans une peau de bouc cousue en forme de sac une certaine quantité de crème qu'ils agitent à tour de bras par un mouvement régulier.

Je substituai à la peau de bouc une grande courge vide et coupée en deux parties ; je l'emplis de crème aux trois quarts, je la fermai hermétiquement, et, ayant attaché à quatre piquets les quatre coins d'une toile à voile, je plaçai au centre la courge pleine de crème, et je donnai à deux de mes fils le soin d'agiter cette toile par un mouvement lent, mais régulier, comme un enfant qu'on berce. Cet exercice les amusa beaucoup; mais ce qui leur plut davantage, c'est qu'au bout d'une heure, ayant ouvert la machine, nous trouvâmes, au lieu de crème, une motte de beurre parfait, que ma femme employa ce jour même, à la satisfaction de tous les convives. Je ne réussis pas aussi bien dans une autre tentative : je voulus essayer de faire une voiture pour suppléer à notre traîneau, qui ne pouvait pas nous servir dans toutes sortes de terrains ; mais, bien que deux roues que j'avais apportées du navire eussent dû rendre cette opération moins difficile, je ne réussis qu'à faire une machine fort lourde et sans grâce ; pourtant, tout informe qu'elle était, cette charrette nous fut fort utile pour ramener nos récoltes.

Tandis que je m'occupais ainsi de l'amélioration de notre mobilier, ma femme et mes fils n'étaient pas oisifs : ils entreprenaient mille embellissements ; ils avaient retiré de la pépinière, où je les avais placés provisoirement, nos arbres d'Europe, et les avaient disposés avec beaucoup d'intelligence dans les sites où ils devaient le mieux réussir. Je partageais avec mes enfants ce que ces travaux avaient de plus pénible, et je les aidais de mes conseils. Par exemple, la vigne fut plantée, d'après mes avis, au pied des racines de nos gros arbres, et les châtaigniers, les noyers et les cerisiers s'alignè-

rent sur deux rangs dans la direction du pont de Famille à Falkenhorst. C'était une avenue ombragée que nous nous ménagions pour aller à Zeltheim. Nous établîmes une chaussée solide entre ces arbres, de manière à pouvoir y passer dans tous les temps, et, comme nos brouettes ne suffisaient pas pour ce travail, je parvins à faire un petit tombereau que l'âne se chargea de traîner. Dès lors nos travaux se dirigèrent vers Zeltheim, notre première demeure, et qui pouvait devenir pour nous un lieu de refuge en cas de danger. La nature



l'avait peu favorisé; nous y suppléâmes en y plantant tous ceux de nos arbres auxquels une grande chaleur était nécessaire, tels que les citronniers, les pistachiers, les pamplemousses, espèce d'oranger dont le fruit est aussi gros que la tête d'un enfant; l'amandier, le mûrier, le figuier d'Inde avec ses longues épines, y trouvèrent leur place. Enfin nous changeâmes l'aspect de ce lieu désolé, et, au bout de quelque temps, nos plantations ayant bien réussi, nous vîmes succéder à une plage de sable brûlant et aride un bosquet d'arbres couverts de fruits et de fleurs. Cependant, comme Zeltheim était pour nous moins un lieu de plaisance qu'une retraite en cas de besoin, c'était là que se trouvaient nos armes, nos munitions et nos provisions de toutes sortes. Non con-

tents d'y faire ces embellissements, nous en fîmes une espèce de place forte : nous l'entourâmes d'une haie formée de planches fortes et épineuses, de manière à en interdire l'entrée aux animaux sauvages, et même à pouvoir soutenir un siége contre une troupe de sauvages, s'il s'en trouvait dans cette contrée. Nous fortifiâmes également notre pont, dont les planches mobiles pouvaient, en se retirant, intercepter tout passage, et une petite éminence qui se trouvait dans l'intérieur reçut sur sa plate-forme les deux petits canons de la pinasse.

L'exécution de tous les travaux dont je donne ici l'ensemble nous demanda plus de trois mois ; et, chaque dimanche, car rien n'interrompait nos exercices religieux, je rendais grâce à Dieu en voyant la santé de mes fils, loin d'être altérée par de si longues fatigues, se fortifier au contraire, et leurs forces se développer chaque jour davantage. Tout allait bien dans notre petite colonie ; nous avions une nourriture abondante et assurée ; un seul besoin commençait pourtant à se faire sentir : c'était celui de nouveaux vêtements ; notre linge et nos habits, quoique bien entretenus par ma laborieuse femme, étaient dans un état de délabrement vraiment inquiétant, et nous n'avions encore trouvé aucun moyen de les renouveler. Je savais bien que le vaisseau naufragé, où nous avions déjà pris tant de choses, contenait encore des caisses de linge, des ballots de drap, d'autres choses fort utiles du même genre ; mais la multiplicité de nos travaux m'avait empêché jusqu'alors d'y faire un nouveau voyage. Le désir de savoir en quel état était ce pauvre navire, autant que le besoin réel où nous étions, me détermina à mettre en mer la pinasse et à

lenter une course que j'annonçai à ma femme comme devant être la dernière.

Nous trouvâmes la carcasse toujours engagée dans les écueils, à peu près telle que nous l'avions laissée; les vents et la mer en avaient seulement arraché quelques planches, que le flot n'avait pas tardé à pousser au rivage.

Nous parcourûmes tout l'intérieur : il s'y trouvait beaucoup de choses fort utiles que nous transportâmes sur notre embarcation; les ballots de toile et de drap ne furent pas oubliés, non plus que plusieurs tonnes de goudron. Tout ce qui se put détacher, comme portes, fenêtres, tables, bancs et autres meubles, fut de bonne prise. Il nous fallut même faire plusieurs voyages dans la journée pour emporter tout ce butin, nous rendre maîtres des débris du navire. Enfin, après avoir dévalisé toute cette pauvre carcasse, j'imaginai un dernier moyen pour nous rendre maîtres de ses débris : c'était de la faire sauter, espérant que les vents et les flots nous apporteraient partiellement au rivage toutes ces planches et tous ces bois de construction dont nous ne pouvions nous emparer. Les préparatifs de cette opération furent bientôt faits : nous roulâmes une tonne de poudre au fond de la cale, je disposai une mèche soufrée qui devait durer plusieurs heures; après quoi nous nous éloignâmes avec promptitude. Le courant et la voile nous ramenèrent heureusement à la baie du Salut, où toutes nos richesses étaient provisoirement déposées; nos forces étaient épuisées par les travaux excessifs de cette journée. Je proposai à ma femme de nous faire souper sur la plate-forme, d'où l'on apercevait encore la carcasse du navire. Elle y consentit. Nous

nous mîmes gaiement à table, attendant avec impatience le moment où se ferait l'explosion. Le soir arriva, et l'obscurité commençait à peine, que nous vîmes s'élever au-dessus des flots une large colonne de feu, dont la lueur éclaira subitement la mer et tous les environs. Une détonation formidable se fit entendre : c'était le dernier cri du navire s'abîmant dans les flots, et le dernier lien qui nous unissait à l'Europe venait de se rompre... Cette idée remplit nos cœurs d'une tristesse soudaine, et au lieu des cris de joie sur lesquels j'avais compté, je n'entendis autour de moi que des gémissements, je ne pus moi-même me défendre de verser des larmes. Nous sentions alors combien est puissant dans le cœur de l'homme ce sentiment qu'on appelle l'amour de la patrie, qui le rattache aux lieux où il est né et où il a passé son enfance. Nous rentrâmes à Zeltheim dans un morne silence; il nous semblait à tous qu'en perdant le vaisseau, nous venions de perdre un vieil ami.

Le repos de la nuit cependant dissipa un peu ces tristes impressions; nous nous levâmes avec le jour, et nous nous hâtâmes de courir au rivage : le mer était couverte de débris; avec un peu de travail, il nous fut facile de les recueillir. Nous trouvâmes, entre autres choses, de grandes chaudières en cuivre qui avaient été destinées à une raffinerie; nous nous en servîmes pour en faire des magasins à poudre, en les renversant par-dessus les tonnes qui contenaient cette dangereuse, mais précieuse denrée. Une place à l'abri sous les rochers fut choisie pour arsenal, de telle sorte qu'une explosion, lors même qu'elle aurait eu lieu, ne nous présentait aucun danger. Tandis que nous étions ainsi occupés, ma femme, qui avait pris part à tous nos tra-

vaux, étant allée se reposer au bord de la mare, découvrit là que deux de nos canes et une oie avaient couvé dans les roseaux et conduisaient déjà à l'eau une jolie famille emplumée. Nous nous réjouîmes fort de cette agréable surprise, et canetons et oisons furent salués par nous avec cette joie que nous causait l'espoir de les voir figurer bientôt comme un excellent rôti sur notre table: c'était à qui leur jetterait des miettes de biscuit pour les apprivoiser. Mais ces soins domestiques nous



rappelèrent si vivement nos hôtes domestiques de Falkenhorst et toutes les douceurs de ce champêtre séjour, que nous résolûmes d'ajourner pour quelque temps le reste des travaux de Zeltheim et de retourner dès le lendemain à notre château aérien.

En approchant de Falkenhorst, nous trouvâmes la plupart de nos jeunes arbres courbés par le vent, et je me promis d'aller dès le lendemain couper des bambous de l'autre côté du promontoire de l'Espoir trompé, pour en faire des piquets contre la violence des vents et assurer ainsi ces jeunes plants, trop faibles encore. La jour-

née se passa dans des soins divers ; mais, quand, le jour suivant, j'annonçai mon projet, tout le monde voulut être de l'expédition : les récits que nous avions faits des merveilles de cette contrée, encore inconnue pour le reste de la famille, avaient vivement piqué la curiosité générale ; ma femme et ses fils trouvaient mille prétextes pour ne pas me laisser partir seul avec Frédéric : nos poules étaient prêtes à couver, il fallait aller à la recherche des œufs de gelinottes ; les bougies étaient à leur fin, il était urgent de renouveler la provision de cire ; Rudly voulait aller cueillir des goyaves et le petit Fritz désirait manger des cannes à sucre. Je consentis donc à ce que le voyage se fît en famille : l'âne et la vache furent attelés à la charrette, nous prîmes avec nous des provisions et une grande toile pour nous servir de tente, car je prévoyais que nous ferions une absence de plusieurs jours. Le temps était superbe, et toute la caravane se mit en marche en chantant.

Je la conduisis d'abord à travers les champs de manioc et de pommes de terre et le bois de goyaves, dont mes fils se régalèrent amplement; notre charrette roulait péniblement sur le terrain inégal, quoique nous en eussions graissé l'essieu avec du saindoux dont nous avions trouvé une barrique dans le navire; mais la hache et la patience nous faisaient triompher des obstacles. Nous parvînmes enfin à la grande colonie des oiseaux, qui fut pour mes enfants un objet d'admiration, et, pour Ernest, l'occasion de faire preuve de savoir, car il nous apprit que les habitants de ce nid immense étaient, suivant le système de Linnée, des *loxia gregoria*, et, suivant celui d'un autre naturaliste, des *loxia socia*; il nous fit admirer la prévoyance de ces oiseaux, qui, se nourris-

sant principalement des baies molles de l'arbre à cire, ont établi leur domicile dans un lieu qui en était tout rempli ; en effet, tout en nous amusant des récits d'Ernest et des jeux de ces oiseaux rentrant et sortant continuellement de leur cité commune, nous pûmes faire notre récolte de cire sur les buissons voisins ; nous en remplîmes deux sacs, ainsi qu'un autre de pommes de goyaves, dont ma femme se proposait de nous faire d'excellentes confitures. Nous passâmes ensuite auprès de l'arbre au caoutchouc : j'eus soin de faire quelques entailles à l'écorce et de placer au-dessous des moitiés de calebasses pour recueillir le suc laiteux qui s'en échapperait ; car je comptais tirer parti de ce suc, et il me tardait de nous faire à tous des chaussures imperméables. Nous trouvâmes ensuite le bois de palmiers, et, après nous être un peu dirigés à gauche, nous entrâmes dans une plaine la plus fertile et la plus délicieuse qu'on pût imaginer : nous avions d'un côté le champ de cannes à sucre surmonté d'un bois de palmiers ; de l'autre, celui des bambous ; devant nous, le promontoire de l'Espoir trompé, et, enfin, la mer immense qui servait de perspective à ce magnifique tableau.

Il fut unanimement décidé que nous ferions de ce lieu ravissant le centre de nos excursions, et il s'en fallut de peu que nous n'en vinssions à l'idée d'y établir notre demeure et de renoncer ainsi à Falkenhorst ; mais, comme nous n'aurions pu y trouver la sécurité dont nous jouissions dans ce dernier établissement, nous renonçâmes bientôt à ce projet, inspiré par la beauté de ce petit coin de terre.

Nous dételâmes nos bêtes, et nous nous arrangeâmes pour passer la nuit et peut-être plus d'un jour dans ce

vallon ; nous prîmes un léger repas, après quoi chacun se sépara : les uns pour aller aux cannes à sucre, les autres pour couper les bambous, dépouiller les uns et les autres, en faire des faisceaux et les charger sur notre charrette. Ce travail excita l'appétit de mes jeunes gens, et, comme le dîner n'était pas encore prêt, ils s'en dédommagèrent en suçant des cannes à sucre et en allant à la recherche des noix de coco, dont tous les arbres étaient chargés. Malheureusement il ne se trouvait là ni singe malicieux ni cancre aussi habile pour leur faire cette récolte ; ils essayèrent de grimper aux troncs, mais, parvenus à une certaine hauteur, ils sentirent leurs bras se fatiguer, et ils glissèrent jusqu'à terre, un peu confus de ce petit échec. Je vins alors à leur secours en leur donnant des morceaux de peau de requin dont j'avais eu soin de me munir avant de partir : ils s'entourèrent les jambes de cette peau rude, et, leur ayant montré à s'aider d'une corde à nœud coulant passée autour du tronc de l'arbre, ce moyen, que les nègres emploient, réussit à merveille, et mes petits grimpeurs arrivèrent assez facilement au sommet des palmiers. Ils se servirent alors de la hachette qu'ils portaient à la ceinture, et firent tomber sur la terre une grêle des plus belles noix. Nous les ouvrîmes, et notre dîner se trouva pourvu d'un dessert parfait. Frédéric et Rudly, les seuls qui eussent grimpé aux palmiers, tout fiers de leur prouesse, reprochaient ironiquement à Ernest sa paresse ; car le docteur avait passé tout ce temps à regarder ses frères, et, occupé de quelque idée particulière, il ne parut pas s'apercevoir qu'il était l'objet de leurs plaisanteries. Tout à coup il se leva gravement, puis, ayant encore jeté un regard sur le sommet de quel-

ques palmiers, il prit une tasse de coco et un petit vase de fer-blanc à anse, et, s'avançant gravement vers nous : « Madame et messieurs, dit-il avec un sérieux comique, j'avoue que l'action de grimper est pénible et désagréable ; mais, puisqu'elle procure, comme il paraît, tant d'honneur à ceux qui s'y exercent, il faut que je tente aussi l'aventure et que je voie si je ne pourrais pas aussi faire quelque chose de glorieux et en même temps d'agréable à la compagnie. »

A ces mots, il nous salua, et, entourant ses jambes de la peau de requin, il s'approcha d'un palmier qu'il avait longtemps examiné ; et je fus étonné de l'agilité singulière et de la vigueur avec lesquelles il se mit à grimper. Ses frères se mirent à rire en lui voyant escalader un arbre où il n'y avait point de fruits, et ils eurent la malice de ne l'en avertir que quand il fut en haut. Ernest, sans répondre, s'établit au milieu des palmes, et, tirant alors sa hachette, il en frappa le sommet de l'arbre, et nous vîmes tomber à nos pieds un rouleau de feuilles jaunes et tendres que je reconnus à l'instant pour le chou palmiste, manger délicat et dont on fait grand cas en Amérique. Le reste de la famille, moins avancé qu'Ernest en histoire naturelle, n'accueillit qu'avec de nouvelles plaisanteries l'envoi de notre docteur.

« Le méchant garçon ! cria sa mère, le dépit de ne point trouver de noix lui fait mutiler ce pauvre arbre.

— Rassurez-vous, dit le tranquille Ernest, ce chou vaut bien son prix, et je ne veux jamais descendre si ce que je vous rapporterai ne l'emporte pas sur tous les cocos du monde !

— Ernest a parfaitement raison, dis-je alors ; il vient

de faire preuve ici du fruit qu'il a tiré de ses lectures, et il aurait plus de droit à notre admiration qu'à vos sarcasmes. Défiez-vous, mes enfants, de cet esprit de rivalité dénigrante qui tend à se développer en vous et qui vous fait juger à la légère les choses que vous ne connaissez point ; on devient facilement injuste en agissant ainsi, et, qui plus est, ingrat. »

Cependant notre petit héros ne descendait point de son arbre, il s'était même assis fort commodément et demeurait là immobile. « Que diable fais-tu donc là-haut? lui criai-je, est-ce que tu veux remplacer le chou que tu viens de nous envoyer?

— Non, non, répondit-il en riant, je veux seulement vous apporter de quoi l'assaisonner, c'est-à-dire un vin excellent dont vous me direz des nouvelles ; mais cela coule plus lentement que je ne voudrais. »

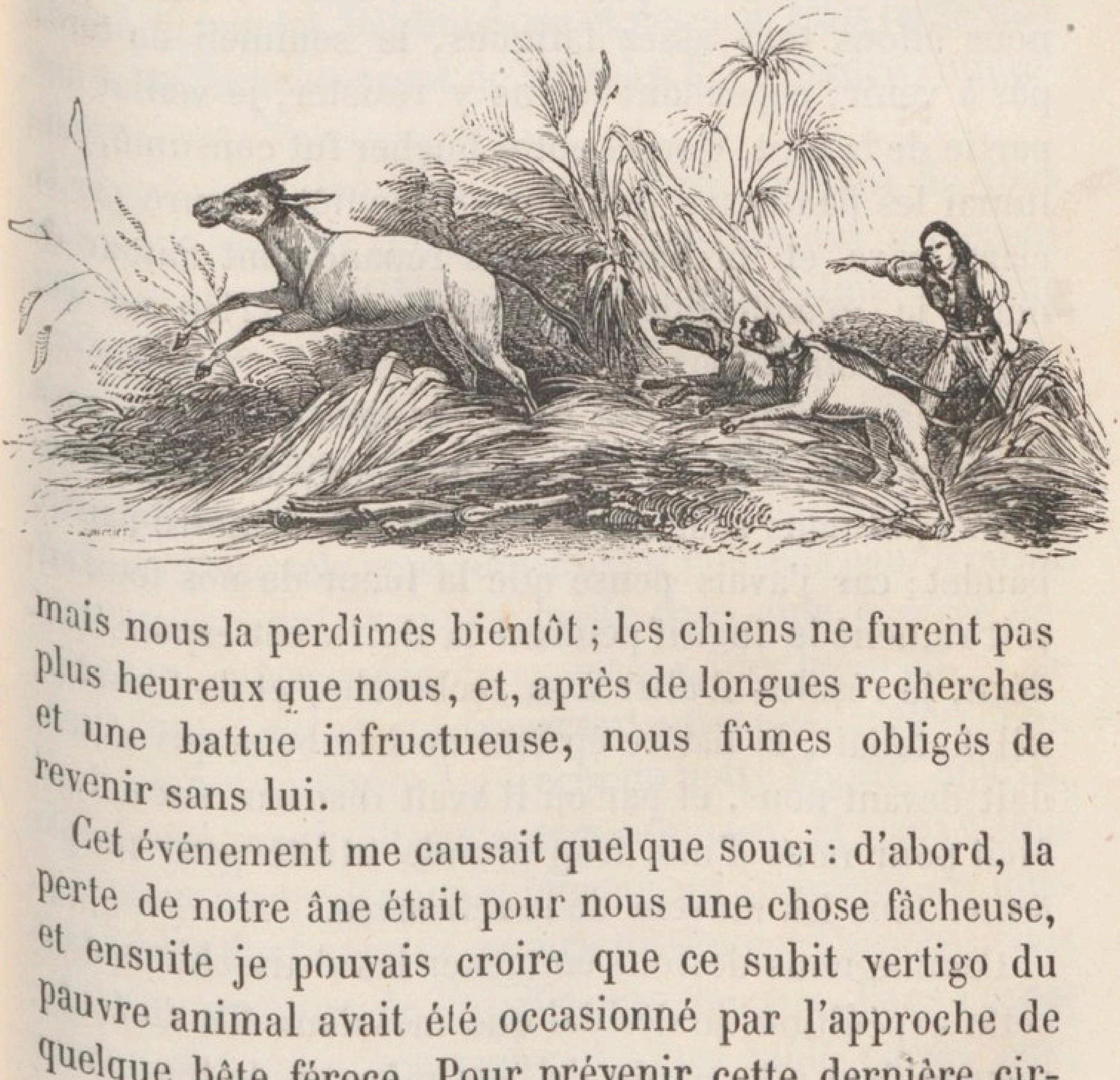
Ce furent de nouveaux rires et de nouvelles marques d'incrédulité parmi le jeune auditoire ; mais ils ne tardèrent pas à cesser quand Ernest descendit, et que, d'une main prenant sa tasse de coco, il y versa de l'autre une liqueur rose et limpide dont son flacon était à moitié rempli. Puis, d'un air gracieux, il me présenta la coupe en m'invitant à y goûter. C'était, en effet, du vin de palmier, aussi agréable à boire que du vin de Champagne, et qui restaure les forces quand il est pris modérément.

Chacun goûta de la douce liqueur, et mille compliments furent alors adressés à Ernest, que le suffrage universel et les caresses de sa mère dédommagèrent amplement des railleries dont il avait été l'objet.

Cependant, le soleil descendant rapidement vers l'horizon, nous songeâmes à établir définitivement notre

tente pour la nuit. Tandis que nous étions occupés à ce travail, notre âne, qui paissait fort tranquillement à quelque distance, parut tout à coup agité d'une émotion extraordinaire ; ses oreilles se dressèrent, il leva le nez au vent, et, poussant un effroyable *hi han !* il partit en lançant des ruades à droite à gauche, s'enfonça dans la forêt de bambous, et disparut bientôt à nos regards.

Surpris d'une telle incartade, nous lançâmes nos chiens après le fugitif, et nous-mêmes suivîmes sa trace,



mais nous la perdîmes bientôt ; les chiens ne furent pas plus heureux que nous, et, après de longues recherches et une battue infructueuse, nous fûmes obligés de revenir sans lui.

Cet événement me causait quelque souci : d'abord, la perte de notre âne était pour nous une chose fâcheuse, et ensuite je pouvais croire que ce subit vertigo du pauvre animal avait été occasionné par l'approche de quelque bête féroce. Pour prévenir cette dernière circonstance, je fis préparer un grand feu devant notre tente ; mais, comme nous n'aurions pas eu assez de bois

sec pour l'entretenir toute la nuit, j'imaginai d'y suppléer par des tiges de cannes à sucre, que je liai en forme de torches, et que je plantai en terre, de chaque côté de notre demeure, pour nous servir de flambeaux pendant la nuit, et écarter ainsi les animaux sauvages. Lorsque nous eûmes soupé, nous nous retirâmes sous la tente ; la nuit était fraîche, et la chaleur du feu qui y pénétrait nous fit plaisir ; nous nous jetâmes tout habillés sur des lits de mousse que mes enfants avaient amassée. Nos armes étaient près de nous, et, comme nous étions tous assez fatigués, le sommeil ne tarda pas à venir ; cependant je sus y résister, je veillai une partie de la nuit. Quand notre bûcher fut consumé, j'allumai les flambeaux de cannes ; bientôt rassuré par la clarté vive et brillante qu'ils répandaient autour de nous, je m'endormis jusqu'au jour, et rien ne vint troubler notre repos.

Le matin nous trouva tous très-bien portants ; nous remerciâmes Dieu de la protection qu'il nous avait accordée, et nous songeâmes avec tristesse à notre pauvre baudet ; car j'avais pensé que la lueur de nos feux aurait ramené le fugitif pendant la nuit : cet espoir étant déçu, je résolus d'aller à sa recherche, et de franchir, s'il le fallait, la lisière épaisse de bambous qui s'étendait devant nous, et par où il avait disparu. Cet animal était pour nous d'une trop grande utilité pour ne pas tenter tous les moyens de le retrouver.

Comme nous devions emmener les deux chiens dans cette expédition, je décidai que mes deux fils aînés demeureraient à la garde de leur mère et de leur jeune frère, et j'annonçai à Rudly qu'il m'accompagnerait. Cette préférence le combla de joie ; nous partimes

aussitôt, bien armés, et un sac de provisions sur le dos.

Au bout d'une heure de marche et de recherches infructueuses dans les roseaux, nous arrivâmes dans une grande plaine, et sur le sable nous reconnûmes la trace du sabot de notre fugitif. Nous suivîmes avec attention cette indication ; mais les espérances qu'elle avait fait naître s'évanouirent bientôt, car aux traces de l'âne s'en mêlèrent d'autres que nous jugeâmes être celles d'un animal plus fort ; mais celles-ci disparurent comme celles du baudet. Des buissons et deux ou trois ruisseaux assez larges achevèrent de nous les faire perdre entièrement.

Nous marchions donc au hasard, portant de tous côtés nos regards sur la plaine immense qui se déroulait devant nous. C'était partout le même calme, la même solitude ; les oiseaux étaient les seuls êtres vivants qui se laissaient apercevoir. Nous rencontrâmes une rivière assez profonde, et que nous remontâmes pour y trouver un endroit guéable ; elle sortait d'une chaîne de rochers à travers lesquels nous fûmes assez heureux pour trouver un passage qui nous conduisit dans une contrée enchantée, entrecoupée de ruisseaux, de bosquets et de frais pâturages, et que traversait aussi une large rivière. Là nous retrouvâmes les traces de notre fugitif, mêlées, il est vrai, avec celles d'autres animaux, et dans l'éloignement nous aperçûmes comme un troupeau de quadrupèdes dont nous ne pûmes distinguer l'espèce, mais qui me parurent de la taille des chevaux. Dans l'espérance que notre âne pourrait s'être mêlé parmi eux, nous dirigeâmes nos pas de ce côté : pour abréger le chemin, nous voulûmes traverser un bouquet de bam-

bous dont la tige, grosse comme la cuisse d'un homme, avait plus de trente pieds de haut : je fus charmé de la découverte, car je savais tout le parti qu'on peut tirer de ce précieux végétal, dont les Indiens font des tonneaux, des mâts de navire, des charpentes aussi légères que solides. Toutefois ce détour pensa nous être bien funeste, car, en sortant de cette forêt de roseaux, nous nous trouvâmes inopinément en face d'un troupeau de buffles sauvages, peu nombreux, il est vrai, mais d'un aspect formidable. A cette vue, je fus saisi d'un tel effroi, que, sans songer seulement à mettre mon fusil en garde, je demeurai comme pétrifié. Heureusement que nos chiens étaient restés un peu en arrière, car notre présence ne parut point troubler ces terribles animaux, qui, fixant sur nous leurs grands yeux, semblaient montrer plus d'étonnement que de colère : nous étions probablement les premiers hommes qu'ils eussent jamais vus.

J'entrevoyais déjà la possibilité de nous échapper en nous retirant sans bruit : du moins j'avais eu le temps de revenir de ma première frayeur et d'armer mon fusil, quand nos dogues, qui nous cherchaient, débusquèrent des roseaux par un autre côté. Nous fîmes tous nos efforts pour les retenir ; mais, à la vue des buffles, ils s'élancèrent en avant comme des furieux : il n'y avait plus à reculer, le combat était engagé. Le troupeau tout entier se leva en poussant d'horribles mugissements, les chefs s'avancèrent en battant du pied la terre, ou la labourant à coups de cornes. Nos braves chiens ne se laissèrent point intimider : ils marchèrent droit à l'ennemi, et, selon leur manière habituelle d'attaquer, ils se jetèrent sur un jeune buffle qui se trouvait en avant des

autres, et le saisirent vigoureusement par les oreilles : l'animal se mit à beugler d'une manière effroyable en faisant des efforts inouïs pour se débarrasser : sa mère accourut à son secours, et derrière elle tout le troupeau. Dans ce moment, j'en frémis encore! je donnai le signal à mon brave Rudly, qui, le fusil en arrêt, faisait à mes côtés une admirable contenance : nous tirâmes en même temps sur la horde furieuse. Ces deux coups de feu firent sur nos ennemis l'effet de la foudre : ils s'arrêtèrent d'abord tout court, puis, avant que la fumée fût dissipée, ils prirent la fuite avec une incroyable rapidité, ils traversèrent la rivière à la nage, et, courant toujours, en quelques instants ils furent hors de notre vue. Cependant nos dogues n'avaient pas lâché prise, et la mère de l'animal captif, abattue par les balles que nous lui avions adressées, se roulait en mugissant auprès de son buffletin : la terre, le gazon, volaient sous ses coups. Mais, toute blessée qu'elle était, nos chiens pouvaient être victimes de sa furie : je m'approchai, et un coup de pistolet dirigé sur la tête, entre les deux cornes du terrible animal, termina ses souffrances avec sa vie.

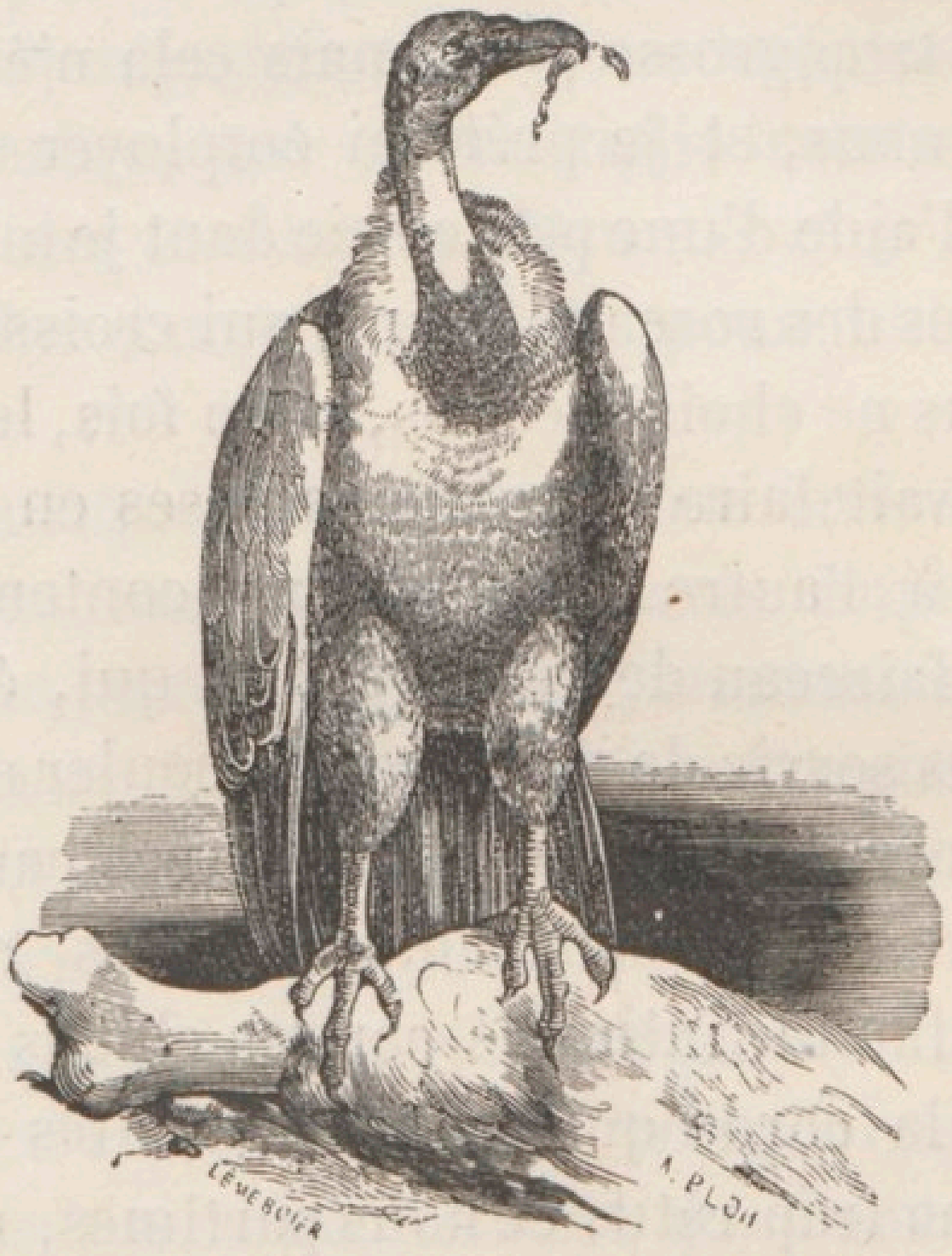
Nous commençâmes à respirer : nous avions vu la mort de près, et une mort horrible. Je louai mon fils du sang-froid qu'il avait montré dans cette occasion : en effet, au lieu de s'abandonner à des cris et à des pleurs qui auraient achevé de me faire perdre la tête, Rudly avait bravement tiré son coup de fusil sans se laisser dominer par la terreur. Je l'exhortai à toujours agir de même dans les dangers où la présence d'esprit est la chose indispensable. Mais nous n'avions pas le temps de discourir longuement sur ce sujet.

Nos deux dogues luttaient toujours avec le jeune buffle, et je craignais que, fatigués à la fin, ils ne vinssent à lâcher prise ; toutefois je ne savais comment leur porter secours, car la fureur de l'animal semblait augmenter au lieu de décroître : il lançait des coups de pied qui rendaient son approche dangereuse, et pourtant je ne voulais pas le tuer, dans l'espoir que, si nous pouvions le dompter, il pourrait remplacer notre âne, que nous n'étions plus tentés d'aller chercher plus loin. Rudly eut l'heureuse idée de se servir de sa fronde à balles, qu'il portait toujours avec lui : il s'éloigna un peu du buffle, et lança si adroitement son lacs, qu'il en lia étroitement les deux jambes de derrière de l'animal, et réussit ainsi à le faire tomber ; je m'approchai alors, j'écartai les chiens, et remplaçai la cordelette par un lien plus solide ; après quoi j'en fis autant pour les jambes de devant. Le pauvre buffle était vaincu ; Rudly criait déjà victoire et se réjouissait de présenter ce nouveau captif à sa mère et à ses frères ; toutefois ce n'était pas chose facile à effectuer, et j'en cherchais le moyen, quand je me souvins d'un procédé que les Italiens emploient, dit-on, pour dompter les taureaux sauvages ; je résolus de l'essayer, bien qu'il fût un peu cruel, mais la nécessité nous y obligeait.

J'attachai d'abord au pied d'un arbre la corde qui tenait les jambes du buffletin, de manière à empêcher celui-ci de remuer ; je rappelai les deux chiens, et, leur faisant reprendre les oreilles de l'animal, qu'ils avaient eu tant de peine à lâcher, je rendis ainsi sa tête immobile. Alors je tirai mon couteau, qui était bien pointu et tranchant, j'en traversai les naseaux du pauvre petit buffle, et fis glisser dans l'ouverture une corde qui de-

vait me servir de frein pour gouverner l'animal. L'opération réussit, et, quand le sang eut cessé de couler de la plaie, ce qui demanda assez de temps, je pris la corde, dont j'avais réuni les deux bouts : le jeune buffle, complétement soumis, me suivit sans résistance.

Pendant ce temps, j'avais dépecé la mère aussi bien qu'il me fut possible, privé que j'étais des ustensiles né-



cessaires pour cette besogne ; je coupai la langue et les meilleurs morceaux des cuisses, je couvris le tout d'une forte couche de sel, car nous en avions pris une provision avec nous, puis nous abandonnâmes le reste à nos dogues. Ils se jetèrent dessus avec une incroyable avidité ; toutefois les vautours et autres oiseaux de proie ne les laissèrent pas longtemps jouir seuls de ce régal ; nous vîmes de tous les points du ciel accourir des nuées de ces brigands ailés : quand une troupe s'était rassasiée, une autre succédait.

Nous aperçûmes, parmi ces oiseaux voraces, le vautour royal, remarquable par un beau collier de plumes duveteuses, et le *calao*, appelé aussi l'oiseau-rhinocéros, à cause de l'excroissance osseuse qu'il porte sur son bec. Il nous eût été facile d'en abattre quelques-uns, tandis qu'assis à l'ombre des bambous nous nous reposions de nos fatigues en regardant nos dogues prendre leur curée et quelquefois livrer bataille aux pillards qui voulaient en avoir une trop grosse part ; mais cela n'était d'aucun intérêt pour nous, et je préférai employer notre temps à couper, à l'aide d'une petite scie dont je m'étais muni, quelques tiges des roseaux géants qui croissaient autour de nous. Nous ne choisîmes pas, cette fois, les plus gros, dont on pouvait faire d'excellents vases en les coupant d'un nœud à l'autre ; nous nous contentâmes d'en prendre un faisceau des plus petits, qui, étant creux, devaient nous servir de moules pour couler nos bougies. Enfin, nos forces étant un peu réparées par le repos et la nourriture, nous songeâmes à nous remettre en route : le buffletin, intimidé par les chiens et maîtrisé surtout par la corde qui lui traversait les naseaux, ne se montra pas trop rétif, et nous partîmes, non sans regretter encore notre pauvre âne. Nous retrouvâmes le passage étroit des rochers ; en le traversant, nous aperçûmes un gros chacal qui sortait d'une grotte, où il avait son repaire; nos chiens s'en rendirent maîtres, c'était une femelle. Rudly voulut pénétrer dans son nid pour voir s'il y avait des petits ; mais, comme je craignais que le mâle n'y fût caché, je tirai d'abord un coup de pistolet dans la cavité. Mon fils s'y fourra alors. Turc et Billy l'y suivirent, et ce fut avec peine que, de toute la nichée, Rudly put sauver un seul petit : nos dogues,

acharnés à cette proie, étranglèrent tous les autres. Celui-ci était gros comme un petit chat, son poil était couleur d'or, et il était si joli, que Rudly me demanda en grâce la permission de le garder pour l'élever : je rendis le jeune garçon bien heureux en lui accordant sa demande. Par la même occasion, je fis aussi une découverte intéressante : pendant que nous nous étions arrêtés pour le chacal, j'avais attaché le buffletin à un petit arbre, que je reconnus pour le palmier-nain épineux ; cet arbre, qui se multiplie extrêmement vite, fournit une des meilleures clôtures, et je projetai d'en venir chercher des jeunes plants pour renforcer celle de Zeltheim.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes au gîte, où les nôtres nous attendaient avec impatience ; à la vue du jeune taureau que nous ramenions, ce fut une suite de questions sans fin : nous racontâmes notre aventure ; et Rudly, toujours un peu fanfaron, aurait bien voulu s'en adjuger tout l'honneur. Je rabattis un peu son caquet, tout en rendant justice au courage et à la présence d'esprit qu'il avait montrés ce jour-là. Enfin ces récits nous menèrent si loin, que l'heure du souper était arrivée sans que j'eusse eu le temps de m'informer de ce qui s'était passé pendant mon absence.

Ma femme et ses jeunes compagnons n'étaient pas demeurés oisifs pendant que nous étions occupés d'autres soins. Les uns avaient ramassé des branches sèches pour entretenir le foyer, les autres avaient disposé des flambeaux de cannes à sucre pour la nuit ; Frédéric même, ayant découvert dans les environs un palmier à sagou, l'avait abattu avec l'aide d'Ernest, dans le dessein d'en extraire la précieuse farine ; mais la force leur man-

quant pour cette opération, ils attendirent mon retour pour l'effectuer.

Mais, pendant qu'ils étaient ainsi éloignés, une troupe de singes s'était glissée dans la hutte et y avait mis tout au pillage; ces maraudeurs avaient bu ou renversé le lait trait du matin, éparpillé les pommes de terre, dérobé ou gâté toutes nos provisions, et, dans leurs courses continuelles, ils avaient si bien accommodé la palissade dont j'avais entouré notre habitation, que, lorsque nos pauvres gens y revinrent, ils en eurent pour une heure à réparer tout ce dégât. Frédéric avait fait aussi une chasse superbe. Il était parvenu à surprendre dans les rochers et à saisir un oiseau de proie déjà couvert de plumes, quoique très-jeune encore, et qu'Ernest avait déclaré être un aigle du Malabar, opinion que je confirmai. Je conseillai à Frédéric d'en prendre soin, et de tâcher de l'élever, parce qu'on pouvait dresser cet oiseau à la chasse au vol, comme le faucon. Ma femme murmura un peu de cette décision. « Je ne sais, dit-elle, où vous prendrez de la nourriture pour tous les mangeurs que vous nous amenez chaque jour, sans compter tout le soin que tout cela me donne. J'ai bien assez à faire sans encore ce surcroît de tracas. »

Cette dernière observation était juste, et j'y fis droit en déclarant formellement qu'à l'avenir quiconque apporterait un nouvel hôte à la colonie devrait se charger exclusivement de son entretien, et qu'à la première négligence la liberté serait rendue aux captifs dont les maîtres se seraient montrés peu soigneux. Après cette décision, qui tranquillisa un peu ma femme, je fis préparer un feu de bois vert à la fumée duquel j'exposai, à l'aide de fourches de bois, les pièces de chair de

buffle que nous avions rapportées de notre expédition, et nous les laissâmes se fumer ainsi une partie de la nuit. Ma femme en avait fait rôtir un des meilleurs morceaux pour notre souper. Le repas fut gai ; on discourut beaucoup sur les aventures de la journée. Enfin, après avoir distribué de la nourriture à nos animaux et pris les précautions nécessaires pour passer la nuit avec sécurité, nous entrâmes sous notre tente, où les matelas de bon foin que nous avait préparés notre ménagère nous procurèrent le repos dont nous avions tous besoin.

Frédéric, qui avait eu la précaution de couvrir les yeux de son oiseau pour le rendre paisible, le plaça sur une branche près de lui, et attaché solidement par la patte.

Pour le petit chacal de Rudly, auquel on avait fait boire un peu de lait, il se pelotonna comme un chat dans le sein de son jeune maître, et les deux hôtes, d'un naturel si farouche, passèrent la nuit tranquillement.

Au point du jour, nous nous levâmes tous frais et dispos, et, après un déjeuner assez léger, je me disposais à donner le signal du départ, quand ma femme et mes fils me firent quelques observations.

« Crois-tu donc, me dit la première, que nous nous soyons donné la peine d'abattre le palmier à sagou pour l'abandoner ainsi sans en tirer parti? et ce n'est pas seulement pour la farine qu'il contient : j'ai imaginé que si vous pouvez parvenir à fendre cet arbre dans sa longueur, cela nous ferait deux excellentes rigoles pour amener à Zeltheim l'eau du ruisseau des Chacals. Que dis-tu de cette idée?

— Je dis qu'elle est bonne certainement, mais que

l'exécution n'en est pas facile; cependant nous allons la tenter. »

Nous prîmes aussitôt tout ce que nous avions apporté d'outils, et nous nous rendîmes sur le lieu où gisait le palmier abattu la veille. Je commençai à en scier les deux extrémités; puis à l'aide de la hache, des coins et du maillet, nous parvînmes, non sans beaucoup de peine, à faire sur le tronc une fente longitudinale. Nous retournâmes l'arbre pour en faire autant de l'autre côté, et, après quatre heures du plus rude travail, nous parvînmes à obtenir la séparation complète de l'écorce. Il nous fut alors facile de retirer la moelle farineuse, que nous enlevâmes par grands morceaux, attendu que cette farine est toute remplie de fibres et de filaments, et tient ensemble. Il n'était pas possible d'en faire usage immédiatement, quelque désir qu'en eût ma femme, parce qu'il aurait fallu faire subir à cette fécule une préparation pour laquelle nous manquions des ustensiles nécessaires. Nous la plaçâmes dans le fond de notre charrette, enveloppée d'une toile pour la tenir propre, et nous nous vîmes encore une fois pourvus d'une nourriture saine, substantielle, et capable de suppléer à toutes les autres si le dénûment de celles-ci se faisait jamais sentir.

Le reste du jour fut employé à rassembler nos richesses, à les charger sur notre charrette. Le buffle salé et fumé, les noix de coco, les cannes à sucre, les pommes goyaves, enfin les baies à cire, composaient notre cargaison, sans compter les animaux que nous ramenions, au nombre desquels le jeune buffle, qui, se trouvant bien du voisinage de la vache, n'était pas le moins intéressant. Cependant, quelle que fût notre impatience de

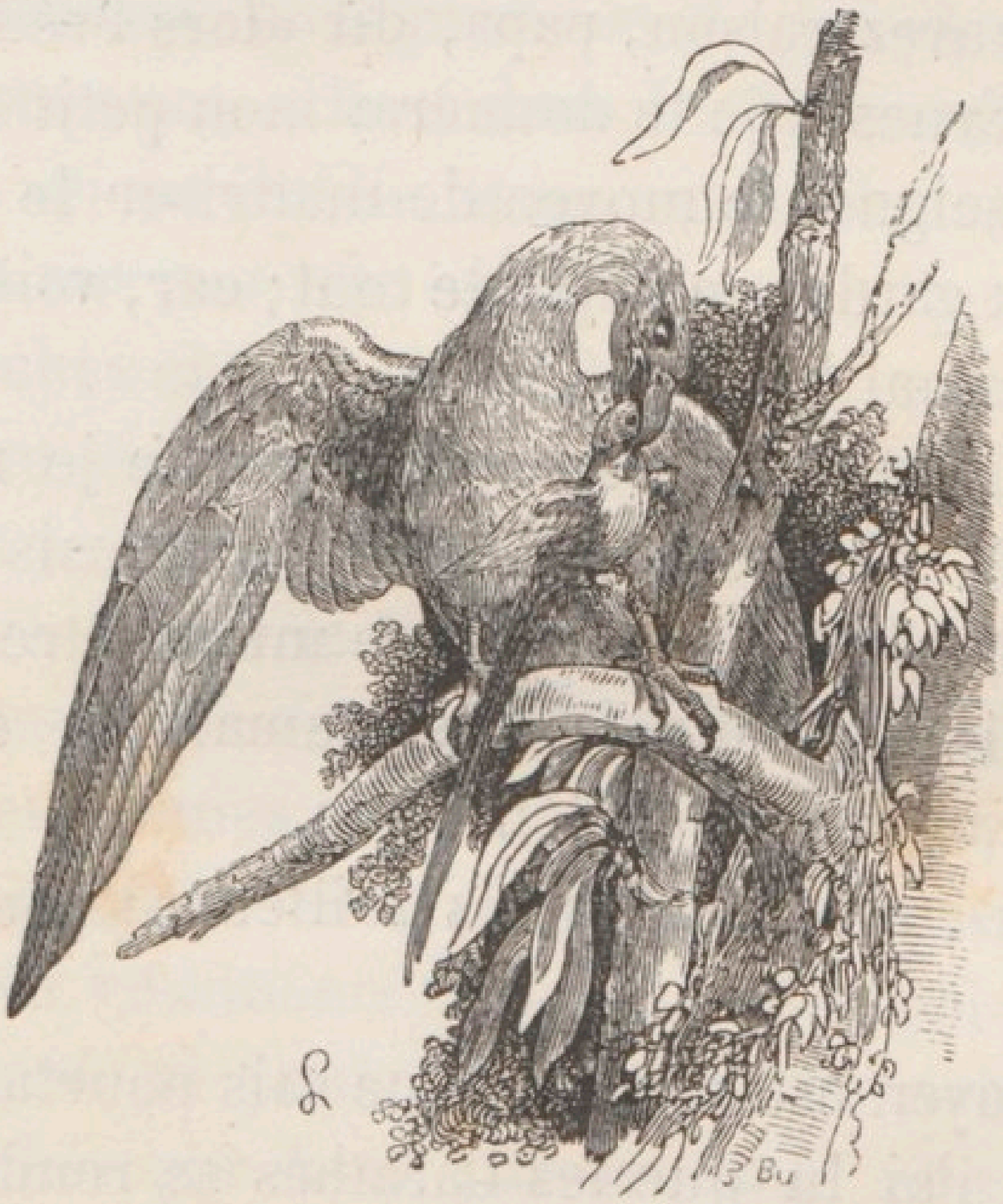
rentrer à Falkenhorst, nous remîmes notre départ au jour suivant, et nous passâmes encore cette nuit sous la tente du bois; mais le lendemain toute la caravane se mit en marche aux premiers rayons du soleil. Le jeune buffle, attelé à la charrette à côté de la vache, sa nourrice, remplaçait notre âne et faisait alors son apprentissage de bête de trait. Ce secours, du reste, nous était fort nécessaire, car notre chargement était assez considérable. Nous avions été obligés de renoncer à emporter, du moins pour cette fois, les deux rigoles de palmier. Nous en avions pris une seulement, que nous eûmes l'idée de suspendre à l'essieu, par-dessous la charrette, afin d'en diminuer un peu le poids; mais cette grande longueur rendant le passage difficile dans les endroits boisés, nous fûmes contraints de prendre un chemin plus direct pour regagner Falkenhorst et d'abandonner ainsi le projet que nous avions d'aller à la recherche des œufs de gelinottes. Je m'écartai seulement avec Ernest pour aller recueillir le suc de caoutchouc dans les vases disposés pour le recevoir. Il y en avait peu, mais assez pourtant pour tenter un premier essai de fabrication.

Comme je rejoignais ma troupe, nous entendîmes tout à coup nos chiens pousser d'horribles hurlements. Ils étaient en avant avec Rudly et Frédéric, et j'eus un moment la terreur qu'un tigre ou un animal féroce n'eût attaqué notre avant-garde. Je fis faire halte, et, courant, le fusil armé et prêt à faire feu, j'aperçus alors Rudly, qui, s'étant jeté à plat ventre, soit par crainte, soit pour mieux voir à travers le taillis, se releva en éclatant de rire, et, se retournant vers moi : « C'est encore notre grosse truie ! s'écria-t-il : il est dit que la maudite bête nous fera toujours de ces farces-là... »

En effet, au milieu des aboiements désespérés de nos dogues, des grognements d'inquiétude et de colère se faisaient entendre et achevèrent de me rassurer. Je rappelai les chiens, et, m'étant approché, je découvris dans les broussailles notre digne truie, non point livrée à une triste solitude, mais entourée de huit à dix petits cochons de lait qui commençaient déjà à imiter sur tous les tons les accents mélodieux de leur mère. Celle-ci, en nous voyant, cessa de crier, et nous fit de petits grognements d'amitié qui prouvaient qu'elle nous reconnaissait. En revanche de ce bon accueil, nous lui donnâmes tout ce qui nous restait de pommes de terre, de glands doux et de biscuit, car c'était un heureux événement pour nous que la naissance de cette petite famille. Il fut résolu qu'on laisserait la truie nourrir ses petits encore quelque temps ; puis qu'on lui en enlèverait deux, qui seraient nourris au logis ; qu'on laisserait les autres courir dans le bois, où ils pourraient se multiplier et nous faire par la suite d'excellent gibier.

Notre arrivée à Falkenhorst fut pour tous un moment de bonheur. Nos animaux domestiques vinrent à nous, et nous témoignèrent de la manière la plus bruyante la joie qu'ils avaient de nous revoir. Ceux que nous amenions furent attachés, en attendant que l'habitude les eût rendus sociables comme les autres. L'aigle de Frédéric le fut également ; mais mon fils, après l'avoir attaché, par une petite chaînette de fer, à une branche de figuier où se trouvait déjà le perroquet, eut l'imprudence de lui découvrir les yeux, qu'il avait eus cachés jusqu'alors. L'aspect de la lumière fit sur l'oiseau farouche un effet qui nous causa presque de l'effroi ; car

nous le vîmes s'emporter soudain, et lancer à droite à gauche des coups de griffes et de bec avec une telle fureur, que le pauvre petit perroquet, qui se trouvait à sa portée, fut saisi par lui et mis en pièce avant que nous eussions pu le secourir. A cette vue, Frédéric poussa des cris de désespoir ; il maltraita l'oiseau, et voulait même le tuer, quand Ernest s'approcha et lui



demanda grâce pour le coupable. « Donne-moi ce drôle, lui dit-il, je saurai bien le mater et le rendre docile et doux comme un petit chien.

— Non, certes, je ne te le donnerai pas ; c'est moi qui l'ai pris, et je veux le garder, reprit Frédéric ; mais tu pourrais bien me dire comment tu comptes le dompter.

— Oh ! puisque tu veux garder ton oiseau, moi, je garde mon secret !

—Oh ! que tu es peu complaisant, Ernest ! »

Je fus obligé d'intervenir. « Pourquoi, dis-je à Frédéric, veux-tu que ton frère te cède son secret pour rien, et qu'il tienne moins à ce qui est le fruit de ses lectures ou de ses réflexions que tu ne tiens toi-même aux produits de ta chasse? Encore si tu lui offrais quelque chose en échange de son secret, qui me paraît, du reste, fort merveilleux, cela ne serait-il pas juste?

— Vous avez raison, papa, dit alors Frédéric calmé. Eh bien, Ernest, je te donnerai mon petit singe, si tu veux m'enseigner le moyen de maîtriser le fier animal que je veux garder en dépit de tout; car, vois-tu, l'aigle, c'est un animal héroïque...

— Soit, reprit Ernest; mais, comme je ne me sens pas de goût pour être un héros, je n'insiste pas pour avoir l'oiseau héroïque : j'aime mieux être un savant, et j'écrirai tes hauts faits si jamais tu entreprends quelque aventure avec ton aigle.

— Allons, allons, mauvais railleur, dis-nous ton secret.

— Le moyen est simple, je ne sais pourtant s'il réussira ; mais j'ai lu que les Caraïbes se rendent maîtres des plus gros oiseaux en leur faisant respirer la fumée du tabac. »

Frédéric commençait déjà à rire d'un air d'incrédulité ; mais Ernest, ayant été chercher une pipe et du tabac que nous avions trouvés sur le navire, revint bientôt et se mit gravement à fumer au-dessous de la branche sur laquelle l'oiseau captif continuait à se débattre avec fureur. A mesure que les légers tourbillons de fumée montaient, l'aigle perdait de sa violence ; Ernest redoubla, il fit tourner la fumée autour de la tête

de l'animal, qui peu à peu s'apaisa, et, jetant sur nous des regards fixes et presque hébétés, finit par demeurer immobile et comme dans un état complet d'ivresse. Frédéric lui remit sans peine le bandeau sur les yeux. Il remercia son frère du service qu'il venait de lui rendre, et, pour l'en récompenser, il courut lui chercher son singe, qui, dès ce moment, devint la propriété d'Ernest.

Le jour suivant, nous partîmes de grand matin pour aller redresser nos arbres dans les diverses plantations où nous les avions établis, et les munir de tuteurs. Nous chargeâmes nos pieux de bambous sur le traîneau, ainsi que des bêches et tout ce qu'il fallait pour cette opération, et notre vache y fut attelée. Le buffletin demeura à l'écurie : je voulais que la plaie de ses naseaux fût bien cicatrisée avant de lui imposer aucun travail. Nous lui donnâmes une poignée de sel, ce qui nous mit si bien dans ses bonnes grâces, que la pauvre bête, déjà à demi apprivoisée, voulait absolument nous suivre.

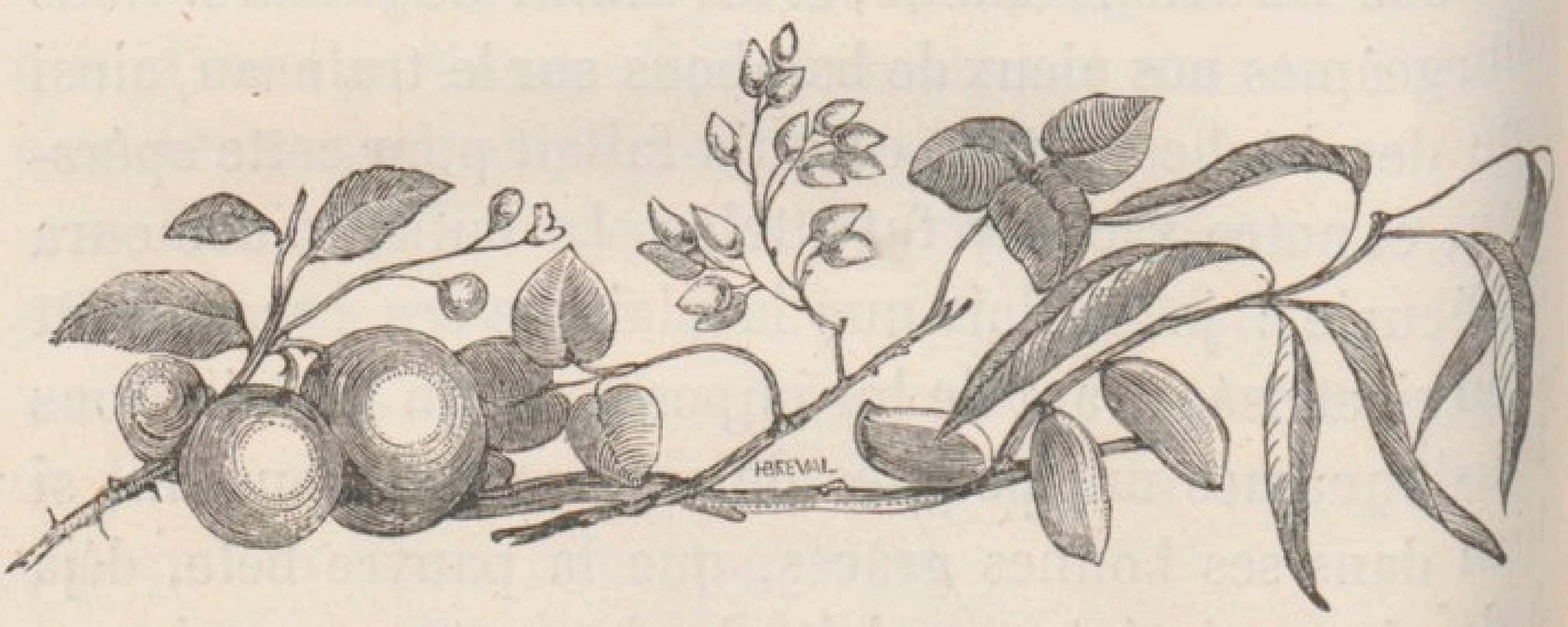
Nos travaux commencèrent par l'allée qui conduisait de Falkenhorst au pont de Famille. Tous nos arbres étaient couchés par terre par le vent; nous les relevâmes doucement : à l'aide d'une pince de fer, je fis au pied de chacun un trou dans lequel un de mes fils enfonçait un piquet à coups de maillet, et nous passions à un autre tandis qu'Ernest et Rudly attachaient l'arbre à son soutien au moyen de longues tiges d'herbes sèches qui avaient la souplesse et la solidité de l'osier.

En travaillant ainsi, et la nature de nos occupations y donnant lieu, mes fils me firent une foule de questions que j'accueillis avec le plus grand plaisir ; elles avaient surtout rapport à l'éducation des arbres.

« Sont-ce des arbres greffés ou des sauvageons dont nous nous occupons là ? me demanda Frédéric.

— Des sauvageons ! dit Rudly en éclatant de rire ; ne vas-tu pas nous faire croire qu'il y a des arbres sauvages et des arbres apprivoisés !

— Tu as voulu dire une chose spirituelle, mon cher Rudly, et tu n'as dit qu'une sottise, dis-je alors ; sans doute, il n'y a pas d'arbres dont les branches se baissent complaisamment à la voix de l'homme, mais il y a des arbres sauvages et d'autres qui ne le sont pas. Pour obte-



nir ceux-ci, on emploie un moyen qu'on appelle la greffe, c'est-à-dire l'insertion d'un petit rameau, ou seulement d'un bouton d'un arbre à bons fruits, sur celui qui n'en portait que d'âpres ou d'acides ; je vous apprendrai plus tard à mettre ce procédé en pratique, ce qui est très-amusant ; car, de cette manière, non-seulement on se procure toute sorte de fruits, mais encore on en varie ou change les espèces. Par exemple, il faut observer, pour règle générale, que les arbres qu'on unit ainsi soient de même nature ; ainsi on ne grefferait pas des pommes sur un cerisier, parce que l'un de ces fruits est à pepins et l'autre à noyau. Par la même raison, des cerises réussiront parfaitement greffées sur un pru-

nier, des poires sur un cognassier, des pêches sur un abricotier, etc. »

Ces explications, que j'abrége beaucoup, intéressèrent vivement mes petits jardiniers. « Mais, me demanda encore le judicieux Ernest, comment a-t-on pu avoir l'idée de la première greffe, si, comme vous nous l'avez dit, papa, tous les arbres qui produisent de bons fruits ont été soumis à cette éducation préalable? où l'homme aura-t-il trouvé les rameaux de bons fruits propres à insérer dans l'écorce des sauvageons?

— Ta question est juste; cependant il est inexact de dire que tous les arbres aient besoin d'être greffés pour produire de bons fruits, cela n'arrive guère que pour les arbres de l'Europe, dont le climat, moins favorable que celui des autres parties de la terre, ne produit pas naturellement de bons fruits; tandis que, dans les autres contrées où la main de l'homme n'a jamais passé, nous trouvons des forêts d'arbres à fruits, tels que les cocos, les goyaves, les oranges, etc., qui ne doivent qu'à la seule nature leur saveur et leurs parfums.

— Mais, dit encore notre petit docteur, est-ce qu'on connaît l'origine de tous nos fruits d'Europe?

— A peu près. Ainsi tous nos fruits à brou ou à coquilles, tels que la noix, l'amande et la châtaigne, sont originaires de l'Orient; la pêche vient de la Perse; l'orange, l'abricot, d'Arménie; la cerise, qui n'était pas connue en Europe soixante ans avant Jésus-Christ, fut rapportée du Pont-Euxin par Lucullus; les olives viennent de la Palestine. Les premiers oliviers furent plantés sur le mont Olympe, et de là ils se répandirent dans le reste de l'Europe; les figues sont originaires de la Lydie; les prunes, que vous aimez tant, à l'exception de quel-

ques espèces qui viennent naturellement dans nos forêts, sont dues à la Syrie, et la ville de Damas a donné son nom à une de ces espèces. La poire est un fruit de la Grèce, les anciens l'appelaient le fruit du Péloponèse; le mûrier est dû à l'Asie, et le cognassier sort, dit-on, de la ville de Cydon, dans l'île de Crète. On prétend également que la pomme, nommée par les Romains épirotique et assyrique, est un fruit naturel à ces contrées; mais moi, je crois que ce fruit est du Nord et a toujours dû y habiter avec d'autres du même genre qui peuplent nos forêts et que l'art n'a pas encore améliorés. Je pense même que l'Europe n'a pas été complétement oubliée par le Créateur, dans le partage qu'il a fait des fruits à toute la terre, et que si la plupart de ces derniers portent des noms qui feraient croire à une origine étrangère, ces qualifications servent plutôt à désigner des espèces que le fruit lui-même. »

Tout en causant et répondant de mon mieux à mes jeunes horticulteurs, dont les questions se multipliaient souvent jusqu'à m'embarrasser, notre besogne avançait. Après avoir relevé tous les jeunes arbres de l'avenue, nous allâmes en faire autant à la pépinière du sud-est, où se trouvaient les arbustes précieux qui demandaient cette exposition, et il était près de midi quand notre travail fut terminé. Nous revînmes à Falkenhorst avec un prodigieux appétit : notre bonne ménagère nous servit un excellent dîner, composé de bœuf fumé et de chou palmiste accommodé au beurre frais, ce qui fut pour nous un délicieux régal.

Des travaux domestiques occupèrent le reste de la journée. Vers le soir, je m'arrêtai à un projet qui depuis quelque temps me roulait dans l'esprit, mais dont l'exé-

culion présentait de grandes difficultés : c'était de substituer à l'échelle de corde, que ma femme n'abordait jamais sans éprouver un peu d'effroi, un escalier fixe et solide. A la vérité nous ne montions dans notre château aérien que pour nous coucher ; mais le mauvais temps pouvait bientôt nous forcer à y résider tout à fait : il faudrait alors monter et descendre plus souvent, et l'échelle flottante pouvait donner lieu à tant d'accidents! Toutefois la hauteur de l'édifice aérien était telle, que tout ce que nous avions de poutres et de mâts, débris de notre navire, n'aurait pu, en les ajustant, atteindre jusqu'au faîte, quand même nos faibles bras eussent été capables d'effectuer ce rude travail. Cependant, en regardant l'arbre et son tronc monstrueux, je me disais cent fois le jour : « S'il est impossible d'y monter par dehors, n'y aurait-il pas moyen d'y parvenir par dedans ! »

« Ne m'as-tu pas dit qu'un essaim d'abeilles s'était logé dans le tronc de notre arbre? demandai-je à ma femme ; car j'avais fait part de mon projet, et chacun ouvrait un avis sur cette grande opération.

— Oui, papa, s'écria le petit Fritz, et de méchantes abeilles encore! car elles m'ont piqué l'autre jour, et si bien, que j'en ai eu le visage tout enflé ; oh ! ce sont de vilaines bêtes !...

— Tu ne dis pas, reprit sa mère, que, si elles t'ont maltraité de la sorte, c'est parce que, tout en te balançant sur l'échelle, tu t'es avisé de fourrer un bâton dans le trou d'où elles sortaient.

— Oui, maman ; mais c'est que je voulais voir si ce trou était bien profond.

— Voilà le moyen tout trouvé ! m'écriai-je : l'arbre a

commencé à se creuser assez pour loger un essaim ; pas de doute que cette maladie qui attaque le cœur des arbres ne se soit prolongée bien loin. Il faut nous en



assurer ; ensuite nous agrandirons ce tuyau intérieur, et nous y placerons un escalier dont je conçois déjà l'idée. A l'œuvre, mes enfants ! à l'œuvre ! » Mais, avant que j'eusse pu donner mes ordres, voilà tous mes

jeunes étourdis qui grimpent comme des écureuils, les uns sur le dôme de racines d'où s'élève le tronc de l'arbre, les autres à divers degrés de l'échelle de corde, et se mettent à frapper à coups de marteau et de bâton l'immense figuier, à différentes hauteurs, pour en sonder la cavité. Cette tentative, faite trop précipitamment, pensa avoir des suites funestes pour l'un des assaillants : c'était Rudly, qui, se trouvant justement en face de l'ouverture par où entraient et sortaient les abeilles, reçut dans la figure un vol de ces insectes, lesquels, effrayés des coups violents qui ébranlaient peut-être leur palais de cire, commencèrent à sortir avec un bourdonnement terrible. Il fallut quitter prise. Le pauvre garçon eut en un moment le visage et les mains horriblement piqués ; ses frères, quoique placés plus bas, furent également maltraités : c'étaient des cris, des pleurs, des trépignements. Ma femme se hâta de frotter le visage et les mains des petits malheureux avec de la terre mouillée, ce qui calme assez bien la douleur. Cet événement interrompit les travaux de sondage, et, pendant que mes pauvres ouvriers étaient ainsi mis hors d'état d'agir, je m'occupai de construire une grande ruche pour loger ces belliqueuses ennemies, ainsi que du moyen de leur faire abandonner leur retraite sans courir le risque d'être aveuglés par elles. Je pris la portion cylindrique d'une grande courge vide, que je scellai sur une planche avec de la terre glaise en y ménageant par le bas un petit trou pour servir d'entrée aux abeilles. Une moitié de calebasse devait servir de couvercle à cette ruche. Je plaçai la planche sur une branche latérale de notre établissement aérien, et je l'y fixai solidement ; mais, comme les

abeilles étaient encore effarouchées, il n'y avait pas moyen de faire rien de plus avant la nuit. J'espérais qu'elles finiraient par rentrer dans leur domicile, et que la fraîcheur, en les étourdissant, concourrait encore à la réussite de mon projet.

Une heure avant le jour, je me levai et j'éveillai mes fils pour m'aider à la translation des abeilles dans le nouveau local que je leur avais préparé. Les farouches insectes avaient fini par rentrer dans leur trou pendant la nuit. Je n'avais ni masque ni rien de l'attirail dont se servent ceux qui soignent les abeilles pour se mettre à l'abri de leurs piqûres ; j'y suppléai par un peu d'industrie. Je commençai par boucher avec de la terre glaise l'ouverture de l'arbre en n'y laissant que de quoi passer l'extrémité de ma pipe. J'allumai celle-ci, et, la tête couverte d'une toile, je me mis à fumer en dirigeant la vapeur enivrante du tabac dans le trou réservé, de manière à endormir complétement le petit peuple dont je voulais me rendre maître. D'abord nous entendîmes un fort bourdonnement dans l'intérieur : c'était comme le bruit d'un orage lointain. Ce murmure cessa peu à peu, et le calme le plus profond lui succéda. Les abeilles, engourdies par la fumée du tabac, ne pouvaient plus se défendre. Je pratiquai alors, aidé de Frédéric, une ouverture dans l'arbre au-dessous du nid, je recommençai la fumigation avec un tampon de tabac, de peur que le bruit et le grand air n'eussent réveillé les abeilles; mais il n'y avait rien à craindre de ce côté : les pauvres insectes, tous enivrés, s'étaient rassemblés en grosses grappes sur les parois de leur demeure, et nous n'eûmes qu'à les prendre doucement, dans de grandes écuelles de courges, et à les porter à diverses reprises dans la

ruche préparée pour eux en haut de l'arbre. Nous examinâmes ensuite les richesses que nous avions conquises, et nous fûmes émerveillés à la vue de la quantité de cire et de miel contenus dans ce réduit.

Quand nous en eûmes enlevé tous les habitants, auxquels pourtant nous laissâmes les rayons encore imparfaits et d'autres remplis pour les attacher à leur nouvelle demeure, nous recueillîmes le reste, dont nous remplîmes tout ce que nous avions de vases, tant la récolte était abondante. Un tonneau bien propre, placé au pied de notre arbre, la reçut, et, quand cette besogne fut terminée, nous le roulâmes dans l'endroit le plus frais de notre établissement, avec la précaution de le couvrir de toile, de planches, de feuillage, de peur que les abeilles, attirées par l'odeur de ce miel, ne vinssent en foule reprendre leur bien. Par la même raison, nous remîmes à la nuit suivante à séparer le miel de la cire; mais nous en gardâmes ce qu'il fallait pour nous régaler dans la journée, car ce miel était vraiment délicieux.

Pour empêcher le retour des abeilles à leur ancien nid, je plaçai du tabac allumé dans l'intérieur de l'arbre, j'en bouchai toutes les ouvertures, excepté celle du haut, c'est-à-dire à la naissance des branches, et je ne tardai pas à voir la fumée s'exhaler par cette dernière, ce qui me prouva que cet arbre, semblable au saule d'Europe, était entièrement creux et ne se soutenait que par son écorce, fort épaisse à la vérité. Quant aux abeilles transportées sous le feuillage de notre demeure aérienne, leur engourdissement ne dura que quelques heures, sans doute elles furent un peu dépaysées et surtout fort contrariées du désordre qui régnait dans leur ruche, et toute la journée il y eut beaucoup d'al-

lées et de venues autour de la nouvelle demeure, mais ce tumulte ne dura pas longtemps : bientôt le doux bourdonnement se fit entendre, il annonça le retour de l'ordre et de la paix dans la sage république.

J'avais décidé que nous remettrions au jour suivant la grande affaire de l'escalier : nous en disposâmes les matériaux pendant la journée ; mais, comme nous devions passer une partie de la nuit à la préparation de notre miel, nous nous reposâmes pendant quelques heures, afin d'être plus tard en état de faire cette besogne. En effet, dès que le soleil fut couché et que la fraîcheur du soir eut fait rentrer les abeilles dans leur nouveau domicile, nous descendîmes de notre chambre à coucher.

Nous retirâmes du tonneau les rayons de miel, et après les avoir brisés pour hâter l'écoulement de leur contenu, nous les laissâmes égoutter pendant quelque temps, puis, nous prîmes tous ces débris encore emmiellés, et, les ayant placés dans un sac de toile assez claire, je les mis sous une presse du genre de celle que j'avais employée pour le manioc ; le miel qui en sortit était moins beau que le premier, que nous avions coulé dans un petit baril très-propre, mais il était encore fort bon ; le résidu était la cire : j'aurais pu la conserver en masse ; mais, de peur de nous attirer des légions d'insectes en la gardant ainsi, je préférai la faire fondre tout de suite ; car je devais incessamment m'occuper à faire de nouvelles bougies, et cette cire m'aiderait merveilleusement à donner à mes flambeaux la fermeté qui leur manquait jusqu'à présent.

A la moitié de la nuit, tous nos travaux étaient terminés ; nous pûmes en donner le reste au sommeil ;

mais, dès que le soleil parut sur l'horizon, nous nous levâmes, mon fils aîné et moi, car l'idée du grand travail que nous allions entreprendre nous occupait fortement l'esprit. A dire vrai, cette entreprise me semblait presque au-dessus de nos forces, mais je savais que l'intelligence, la patience et la persévérance, triomphent de bien des obstacles. Nous étions bien pourvus de ces deux dernières qualités, et, d'ailleurs, je n'étais pas fâché de trouver des occasions de développer dans mes fils ces conditions essentielles du succès de toute entreprise.

Après avoir tenu conseil avec mes jeunes compagnons, car Rudly et même Ernest n'avaient pas tardé à se joindre à nous, nous commençâmes par couper à la base de l'arbre une porte de la même dimension que celle de la cabine du navire, et que nous avions prise avec toute sa ferrure ; une fois l'écorce coupée, il nous fut facile de creuser l'intérieur de ce tronc gigantesque, car il n'était rempli que d'un amas de bois pourri que nous enlevâmes à la pelle. Après avoir bien nettoyé l'espace, nous plaçâmes au milieu un arbre d'environ dix pieds pour servir d'axe à mon escalier ; nous avions préparé la veille, avec les douves de grosses futailles, une grande quantité de planches qui devaient en former les marches. A l'aide du ciseau et du maillet, nous fîmes des entailles dans le contour de l'arbre et d'autres au tronc du pilier du centre, qui correspondaient à celles du tour ; je plaçai ces marches, que j'assujettis par de grands clous, et m'élevai de la sorte successivement et toujours en tournant, jusqu'à ce que je fusse parvenu au haut du pilier. Arrivés là, nous emboîtâmes sur celui-ci une pièce de bois de même hauteur, disposée

d'avance pour cet effet, et autour de laquelle vinrent se ranger les marches qui faisaient la continuation de l'escalier. Nous réitérâmes cette opération jusqu'à quatre fois, ce qui nous amena enfin au faîte de l'arbre. L'issue de notre escalier aboutissait justement sur la plate-forme de notre demeure aérienne; j'en déblayai l'entrée à coups de hache; deux cordes furent attachées en haut: l'une descendit le long de l'axe de l'escalier, et l'autre, suivant le contour intérieur de l'arbre, fut fixée à la paroi de distance en distance, de manière à rendre la descente aussi sûre que facile; j'oubliais de dire que, tout en façonnant mon escalier, c'est-à-dire à mesure que je m'élevais, je pratiquais sur divers points des ouvertures auxquelles nous adaptâmes des châssis de vitres, ce qui, tout en éclairant ce passage tortueux, en faisait un lieu d'observation qui pouvait un jour nous être d'une grande utilité.

La construction de cet escalier solide et commode, dont je ne donne ici qu'une description fort abrégée, nous demanda plus d'un mois de travail, sans pourtant nous y consacrer tellement, que nous ne pussions nous livrer à quelques distractions. D'ailleurs, nous étions maîtres de notre temps, nous n'avions personne à satisfaire, nulle volonté étrangère à contenter : c'eût été de notre part une folie que de travailler comme des forçats sans prendre un peu de relâche. Durant cet intervalle, nous avions donc entrepris et terminé divers travaux de moindre importance, et plusieurs événements étaient venus aussi faire diversion à notre vie habituelle: d'abord, Billy avait mis bas six petits chiens, que nous reconnûmes pour les plus jolis danois du monde; mes enfants auraient bien voulu les garder, mais je ne ju-

geai pas à propos d'élever toute cette famille : je décidai qu'on en laisserait deux à la mère, un mâle et une femelle, et que le reste serait noyé. Comme il y avait encore peu de jours que Rudly avait son petit chacal, il eut l'idée de glisser ce dernier dans le nid de la chienne, qui accueillit le petit étranger de fort bonne grâce et partagea son lait entre lui et ses autres enfants. Nos chèvres nous donnèrent aussi vers le même temps deux chevreaux, et les brebis des agneaux, et nous vîmes avec une véritable joie cette augmentation de notre troupeau; mais de peur qu'il ne prît à ces utiles animaux la fantaisie de nous quitter comme avait fait notre âne, nous suspendîmes à leurs cous de petites clochettes que nous avions trouvées sur le navire échoué, et qui devaient au besoin nous mettre sur la trace des fuyards.

L'éducation du jeune buffle avait été aussi une de nos principales occupations au milieu des travaux de construction. A travers l'incision que je lui avais faite au nez j'avais passé un petit bâton, aux deux extrémités duquel j'attachai deux courroies, ce qui lui faisait un mors à la manière des Hottentots et à l'aide duquel je le gouvernais à ma fantaisie ; néanmoins ce ne fut pas sans peine que l'animal rétif se prêta à nos diverses manœuvres. Ce ne fut que lorsque Frédéric l'eut dompté comme monture que nous parvînmes à lui faire porter quelques fardeaux : c'était encore là un des triomphes les plus glorieux de la patience sur des difficultés qui paraissaient d'abord devoir être insurmontables ; non-seulement on amena le jeune buffle à porter les sacoches de l'âne et d'autres fardeaux, mais Rudly, Ernest et jusqu'au petit Fritz, tous voulurent imiter Frédéric, et prendre, en domptant le buffletin, des leçons d'équita-

tion qui valaient bien celles du manége; mes enfants eussent pu désormais aborder sans crainte le cheval le plus fougueux, car il l'eût toujours été moins que le jeune buffle, qu'ils avaient fini par dompter.

Frédéric n'avait pas non plus négligé le soin de son aigle. L'oiseau royal, dont l'éducation faisait de sensibles progrès, commençait déjà très-bien à fondre sur le gibier mort que son jeune maître plaçait à la vue, tantôt entre les cornes de notre jeune buffle ou celles



d'un chevreau, tantôt sur le dos de notre grande outarde ou sur celui du flamant, pour accoutumer l'oiseau à fondre en chasse sur les animaux comme sur une proie. L'aigle ainsi dressé obéissait à la voix et au coup de sifflet de son maître, mais celui-ci n'osait encore l'abandonner à vol libre, de peur que le caractère sauvage de l'oiseau ne l'emportât et le privât ainsi de sa conquête.

Ernest, atteint également de la fièvre d'instruction qui nous avait pris à tous, s'était chargé de l'éducation du petit singe : maître Knips était vif et spirituel; mais il

apportait aux leçons la plus mauvaise volonté qu'on puisse imaginer. Ernest avait entrepris d'apprendre à son élève à porter sur le dos une petite hotte dans laquelle il le forçait à déposer diverses choses et à les vider ensuite : c'était un compagnon de travail que se ménageait notre jeune paresseux : toutefois, comme la patience et le flegme du maître l'emportaient sur la pétulance et l'étourderie du disciple, l'éducation triompha, et Knips, qui d'abord entrait en fureur à la vue de la petite hotte, en devint tellement épris, qu'on ne pouvait presque plus la lui ôter.

Pour Rudly, il avait eu moins de succès dans ses tentatives d'éducation, et, bien qu'il eût donné à son jeune chacal le nom de *Chasseur*, la bête carnassière ne chassait encore que pour elle, ou, si elle rapportait quelque chose à son maître, ce n'était guère que la peau de l'animal qu'elle venait de dévorer.

Pendant ce temps je n'étais pas demeuré oisif. J'avais perfectionné la fabrication de la bougie au moyen de la cire d'abeilles mêlée à celle des baies de mirica et des moules de bambou dont Rudly avait eu la première idée ; je parvins même à donner à mes bougies la rondeur et le poli de celles d'Europe, en les roulant, étant encore un peu molles, entre deux planches bien unies. Les mèches me causèrent, il est vrai, de grands embarras : ma femme ne voulait pas que j'employasse à cet usage le peu de linge de coton qui nous restait; j'avais imaginé de substituer à cette matière une espèce de bois résineux que je divisais en fragments, comme des allumettes ; mais ce bois se carbonisait en brûlant et rendait la lumière de nos flambeaux terne et désagréable. Ma femme vint alors à mon secours; elle son-

gea au karatas, dont non-seulement la moelle, mais le fil, pouvait remplacer le coton à mèche : elle en prépara elle-même quelques poignées, qu'elle fit sécher et qu'elle disposa avec soin : j'en fis l'essai, et le succès fut complet.

Je mis aussi en œuvre le caoutchouc, dont nous avions découvert plusieurs arbres. Une paire de bas, que je remplis de sable bien sec, fut le moule que je pris pour me faire des bottes. Je le couvris à plusieurs reprises du suc élastique ; quand le tout fut bien sec, je vidai le sable, je clouai sous le pied de fortes semelles en peau de buffle, et, pour les rendre plus durables, après avoir rabattu à coups de marteau les pointes des petits clous qui servaient à les attacher, je coulai sur ces semelles deux ou trois couches de gomme très-épaisse, ce qui acheva de perfectionner cette chaussure, qui, du reste, m'allait aussi bien que si un des plus habiles cordonniers m'en eût pris la mesure. Mes fils furent si charmés de cette réussite, qu'ils me prièrent de leur faire également des bottes sans coutures ; je m'en occupai, et, au bout de quelques jours, je vis toute ma petite famille chaussée d'une manière aussi solide que légère.

Tous ces divers travaux, auxquels nous ne donnions les uns et les autres que quelques heures par jour, marchaient de front avec ceux de notre construction ; nous fîmes aussi une chose qui fut bien agréable à ma femme : c'était l'arrangement définitif de notre fontaine. Nous disposâmes auprès du ruisseau un batardeau pour élever l'eau de manière à l'amener, au moyen de nos rigoles de palmier, dans la grande écaille de tortue, qui, placée près de notre demeure, devait servir d'auge à laver, ou plutôt de réservoir, car nous exhaussâmes cette coquille sur

des pierres bien liées avec de la terre glaise. Le trou que le harpon de Frédéric y avait fait servit à l'écoulement du superflu du bassin ; un bout de canne, adapté à ce trou, forma le goulot d'une fontaine d'eau vive sous laquelle on plaça un seau, et de la sorte nous eûmes toujours près de nous de l'eau pure, ce qui nous avait manqué jusqu'à présent.

Ainsi tout prenait autour de nous un air de civilisation : nos moyens d'aisance se multipliaient, et nous pouvions reporter souvent nos regards de cette terre à Dieu, dont la miséricorde s'était étendue sur nous; et qui, non content de nous avoir arrachés à la mort qu'avaient sans doute rencontrée nos compagnons d'infortune, nous avait préparé sur cette côte déserte l'abondance et toutes les commodités de la vie.

Un matin que nous étions occupés à donner à notre escalier les derniers soins, c'est-à-dire à remplir l'intervalle des marches par de petites planches posées debout, de manière à faire d'une sorte d'échelle tournante un véritable escalier, nous fûmes tout à coup surpris d'entendre dans l'éloignement des sons étranges, aigus, prolongés, comme le rugissement de quelque bête féroce, mais en même temps mêlés d'une sorte de hennissement si singulier, que je ne pouvais assigner à quel animal il pouvait appartenir. Nos dogues dressèrent les oreilles et parurent se préparer au combat. Je rassemblai aussitôt toute ma famille, que je fis monter dans l'appartement aérien; nous prîmes tous nos fusils, et, après avoir fermé la porte en bas de notre escalier, nous nous mîmes aux fenêtres et nous regardâmes avec inquiétude de tous côtés; mais rien ne paraissait, seulement les rugissements augmentaient de force, et avec

eux l'agitation de nos chiens, que nous avions armés de leurs colliers de porc-épic et laissés en dehors à la garde de notre bétail.

Rudly pensait que c'était un lion, et le belliqueux enfant se réjouissait presque de l'aventure, qui le mettrait à même de combattre ce terrible animal ; Frédéric se moqua un peu de son frère, et assura que ces cris sauvages ne ressemblaient pas à la voix du lion, et que c'étaient plutôt ceux d'une troupe de chacals qui venaient pour venger sur nous la mort de leurs frères; Ernest était persuadé que ce devait être plutôt le cri de l'hyène, aussi horrible, dit-on, que l'animal lui-même; pour le pauvre Fritz, il n'émettait aucune opinion, mais il se cachait tout tremblant dans les bras de sa mère, qui, debout sur le balcon supérieur, regardait avec inquiétude dans la campagne, tandis que ses lèvres un peu pâlies par l'effroi murmuraient quelque prière.

Pendant que nous étions tous ainsi dans une attente mêlée d'angoisses, l'étrange hurlement se fit entendre de nouveau, mais cette fois plus près de nous. Frédéric, qui s'était penché en dehors de la fenêtre, poussa alors un violent éclat de rire; il avait découvert le terrible ennemi. « Eh ! le voilà, s'écria-t-il, le voilà, ce lion, cette hyène, voilà cette troupe de chacals affamés !... C'est notre âne, oui, notre âne vraiment, qui revient à nous et chante mélodieusement à sa manière la chanson du retour! »

En effet, un nouveau *hi han !* lentement et majestueusement prolongé nous fit reconnaître la voix éclatante de notre brave grison : il ne tarda pas à paraître lui-même à travers les arbres ; mais, à notre grande surprise, il n'était pas seul : un animal de son espèce,

mais plus beau, plus grand et de forme plus élégante, trottait à ses côtés. En examinant celui-ci, je reconnus en lui avec un extrême plaisir l'onagre ou l'âne sauvage; c'était pour nous une capture importante à faire, et, bien que les naturalistes aient assuré qu'il était impossible d'apprivoiser ce bel animal, nous résolûmes de le tenter et de tout faire pour nous emparer de celui-ci.

Je recommandai d'abord à tout mon monde de faire



silence, et nous descendîmes, Frédéric et moi, pour aviser au moyen de faire cette conquête. Mon fils me proposait d'employer sa fronde à balles pour arrêter l'animal par les jambes; mais je craignais que, en cas de non-réussite, l'onagre effarouché ne prît la fuite et ne reparût jamais; je préférai donc un autre moyen : je pris une corde, dont j'attachai un bout à une des racines de notre arbre, tandis qu'à l'autre je fis un nœud coulant; cela fait, je fendis un morceau de bambou aux deux tiers, de manière à former une espèce de pincette propre à pincer le nez de l'animal, si nous parvenions à l'approcher. Pendant ce temps, le baudet et

son compagnon s'étaient avancés : le premier, reconnaissant les lieux, paraissait en faire les honneurs à son nouvel ami, et tous deux broutaient l'herbe épaisse qui couvrait le sol ombragé.

Munis du nœud coulant et des pincettes, nous nous avançâmes tout doucement vers eux, moi, en me cachant derrière les arbres, et Frédéric, qui portait le lacs, aussi loin que la corde, dont l'extrémité était attachée à l'arbre, pouvait le permettre. A la vue de Frédéric, qui marchait le premier, l'onagre releva la tête et recula plutôt de surprise que d'effroi : c'était sans doute la première figure d'homme qu'il rencontrait, et, comme Frédéric demeurait immobile, l'animal se remit tranquillement à paître ; l'âne, à qui mon fils présenta une poignée de grains où il avait mêlé du sel, s'approcha aussitôt, car il reconnaissait son ancien maître ; son sauvage compagnon le suivit sans défiance ; dès qu'il fut à portée, Frédéric lui jeta adroitement le nœud coulant par-dessus la tête, et l'animal fut pris, car, en voulant d'un bond prodigieux prendre la fuite, il ne fit que serrer davantage le nœud qui le retenait; l'étreinte même fut si forte, en raison de la secousse qu'il s'était donnée, que la pauvre bête tomba à terre, à demi suffoquée et la langue pendante ; j'accourus aussitôt, je desserrai le nœud autour du cou de l'onagre, et lui pris le nez avec les branches de ma pincette, dont je rapprochai les deux bouts par une corde, afin que l'animal ne pût s'en débarrasser. La douleur que lui causa cette pression le dompta assez pour que nous pussions l'approcher sans trop de danger ; nous lui liâmes alors les jambes, comme le font les maréchaux lorsqu'ils veulent ferrer un cheval vicieux. Je coupai le nœud coulant, que je

remplaçai préalablement par le licou de notre âne, et, après avoir solidement attaché notre captif par de nouvelles cordes aux racines des arbres près desquels nous nous trouvions, nous le laissâmes un peu reprendre ses sens.

Cependant tous les miens étaient accourus quand ils nous avaient vus maîtres de l'animal; chacun admirait sa vigueur, la beauté de ses formes, qui tenaient beaucoup plus de celles du cheval que de celles de l'âne, et l'on faisait déjà mille projets sur l'emploi de ce nouveau coursier; mais il fallait non-seulement le dresser, mais le maîtriser assez pour pouvoir même en approcher; car le sauvage animal entrait en fureur dès qu'il apercevait l'un de nous. Comme les cordes qui le retenaient à droite et à gauche étaient solides, je lui avais rendu, peut-être un peu prématurément, la liberté de ses jambes; il en profitait pour faire des bonds, des ruades continuelles, et même, malgré l'entrave douloureuse qu'il portait sur le nez, il grinçait des dents, et, avec des regards flamboyants, il cherchait à mordre tout ce qui se trouvait à sa portée. Nous résolûmes de le laisser à lui-même, après avoir toutefois attaché notre âne près de lui, afin que la vue d'un animal de son espèce le consolât un peu dans sa disgrâce. En effet, le lendemain, en lui apportant de la nourriture, je le trouvai un peu maté par la captivité, l'abstinence, et surtout la fatigue; car, au moyen de cordes disposées sous le ventre de l'animal, auquel nous avions passé une espèce de sangle, il était forcé de se tenir debout et ne pouvait dormir. Satisfait de ce premier résultat, je continuai, avec une patience que, certes, je n'aurais pas eue en Europe, à soigner notre nouveau commensal, et, au bout d'un

mois, il était assez dompté pour commencer son éducation. Celle-ci fut longue et difficile. Je l'amenai d'abord à souffrir qu'on lui plaçât des fardeaux sur le dos; toutefois je ne pouvais modérer sa fougue sauvage, le contraindre à l'obéissance nécessaire à d'autres projets; je voulais en faire une bête de monture, pour moi et mes fils, mais je n'osais encore me confier à lui sans entraves, et je ne savais comment y réussir, quand je me rappelai la manière dont, en Amérique, on dompte les chevaux sauvages, et je résolus de l'employer. Malgré les bonds et les ruades du fougueux animal, je m'élançai sur son dos, et, saisissant une de ses longues oreilles, je la lui mordis jusqu'au sang. Cette épreuve eut un succès merveilleux : l'animal s'apaisa tout à coup et demeura presque immobile sous moi; j'avais trouvé le secret de sa force et le moyen de le dompter. Dès lors nous en devînmes complétement maîtres; mes enfants le montèrent les uns après les autres; ils lui donnèrent le nom de *Leichtfuss*, c'est-à-dire *pied léger*, et jamais animal ne mérita mieux ce nom. Pour surcroît de précaution, j'eus soin de laisser encore longtemps des entraves aux jambes de devant de notre nouveau coursier, et, pour remplacer le mors, que le fier onagre n'avait jamais voulu souffrir, je lui mis un caveçon au moyen duquel sa tête fut maîtrisée, tandis qu'une baguette, dont on lui touchait l'une ou l'autre oreille, servait à le diriger à droite ou à gauche, à volonté.

Pendant que nous étions occupés de ces soins, la basse-cour s'était accrue, et trois couvées successives nous avaient donné une quarantaine de petits poulets, qui, piaulant, becquetant et grattant la terre à qui mieux mieux, faisaient la joie et l'orgueil de notre mé

nagère ; elle avait un soin extrême de tout ce petit peuple emplumé, et le préférait bien à tous nos animaux favoris, tel que le chacal, l'aigle, le singe, l'onagre, qui ne savaient, disait-elle, que manger, et, à l'exception du buffle, qui se rendait utile en portant quelques fardeaux, ne seraient jamais bons à rien.

Ses volailles, au contraire, coûtaient peu à nourrir et nous préparaient des œufs et d'excellents rôtis pour la saison des pluies, l'hiver de ces climats, où nous allions entrer, et pendant laquelle nous ne pourrions aller à la chasse.

Ces réflexions de ma femme me firent songer qu'en effet l'approche de la mauvaise saison ne nous permettait plus de différer un travail essentiel au bien-être de nos animaux domestiques : c'était de leur faire un abri pour les préserver pendant ces temps de pluies continuelles. Les racines de notre arbre servirent de charpente à cette construction; des cannes de bambous, fendues et placées l'une près de l'autre circulairement en guise de lattage, en firent le toit ; de la mousse et de la terre glaise remplirent les interstices, et une couche de goudron, étendue sur ce toit à l'extérieur, le rendit si solide, que nous en fîmes comme une plate-forme ornée d'une balustrade, et sur laquelle, en sortant de notre escalier, on pouvait se promener. Au moyen de quelques planches, nous fîmes dans l'intérieur quelques séparations, et bientôt nous eûmes une série de petits enclos où nous plaçâmes tous nos animaux, ainsi que nos provisions : étables, poulailler, laiterie, fournil, grenier à foin, tout s'y trouvait réuni; il nous resta encore un assez grand espace, dont nous fîmes notre magasin aux vivres. Le soin de remplir ce ma-

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
6, Rue Fessart, 6
19e Arrondt

gasin nous occupa après sa construction, et nous ne passions pas de jour sans y transporter quelque chose d'utile.

Un soir que nous revenions de la récolte des pommes de terre, je m'avisai d'envoyer en avant ma femme et les deux petits avec la voiture, que traînaient la vache, l'âne et le buffle, et de faire une petite excursion jusqu'au bois des Glands, afin d'en ramasser quelques boisseaux. Frédéric montait l'onagre, Ernest était suivi de son singe, et moi, je portais un sac de toile, que je comptais bien remplir de glands. Arrivés là, nous attachâmes Pied-Léger à un arbre et nous nous mîmes tous trois à ramasser les glands dont la terre était couverte. Pendant que nous étions ainsi occupés, des cris étranges, accompagnés d'un bruit d'ailes, se firent entendre dans un fourré à quelque distance. Ernest y courut, et bientôt nous appela. « Accourez! disait-il; maître Knips a fait une découverte, un superbe nid de gelinottes du Canada... les œufs y sont... Je tiens le père et la mère... Venez vite! »

En deux sauts Frédéric fut près de son frère; il s'empara des deux superbes oiseaux qui se débattaient en poussant des cris pitoyables, et bientôt il reparut suivi d'Ernest, qui portait entre ses bras un gros nid, formé de longues herbes entrelacées, et tout rempli d'œufs.

C'était, en effet, une précieuse trouvaille qu'avait faite là maître Knips, que son instinct gourmand avait bien servi dans cette occasion. Nous liâmes les pattes à la poule-geline et à son superbe mâle, que je reconnus tout de suite pour un coq à fraise pareil à celui que Frédéric avait tué si précipitamment quelque temps auparavant. Nous mimes les œufs dans le chapeau d'Ernest;

mais celui-ci ne voulut pas jeter le nid, composé d'une herbe souple et luisante, dont il croissait une grande quantité dans les environs. « Je veux porter ces herbes au petit Fritz, dit-il ; leur forme est singulière : on dirait de petits sabres. » Dans le moment, tout occupé de notre capture, je fis peu d'attention à ce que disait Ernest ; d'ailleurs, la nuit approchait et il fallait nous hâter de regagner notre gîte. Nous chargeâmes notre sac à moitié plein sur l'onagre ; Frédéric s'élança sur son dos et



partit en avant en le dirigeant au moyen d'une poignée de ces longues feuilles dont j'ai parlé et qui ressemblaient à celles du glaïeul. Ernest prit les deux volailles, et moi, je me réservai le soin de porter les œufs, que j'eus l'attention de bien couvrir ; car, comme ils étaient fort chauds, je ne désespérais pas de pouvoir les rendre à la mère en arrivant à Falkenhorst, et, par là, d'enrichir encore notre basse-cour d'une nouvelle famille. Mon attente ne fut pas trompée : aussitôt notre retour au logis, je remis la couvée à ma femme, qui sut si bien soigner la pauvre mère encore effarouchée, qu'en peu de temps elle nous donna quinze petits individus qui s'accoutumèrent fort bien avec les autres.

Cependant le hasard nous avait favorisés encore plus que nous ne pensions dans cette circonstance : les longues herbes plates rapportées par Ernest à son frère pour lui servir de jouets étaient si souples et si flexibles, que l'enfant eut l'idée de les couper en lanière et d'en tresser un fouet. En examinant les feuilles à mon tour, je découvris que le tissu était une multitude de fibres longues, soyeuses et très-fortes, et je ne tardai pas à reconnaître, dans ce prétendu glaïeul, le véritable *phormion tenax*, ou lin vivace de la Nouvelle-Zélande. C'était pour nous une découverte extrêmement importante, et ma femme, à qui je la communiquai, en fut au comble de la joie. « Apportez-moi de ces feuilles, s'écria-t-elle, apportez-m'en tout ce que vous en trouverez! Je sais le moyen d'apprêter le chanvre et le lin ; quand nous aurons réduit celui-ci en filasse, tu me feras un rouet ou tout au moins un fuseau, et dans mes soirées je vous filerai de quoi vous faire, l'année prochaine, des chemises, des bas, des pantalons et des blouses de bonne toile. »

La promptitude avec laquelle ma laborieuse compagne envisageait déjà les résultats possibles de notre découverte me fit sourire. Toutefois mes jeunes gens, disposés à accueillir vivement tout ce que souhaitait leur mère, montèrent aussitôt leurs coursiers, Frédéric sur l'onagre et Rudly sur le buffle, et revinrent deux heures après, portant chacun en croupe une énorme botte de lin vivace, qu'ils déposèrent aux pieds de leur mère. Celle-ci quitta tout pour s'en occuper aussitôt. Elle le fit transporter au marais des Flamants pour lui faire subir une première opération, qu'on appelle le rouissage, et qui consiste à faire tremper pendant quelques jours le

lin ou le chanvre, lié en paquet, dans une eau peu profonde, pour en détacher toute la partie végétale. Lorsque celle-ci est entièrement décomposée, on retire les paquets, on les fait sécher au soleil, et il ne reste plus qu'à briser les tiges lorsqu'elles sont bien sèches et à réunir en poignées la filasse qui les couvre.

De toutes ces opérations, nous n'eûmes que le temps de faire celle du rouissage et du séchage de notre lin, et nous renvoyâmes aux temps pluvieux, qui s'avançaient rapidement, tout ce que demandait le reste de la préparation. Je promis à ma femme une machine à teiller, des peignes à carder, des fuseaux, des bobines, et même un métier à tisser, quoique ce fût une entreprise bien hasardeuse pour moi : mais j'avais déjà exécuté tant de choses, en apparence aussi difficiles, que j'espérai encore réussir à celle-là.

Nous continuâmes à amasser des provisions, tant pour nous que pour nos animaux. La charrette amenait sans cesse des sacs de glands doux, de manioc, de pommes de terre, du bois, du fourrage, des fruits, des cannes à sucre ; enfin tout ce que nous croyions pouvoir nous être utile pendant la mauvaise saison, dont nous ne savions pas quelle serait la durée. Nous profitâmes aussi des derniers jours pour confier à la terre tout le blé et les autres graines d'Europe qui nous restaient, afin que les pluies en développassent les germes et nous préparassent ainsi une récolte abondante.

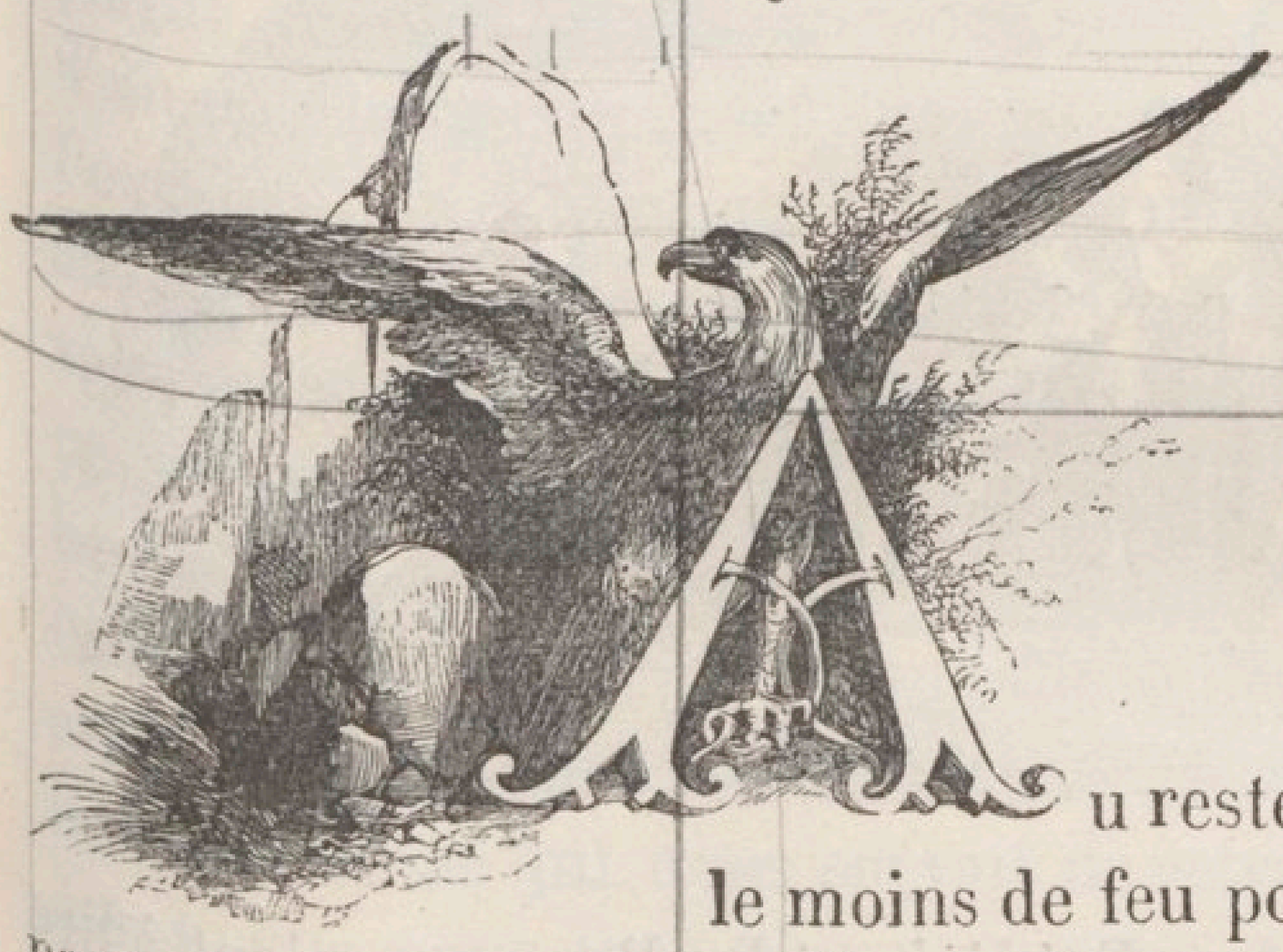
Mais il nous fallut enfin cesser tous nos travaux : des vents impétueux grondaient dans la profondeur des bois, la mer mugissait, et des montagnes de nuages ne tardèrent pas à s'amonceler de toutes parts. Bientôt ils crevèrent sur nos têtes, et des torrents d'une pluie épaisse

commencèrent à tomber du ciel, jour et nuit, sans la moindre interruption. Les ruisseaux se gonflèrent, et leurs eaux, en se réunissant, formèrent autour de nous comme un lac immense. Heureusement que le terrain où nous avions établi notre résidence était plus élevé que le reste du vallon ; les eaux n'approchèrent pas tout à fait de nous, mais elles formèrent une enceinte à la distance de deux cents pas de notre arbre, qui, avec le peu de terrain qui l'entourait, faisait comme une île au milieu de l'inondation générale. Une profonde tristesse s'empara de ma famille à la vue de cette immense quantité d'eau qui menaçait de s'accroître encore. Bientôt il nous fallut quitter notre château aérien : la pluie y pénétrait de toutes parts, et les affreuses rafales de l'ouragan menaçaient à tous moments d'emporter notre domicile avec tous ceux qui l'habitaient. Le déménagement fut résolu, et nous descendîmes sous la voûte formée par les racines de notre arbre, où nous avions logé nos animaux. L'espace était étroit, vu la quantité d'ustensiles et de provisions que nous y avions déjà entassée. Le voisinage des animaux, l'odeur du fumier qui parvenait jusqu'à nous, mais surtout la fumée dont nous étions accablés dans cet antre sans issue, tout nous en aurait rendu le séjour insupportable, si je n'eusse pris le parti de construire avec deux morceaux d'écorce d'arbre, enduite de terre glaise en dedans, un tuyau pour conduire la fumée au dehors.

Je resserrai l'espace que nous avions d'abord accordé à nos bêtes, ne pensant point que nous aurions jamais besoin de le leur disputer ; je mis dehors ceux de nos animaux qui, habitants du pays, pouvaient en supporter plus facilement les intempéries : ainsi je donnai

une sorte de demi-liberté au buffle et à l'onagre, auxquels pourtant je conservai les entraves aux pieds pour les empêcher de s'éloigner de notre résidence. L'ombrage de notre arbre, qui s'étendait assez au loin, pouvait leur servir d'abri.

Moyennant ces arrangements, nous nous trouvâmes plus à l'aise, et, comme j'avais établi une communication de notre hutte inférieure à l'escalier qui s'appuyait sur son centre, nous utilisâmes cet escalier pour placer une foule de choses sur ses marches comme sur autant de rayons. Ma femme même en avait adopté la partie basse, où elle se plaisait à travailler près d'une des fenêtres qui l'éclairaient.



u reste, nous faisions le moins de feu possible, d'abord parce qu'heureusement il ne faisait pas froid, et ensuite parce que nous avions beaucoup de provisions qui ne demandaient pas une longue cuisson. Nous avions du laitage en abondance, de la viande et du poisson fumé; enfin nos ortolans, conservés dans du beurre, nous étaient d'un grand secours ; mais ma femme, en bonne ménagère, avait soin de ne nous les servir qu'en manière de régal.

Les soins de nos animaux nous occupaient une partie de la matinée ; nous faisions ensuite de la farine de manioc, dont nous cuisions les gâteaux sur nos plaques de

BIBLIOTHEQUE POUR L'HEURE JOYEUSE PARIS 75005

fer. Malgré la porte vitrée dont nous avions fermé notre hutte, l'obscurité perpétuelle du ciel et notre position sous un arbre aussi vaste et aussi épais que le nôtre faisaient venir la nuit de bonne heure. Alors un flambeau de cire verte, planté dans un pied de bois fixé à la table commune, éclairait la famille réunie. La bonne mère travaillait à l'aiguille ; elle raccommodait nos hardes. J'écrivais mon journal, dont Ernest recopiait les



feuilles, tandis que Frédéric et Rudly apprenaient à lire et à écrire au petit Fritz, ou s'amusaient à dessiner les animaux et les plantes qui les avaient le plus frappés. Nous lisions ensemble un chapitre de la Bible, et, après le souper, une prière de reconnaissance au Seigneur terminait nos journées.

Telle était à peu près notre existence triste et monotone. Nous étions loin d'avoir connu dans toute son extension l'hiver de ces contrées, et, en présence de ces pluies continuelles, nous regrettions avec une tristesse de cœur infinie, qui n'était peut-être que le regret

de notre cher pays, la glace et la neige de nos montagnes.

Cependant nous fîmes quelques travaux utiles pendant cette longue reclusion : je fis une machine pour teiller le lin. C'était une espèce de large couteau de bois dont la lame, assujettie par un bout à la table, se levait et retombait alternativement sur les brins placés au-dessous en travers, les brisait et réduisait toute la poignée en grosse filasse. J'imaginai aussi des cardes pour séparer la partie ligneuse de cette dernière et la rendre propre à être filée. C'étaient deux plaques d'un bois dur que je perçai de trous très-rapprochés, légèrement inclinés d'un côté pour empêcher la machine de se détériorer par l'exercice. Je coulai sur le dos de mes cardes une forte couche de goudron mêlée de sable, ce qui rendit le tout solide et facile à manier. Toutefois nous ne pûmes faire usage de ces nouveaux produits de notre industrie : le lin, que nous avions été obligés de rentrer à la hâte, n'était pas assez sec, et nous fûmes forcés de remettre cette besogne, ainsi que la filature, à notre sortie de la hutte enfumée qui nous servait de retraite. Les désagréments que nous éprouvions nous firent prendre la résolution de nous construire pour l'hiver suivant une demeure plus saine et plus commode. Frédéric nous cita l'exemple de Robinson Crusoé, qui s'était creusé dans le rocher une habitation où il pouvait braver toutes les intempéries des saisons, et l'idée d'en faire autant à notre établissement de Zeltheim nous vint tout naturellement à l'esprit. A la vérité, ce serait une entreprise longue et difficile ; mais de quoi, disions-nous, ne vient-on pas à bout avec du temps, de la patience et de la persévérance ? Ce projet et les moyens employés pour l'effec-

tuer furent dès lors l'aliment de nos conversations. Tandis que notre imagination était ainsi occupée de l'avenir, nous oubliions les ennuis du présent, ou du moins nous parvenions à nous en distraire; et c'était beaucoup.



CHAPITRE V

La filature. — La caverne de sel. — Travaux divers. — Le coton. — La métairie. — La pirogue. — Anniversaire de la délivrance. — Course à la métairie.

Il serait difficile d'exprimer les transports de joie dont nous fûmes saisis lorsque, après tant de longues et tristes semaines, nous vîmes enfin le ciel s'éclaircir, le soleil dissiper les derniers nuages de l'hiver et répandre sa clarté féconde sur toute la nature. Les vents s'étaient apaisés, les eaux s'écoulèrent, et peu de jours suffirent pour couvrir d'une tendre verdure les lieux qu'elles avaient inondés si longtemps.

Nous sortîmes enfin de notre retraite. Nos yeux ne pouvaient se rassasier de la vue de la campagne rajeunie ; notre poitrine se dilatait et respirait avec délices l'air pur et frais qui nous environnait. Nous oubliâmes toutes nos souffrances, et, le cœur plein de joie et d'espérance, comme les enfants de Noé au sortir de l'arche, nous entonnâmes un hymne de reconnaissance au Seigneur.

Toutes nos plantations et nos semailles étaient en pleine prospérité : celles-ci commençaient à sortir de terre, et les arbres se couvraient déjà de feuilles et de fleurs ; une prodigieuse quantité de plantes de toutes espèces couvraient le sol ; l'air était embaumé des plus charmantes odeurs ; les oiseaux chanteurs avaient repris leurs concerts ; les autres, brillant des couleurs les plus vives, poussaient leurs divers cris, et tous s'occupaient à faire leurs nids. C'était le printemps dans toute sa gloire. Notre premier soin fut de débarrasser notre château aérien des feuilles flétries que les vents y avaient amassées. La douceur de la température nous permettait de l'habiter de nouveau, et, comme il n'avait pas été trop endommagé, après quelques petites réparations nous pûmes nous y installer au bout de peu de jours.

Quand nous eûmes rétabli une espèce d'ordre dans toute notre habitation, ma femme témoigna le désir que je m'occupasse de la préparation du lin. Je lui avais fait, pendant nos jours de reclusion, une quenouille, des fuseaux et même un dévidoir, et elle brûlait de mettre tout cela à l'épreuve. Pour avancer la besogne, je fis sécher au feu les paquets de lin vivace, encore un peu trop humides, et l'opération du teillage fut prompte et parfaite. Mes cardes firent aussi fort bien leur office : aussi je ne tardai pas à présenter à ma femme de belles poignées d'une filasse douce et fine dont elle chargea à l'instant la quenouille en roseau que je lui avais préparée. Le fuseau commença à rouler entre ses doigts, et se couvrit bientôt d'un fort beau fil très-solide qui remplit toutes les espérances que nous avions conçues. Ma femme, à qui cette occupation rappelait celle de sa jeunesse, était enchantée ; elle s'y adonna avec tant d'ar-

deur, que, de crainte de perdre un moment, elle allait et venait, sa quenouille au côté et son fuseau à la main. Elle s'était adjoint le petit Fritz pour l'aider dans ce travail, et, tandis qu'elle filait, l'enfant dévidait le fil en écheveaux.

Pendant qu'elle était ainsi occupée, nous parcourions, mes fils et moi, nos divers établissements, tant pour les visiter que pour y réparer les désordres causés par la pluie. Les champs de manioc, de pommes de terre, ceux de blé et de maïs, le potager de ma femme et nos plantations d'arbres fruitiers, étaient dans le meilleur état possible.



Il n'en était pas de même de notre pauvre Zeltheim : la tente avait été renversée, les piquets arrachés, la toile mise en lambeaux, et une partie de nos provisions gâtée par la pluie ; la pinasse seule n'avait point souffert, mais notre bateau de cuves avait sans doute été mis en pièces, car nous n'en retrouvâmes pas vestige. La perte la plus importante était celle de deux tonnes de poudre qui, ayant été moins bien abritées que les autres, avaient été pénétrées par la pluie et ne pouvaient plus servir. Cela

nous fit sentir plus vivement encore la nécessité de nous assurer pour l'avenir d'un abri plus convenable qu'une tente de toile ou un toit de feuillages.

Après avoir réparé, autant que possible, le désordre sur ce point, nous tînmes conseil, mes fils et moi, sur les moyens d'effectuer le projet de Frédéric; car il tenait toujours à l'idée de creuser une partie du rocher pour nous y ménager une retraite, à l'imitation de celle de Robinson, son modèle. Je ne m'aveuglais pas sur les difficultés de ce projet : les rochers dont la petite plaine de Zeltheim était entourée présentaient comme un mur uni, sans la moindre crevasse, et, d'un autre côté, la dureté du roc, du moins à l'œil, me laissait peu d'espoir de succès. Cependant, comme il fallait du moins tenter de nous faire une espèce de cave pour loger le reste de notre poudre, je me déterminai et je choisis, dans la partie la plus perpendiculaire du rocher, le point où devaient commencer nos travaux. C'était un emplacement préférable à celui de notre tente : la vue s'étendait sur la baie du Salut et embrassait les deux rives du ruisseau des Chacals, avec son pont pittoresque. Je traçai avec du charbon la dimension de l'entrée que je voulais donner à cette caverne; puis mes fils et moi nous saisîmes le ciseau, le pic et les lourds marteaux du mineur, et nous nous mîmes à tailler la pierre avec courage.

Les premiers coups produisirent peu d'effet : le roc semblait inattaquable; les rayons du soleil avaient tellement durci sa surface, que l'eau ruisselait de nos fronts pendant ce rude travail. Toutefois le courage de mes jeunes ouvriers ne se ralentit point; chaque soir nous quittions la besogne, que nous n'avions avan-

cée que de quelques pouces, et chaque matin nous y revenions avec une nouvelle ardeur. Enfin, au bout de cinq ou six jours, la superficie du rocher étant enlevée, nous sentîmes la pierre s'amollir peu à peu sous nos coups; bientôt ce ne fut plus qu'un calcaire, et enfin une sorte de limon sablonneux que l'on pouvait couper à la bêche; dès lors le travail devint plus facile, et nous commençâmes à bien espérer du succès.

Pendant quelques jours nous continuâmes ainsi, et nous étions parvenus à peu près à sept pieds de profondeur, quand un matin Rudly, qui frappait le fond de notre antre avec un levier de fer taillé en angle, qu'on appelle pince en terme de mineur, s'écria tout à coup :

« Papa, papa! j'ai percé, j'ai percé! »

J'étais alors monté sur une échelle, et je donnais un peu plus d'élévation à l'extérieur de l'entrée de la caverne; sans me déranger de mon travail, je demandai en riant au jeune garçon s'il voyait à travers la montagne. Frédéric, qui conduisait les décombres au dehors, dans sa brouette, accourut aux cris joyeux de son frère, qui répétait incessamment : « J'ai percé, j'ai percé la montagne! » Il m'appela à son tour, en m'assurant que la pince de fer était entrée dans un creux assez vaste pour qu'on pût la faire mouvoir de tous côtés. La chose me parut si extraordinaire, que je descendis sur-le-champ; en entrant sous la voûte, je trouvai la chose comme il me l'avait dite : non-seulement le levier entrait facilement, mais une perche d'une grande longueur y pénétra également, ce qui me fit juger qu'il y avait, derrière ce qui nous restait à creuser, un espace considérable. Nous nous mîmes tout de suite à

agrandir l'ouverture ; en peu de temps elle fut assez grande pour qu'un de mes enfants eût pu s'y introduire, et tous voulaient le tenter ; mais je m'y opposai fortement, car, en approchant de l'ouverture pour examiner, s'il était possible, le fond de la caverne, je sentis une bouffée d'air méphitique qui s'en dégageait, ce qui me causa une sorte de vertige.

« Éloignez-vous, mes enfants ! m'écriai-je plein d'effroi en me retirant moi-même, ce lieu est mortel, l'air qu'on y respire vous tuerait ! »

Je leur expliquai alors que l'air était soumis à certaines conditions pour être respirable, et d'abord à celle d'un continuel renouvellement. « L'air longtemps comprimé, ajoutai-je, n'est plus qu'un gaz délétère, qui ferait périr immédiatement le malheureux qui le respirerait. Il y a plusieurs manières de reconnaître cet air vicié et de se mettre à l'abri de ses funestes effets : la plus simple comme la plus sûre est celle du feu, qui consumant les parties malfaisantes de l'air, lui rend son élasticité. » Aussitôt nous allumâmes du foin, dont nous jetâmes des poignées enflammées dans l'ouverture ; mais il s'éteignit aussitôt, ce qui prouvait combien la caverne était remplie de miasmes dangereux. J'imaginai alors un moyen plus énergique.

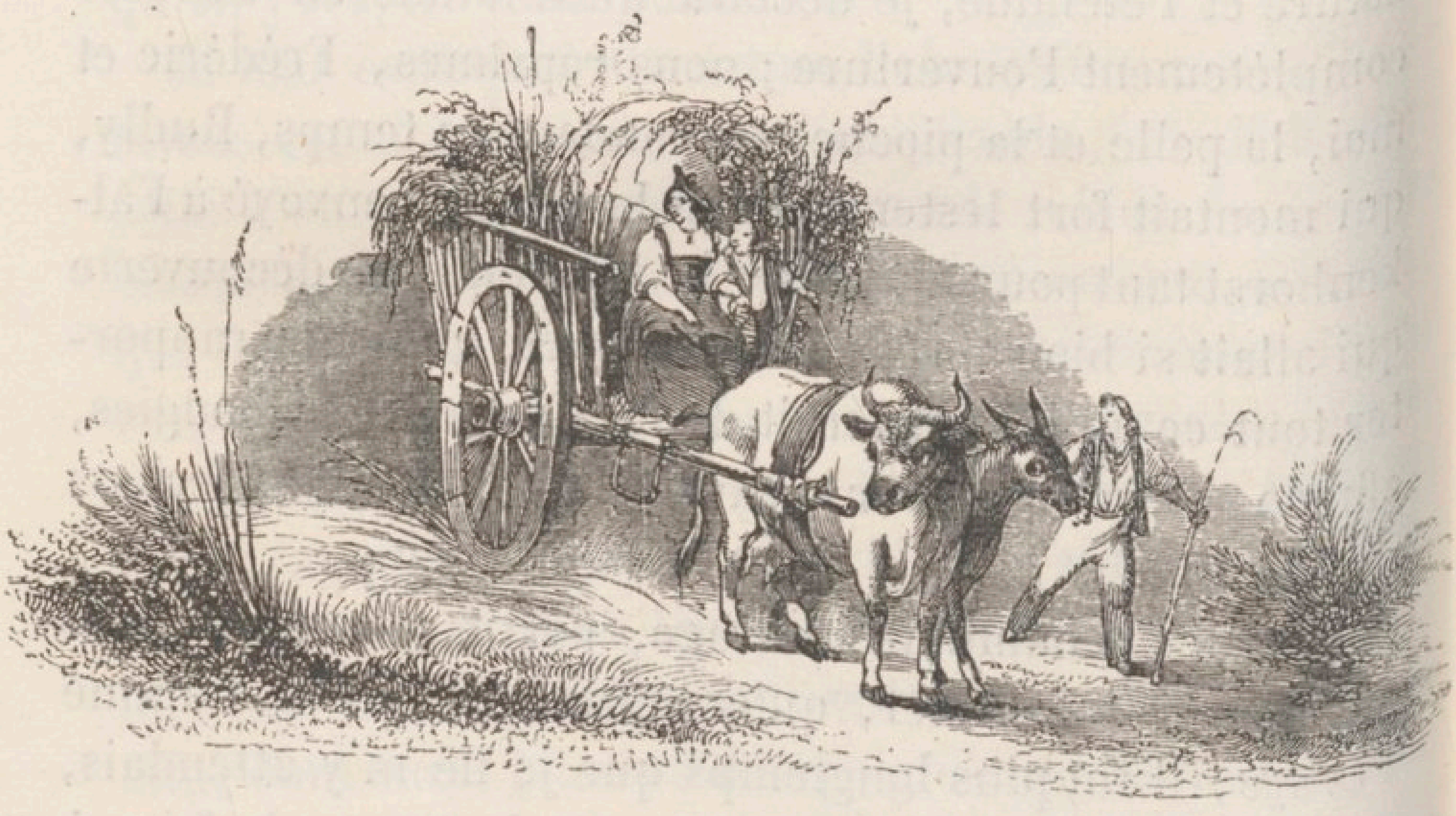
Nous avions rapporté du navire naufragé une caisse de pièces d'artifice destinées à des signaux de marine. Je suspendis dans l'intérieur, par une corde, une quantité de grenades et de fusées, auxquelles je mis le feu au moyen d'une mèche soufrée qui allait du dehors au dedans. Nous nous éloignâmes par précaution ; peu de minutes après, une détonation se fit entendre, et un nuage épais sortit de la caverne. Nous recommençâmes

l'opération tant qu'il nous resta des pièces d'artifice; quand tout fut consommé, et que je jugeai la caverne purgée de ses vapeurs pestilentielles, je renouvelai l'épreuve du foin enflammé, laquelle eut un plein succès; car ce foin, en brûlant dans cet antre comme à l'air libre, nous assurait que tout gaz méphitique s'en était exhalé. Toutefois, avant de nous hasarder à pénétrer dans cette profondeur, il y avait encore des précautions à prendre, et, quelle que fût notre impatience d'en connaître la nature et l'étendue, je déclarai qu'il fallait en achever complétement l'ouverture : nous reprîmes, Frédéric et moi, la pelle et la pioche, et, pendant ce temps, Rudly, qui montait fort lestement son buffle, fut envoyé à Falkenhorst tant pour annoncer la merveilleuse découverte qui allait si bien abréger nos travaux, que pour rapporter tout ce qu'il trouverait de flambeaux et de bougies, afin de pouvoir explorer la caverne lorsque nous y ferions notre entrée.

Rudly, enchanté du message, partit comme un trait sur son gros coursier, qu'à bon droit il avait nommé l'*Orage;* il fut plus longtemps que je ne m'y attendais, car en son absence nous avions eu le temps de faire à la caverne une ouverture assez large pour y passer facilement; enfin nous entendîmes bientôt les planches du pont retentir sous les pas pesants et rapides du jeune buffle. Mon fils arrivait d'un air triomphant; il était suivi de la charrette, dans laquelle arrivait tranquillement ma femme, accompagnée du petit Fritz, sous la conduite du prudent Ernest, qui dirigeait l'attelage accoutumé. L'éloquence du petit courrier avait déterminé la bonne mère à quitter ses travaux, et Ernest, dont la curiosité fut vivement excitée par le récit de son

frère, avait attelé l'âne et la vache à la charrette pour arriver plus tôt.

La vue de nos travaux leur causa une grande admiration, et chacun était impatient de pénétrer dans la caverne, dont à l'extérieur on ne pouvait deviner toute la profondeur. Nous allumâmes aussitôt nos flambeaux, que je distribuai à tout le monde; une bougie éteinte, un briquet, trouvèrent place dans la poche de chacun;



munis, en outre, à tout événement, de nos armes, nous entrâmes enfin dans l'intérieur. Je marchais en tête, et je sondais le terrain avec un bâton, de peur de rencontrer quelque flaque d'eau ou quelque cavité où nos pieds eussent pu s'engager; mes fils me suivaient; la mère fermait la marche en tenant par la main Fritz, qui n'avançait qu'avec crainte; nos dogues mêmes paraissaient intimidés, et, au lieu de courir à droite et à gauche, ils se tenaient prudemment à nos côtés. L'attente et la curiosité nous faisaient garder le silence; mais à peine

eûmes-nous fait vingt pas dans la caverne que, la lueur de nos flambeaux en ayant frappé la voûte et les parois, nous poussâmes tous ensemble un cri de surprise et d'admiration : tout resplendissait autour de nous ! nous étions dans une grotte de diamants ! En effet, qu'on se figure une vaste enceinte toute formée d'un cristal éblouissant ; des colonnes de même matière s'élevaient de distance en distance comme pour soutenir la voûte



du superbe édifice ; celle-ci était ornée elle-même d'un nombre prodigieux de cristaux dont les facettes multipliaient à l'infini la lumière de nos flambeaux : on eût dit une salle royale richement éclairée, ou une cathédrale gothique illuminée pour la messe de minuit. C'était un merveilleux palais, tel qu'on en voit la description dans les contes de fées, et notre petit Fritz n'était pas éloigné de croire qu'en effet quelque bonne fée habitait ce brillant séjour.

Quand nous fûmes un peu revenus de notre première surprise, nous avançâmes avec plus d'assurance. La

grotte était spacieuse, le sol en était uni et couvert d'un sable fin et sec. La forme des stalactites qui la tapissaient me fit penser que ces cristallisations pourraient bien être de la nature de celles du sel lorsqu'il se forme en banc dans les entrailles de la terre; je m'approchai, je goûtai un de ces angles cristallisés, et je m'assurai que les brillantes décorations de notre nouveau palais étaient du sel gemme, c'est-à-dire le meilleur et le plus pur de tous.

Cette découverte valait presque celle de la grotte elle-même. Désormais nous n'aurions plus besoin d'aller ramasser bien loin, à grand' peine, cette précieuse denrée si nécessaire pour nous et nos animaux; nous n'avions plus qu'à la ramasser à la pelle, sans être même obligés de la purifier comme celui que nous recueillions le long des côtes. Cette découverte mit le comble à notre joie; nous ne pouvions nous lasser de parcourir ce brillant séjour et d'en admirer les beautés. Quelques blocs de sel gisaient çà et là sur le sol, et paraissaient être tombés de la voûte. De peur que d'autres ne vinssent à s'en détacher inopinément, je fis charger les armes, et, nous étant placés à l'entrée de la grotte, nous tirâmes six coups de fusil dans l'intérieur afin de provoquer par l'explosion la chute des fragments qui auraient à tomber; de plus, nous frappâmes avec de longues fourches les angles qui nous parurent douteux, et, après cette double épreuve, nous demeurâmes assurés de la solidité de notre magnifique demeure.

Il s'agissait maintenant de nous y établir et de la disposer de la manière la plus convenable. Ce fut, en retournant à Falkenhorst, la matière inépuisable de notre entretien : chacun faisait son plan ou donnait ses idées;

je recueillis les avis, et, le lendemain, je retournai, suivi de mes fils, pour les mettre en partie à exécution.

Nous commençâmes par arrêter d'une manière précise les contours de l'entrée de notre grotte, à laquelle nous adaptâmes la porte de l'escalier de Falkenhorst : ce dernier lieu, ne devant plus être pour nous qu'une habitation temporaire, n'avait plus besoin de fermetures solides, et d'ailleurs je me proposais de fermer le bas de notre escalier par une porte en écorce, afin d'en dérober plus sûrement l'entrée aux sauvages, s'il en venait jamais dans ce canton. Nous partageâmes ensuite le terrain en deux parties: la portion de droite fut destinée à notre habitation ; dans celle de gauche devait se trouver la cuisine, la chambre de travail et les écuries ; la partie du fond fut réservée pour la cave et les magasins : toutefois il était nécessaire de donner de l'air et de la lumière à notre nouvelle demeure. Il nous fallut bien des jours d'un rude travail pour percer des ouvertures sur la façade du rocher et y placer les fenêtres que j'avais rapportées du navire; la division des chambres, une cheminée qu'il fallut construire dans la cuisine, avec un tuyau pour conduire la fumée au dehors, le transport de tous nos effets, le placement de toutes ces choses, enfin tous les embarras d'un emménagement, où il nous fallait être à la fois ouvriers et ordonnateurs, nous prirent une partie de l'été; mais le souvenir des grandes pluies et l'idée de pouvoir désormais passer la mauvaise saison d'une manière commode et agréable nous donnaient du courage et nous faisaient oublier nos fatigues.

Nous passions presque tout notre temps à Zeltheim, devenu le centre de nos opérations et où nous appor-

tions toutes nos provisions. Outre les jardins et les plantations dont il était entouré, nous y trouvions diverses ressources : ainsi la baie aux canards, la chasse aux tortues, qui abondaient sur cette côte, où elles venaient déposer leurs œufs; enfin les écrevisses du ruisseau, les homards, les crabes, les moules, et la pêche de toutes sortes de poissons dont fourmillaient ces parages, fournissaient notre table de mets variés et excellents. Un matin que nous nous trouvions réunis au bord de la mer, un spectacle singulier frappa nos regards : les eaux, sur une étendue assez considérable, étaient agitées d'un mouvement extraordinaire; on eût dit qu'elles étaient en ébullition; une nuée d'oiseaux marins volaient à la surface en poussant mille cris assourdissants : les uns plongeaient dans ces eaux agitées, puis s'envolaient dans les airs, où, poursuivis par leurs compagnons, ils formaient mille cercles et mille évolutions, tellement que nous ne savions si c'était l'image de jeux paisibles ou celle d'une guerre meurtrière. Cependant le phénomène marin prenait de moment en moment un plus merveilleux aspect : toute la surface, éclairée par un rayon du soleil levant, parut couverte de petites flammes brillantes et animées, qui paraissaient et disparaissaient tour à tour. Tout à coup la masse entière quitta la haute mer et s'avança vers le rivage en se dirigeant dans la baie du Salut, où nous courûmes pleins de surprise et de curiosité. Chacun expliquait le phénomène à sa manière : Frédéric pensait que ce pouvait être un volcan sous-marin qui allait faire explosion; la présence des oiseaux de mer faisait croire à Ernest qu'il y avait là quelque monstre gigantesque, tel qu'un cachalot, une baleine peut-être, et que les oiseaux étaient occupés à recueillir

les petits poissons que l'animal soulevait sur son dos dans ses divers mouvements. Les plus jeunes, toujours amis du merveilleux, voyaient là quelque être surnaturel, comme une sirène ou un homme-marin, dont ils avaient entendu raconter souvent de merveilleuses histoires.

« Si vous voulez que je vous le dise, ce n'est rien de tout cela, dis-je à mon tour, mais tout simplement un banc de harengs qui descendent tous les ans des mers du Nord. »

Cette explication, que l'événement ne tarda pas à justifier, donna lieu à une foule de questions auxquelles je satisfis de mon mieux.

« On appelle un banc de harengs une immense quantité de ces poissons qui marchent en colonne si serrée, qu'on dirait quelquefois un banc de sable au milieu de la mer ; ce banc couvre souvent plusieurs lieues carrées à plusieurs toises de profondeur, et, en se répandant sur la surface de l'Océan, s'en va porter sur les côtes des ressources que la nature leur avait refusées. Ces peuplades errantes sont toujours suivies de gros poissons, tels que les esturgeons, les marsouins, les dorades, etc., qui en font une grande consommation ; les oiseaux voraces se réunissent aux monstres marins, et, tandis que ceux-ci les poursuivent sous les flots, ceux-là les harcèlent à fleur d'eau. Les harengs voyagent ainsi entre deux genres d'ennemis acharnés auxquels il faut joindre l'homme, entre les mains duquel ils ne tardent pas à tomber en grande partie après avoir échappé à leurs autres persécuteurs. Avec tant de chances d'anéantissement, il semble que la race du hareng dût être bientôt épuisée ; mais la Providence, qui veille à tout, a soin de

conserver les espèces, et l'étonnement cesse quand on sait qu'une seule femelle pond, chaque année, cinquante à soixante mille œufs. Il y a encore un autre poisson destiné par la nature à la nourriture des hommes : c'est la morue, qui contient plus de trois millions d'œufs. »

Pendant ces explications, la troupe brillante, car les écailles de tous ces poissons luisaient à la surface de l'eau avec un merveilleux éclat, entra dans la baie ; mes fils et ma femme, que nous avions appelés, étaient dans l'admiration à la vue de cette quantité de poissons si prodigieuse, qu'ils semblaient les uns sur les autres.

« Ce n'est pas le tout d'admirer, leur dis-je ; la Providence nous envoie ces richesses, il faut bien vite les recueillir. »

Aussitôt j'envoyai chercher les ustensiles nécessaires, et j'organisai la pêche. Frédéric et Rudly entrèrent dans l'eau, et telle était l'épaisseur du banc, qu'ils prenaient les poissons avec des paniers comme on puise de l'eau avec un seau ; ils nous les jetaient ensuite sur le sable : ma femme et Ernest, chacun muni d'un couteau, leur ouvraient le ventre, en nettoyaient l'intérieur et les frottaient de sel, dont nous avions apporté une provision ; je les rangeais ensuite dans de petits tonneaux que nous avions en réserve : je plaçais alternativement un lit de harengs, puis un lit de sel ; et, quand le baril était plein, l'âne, conduit par mon petit Fritz, l'emportait au magasin. Ce travail nous occupa plusieurs jours, au bout desquels nous nous trouvâmes une douzaine de barils d'excellente salaison à ajouter à nos provisions d'hiver.

Cependant les débris de tous les poissons, que nous avions rejetés à la mer pour ne pas infecter l'air, attirèrent dans la baie une quantité de chiens de mer ; nous

en tuâmes une douzaine, dont je gardai soigneusement la peau et la graisse : celle-ci sert à faire une huile à brûler excellente, ce qui devait un peu suppléer à nos bougies ; quant à la chair, après en avoir régalé nos chiens, je jetai le reste aux écrevisses de la rivière des Chacals. Je fis aussi pour celles-ci et pour les petits poissons que mes fils pêchaient en s'amusant une espèce de réservoir avec deux grandes caisses percées d'une quantité de trous afin que l'eau y pénétrât de toutes parts : de cette manière, quand nous étions pressés de manger du poisson frais ou des écrevisses, nous n'avions qu'à les prendre dans ces caisses, où tout cela vivait comme au fond de l'eau.

Nos travaux d'installation se poursuivaient, mais la besogne allait lentement, parce que nous en étions souvent distraits par des soins divers. En examinant plus attentivement le roc de la caverne, j'avais remarqué que le cristal de sel dont elle était revêtue avait pour base un spath gypseux dont j'espérais tirer de grands avantages pour nos constructions ; en effet, une quantité de fragments de ce spath se trouvaient en dehors, sous la saillie du rocher où j'avais primitivement établi notre magasin à poudre ; j'en apportai quelques morceaux au foyer de notre cuisine, où je les fis chauffer jusqu'à ce qu'ils devinssent rouges. Quand cette pierre fut refroidie, elle devint tendre et friable ; je la réduisis facilement en une poudre blanche et fine : cette poudre, dont mes fils ne comprenaient ni la nature ni l'utilité, était d'excellent plâtre.

Cette découverte était extrêmement précieuse pour nous ; aussi j'engageai mes enfants à préparer chaque jour, autant qu'ils le pourraient, de cette matière. En

attendant que je pusse l'employer d'une manière plus utile, je m'en servis pour en sceller mes barils de harengs et empêcher ainsi le contact de l'air : une couche assez épaisse de ce plâtre délayé dans l'eau fit l'affaire; toutefois je ne fis cette opération que sur la moitié de mes tonnes : le contenu des autres fut destiné à faire des harengs saurs, que ma femme aimait beaucoup. Pour cela je fis une petite hutte à la manière des pêcheurs hollandais, j'y suspendis les harengs enfilés dans des baguettes; j'allumai en dessous un feu de branches vertes, de mousse et de feuilles, qui devaient produire en brûlant une épaisse fumée; je fermai soigneusement toutes les issues de la hutte, et j'obtins ainsi une belle provision de harengs secs d'un jaune brillant et aussi appétissants que ceux des pêcheurs hollandais les plus habiles.

Un mois après le passage des harengs, nous eûmes la visite d'autres poissons. Ce fut Rudly qui les découvrit à l'entrée de la rivière des Chacals, où ces poissons paraissaient s'être arrêtés pour déposer leurs œufs entre les pierres dont son cours était semé. Rudly était tenté de les prendre pour de petites baleines, tant ces poissons lui paraissaient énormes. Ce n'étaient pas des baleines, mais une troupe nombreuse d'esturgeons, de saumons, de grosses truites et d'autres poissons.

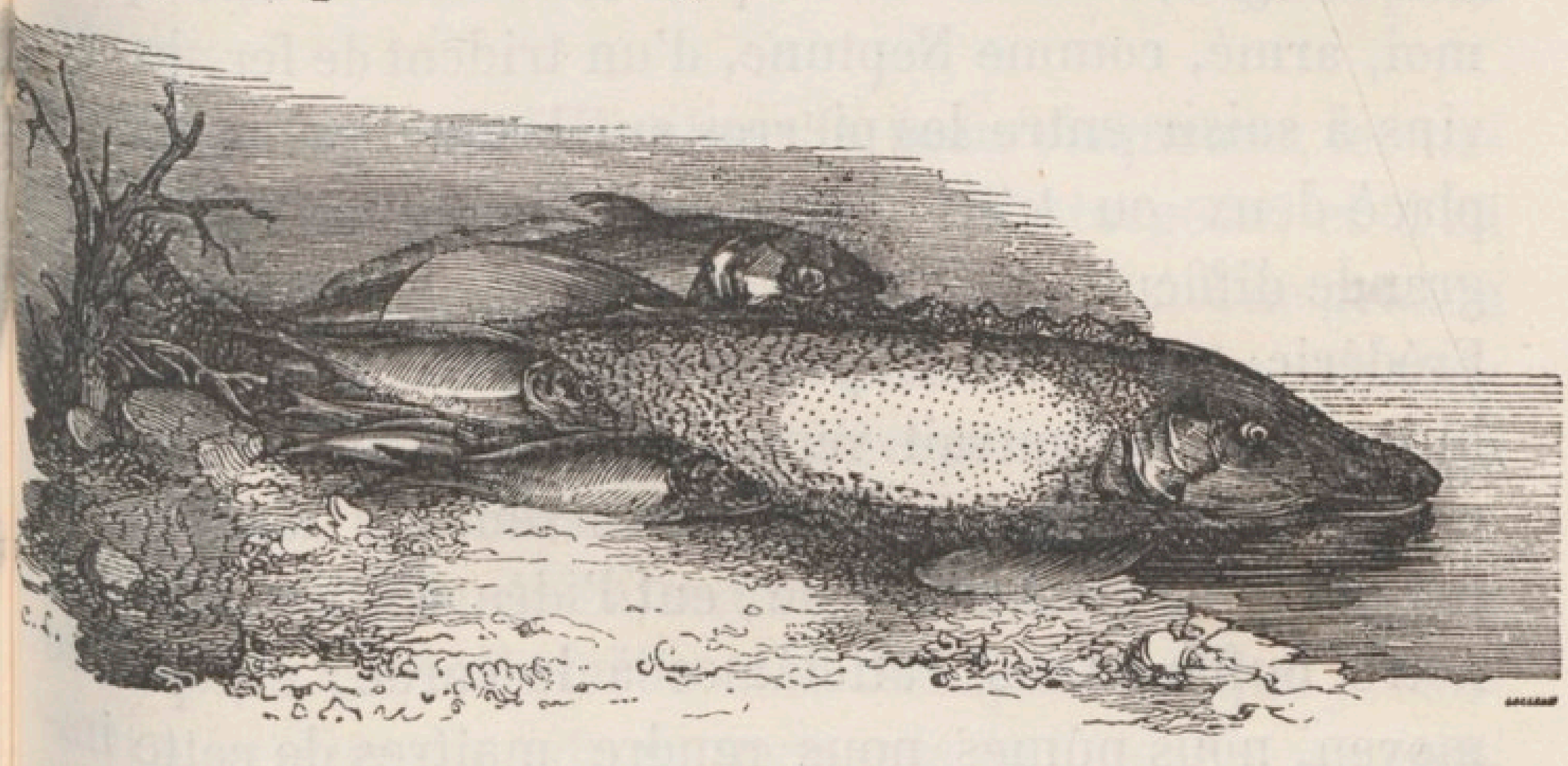
« Eh bien, s'écriait le petit garçon, charmé d'avoir eu à signaler le premier cette découverte, j'espère que voilà des gaillards qui valent bien vos petits harengs !...

— D'accord; mais nous ne prendrons pas ceux-ci avec des paniers, comme les autres, dis-je un peu embarrassé.

— Bah! si vous voulez m'aider, papa, reprit Rudly.

qui ne doutait jamais de rien, nous en viendrons bientôt à bout, et nous deux encore! vous allez voir... »

En disant cela, il courut à la grotte, où nous étions déjà à moitié établis ; il en rapporta son arc, ses flèches, un rouleau de corde grosse comme le petit doigt et deux vessies de chien de mer toutes gonflées, il attacha le bout de la corde à une flèche dont l'extrémité était pourvue d'un fer d'hameçon ; il attacha l'autre bout à une grosse pierre du rivage, fixa la vessie au milieu,



puis, saisissant son arc, il le tendit, et, visant le plus gros des saumons, il l'atteignit dans le flanc. Le poisson blessé s'enfonça d'abord sous les eaux, entraînant avec lui la flèche, la corde et la vessie, qui nous indiquait sa trace ; mais, retenu par la pierre, il ne put aller bien loin. « A présent, tirez la corde, papa, tirez ferme! dit l'enfant tout joyeux ; il faudra bien que le drôle vienne à nous! »

Ce n'était pas chose facile, car le saumon se débattait avec une force extraordinaire. Toutefois, comme il perdait beaucoup de sang, il s'affaiblit bientôt, et nous parvînmes enfin à le tirer sur la rive, où nous l'achevâmes.

Mes autres fils étaient accourus aux cris de joie de leur frère. On félicita le jeune pêcheur de son invention, et, comme il était à craindre que le reste de la troupe nautique, effarouchée de cette attaque, ne s'éloignât pour ne plus revenir, nous résolûmes de tout quitter pour continuer la pêche. Chacun y employa ses armes : Frédéric lança son harpon, et amena sur le sable, au moyen du dévidoir, les plus gros saumons ; Ernest, muni d'une bonne ligne, s'adonnait à la poursuite de la truite; pour moi, armé, comme Neptune, d'un trident de fer, je parvins à saisir entre les pierres sur lesquelles je m'étais placé deux ou trois de ces poissons monstrueux. La grande difficulté était de tirer notre proie hors de l'eau. Frédéric, qui avait harponné un esturgeon d'au moins huit pieds, ne pouvait venir à bout de l'amener sur la rive. Il résistait à tous nos efforts réunis, lorsque ma femme, qui était accourue, eut l'idée d'aller chercher notre buffle. Nous l'attelâmes à la corde, et, par ce moyen, nous pûmes nous rendre maîtres de cette immense capture.

Ce fut ensuite une grande besogne que d'ouvrir et de nettoyer tous ces poissons et d'en préparer les chairs. Nous en salâmes une partie ; l'autre fut séchée comme les harengs. Ma femme, toujours industrieuse, eut l'idée d'en préparer un baril dans de l'huile à la manière du thon. L'esturgeon, dont la chair ressemble à celle du veau, était une femelle, elle avait une masse d'œufs qui pesait plus de quarante livres. On voulait les abandonner, comme tous les intestins de ces poissons, aux écrevisses; mais je m'y opposai : je savais que les Russes préparent un mets très-délicat avec les œufs de l'esturgeon. C'est ce qu'ils appellent caviar. Je fis nettoyer avec

soin ces œufs de toutes les peaux et fibres qui les entouraient; je les fis laver dans de l'eau de mer, et, après les avoir légèrement saupoudrés de sel, je les fis enlasser dans des vases de courge percés de petits trous, afin que toute l'eau s'en écoulât. On plaça des poids sur la surface pour les comprimer davantage, et, au bout de quelques jours, nous obtînmes ainsi une douzaine de pains d'un rouge brun, que nous portâmes au séchoir avec le poisson, et qui furent encore une ressource pour l'hiver.

J'eus l'idée aussi d'utiliser la peau visqueuse, les nageoires et le reste des entrailles de l'esturgeon, et d'en faire ce qu'on appelle de la colle de poisson. Une grande chaudière, remplie d'eau et placée sur le feu, reçut tous ces débris, et lorsque, par l'évaporation, ce mélange eut acquis une consistance assez épaisse, nous la passâmes à une toile claire; nous en obtînmes une substance semblable à la colle forte, et si transparente, que je songeai à en faire des vitres; pour cela, je l'étendis par couches minces sur une table de marbre, débris du mobilier du vaisseau. Au fur et à mesure que l'une de ces couches se durcissait en séchant, je l'enlevais et j'en coulais une autre, ce qui me fournit quinze ou vingt plaques de gomme très-blanches, très-solides, et tout à fait propres à l'usage auquel je les destinais.

Cependant les cultures de Zeltheim étaient en plein rapport et commençaient à nous donner une quantité de légumes divers et d'un goût excellent. Ce qu'il y avait surtout de fort agréable, c'est que, par l'effet de la vigueur du sol, ces végétaux, qui ne paraissaient point reconnaître ici les saisons, nous donnaient leurs produits presque sans interruption : les petits pois, les

fèves vertes et toutes sortes d'herbes potagères se succédèrent pendant presque tout l'été, les maïs, qui entouraient ces plants, avaient des épis longs de plus d'un pied ; les concombres, les melons, surpassèrent notre attente ; la canne à sucre et l'ananas avaient également bien réussi. Quant aux pommes de terre, au manioc, aux ignames ou patates douces, il y en avait des champs entiers, et nous n'avions que la peine de les recueillir. Cet heureux état de prospérité nous donna l'espoir qu'il en serait de même pour nos plantations lointaines, et nous résolûmes de les visiter.

Un matin donc nous partîmes tous ensemble pour Falkenhorst : dans la plaine qui précédait ce lieu, et où ma femme avait semé tout ce qu'elle avait de grains d'Europe, nous trouvâmes la plupart des céréales en parfaite maturité et les autres encore vertes. Il y avait de l'orge, du froment, de l'avoine, des pois, des vesces, des lentilles, des fèves de toutes espèces. Nous coupâmes et réunîmes en gerbes tout ce qui nous parut mûr, nous réservant de surveiller la maturité des autres ; car il y avait là une quantité de moissonneurs qui paraissaient plus pressés que nous de goûter à ces productions nouvelles, je veux dire des oiseaux de toutes espèces, depuis l'outarde jusqu'aux cailles ; et aux divers établissements que les uns et les autres avaient faits dans nos champs, nous pouvions présumer qu'ils n'y laisseraient pas grand'chose.

Pour commencer à les débusquer un peu de ce lieu où ils avaient élu domicile, les talents de nos animaux privés furent mis en réquisition. En effet, l'aigle, que Frédéric avait dressé à la chasse, comme un faucon, alla chercher presque dans les nues une superbe poule ou-

tarde et l'apporta aux pieds de son jeune maître, tandis que le chacal de Rudly, qui valait un chien d'arrêt pour la ruse et l'adresse, nous fit prendre une douzaine de cailles grasses comme de petites pelotes de graisse, qui nous fournirent un excellent repas. Cette première excursion dans nos possessions nouvelles fut encore signalée par une jolie invention de ma femme : elle nous fit une boisson composée d'épis de maïs verts, écrasés dans de l'eau et mêlés avec du jus de cannes à sucre. Il en résulta un breuvage rafraîchissant, substantiel, et qui avait l'apparence et la douceur du lait.

Nous passâmes le reste du jour à Falkenhorst, à mettre cette demeure d'été en ordre, à battre et à égrener nos céréales, afin d'en conserver la précieuse semence pour une autre année, enfin à tout disposer pour une petite excursion que nous nous proposions de faire le lendemain dans les environs. La difficulté de nourrir et loger auprès de nous nos animaux domestiques pendant la mauvaise saison m'avait fait songer au moyen de les acclimater, de telle sorte que nous pussions être débarrassés d'une partie de ces soins, et je résolus d'en fonder une colonie dans un lieu d'où ils ne pussent s'échapper, en même temps qu'ils y trouveraient la subsistance nécessaire à leur entretien. Le jour suivant, nous fîmes nos dispositions. En conséquence, ma femme choisit dans le poulailler une douzaine de volailles; je pris dans l'étable quatre jeunes porcs, deux paires de brebis, deux chèvres. Ces animaux furent placés sur la charrette, où se trouvaient déjà des provisions de toute espèce, des vivres, les outils et les ustensiles dont nous pouvions avoir besoin. Nous y attelâmes à la fois le buffle, la vache et l'âne, et nous partîmes pour cette nouvelle expédition.

Frédéric, monté sur l'onagre, marchait en avant, afin de reconnaître le terrain et de ne pas nous engager dans quelque passage trop difficile. Nous avions pris une direction toute différente pour nous rendre dans la partie du terrain qui s'étendait depuis Falkenhorst jusqu'au promontoire de l'Espoir trompé. Nous eûmes à lutter contre les hautes herbes, les bois entrelacés de fortes lianes ; mais la hache nous ouvrait un passage à travers tous ces obstacles. Nous parvînmes enfin, au sortir d'un petit bois, dans une plaine couverte d'arbrisseaux du plus singulier aspect du monde ; car, non-seulement leurs rameaux, mais tout le sol qui les entourait, étaient couverts de flocons blancs pressés. On eût dit qu'il venait de neiger. Le petit Fritz y fut trompé le premier. « Oh ! de la neige ! de la neige ! s'écria-t-il en frappant dans ses mains avec une joie enfantine ; maman, descends-moi de la charrette ; je veux faire des pelotes de neige !... »

Nous rîmes beaucoup de l'erreur de l'enfant, car, malgré l'apparence, la chaleur qu'il faisait en ce moment ne nous permettait pas de croire que ce que nous voyions là fût en effet de la neige. Frédéric frappa l'oreille de l'onagre, qui partit comme un trait. Bientôt il me rapporta une branche toute chargée de ce blanc duvet, et, à ma grande joie, je reconnus le coton. C'était pour nous une découverte d'un prix inestimable, et déjà ma femme énumérait avec ravissement tout ce qu'elle allait nous procurer d'avantages quand je lui aurais fourni les nouveaux ustensiles pour filer, carder et tisser ce coton. Nous en recueillîmes aussitôt une grande quantité ; nous en remplîmes trois sacs, en nous réservant d'éplucher cette bourre merveilleuse des

graines dont elle était mêlée, et que plus tard nous nous proposions de semer dans les environs de Zeltheim, afin de posséder cette plante utile dans notre voisinage. La récolte terminée, nous poussâmes plus loin notre excursion.

Après avoir traversé le champ des cotonniers, nous atteignîmes le sommet d'une colline peu élevée, dont la vue s'étendait sur un véritable paradis terrestre. Des arbres de toutes espèces couronnaient les flancs de la colline ; un frais ruisseau coulait à travers la plaine et contribuait ainsi à la beauté du site et à sa fécondité.

Le bois que nous venions de traverser formait un abri contre les vents du nord, et l'herbe épaisse dont la plaine était tapissée pouvait assurer la subsistance de nos bestiaux. Ce fut donc là que je résolus d'établir notre nouvelle métairie, et ma décision obtint l'assentiment général.

Nous commençâmes à dresser la tente, à construire un foyer avec des pierres et à préparer notre repas. Quand nous eûmes ainsi pourvu à notre habitation temporaire, je m'occupai, avec Frédéric, à chercher un emplacement convenable pour nos projets. Je trouvai, en effet, un groupe de beaux arbres assez distants les uns des autres pour m'offrir naturellement les piliers dont j'avais besoin pour appuyer ma construction. Nous transportâmes là tous nos outils ; mais, comme la journée était assez avancée, nous remîmes au lendemain à commencer la besogne. Nous revînmes sous la tente, où ma femme et mes jeunes fils s'étaient occupés à éplucher le coton recueilli de ses graines, et nous avaient préparé pour chacun un bon oreiller qui, après le sou-

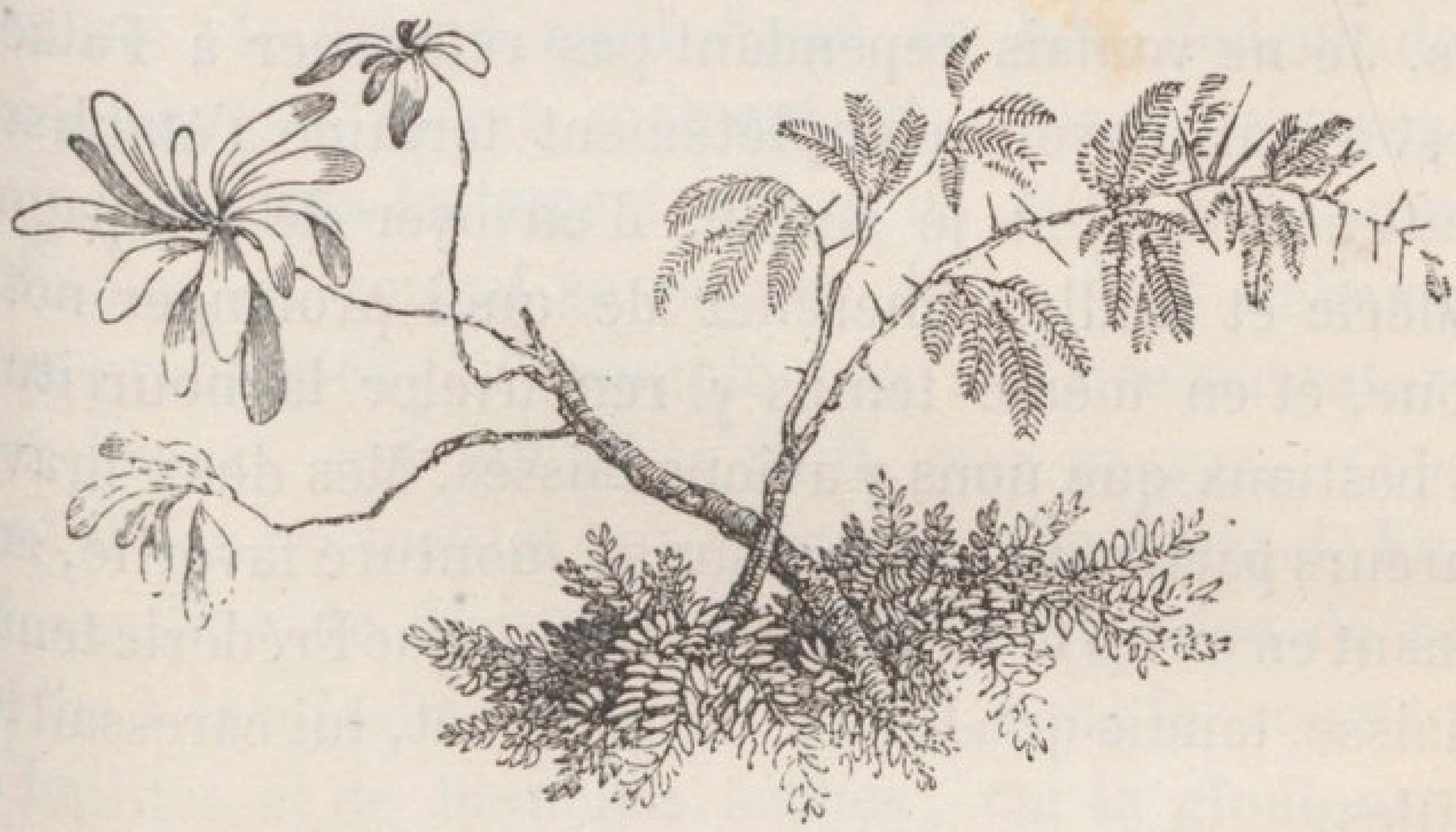
per, nous procura sous la tente un sommeil doux et paisible.

Les arbres que j'avais choisis pour établir ma construction étaient disposés de la manière la plus favorable : ils formaient un carré long dont le grand côté regardait la mer. Je pratiquai dans ces arbres de profondes mortaises à dix pieds du sol environ ; j'en fis d'autres en face, à une même distance, et j'y introduisis transversalement de fortes perches qui formèrent une charpente sinon élégante, du moins solide ; et j'étendis par-dessus l'édifice un toit rustique en écorce d'arbre. Nous enlevions l'écorce des troncs qui nous avoisinaient, et après l'avoir fait sécher au soleil en la chargeant de pierres pour l'empêcher de se tourner en rouleau, nous attachions ensemble les divers lambeaux en nous servant d'épines d'acacias, attendu que les clous de fer nous étaient trop précieux pour les prodiguer ainsi ; ce toit rappelait assez bien l'aspect de ces cottes de mailles que portaient les guerriers romains. Ce travail nous fit faire plusieurs découvertes : la première fut celle du térébinthe et de l'arbre à mastic, et de cette espèce d'acacias à fortes épines propres à remplacer les clous.

L'instinct de nos chèvres nous fit ensuite découvrir, parmi les mor ceaux d'écorce que nous avions employés, celle du cannellier ; cette dernière découverte avait peu d'importance, mais la térébenthine et le mastic étaient pour nous deux objets précieux dont j'espérais tirer le plus grand parti, pour les substituer au goudron, qui nous manquait totalement. J'eus de longues explications à donner, et sur l'origine et sur l'emploi de ces diverses substances. Je répondis de mon mieux aux questions de

mes petits garçons, et je les félicitai en outre du louable désir qu'ils manifestaient souvent d'étendre le cercle de leurs connaissances.

Cependant l'achèvement de la métairie nous occupait depuis plusieurs jours. Nous tressâmes les parois avec des lianes entrelacées de branches flexibles pour en soutenir le tissu. Cette fermeture ne monta guère qu'à six pieds du sol ; le reste de l'espace jusqu'au toit fut rempli par une sorte de treillage léger qui devait laisser pé-



nétrer l'air et le jour à l'intérieur. La porte fut placée a la façade du côté de la mer. Quant à la disposition intérieure, elle consista simplement en une série de compartiments proportionnés à la quantité des hôtes qu'ils devaient recevoir. Nous y ménageâmes un réduit pour nous recevoir dans les visites que nous rendrions aux nouveaux colons. Nous avions bien le projet d'enduire de terre glaise et de plâtre les parois inférieures de la hutte ; mais ces travaux d'achèvement furent renvoyés à un autre temps : il nous suffisait, pour le moment, que nos bêtes trouvassent l'abri dont elles avaient be-

soin. Ce qu'il fallait obtenir d'abord, c'était qu'elles s'accoutumassent à s'y retirer le soir en rentrant du pâturage. Nous eûmes soin pour cela de laisser en quantité assez grande, dans leur râtelier, la nourriture qu'elles affectionnaient le plus : nous y mêlâmes du sel pour les allécher encore, et nous nous proposâmes de répéter plusieurs fois le même moyen.

Nous travaillions tous avec ardeur; mais la besogne était lente par suite de notre inexpérience, et les provisions que nous avions apportées étaient à peu près épuisées. Je ne voulais cependant pas retourner à Falkenhorst avant d'avoir complétement terminé l'établissement nouveau, et je résolus d'envoyer de compagnie Frédéric et Rudly y chercher de quoi prolonger notre séjour, et en même temps y renouveler la nourriture des bestiaux que nous y avions laissés. Mes deux braves coureurs partirent, chacun sur sa monture favorite, emmenant en outre le baudet paresseux, que Frédéric tenait en laisse, tandis que Rudly, de son fouet, lui caressait les oreilles.

Pendant leur absence nous voulûmes, Ernest et moi, tenter une petite excursion pour découvrir quelques palmiers ou quelques touffes de pommes de terre.

Nous remontâmes pendant quelque temps le cours du ruisseau; il nous conduisit à un grand marais au bout duquel nous découvrîmes un lac où s'ébattaient une foule d'oiseaux de toutes grosseurs. Le marais était bordé d'une herbe haute et touffue, et qui portait de longs épis; je m'approchai, et je reconnus le riz : celui-ci, quoique de petite espèce, paraissait être d'une bonne qualité. Quant au lac, il faut être Suisse, il faut avoir vu dès son enfance cette surface unie, ces eaux tranquilles,

pour comprendre tout ce que nous dûmes éprouver de bonheur à nous arrêter sur les bords de celui-ci. C'était la Suisse, c'était pour nous l'image de cette terre chérie; mais l'illusion dura peu : le rivage, avec sa végétation puissante et ses arbres, nous rappela bientôt que nous n'étions plus en Europe, et qu'entre la terre de notre patrie et nous il y avait maintenant l'Océan.

Ernest tira plusieurs oiseaux, et il le fit avec une adresse et un bonheur dont je fus surpris. Pendant ce temps maître Knips avait fait une découverte assez intéressante : le friand avait flairé de loin l'odeur de la fraise ananas, et, au moment où nous y pensions le moins, il sauta lestement à bas de Billy, son coursier ordinaire, et courut se régaler de ce fruit délicieux; nous profitâmes de l'exemple pour en faire autant, surtout Ernest, qui aimait ce fruit avec passion. Cependant il songea bientôt aux absents, et la hotte de Knips fut remplie de fraises, qu'il eut commission de remporter à la métairie. Par précaution, nous les couvrîmes de feuilles et de branches sèches, car la gloutonnerie connue du dépositaire aurait bien pu en alléger le fardeau en route. Nous côtoyâmes tranquillement le lac, dont les rives changeaient d'aspect à chaque pas. C'était l'une des plus riantes et des plus fertiles parties que nous eussions encore vues dans cette contrée. Des oiseaux de toutes sortes y abondaient; mais ceux qui nous surprirent le plus furent deux cygnes noirs qui se miraient majestueusement dans l'eau : leurs plumes étaient luisantes et parfaitement noires, excepté celles de l'extrémité des ailes, qui étaient blanches. Du reste, ces oiseaux ressemblaient exactement à ceux d'Europe : c'étaient la même démarche, les mêmes mouvements

lents et gracieux. Ernest aurait volontiers donné contre eux une nouvelle preuve de son adresse; je l'en empêchai, car je me serais reproché de troubler sans motif la paix douce et profonde qui régnait parmi tous ces êtres inoffensifs.

Mais Billy, qui n'avait probablement pas pour les belles scènes de la nature la même admiration que nous, partit soudain comme un trait, et s'élança sur un animal qui nageait doucement à fleur d'eau et qu'elle nous rapporta. C'était une bête de la forme la plus singulière : elle ressemblait à la loutre; ses quatre pieds étaient pourvus de membranes comme ceux des oiseaux aquatiques; elle avait la queue longue, revêtue de poils, et, comme l'écureuil, elle la portait redressée en l'air. Sa tête très-petite, ses yeux et ses oreilles presque cachés, et un long bec de canard placé au bout du museau terminaient cet ensemble bizarre. Toute notre science de naturalistes échoua devant cet étrange animal. Ernest le savant ne lui trouva aucun nom; je cherchais en vain à me rappeler mon Buffon, il fallut renoncer à mes souvenirs, et, presque persuadés que l'animal que nous avions devant nous était encore inconnu aux hommes, nous lui donnâmes hardiment un nom, et ce fut celui de *schnabelthier* (bête à bec). Je recommandai à Ernest de la prendre, car je voulais la conserver et l'empailler comme une chose rare.

« Ce sera, dit le petit savant, la première pièce de notre musée.

— Précisément, lui répondis-je; et quand l'établissement sera définitivement constitué, nous t'en nommerons le conservateur. »

Cependant je m'aperçus que notre absence se prolon-

geait, et je ne voulus pas donner à ma femme de plus longues inquiétudes. Nous nous remîmes en route, et nous prîmes, pour revenir, le chemin le plus direct. Nous trouvâmes la bonne mère, qu'un rien alarmait, déjà un peu inquiète; nos deux messagers revinrent presque en même temps de Falkenhorst, et un repas joyeux nous réunit tous. Chacun raconta ses prouesses. Ernest disserta sur nos découvertes, et il mit tant de pompe dans ses descriptions, que je fus obligé de promettre à Frédéric de l'emmener une autre fois. J'appris avec plaisir que tout était en bon état à Falkenhorst, et que mes petits garçons avaient eu la bonne idée de laisser à nos animaux des provisions pour dix jours. Cette prévoyance nous permettait de prolonger notre absence et de donner à l'habitation que nous venions de fonder tous les soins qu'elle réclamait. Nous y restâmes encore quatre jours, pendant lesquels je consolidai les cloisons, tandis que ma femme et ses fils disposaient, dans la portion que nous nous étions réservée, des matelas de coton destinés à nous recevoir dans nos visites à la métairie. Enfin le moment du départ arriva; je donnai le signal; la charrette fut chargée de tout ce que nous devions emporter; nous nous mîmes en marche. Nos animaux voulaient nous suivre et il fallut, pour les en empêcher, que Frédéric, monté sur l'onagre, soutînt notre retraite et les maintînt autour de la métairie jusqu'à ce qu'ils nous eussent perdus de vue.

Nous n'étions pas encore décidés à rentrer à Falkenhorst; nous prîmes donc un autre chemin en nous dirigeant vers le bois des Singes, que nous avions aperçu de loin : ces malins animaux nous accueillirent avec des pommes de pin; mais deux ou trois coups de fusil à mi-

traille nous délivrèrent de leurs attaques. Fritz ramassa un de ces fruits nouveaux qu'ils nous avaient lancés, et je reconnus la pomme du pin à pignons doux, dont l'amande, bonne à manger, donne une huile excellente. Nous fîmes une provision de ce fruit, et nous continuâmes à marcher en avant.

Arrivés à peu de distance du cap de l'Espoir trompé, nous fîmes halte, et nous délibérâmes pour savoir si nous devions franchir la colline qui s'élevait à droite du cap. Le conseil opina pour l'affirmative. En conséquence, nous nous mîmes en marche.

Parvenus au sommet, nous fûmes bien payés de la fatigue que nous venions de nous imposer. La vue s'étendait sur une campagne fertile et riante; de près, de loin et partout, des prés, des ruisseaux, des arbres en fleur, des oiseaux qui gazouillaient dans les buissons. Je m'écriai avec admiration : « O mes enfants ! c'est ici l'Arcadie ! »

Nous plantâmes de nouveau la tente de voyage, et nous ne voulûmes pas quitter ce lieu enchanteur sans y laisser une nouvelle hutte, car nous pensions faire aussi de notre nouvelle Arcadie un but habituel de promenades. La construction de la métairie nous avait servi d'apprentissage; nous réussîmes cette fois, avec beaucoup moins de peine et bien plus vite. Nous étions fiers et heureux de laisser sur divers points de l'île des traces de notre passage : c'étaient comme autant de conquêtes de l'homme sur la nature, de la civilisation sur le désert.

La construction nouvelle reçut le nom de *Prospect Hill;* en bon Allemand, je voulais l'appeler tout simplement *Schattenbourg* (bourg ombragé); mais le nom anglais,

qui était de maître Ernest, l'emporta sur le mien, et *Prospect Hill* fut adopté.

Cependant le but que je m'étais proposé en commençant cette expédition était de trouver un arbre susceptible de nous fournir une pirogue pour remplacer notre bateau de cuves ; ce but n'était point atteint, nous avions presque oublié ce projet au milieu de nos constructions de métairies. Nous y revînmes enfin, et, après avoir inspecté tous les arbres du voisinage, je m'arrêtai à une espèce de chêne dont l'écorce était beaucoup plus lisse que celle des chênes d'Europe et ne ressemblait pas mal à celle du liége. Le tronc avait au moins cinq pieds de diamètre, et il me sembla que sa dépouille, si je pouvais l'obtenir, répondrait parfaitement à mon intention. Je traçai au pied, avec la scie, un cercle qui coupa l'écorce jusqu'à l'aubier ; Frédéric, au moyen d'une échelle de vingt pieds que nous portions partout avec nous et que nous avions fabriquée nous-mêmes, monta sur les premières branches de l'arbre, et il répéta, au-dessous de celles-ci, à peu près à dix-huit pieds du sol, l'opération que j'avais faite en bas. Quand son incision fut terminée, il en pratiqua une autre en descendant longitudinalement, et nous enlevâmes dans ce sens une large bande d'écorce ; puis, avec des coins que j'enfonçai à coups de marteau, je travaillai à détacher l'enveloppe. Nous fîmes appel à tout ce que nous avions d'adresse et d'industrie : poulies, maillets, tenailles, tout fut mis en usage. La première portion s'enleva assez bien ; mais plus nous avancions, plus l'œuvre devenait difficile. Nous en vînmes pourtant à bout, et nous vîmes bientôt le tronc à nu et sa dépouille tomber doucement sur l'herbe. Je me mis en devoir aussitôt de façonner cette enveloppe, tandis que la séve la

rendait encore souple et flexible. Mes fils s'imaginaient qu'il suffisait de clouer tout bonnement deux planches à chaque bout du rouleau ; mais nous n'eussions obtenu par là qu'une auge lourde, sans grâce et sans agilité. Je voulais que la construction que nous avions entreprise



ne figurât pas trop mal à côté de la belle pinasse, et cette idée, bien plus que les considérations de commodité que je pouvais faire valoir, détermina mes fils à attendre et à me donner le temps d'achever convenablement notre ouvrage. Je commençai par couper, à chaque bout du rouleau d'écorce, un morceau en triangle de quatre à cinq pieds; puis, ramenant l'une sur l'autre les deux parties échancrées, je les réunis avec des chevilles et ter-

minai ainsi par deux pointes l'avant et l'arrière de ma nacelle. Cette opération avait ouvert outre mesure les parois du milieu : j'y remédiai en passant autour de fortes cordes qui les ramenèrent et rendirent ainsi au bateau la profondeur dont il avait besoin. J'exposai ensuite au soleil ma frêle construction, afin qu'elle gardât, en séchant, la direction et la forme que je venais de lui donner.

Cependant je manquais de plusieurs instruments nécessaires pour mettre la dernière main à mon travail. Rudly et Frédéric furent de nouveau dépêchés à Zeltheim, avec commission de ramener le traîneau afin de pouvoir emporter notre nacelle. On sait que ce traîneau était maintenant monté sur quatre roues, ce qui le rendait bien plus facile à diriger. J'eus aussi le bonheur de trouver dans les environs une espèce de bois tortueux très-dur, et dont les courbes naturelles me parurent propres à me fournir les côtes dont je voulais consolider les flancs de ma pirogue. Nous trouvâmes également un arbre résineux duquel découlait une sorte de poix facile à manier et qui se durcissait très-vite au soleil. Ma femme et Fritz en recueillirent une quantité suffisante pour goudronner la nacelle. Il était presque nuit quand mes deux messagers revinrent de Zeltheim. Un joyeux repas nous réunit autour d'un feu petillant, qui tempérait la fraîcheur du soir, et nous remîmes au lendemain la reprise des travaux.

A l'aube du jour, nous étions debout. La nacelle, le goudron, les pièces de bois, les courbes, furent chargés sur la claie, et le patient baudet s'ébranla et se mit tout doucement en marche après nous. Nous le chargeâmes encore d'un assez grand nombre de pieds d'arbres que

nous arrachâmes pour les replanter à Zeltheim, et qui se placèrent commodément dans la nacelle. Nous nous arrêtâmes en route, à l'espace qui se trouve entre la grande rivière et les rochers, et là encore nous laissâmes une nouvelle trace de notre passage : ce fut un enclos destiné à nous servir de fortification et à recevoir une colonie de porcs que nous étions bien aises de parquer dans un endroit fermé pour mettre nos plantations en garde contre leurs visites. Des palmiers nains à longs piquants, des figuiers d'Inde à fortes épines, firent les frais des remparts. Un fossé profond, pratiqué tout autour, acheva de garantir l'enceinte. Ces travaux nous demandèrent quatre jours. Nous choisîmes dans un marais de bambous une tige haute et forte dont nous voulions faire un mât à la pirogue, et nous nous remîmes en marche pour gagner Zeltheim, où je devais mettre la dernière main à notre embarcation nouvelle. Nous laissâmes à notre dernière construction le nom d'*Ermitage*. Pour justifier ce nom, nous plaçâmes en face de la cascade une petite cabane d'écorce pour nous reposer.

Nous nous arrêtâmes seulement deux heures à Falkenhorst, pour dîner et donner à la volaille les soins qu'elle réclamait, puis nous nous remîmes en route pour Zeltheim.

A peine eûmes-nous pris quelques heures de repos, que nos premiers soins furent pour la nacelle, et il y eut dans le travail tant de zèle et tant d'ardeur, qu'elle fut bientôt terminée et en état d'être mise à l'eau. C'était une embarcation à la fois élégante et forte ; nous l'avions doublée partout de côtes de bois qui s'appuyaient sur une quille solide ; elle était également pourvue d'anneaux de cuir destinés à recevoir les rames et les câbles du mât.

Des bancs de rameurs avaient été cloués en travers, et, au milieu, le mât de bambou s'élevait majestueusement avec sa voile triangulaire. J'attachai à l'arrière un gouvernail qui se manœuvrait avec une manivelle ; au lieu de lest, j'étendis dans le fond une couche de pierres plates, que je recouvris d'un plancher solide et si bien joint, que l'on pouvait s'y coucher à sec. Mais ce qui fit le plus honneur à mon génie inventif, c'est l'idée qui me vint d'attacher tout autour de la nacelle des vessies de chiens de mer gonflées d'air, et qui devaient assurer l'embarcation contre tout événement. La poix, le goudron, les étoupes, rien n'avait été épargné. Notre flotte était désormais au complet : nous pouvions à loisir tenir la haute mer, tenter des excursions lointaines avec la pinasse, et la pirogue légère nous donnait tous les moyens de courir la côte et de pourvoir facilement à notre subsistance.

J'ai omis de dire qu'après la saison des pluies notre vache avait mis bas un joli petit taureau. Je lui avais percé les narines comme au buffle, afin de l'élever plus facilement, et dès qu'il fut sevré, je commençai à le former à sa destination future, en l'accoutumant à porter la sangle et la selle de toile qui avaient servi au buffle son père.

« Que ferons-nous de notre taureau ? me dit un jour Frédéric. Mon avis à moi serait d'en faire un taureau de combat, à l'exemple de ceux des Hottentots. »

Le mot de combat effraya ma femme, et, se rappelant ce qu'elle avait lu des combats de taureaux qui se donnent en Espagne : « Quoi ! dit-elle, vous voudriez dresser cette pauvre bête à ces jeux féroces, où le sang ruisselle pour amuser une population oisive et à demi barbare ?

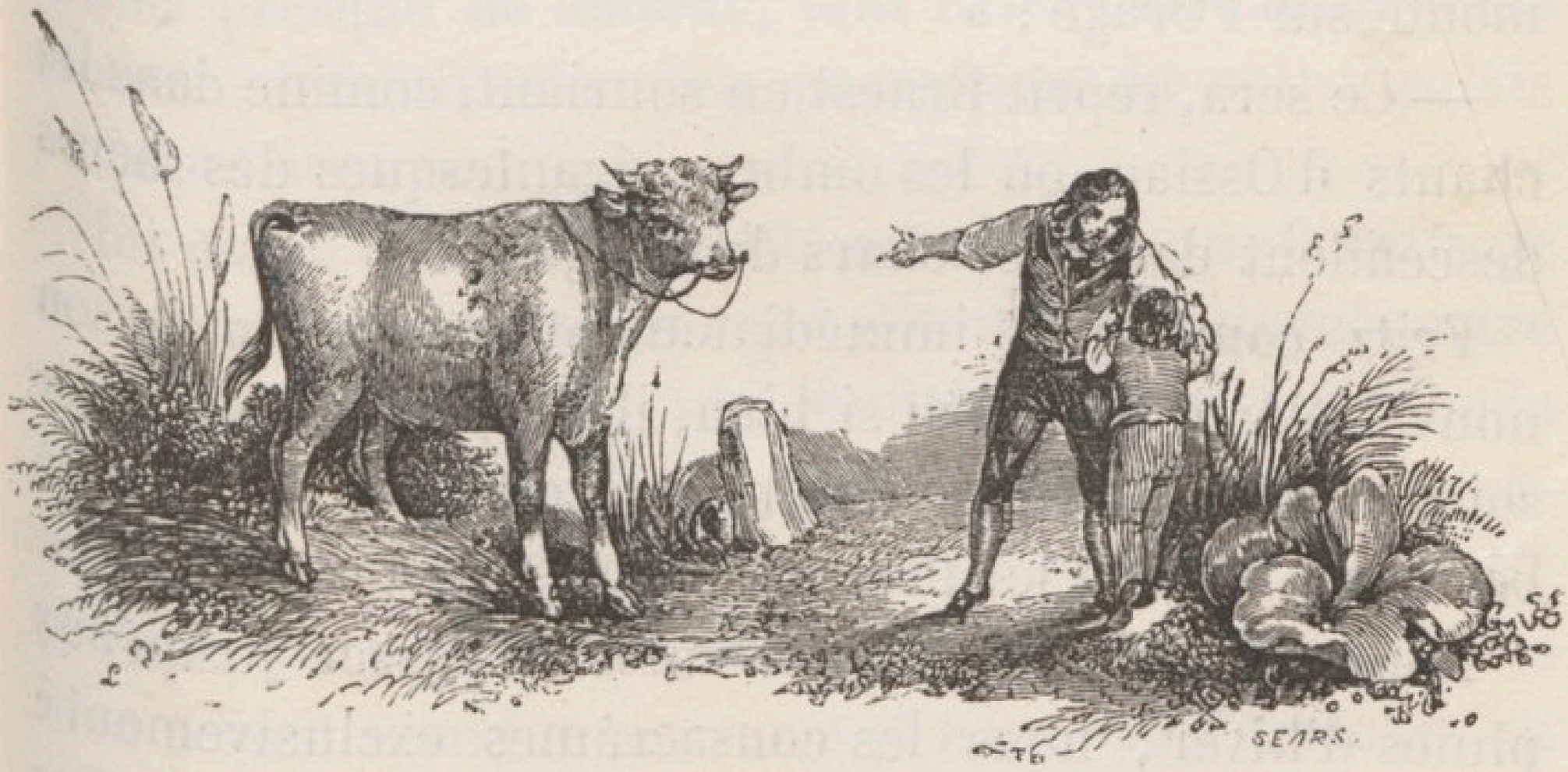
— Tranquillise-toi, lui répondis-je; il ne s'agit ici ni de picadores ni de tournois sanglants, comme ceux qui se donnent à Madrid et à Tolède. Le taureau de combat des Hottentots dont parle Frédéric est un animal utile, une sauvegarde dans le danger, et je crois en effet que nous ne saurions donner à celui-ci une destination meilleure.

« Les Hottentots, continuai-je, habitent un pays qui est le séjour d'une grande quantité de bêtes sauvages; divisés en tribus, ils vivent presque exclusivement du produit de leurs troupeaux, qui parquent en plein air, et sont, par conséquent, sans cesse exposés à la voracité des tigres, des lions, des panthères, etc. C'est pour parer à ce danger qu'ils dressent des taureaux combattants. Dès que le taureau ainsi élevé a senti par son instinct l'approche du péril, il en avertit les vaches, qui se pressent soudain les unes contre les autres; il les fait alors ranger en cercle, les veaux sont mis au milieu, et le troupeau tout entier offre à l'agresseur une enceinte de têtes cornues, tandis que le taureau combattant, seul en avant, attend l'attaque pour y faire tête. S'il est bien dressé, il va droit à l'ennemi, et, de ses longues cornes, il lui perce le flanc: mais, si l'ennemi est un de ceux qui ne reculent jamais, comme le lion, le taureau doit se dévouer et donner bravement sa vie pour laisser au troupeau le temps de fuir. »

Cette explication réconcilia ma femme avec la destination que nous voulions donner à notre taureau, et nous fûmes tous d'accord d'en faire un combattant dont la bravoure devait non-seulement protéger nos animaux domestiques, mais encore s'étendre jusqu'à nous au besoin.

Il ne s'agissait plus que de savoir à qui cette éducation serait confiée. Chacun de nous avait son animal favori, qu'il protégeait, et auquel il donnait ses soins. Le petit Fritz seul commençait à se trouver libre, car les deux dogues que nous lui avions donnés avaient grandi plus vite que lui, et il ne lui restait plus rien à faire. Néanmoins je regardais comme utile de donner à l'activité du petit garçon des motifs stimulants qui l'empêchassent de s'abattre.

« Qu'en dis-tu? lui dis-je tout à coup, petit Fritz? c'est toi que j'ai envie de donner pour instituteur à notre taureau. »



A ces mots, ses jolis yeux bleus brillèrent d'un vif éclat. « J'accepte, papa! Ne m'avez-vous pas raconté qu'un homme très-fort, et qui s'appelait, je crois, Milon, avait commencé à porter un petit veau tous les jours, et qu'il était devenu si fort par cet exercice répété, que ce veau devenu taureau, Milon le pouvait soulever encore? D'ailleurs, ajouta l'enfant tout réjoui, si je suis petit, je n'en saurai pas moins me faire obéir de mon élève. Je le traiterai, je le soignerai si bien, qu'il m'ai-

mera. Il marchera à ma voix comme l'onagre à celle d'Ernest. J'en ferai mon cheval, et je galoperai dessus comme Rudly sur son gros buffle. »

Il fut ainsi convenu que le taureau serait abandonné à la direction de Fritz. Nous lui demandâmes quel nom il voulait lui donner; il choisit celui de *Broum*, par analogie aux puissants mugissements de l'animal. Rudly profita de la circonstance pour faire donner une sanction officielle au nom de *Sturm* (l'Orage), qu'il donnait depuis quelque temps à son buffle.

« Comme ce sera bien ! nous disait-il en fanfaron ; quand j'arriverai au grand galop, on dira : « Voici Rudly monté sur l'Orage ! »

— Ce sera, reprit Ernest en souriant, comme dans les chants d'Ossian, où les ombres gigantesques des héros descendent dans des chars de nuages. »

Fritz commença immédiatement l'éducation de son nouvel élève. Il s'y prit si bien, il lui prodigua tant de soins et d'égards, que l'animal reconnaissant s'attacha beaucoup à lui et le suivait partout.

Nous avions encore deux mois à passer jusqu'aux pluies d'hiver; nous les consacrâmes exclusivement à rendre de plus en plus habitable la caverne de sel. Les planches du vaisseau nous fournissaient les cloisons dont nous avions besoin pour séparer les divers compartiments de notre habitation. Nous faisions aussi de longues et larges nattes de jonc que nous recouvrions de plâtre des deux côtés. Nous étendions cet enduit avec une adresse qui nous étonnait nous-mêmes ; nous étions parvenus, au moyen de petites planchettes, à le glacer presque aussi bien que de vrais plâtriers. Il nous rendit surtout service dans la séparation que nous voulions

établir entre nos animaux et nous, car il interceptait beaucoup mieux que les planches les émanations fétides qui s'exhalaient de l'étable.

L'intérieur de la grotte prenait ainsi de jour en jour un aspect plus confortable. J'avais imaginé de fabriquer, en mêlant à de la colle de poisson du poil de nos chèvres et quelques poignées de laine de brebis, une sorte de feutre épais qui nous servait de tapis de pied, et devait nous défendre de l'humidité que je pouvais craindre durant la saison des pluies. Cette fois l'hiver ne nous effrayait plus, nous l'attendions en paix, et mes fils, quelquefois, dans leur impatience d'enfants, l'accusaient presque de lenteur, tant il leur tardait de nous trouver définitivement en possession de notre palais resplendisant.

Un matin que j'étais éveillé avant ma jeune famille, je me mis à évaluer le temps qui s'était écoulé depuis notre entrée dans l'île. Je supputai les dates avec la plus grande exactitude, et je trouvai que nous touchions précisément à l'anniversaire de ce grand événement. Il devait y avoir un an, le lendemain même, que la main de Dieu s'était étendue sur nous et nous avait arrachés au naufrage. Je me sentis l'âme pénétrée d'un nouveau sentiment de reconnaissance, et je résolus de célébrer cet heureux anniversaire avec toute la pompe que nous permettait notre situation.

Je me levai, et, comme je n'étais pas encore fixé sur l'ordre de la solennité que je projetais, je n'en parlai point à la famille. Le déjeuner se passa comme à l'ordinaire ; la journée fut consacrée à divers travaux d'intérieur qui avaient pour but d'établir autour de nous l'ordre et la propreté, et le soir seulement, après le sou-

per, que j'avais avancé d'une demi-heure, j'annonçai, du ton le plus majestueux, la fête du lendemain. « Soyez prêts, dis-je à mes fils, à célébrer dignement l'anniversaire de demain. C'est celui du salut; que chacun de vous ait soin de se parer comme il convient à ce grand jour. »

Ces derniers mots, joints à l'annonce d'une fête, furent pour mes fils un sujet de surprise et de joie. Leur mère n'était guère moins étonnée qu'eux d'apprendre que notre séjour dans l'île datait déjà d'un an. « C'est le propre du travail, leur dis-je, d'abréger ainsi le temps; les jours ont des ailes de plomb pour l'homme oisif, et ils s'envolent avec la rapidité de l'aigle pour celui qui travaille. »

On discuta quelque peu sur l'expression que j'avais employée, l'*anniversaire du salut;* mais les observations et les objections métaphysiques le cédèrent bientôt au désir de connaître comment j'étais parvenu à savoir que nous étions dans l'île depuis un an.

« Très-simplement, dis-je à mes fils. Quand nous échouâmes, nous étions à la fin de janvier. Notre calendrier avait encore onze mois à courir; je l'ai suivi religieusement jusqu'à la fin, et voici quatre semaines qu'il nous manque. Si mes souvenirs me servent bien, et si les rapprochements que je puis faire sont exacts, il y aura demain un an que nous avons abordé. Mais ma mémoire, qui se reporte assez bien au delà de quatre semaines, n'embrassera pas aussi facilement un temps plus long. Mon calendrier va me manquer réellement, et, puisqu'il paraît, ajoutai-je en riant, que mon libraire de Zurich s'obstine à ne pas m'en envoyer cette année, tâchons d'y suppléer en nous faisant nous-mêmes l'almanach dont nous avons besoin.

— Eh bien, dit alors Ernest, faisons un almanach à la Robinson, avec un morceau de bois auquel on fait tous les jours un cran.

— Précisément; mais cela ne suffit pas encore, et tes crans ne représenteront absolument rien si tu ne sais pas combien il faut de jours pour faire un mois, et dans quel ordre les saisons se succèdent et se divisent. »

Mon petit savant me fit aussitôt, et du ton doctoral qu'on lui connaît, une leçon en règle sur la division du temps. « Les mois, dit-il, ont les uns 30 jours et les autres 31, février seul n'en a que 28 ou 29. L'année a 365 jours, le jour 24 heures, et l'heure 60 minutes, qui se divisent à leur tour chacune en 60 secondes.

— C'est bien, lui dis-je alors, pour l'usage commun; mais pour toi, docteur, l'année a-t-elle bien 365 jours?

— Non, reprit-il, elle a 365 jours 5 heures 48 minutes 45 secondes.

— Eh bien, que fais-tu donc de ces heures, de ces minutes, de ces secondes?

— Je les laisse de côté, et tous les quatre ans elles me donnent un jour de plus, que j'ajoute à l'année, qui prend alors le nom de bissextile.

— A merveille! mais il me semble que nonobstant ta science, nous aurons bien encore quelque peine à nous orienter ici. Qui nous dira quand viendront les années bissextiles? Qui nous dira surtout quels seront ceux des mois auxquels il faudra imputer 30 jours ou 31 jours? Ne courons-nous pas le risque, sur nos calendriers de bois, de confondre d'une manière étrange le temps et les saisons?

— Nullement, mon père; nous avons, pour distinguer les mois et fixer leur durée, un calendrier vivant

qui ne nous quitte pas, et il nous suffira, pour nous orienter d'une manière certaine, de bien connaître le point d'où nous partirons. »

Le petit savant, qui brillait surtout quand il s'agissait de faire preuve d'intelligence, étendit en même temps au milieu de nous son poing fermé, et se mit à nous démontrer, en suivant les os et les cavités qui se succèdent à la naissance des doigts, l'ordre dans lequel les mois de trente jours et ceux de trente et un alternent ensemble. Ses frères étaient émerveillés de sa science. Je le félicitai d'avoir su retenir une chose puérile en apparence, et qui pourtant devenait utile dans l'occasion.

On jasa encore pendant quelque temps d'autres choses. Enfin je donnai le signal de la retraite. Mes petits bonshommes étaient depuis longtemps déjà étendus sur leurs matelas, que je les entendais encore se demander en quoi consisteraient les fêtes du lendemain.

Ce lendemain désiré arriva, et le jour commençait à peine à poindre, qu'un coup de canon retentit dans les rochers. J'en fus effrayé, et je me levai aussitôt pour aller savoir de mes fils s'ils ne l'avaient point entendu comme moi. Je les trouvai tranquilles en apparence sur leurs matelas ; même Rudly ronflait de toutes ses forces, mais il lui fut impossible de jouer longtemps le rôle de dormeur. Aussi il m'avait à peine aperçu, qu'il s'écria : « Eh bien, il a résonné, celui-là ! » Je compris ; mais, loin de partager l'enthousiasme de mes étourdis, je fronçai le sourcil, et leur reprochai avec sévérité cette nouvelle prodigalité d'un objet si précieux pour nous, la poudre à canon. Ils me demandèrent pardon, et, comme je ne voulais pas qu'aucun nuage vînt troubler la jour-

née de fête que j'avais préparée, j'oubliai facilement cette espièglerie.

On se leva, et l'on s'habilla. La toilette fut courte, c'était celle de tous les jours, mais une plus grande propreté y présida. Après la prière habituelle, on procéda au déjeuner. Ma femme s'excusa d'avoir été prise, disait-elle, à l'improviste, et elle me reprocha de ne l'avoir pas prévenue assez tôt de la fête pour lui permettre de nous traiter convenablement. Je la raillai un peu de cette idée, qu'elle avait d'ailleurs apportée de notre bonne Suisse, qu'un peu de richesse dans le repas est l'accessoire indispensable d'un jour de fête ; cependant nous fîmes honneur à celui qu'elle nous avait préparé, après quoi nous commençâmes la célébration de l'anniversaire.

« Mes enfants, dis-je à la jeune famille, un an s'est écoulé depuis notre entrée sur cette terre, c'est le moment de jeter un coup d'œil en arrière sur ce que nous y avons fait. » Je pris en même temps les feuilles du journal que j'avais soin d'écrire tous les jours, et je les parcourus à haute voix en m'arrêtant surtout aux circonstances les plus importantes de notre séjour.

Quand j'eus fini, j'engageai mon jeune auditoire à se tourner en esprit vers le Seigneur, et à le remercier de nouveau de cet ensemble de grâces et de bénédictions dont il nous avait comblés. J'ouvris le livre des psaumes; les saintes paraboles du roi prophète nous aidèrent à élever notre âme et fortifièrent en nous ces sentiments de reconnaissance que nous éprouvions déjà à un si haut degré. C'était un spectacle intéressant que de voir agenouillés sur le rivage de la mer ces quatre enfants dont la voix naïve et pure remerciait Dieu, qui les avait sau-

vés. Il y avait là une pensée grave et sérieuse qui s'étendit jusque sur l'entretien qui suivit la prière, et qui en fit presque une conférence philosophique assurément bien au-dessus de l'ordre habituel des idées d'aussi jeunes enfants. Frédéric et Rudly, dans cet entretien, révélèrent souvent la bonté de leur cœur; mais Ernest m'étonnait par la subtilité de ses réponses, l'à-propos et la vérité des objections qu'il me faisait. Je fus le premier à changer la nature de la conversation; j'éloignai insensiblement tout ce qu'elle avait de grave et de sévère, et je finis par annoncer à mes fils que ce jour serait incomplet s'il ne se terminait pas par les exercices qui signalaient toutes nos fêtes.

« Vous vous exercez depuis un an, leur dis-je, à la lutte, à la course, à la fronde, à l'équitation; le temps est venu où tous vos efforts doivent être couronnés : vous allez combattre aujourd'hui devant votre mère et moi, et la couronne sera donnée au vainqueur. Allons, champions! ajoutai-je encore en prenant un ton emphatique, champions, la barrière est ouverte, entrez en lice; et vous, trompettes, sonnez l'heure du combat! » m'écriai-je en me tournant du côté où les oies et les canards barbotaient dans la petite baie. A cette apostrophe, faite avec un sérieux comique, la troupe entière de ces oiseaux nasillards, effrayée peut-être de mon geste et de l'accent de ma voix, poussa une sauvage et bruyante clameur qui parut à mes jeunes gens un excellent à-propos, et à laquelle ils répondirent par de grands éclats de rire.

J'organisai les combats divers qui devaient se succéder. Voici l'ordre que j'établis : le tir au fusil et au pistolet, la fronde, la course, l'équitation et la natation. Je disposai immédiatement ce qui était nécessaire pour le

lir, c'est-à-dire un but : ce fut un morceau de bois grossièrement taillé, et auquel nous donnâmes le nom de kanguroo, parce que les bâtons qui le supportaient pouvaient à la rigueur figurer des jambes; nous plaçâmes à l'endroit que nous appelions sa tête deux petits morceaux de cuir en guise d'oreilles. Rudly aurait mieux aimé que le but du tir figurât un sauvage; Frédéric trouvait aussi cela plus guerrier; mais je me hâtai de réprimer ces velléités de gloire militaire, en répétant à mes fils ce que je leur avais déjà plus d'une fois démontré : que la guerre contre les hommes est un fléau, et qu'il devait nous suffire d'être habiles à celle des animaux, tant pour notre sûreté personnelle qu'afin de pourvoir à notre existence. Rudly fit merveille : soit adresse, soit hasard, il coupa net une des oreilles du prétendu kanguroo; Frédéric le toucha à la tête, et Ernest au milieu du corps. Les trois coups étaient tous dignes d'éloges.

Nous passâmes à une autre épreuve. Elle consistait à tirer à petit plomb dans un morceau d'écorce que je lançais en l'air de toute ma force. Ernest eut l'avantage : son morceau était criblé; Frédéric tira bien aussi, mais Rudly ne toucha pas même. Nous répétâmes les mêmes exercices au pistolet, en rapprochant les distances, et j'eus encore une fois à m'applaudir de l'adresse de mes petits garçons : ils avaient fait de rapides progrès depuis un an.

La fronde succéda au tir : Frédéric eut tous les honneurs de cet exercice, qui ne demande pas moins de force que d'adresse. Après vint celui de l'arc, dans lequel tous, et même le petit Fritz, se distinguèrent. La course vint ensuite; je donnai pour carrière la distance du

pont de Famille à Falkenhorst. « Celui qui arrivera le premier, dis-je aux concurrents, qui se tenaient debout devant moi, me rapportera, comme preuve de sa victoire, mon couteau, que j'ai laissé sur la table, entre les racines du figuier. » Je donnai en même temps le signal par trois coups frappés dans ma main. Mes trois fils partirent : Rudly et Frédéric avec toute l'impétuosité dont ils étaient susceptibles, Ernest, au contraire, assez lentement d'abord, les coudes serrés contre le corps, mais augmentant graduellement de vitesse. J'augurai bien de cette tactique, et je reconnus là, encore une fois, le petit garçon prudent, habile, et qui ne faisait jamais rien sans y avoir réfléchi. Mes coureurs furent environ un quart d'heure absents. Rudly revint le premier ; mais il était monté sur son buffle, et l'onagre et l'âne le suivaient.

« Eh bien, lui dis-je, est-ce ainsi que tu cours? c'étaient tes jambes, et non celles de ton buffle, que je voulais exercer.

— Bah! s'écria-t-il en sautant à bas de sa monture, je n'y serais jamais parvenu ; j'ai mieux aimé quitter le combat, et, comme après la course doit venir l'équitation, j'ai profité du voisinage de Falkenhorst pour en ramener nos coursiers. »

Frédéric, qui le suivait de près, arriva tout essoufflé et le front couvert de sueur ; mais il n'avait pas le couteau, et ce fut Ernest qui me le remit.

« Comment se fait-il, lui dis-je alors, que tu sois le vainqueur, et que Frédéric t'ait devancé en revenant?

— La chose est simple, me répondit Ernest : en allant, mon frère, qui était parti comme un trait, n'a pas pu tenir longtemps : il a été obligé de s'arrêter pour

souffler, tandis que je continuais à courir, et j'arrivai ainsi le premier au but. En revenant, Frédéric a tiré parti de la leçon, il a su modérer son ardeur; il a, comme moi, tenu les coudes au corps, il s'est appliqué à respirer la bouche fermée, et dès lors la victoire n'a plus été qu'une question de jambes et de force. Or Frédéric a seize ans, et je n'en ai que treize; voilà pourquoi il est revenu avant moi. »

Je les louai tous les deux du raisonnement dont ils avaient fait preuve, et Ernest fut proclamé vainqueur.

Cependant maître Rudly, toujours monté sur son buffle, demandait à grands cris que l'équitation commençât enfin, tant il avait hâte de réparer l'échec fait à sa réputation. « En selle, disait-il, en selle, messieurs! et nous allons voir qui de nous s'entend le mieux à diriger un coursier; nous allons voir si vous êtes aussi habiles à vous tenir à cheval qu'à exercer vos jambes. »

Je me hâtai de répondre au désir du petit fanfaron; Frédéric monta l'onagre, et Ernest prit l'âne: ils firent tous deux des prodiges d'adresse; mais Rudly les effaçait l'un et l'autre. J'étais effrayé moi-même de voir avec quelle audace ce frêle enfant s'abandonnait à l'animal vigoureux qui l'emportait. L'arrêter, le lancer, le faire tourner, n'était pour lui qu'un jeu; un vieil écuyer ne manœuvre pas avec plus d'aisance un cheval rompu au manége. Souvent même, dans son ardeur, et quand l'animal était au galop, le jeune garçon se levait, se dressait sur son dos et se tenait les bras étendus comme font les voltigeurs en France; mais j'interdis expressément cette sorte de prouesse inutile et dangereuse.

A l'instant où je déclarais la lutte terminée, et comme je me disposais à réhabiliter le pauvre Rudly en

proclamant son triomphe, nous vîmes, à notre grand étonnement, le petit Fritz s'élancer dans l'arène, monté sur son jeune taureau Vaillant, qui n'était encore qu'un veau de trois ou quatre mois; ma femme lui avait fait une selle de peau de kanguroo, avec des étriers mesurés à ses petites jambes; il tenait de la main droite une badine en guise de cravache, et de la gauche il ramenait à lui les guides de sa monture : c'étaient tout bonne-



ment deux ficelles fortes qui aboutissaient à l'anneau de fer que j'avais passé dans le nez de l'animal en guise de mors, afin de pouvoir le gouverner.

« Messieurs, nous dit le jeune cavalier en saluant d'un air gracieux, je n'ai pas pu concourir avec vous tant qu'il s'est agi du tir au fusil, de la course ou de la fronde; cependant voulez-vous bien permettre au petit Milon de Crotone de faire devant vous un essai de ses talents en fait d'équitation? »

L'assemblée applaudit de bon cœur à cette harangue enfantine, et le cavalier commença immédiatement à manœuvrer sa monture. Il était d'un sang-froid et d'une hardiesse bien au-dessus de son âge; mais ce que je ne pouvais me lasser d'admirer, c'était la docilité de l'animal. Ma femme m'avoua alors que, pendant nos courses, elle avait aidé son petit Benjamin à dresser l'animal que nous lui avions confié; aussi ne voyait-elle pas sans un sentiment d'orgueil bien permis le succès de son élève cheri. Fritz fut unanimement proclamé un excellent cavalier.

Après l'équitation, l'arc et la natation nous occupèrent quelque temps. On grimpa aussi aux arbres, et, quand nous eûmes parcouru tout le cercle de nos exercices, je distribuai à chacun la part d'éloges qu'il avait conquise; j'annonçai que les prix allaient être distribués, et que les couronnes allaient ombrager le front des vainqueurs.

On se hâta de revenir à la grotte, illuminée de tout ce que nous avions de flambeaux : sur une espèce d'estrade était placé un siége entouré de verdure et de fleurs; ma femme, comme la reine de la fête, s'y installa majestueusement, et je commençai à appeler les lauréats. La bonne mère se prêtait avec délices à cette innocente plaisanterie; elle tenait dans ses mains les palmes et les couronnes, et elle distribua les unes et les autres à ses fils en donnant à chacun un tendre baiser.

Frédéric, vainqueur au tir et à la natation, reçut un superbe fusil anglais et un couteau de chasse qu'il désirait depuis longtemps.

Ernest eut pour prix de la course une belle montre d'or semblable à celle de son frère.

Rudly, le cavalier, obtint une magnifique paire d'éperons en acier et une cravache de baleine.

Petit Fritz reçut une paire d'étriers et une boîte à couleurs couverte en maroquin, à titre d'encouragement pour l'habileté qu'il avait développée pour l'éducation de son taureau.

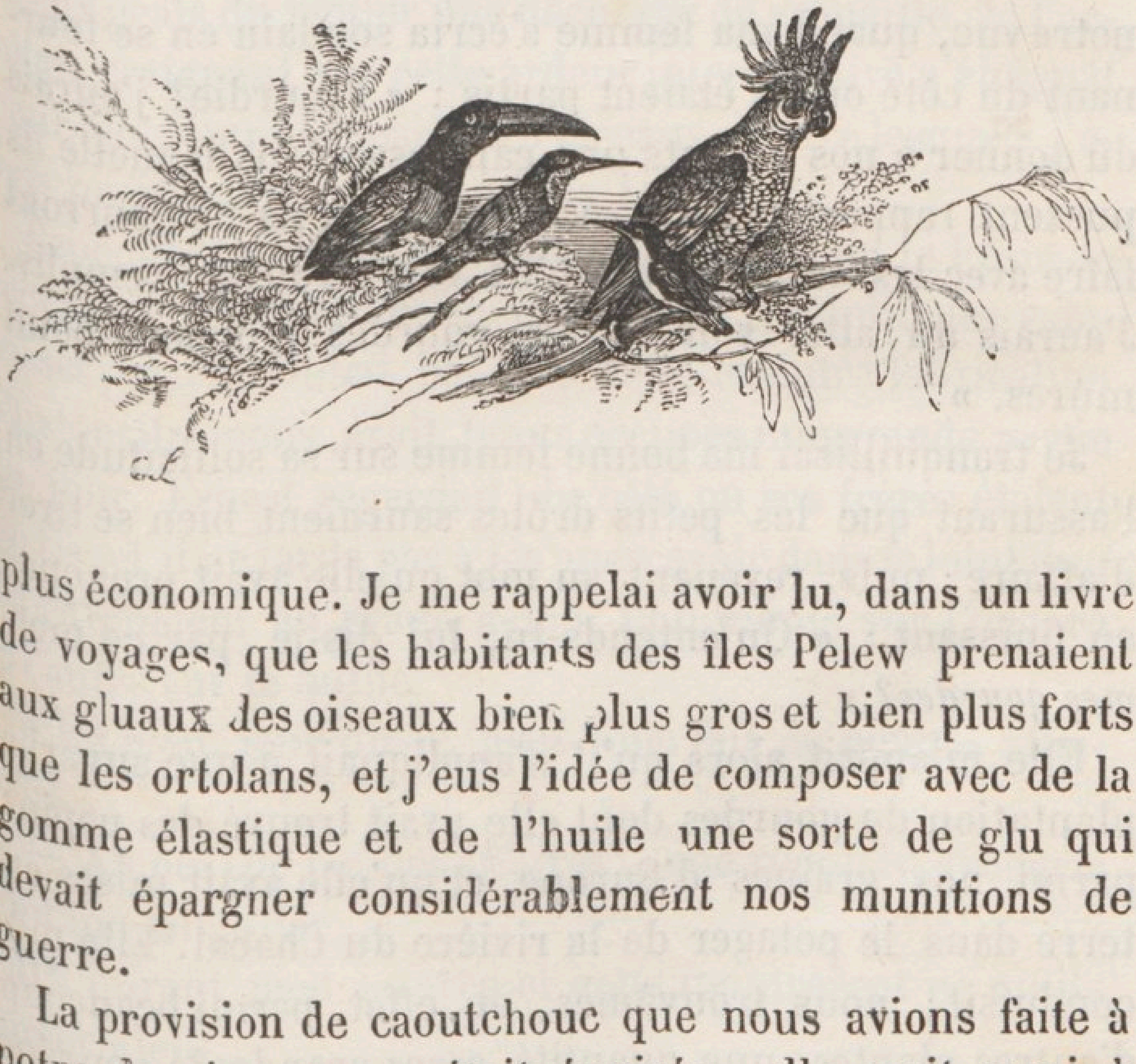
Quand cette distribution fut terminée, je me levai, et, me tournant vers ma femme, je lui présentai un joli nécessaire anglais dans lequel se trouvaient réunis tous ces petits meubles qui font le bonheur d'une femme laborieuse : un dé à coudre, des ciseaux, des aiguilles, etc.

« Reçois, lui dis-je, reçois aussi un prix, ô mon excellente compagne! car ta patience et ton zèle depuis un an et les services que tu rends tous les jours à la colonie en auraient bien mérité un, si le tendre dévouement que tu as pour tous les tiens ne trouvait pas déjà en lui-même sa plus douce récompense. »

La journée finit comme elle avait commencé, c'est-à-dire par des chants et des transports de joie; nous étions tous contents, tous heureux ; nous jouissions tous de cette félicité pure et sans égale que donnent une vie exempte de reproches, l'amour du travail et la paix de l'âme qui se repose dans le Seigneur.

Nous nous rappelâmes fort à point l'heureux parti que nous avions tiré, l'année précédente, de la chasse aux merles et aux ortolans, qui étaient venus à peu près à pareille époque s'abattre, comme une nuée épaisse, sur l'arbre de Falkenhorst. Nous résolûmes de quitter l'habitation du rocher, où nous étions à peu près fixés définitivement depuis quelque temps, pour renouveler, s'il y avait lieu, la chasse si productive à laquelle nous

avions dû l'une de nos plus précieuses et de nos plus délicates provisions d'hiver. Mes petits intrépides se disposaient à partir, animés des plus belliqueuses intentions. Frédéric le tireur, Rudly, qui marchait déjà sur ses traces, se réjouissaient des beaux coups qui se préparaient pour eux; mais je ne partageais pas tout à fait leur enthousiasme : je me rappelais avec effroi la quantité prodigieuse de poudre qui s'était consommée l'année précédente, et j'étais bien résolu à rendre la chose



plus économique. Je me rappelai avoir lu, dans un livre de voyages, que les habitants des îles Pelew prenaient aux gluaux des oiseaux bien plus gros et bien plus forts que les ortolans, et j'eus l'idée de composer avec de la gomme élastique et de l'huile une sorte de glu qui devait épargner considérablement nos munitions de guerre.

La provision de caoutchouc que nous avions faite à notre dernier voyage était épuisée; elle avait servi à nous donner des chaussures imperméables, et il fallait, avant de rien entreprendre, la renouveler entièrement. J'envoyai Frédéric et Rudly au bois à caoutchouc. Ils

devaient trouver au pied des arbres une provision toute prête de cette gomme précieuse, car nous avions eu soin de pratiquer dans l'écorce des arbres de larges incisions et de placer au-dessous des calebasses destinées à recevoir la liqueur qui s'en dégageait; et, comme l'expérience nous avait appris que le soleil durcit promptement la gomme de caoutchouc, nous avions disposé autour de nos incisions des branches chargées de feuilles, destinées à protéger la gomme contre les rayons du soleil.

Nos deux messagers étaient déjà hors de la portée de notre vue, quand ma femme s'écria soudain en se tournant du côté où ils étaient partis : « Étourdie! j'aurais dû donner à nos enfants une calebasse dans laquelle ils pussent rapporter leur récolte, ce qu'ils ne pourront faire avec les vases plats qu'ils vont trouver remplis. J'aurais dû aller voir si mes gourdes n'étaient point mûres. »

Je tranquillisai ma bonne femme sur sa sollicitude en l'assurant que les petits drôles sauraient bien se tirer d'affaire; puis, revenant au mot qu'elle avait prononcé en finissant : « Qu'entends-tu, lui dis-je, par ce mot, *mes gourdes?* »

Elle m'apprit alors qu'il s'appliquait à une superbe plantation de gourdes dont elle avait trouvé des pepins parmi nos graines d'Europe, et qu'elle avait mises en terre dans le potager de la rivière du Chacal. Elle m'y conduisit; nous trouvâmes, en effet, parmi beaucoup d'autres plantes, une quantité assez grande de gourdes façonnées en bouteilles, et telles que les paysans en portent quelquefois aux champs. Les unes étaient mûres, d'autres se formaient déjà, d'autres enfin étaient à peine

en fleur. Nous fîmes un choix parmi celles que leur état de maturité et leur forme devaient nous rendre plus utiles, et nous commençâmes à les vider. Nous en fîmes des bouteilles, des plats, des soucoupes, nous servant alternativement de la scie et du couteau. Mais Ernest, mon aide et mon compagnon, avait peu de goût pour cette sorte de travail, et il ne put s'empêcher de témoigner sa joie quand il m'entendit déclarer que nous avions confectionné assez d'ustensiles. Il jeta son couteau et courut à son fusil, se disposant à envoyer aux ortolans et aux geais du figuier une décharge de grenaille. Je l'arrêtai, craignant que cette ardeur intempestive n'éloignât pour longtemps les paisibles oiseaux, contre lesquels j'avais projeté une guerre moins bruyante.

Cependant nos deux messagers avaient eu le loisir de recueillir le caoutchouc qui devait remplir les calebasses; car le soleil baissait déjà, et notre fabrication d'ustensiles nous avait tenus occupés une grande partie du jour. Ernest regardait du côté où ses frères étaient partis, et il ne tarda pas à les apercevoir dans le lointain : ils revenaient au grand galop, l'un monté sur l'onagre et l'autre sur le buffle.

« Eh bien, leur dis-je, avez-vous fait de bonnes affaires ?

— Ah oui ! de bonnes affaires ! » me répondit Frédéric d'un ton singulier.

Ils mirent pied à terre et nous montrèrent ce qu'ils rapportaient.

C'était d'abord un pied d'anis, que Rudly avait placé dans la sacoche de son buffle; une racine enveloppée de feuilles et qu'ils appelaient racine de singes; deux calebasses pleines de caoutchouc, une autre à demi

pleine de térébenthine, un sac plein de baies à cire, et enfin une grue que l'aigle de Frédéric était allé chercher dans les nuages. Mais, tout en étalant ces trésors, leurs discours étaient sans suite, et je fus obligé de les engager à mettre un peu d'ordre dans leur récit.

Rudly raconta comment il avait fait la conquête du pied d'anis et de la calebasse de térébenthine. De ces deux objets, l'un était au moins superflu dans notre position; mais l'autre pouvait devenir pour nous d'une



grande utilité : la résine pouvait remplacer l'huile avec avantage dans la composition des gluaux que je me disposais à établir sur le figuier, et, comme je m'informais de la racine qu'ils m'avaient présentée sous le nom de racine de singes, Frédéric prit la parole.

« Je ne sais de quelle importance peut être pour nous cette racine, dit-il: mais ce que je puis affirmer, c'est qu'elle est d'un goût très-agréable et que le manioc n'approche ni de son parfum ni de sa saveur. Nous l'avons trouvée à peu de distance de la métairie, et c'est à une compagnie de singes qui s'en régalaient que nous en devons la découverte. Vous auriez tous bien ri si vous aviez vu ces hideux et méchants animaux occupés à l'ar-

racher de la terre. Ils emploient pour cela un procédé que les laboureurs d'Europe ne connaissent pas sans doute, mais qu'il serait assez original de leur voir mettre en pratique pour arracher leurs navets ou leurs carottes : ils les arrachent en faisant la culbute.

— Comment, la culbute? nous écriâmes-nous tous à la fois ; mais voilà qui est merveilleux !

— Oui, la culbute, répéta Frédéric, et voici comment ils s'y prennent : chaque singe, après avoir avec ses griffes écarté tant soit peu la terre autour de la racine qu'il convoite, saisit la tête de celle-ci avec ses dents, puis il se renverse violemment en arrière sans lâcher prise, et il répète l'exercice jusqu'à ce que ses efforts réitérés aient fait sortir de la terre la précieuse racine. Nous nous arrêtâmes quelque temps à considérer les grimaces et les contorsions étranges de ces vilains animaux ; mais, curieux de juger par nous-mêmes des mérites d'une production dont ils paraissaient si avides, nous résolûmes de les disperser et de les forcer à nous abandonner la place. Un coup de fusil à mitraille aurait sûrement fait fuir toute la cohorte ; mais je me rappelai les instructions de mon père, et nous nous contentâmes de nous lancer au galop au travers des gourmands, qui furent bientôt mis en fuite. Nous goûtâmes alors cette racine ; elle nous parut délicieuse, et nous en prîmes quelques morceaux, que j'enveloppai soigneusement dans des feuilles pour vous les rapporter et apprendre de vous si elle ne doit point porter d'autre nom que celui de racine de singes. »

Frédéric s'arrêta.

J'examinai de nouveau la racine, et, après l'avoir goûtée, je déclarai gravement à mes fils que leur décou-

verte était presque un trésor, et que tout me portait à croire qu'elle n'était autre chose que le ginseng, plante sacrée en Chine, dont la croyance populaire fait une sorte de panacée universelle, et que l'empereur seul a le droit de récolter. « On met des sentinelles dans les lieux où elle croît, ajoutai-je encore ; mais cela n'empêche pas les Américains d'en faire entrer en Chine une quantité prodigieuse en contrebande.

— Bénis soient les singes, dit alors Ernest, puisqu'ils ont bien voulu mettre en notre possession ce précieux trésor des mandarins !

— Bénis-les tant que tu voudras, reprit Frédéric avec une expression chagrine ; quant à moi, je les maudis. Après avoir ramassé les racines que nous avons apportées, continua-t-il, nous nous dirigeâmes vers les arbres à gomme. Les calebasses étaient pleines. Nous les vidâmes dans d'autres plus faciles à porter, et, comme le soleil était encore très-haut, nous voulûmes aller voir à la métairie dans quel ordre les nouveaux colons y vivaient. Mais imaginez quel fut notre saisissement en voyant la métairie renversée, les parois de la hutte arrachées et les planches jetées çà et là ! Les poules étaient étranglées, les chèvres et les moutons erraient avec effroi partout la destruction et la dévastation. Notre bel établissement avait été saccagé et renversé de fond en comble par une foule d'animaux acharnés, impitoyables ; et ces ennemis, c'étaient les singes. Oh ! combien je me repentis alors de n'avoir fait que disperser ces pervers en courant sur eux, et de n'avoir pas puni, par quelques victimes, les ravages de cette méchante et hideuse engeance ! Nous rassemblâmes du mieux qu'il nous fut possible nos pauvres bêtes dispersées dans les environs,

et qui accoururent à notre voix : nous réparâmes tant bien que mal les brèches de la clôture ; mais, au lieu de nous reposer et de prendre notre repas sous ce cher abri dont la dévastation nous fendait le cœur, nous tournâmes du côté du lac des Cygnes. C'est là que mon aigle alla chercher jusque dans les nuages l'oiseau que voici. Nous songeâmes ensuite à revenir, heureux de la découverte de nos racines et de toutes les richesses que nous avions conquises, mais navrés de douleur en songeant à la destruction de notre métairie et au chagrin que vous éprouveriez en apprenant cet événement. »

Frédéric cessa de parler.

La nouvelle qu'il venait de nous apprendre nous avait tous attristés. Je jugeai dès lors qu'il fallait à cette maudite engeance un exemple qu'elle comprît, et que, si nous ne savions nous faire craindre d'elle, il nous serait impossible de rien conserver dans l'île. Je consolai mes fils en leur disant que dans peu nous réparerions ce désordre, et que, pour prévenir le retour d'un ennemi semblable, j'organiserais une chasse aux singes, où leur adresse pourrait se signaler.

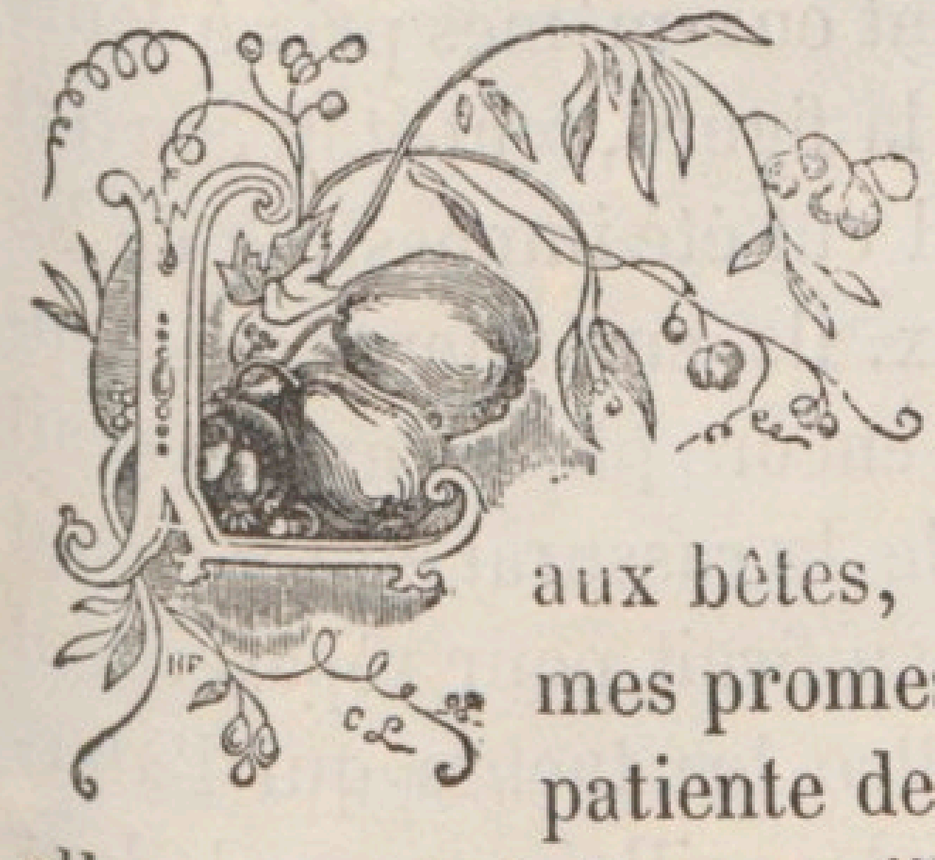
On soupa.

La racine de ginseng fit son entrée, elle fut jugée excellente ; mais, comme sa nature aromatique me la faisait considérer plutôt comme un remède que comme un aliment, j'en défendis l'usage trop fréquent, en même temps que j'engageai ma femme à en placer quelques pieds parmi nos plantes de luxe. Cependant la fâcheuse impression qu'avait produite la malice des singes se dissipa peu à peu et nous nous séparâmes après la prière du soir, en décidant que le premier ouvrage du lendemain serait l'emploi du caoutchouc et la confection des

gluaux. C'était une chose nouvelle : mes fils étaient trop enfants, c'est-à-dire trop amis de la nouveauté, pour ne pas aller au-devant de celle-ci de toute la force de leurs désirs.

CHAPITRE VI

La chasse aux gluaux. — Guerre aux singes. — Les nouveaux pigeons. — Le colombier. — Infortune de Rudly. — L'onagre. — La fontaine. — Le second hiver. — Les sangsues. — La nouvelle dénomination. — Fin de la saison des pluies. — La baleine. — Le corail. — Dissection de la baleine.



Le lendemain matin, quand nous eûmes vaqué aux occupations habituelles de chaque jour, à la prière, au déjeuner, aux soins à donner aux bêtes, ma jeune famille me rappela mes promesses de la veille ; elle était impatiente de voir les gluaux en activité, et elle se promettait merveille de cette chasse nouvelle. Je me mis aussitôt en devoir de confectionner la glu : je pris pour cela une certaine quantité de caoutchouc liquide que je mêlai à la térébenthine, et je plaçai le tout sur le feu. Pendant que le mélange s'opérait et que la glu s'épaississait, mes enfants étaient allés cueillir dans les buissons de petites baguettes dont j'avais besoin. Ils m'en apportèrent une grande quantité, et nous commençâmes

aussitôt l'opération : elle consistait à tremper simplement dans la glu chacun de ces petits bâtons, et à les placer sur les branches chargés de figues, lesquelles attiraient un nombre infini d'ortolans, de becfigues, de merles, etc. Je m'aperçus alors que l'année précédente nous n'avions songé à la chasse qu'à l'arrière-saison, car, cette fois, les oiseaux étaient si pressés et si nombreux, qu'un aveugle, en tirant dans l'arbre, n'aurait pas manqué d'en abattre en quantité. Cette abondance de gibier me suggéra bientôt une autre idée, et il me sembla que si les ortolans étaient aussi nombreux pendant le jour, ils ne le seraient pas moins pendant la nuit, et je résolus de tenter, à l'imitation des Américains de la Virginie, une chasse aux flambeaux, persuadé qu'elle serait encore plus expéditive et plus abondante que celle aux gluaux.

Cependant mes petits garçons, qui travaillaient à confectionner des gluaux, s'étaient eux-mêmes pris à leurs piéges. Les mains, les habits, la figure, tout était couvert de glu, et de telle sorte, qu'il eût été impossible de les toucher sans se prendre à eux. Ils en étaient tout consternés, et la bonne ménagère encore plus ; car elle avait peu de linge à leur donner. Je la rassurai en lui disant qu'un peu de cendre et d'eau suffirait pour réparer tout ce désordre et faire disparaître les taches qui l'alarmaient. Quant aux enfants, je les raillai un peu de leur maladresse. « Je savais bien, leur dis-je, que ma glu pouvait attraper des oiseaux plus gros que des ortolans ; mais je n'aurais jamais pensé qu'elle pût prendre de petits maladroits. »

Ils se défendaient de leur mieux, mais assez mal ; et je leur appris alors à éviter l'inconvénient de s'engluer les doigts, en plongeant dans la glu un paquet de six à

huit baguettes, à l'aide d'une espèce de pincette, au lieu de les y tremper une à une. Ils le firent, et l'opération réussit à merveille. Quand la provision me parut suffisante, j'envoyai Rudly et Frédéric placer dans les branches du figuier le plus de gluaux qu'ils purent, et nous ne tardâmes pas à voir tomber à nos pieds les malheureux ortolans englués des pattes et des ailes, et encore attachés au bâton perfide sur lequel ils s'étaient abattus.



La chasse prit petit à petit une telle extension, que Fritz, Ernest et leur mère ne suffisaient pas à ramasser le gibier et à le tuer, tandis que les deux grimpeurs allaient renouveler sur l'arbre les appâts qui en étaient tombés avec les oiseaux : un même gluau pouvait servir trois ou quatre fois. Mais, quelque abondante que fût la

chasse, je prévis bientôt que ses produits ne seraient jamais en rapport avec la fatigue qu'elle exigeait, car il n'y avait pas moins de soixante à soixante-dix pieds du sol aux branches où Frédéric et Rudly allaient renouveler les gluaux. Je songeai très-sérieusement à mon projet de chasser aux flambeaux, et je fis pour cela les préparatifs, dans lesquels la térébenthine devait entrer comme un puissant auxiliaire.

Pendant que j'y étais occupé, Rudly m'apporta un oiseau de formes très-gracieuses, beaucoup plus gros que les ortolans, et qui s'était pris comme eux à l'appât. « Qu'il est joli ! disait mon petit chasseur ; est-ce qu'il faut aussi le tuer ? Tenez, mon père, il est presque apprivoisé; on dirait qu'il me regarde comme une connaissance.

— Je le crois bien, reprit alors Ernest, qui s'était approché, et qui, de son coup d'œil d'observateur, avait déjà reconnu l'oiseau, je le crois bien : c'est un de nos pigeons d'Europe; c'est un des petits de ceux qui ont niché l'année dernière dans les branches de l'arbre. »

Je pris l'oiseau des mains de Rudly, et je reconnus avec un vrai plaisir qu'Ernest avait raison. Je frottai avec des cendres les endroits de ses pattes et de ses plumes qui avaient touché la glu, et je le plaçai sous une cage à poules, songeant déjà au moyen d'ajouter à nos propriétés un colombier de pigeons domestiques. Nous en prîmes encore d'autres, et, quand vint la nuit, nous avions en notre possession deux belles paires de ramiers. Frédéric fut d'avis qu'on leur disposât une habitation dans le rocher où nous allions loger ; je goûtai son idée, et je me promis de tra-vailler à la réaliser aussitôt que

nous serions débarrassés de la besogne qui nous occupait.

Cependant, tout heureuse qu'avait été la chasse, nous n'étions pas encore parvenus à emplir une seule tonne. « J'ai un moyen plus expéditif et moins pénible, dis-je à mes fils; ayez soin seulement, avant l'obscurité, de découvrir quels sont les arbres où les ortolans paraissaient percher de préférence pendant la nuit. » L'écorce de deux ou trois figuiers, toute salie des excréments de ces oiseaux, ne nous laissa aucun doute à cet égard; nous soupâmes, et, après quelques instants de repos, je commençai mes préparatifs. Ils étaient fort simples et ne consistaient guère qu'en trois ou quatre longues cannes de bambous, deux sacs et des flambeaux de résine et de cannes à sucre. Frédéric, mon grand veneur, me regardait avec une sorte d'incrédulité ironique : il ne comprenait pas qu'avec ces étranges instruments je pusse en effet réaliser les prodiges que j'annonçais.

Nous partîmes, et la nuit, qui succède subitement au jour dans ces latitudes, ne tarda pas à venir; elle était extrêmement obscure. Arrivés au pied des arbres que nous avions choisis, je fis allumer les flambeaux; mais à peine la lueur s'était-elle répandue autour de nous, qu'une nuée d'ortolans tomba des arbres et se mit à voltiger comme éperdus autour de la flamme vacillante. « Eh bien, messieurs, dis-je alors à mes fils, mon stratagème, comme vous voyez, n'était donc pas si mal imaginé. Voici le moment de commencer; je vous ai amené le gibier sous la main : veuillez seulement étendre le bras et vous en rendre maîtres. » Je les armai en même temps chacun d'une canne de bambou, et leur donnai l'exemple en frappant à droite et à gauche sur les or-

tolans. Ceux-ci tombèrent drus et serrés comme la pluie, et nous en eûmes bientôt rempli deux grands sacs. Nos flambeaux duraient encore, nous nous en servîmes pour regagner Falkenhorst ; et, comme les sacs étaient trop pesants pour être portés par aucun de nous, nous les plaçâmes en croix sur des bâtons et les emportâmes ainsi plus commodément. L'obscurité de la nuit, les flambeaux qui nous éclairaient, ces fardeaux portés à deux, donnaient à notre marche un caractère étrange et mystérieux : nous ressemblions assez à un convoi funèbre tel qu'on en voit quelquefois la description dans les romans.

Nous arrivâmes heureusement à Falkenhorst, et nous voulûmes, avant d'aller dormir, faire l'inspection de notre gibier, afin de terminer les souffrances de beaucoup de pauvres oiseaux que le bâton n'avait qu'étourdis. Le lendemain il fallut plumer, nettoyer et préparer cette provision ; tout le monde mit la main à l'œuvre, et nous eûmes pour tout un jour de cette besogne nécessaire, mais peu agréable. Nous remplîmes deux tonnes d'ortolans à demi rôtis et dûment enveloppés de beurre.

Je n'avais point oublié, au milieu de ces travaux culinaires, l'expédition que je méditais contre les singes, et je la fixai irrévocablement au jour suivant. Nous nous levâmes de bonne heure : ma femme nous donna des provisions pour deux jours, et nous partîmes. Frédéric montait l'onagre, j'avais pris l'âne, Rudly et Ernest étaient assis de compagnie sur le dos du buffle, que nous avions en outre chargé de nos provisions, de la tente de campagne et de tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Trois de nos chiens étaient de la partie. Nous avions nos armes, mais ce n'était pas dans l'intention de nous

en servir : la résine et le caoutchouc devaient faire tous les frais de l'expédition ; aussi avais-je eu soin d'en emplir un grand sac en peau, fait en forme d'outre, et plus commode à transporter que toute espèce de vase.

J'avais annoncé à mes fils que la guerre à laquelle je les conduisais serait une guerre à mort, et que j'étais bien déterminé à en finir avec cette vilaine et malfaisante engeance. « Voilà pourquoi, leur dis-je, j'ai voulu que Fritz et votre mère demeurassent à Falkenhorst pour leur épargner un spectacle pénible. » L'idée de mort, que j'avais mise ainsi en avant, fit impression sur la jeune imagination de mes enfants, et ce ne fut pas sans quelque plaisir que j'entendis les objections qu'elle leur suggérait ; mais je n'en persistai pas moins dans mon projet, et je m'efforçai de rectifier leurs idées à cet égard. « Voici, leur disais-je, toute la question : il y a entre les singes et nous un différend à mort ; s'ils ne succombent pas, nous succomberons : c'est une affaire de conservation. Sans doute l'effusion du sang, le meurtre sans nécessité, sont horribles ; mais il est des circonstances où ils deviennent excusables et permis. » J'appelai à mon aide une foule d'arguments et de comparaisons ; mais je n'ose pas me vanter que ma logique ait produit de grands effets sur l'esprit naturellement bon et compatissant de mes petits garçons. Je ne les convainquis pas, mais je réussis du moins à leur faire comprendre quelque chose de la loi impérieuse de la nécessité.

Tout en discutant, nous arrivâmes au bord du lac. Je choisis un lieu qui me parut favorable pour camper, et nous descendîmes de nos montures. La tente fut aussitôt dressée ; nous mîmes à nos bêtes des entraves aux jambes pour les empêcher de s'écarter, nous attachâmes nos

chiens et nous nous mîmes en quête de l'ennemi. La métairie était déserte, ou du moins ses ruines étaient abandonnées. La vue du désordre qui y régnait, les cloisons renversées, toute ma construction détruite me brisèrent le cœur et ne firent que me confirmer dans la pensée de sévérité dans laquelle j'étais venu. Frédéric partit en éclaireur, et ne tarda pasà venir nous annoncer qu'il avait découvert la horde pillarde à quelque distance, jouant tranquillement et s'ébattant à la lisière du petit bois. Nous commençâmes immédiatement l'exécution du projet que j'avais conçu. Nous plantâmes autour de la métairie et à distances inégales de petits pieux que nous eûmes soin d'assujettir assez mal en terre; nous disposâmes entre eux des lianes longues et flexibles; de place en place nous posâmes des noix de coco ouvertes, de petites courges pleines de riz cuit ou de maïs, des fruits, et même du vin de palmier, dont je savais par expérience que les singes étaient très-amateurs, et nous eûmes soin de bien enduire de glu de caoutchouc ces divers appâts, les pieux, les lianes, les noix de coco et les courges. Nous en étendîmes sur le toit de la hutte, le long des arbres, aux pieds desquels j'avais planté des branches d'acacias, et sur les épines de ceux-ci des pommes de pin et toutes sortes de fruits, si bien qu'il était impossible de s'aventurer dans l'espèce de labyrinthe que nous venions de construire sans emporter un pieu, impossible de toucher à l'un de ces vases pleins de riz ou de vin de palmier sans y rester collé. Mes fils me demandèrent la permission de placer aussi quelques gluaux sur les arbres voisins : j'y consentis, et, quand le piége me parut suffisamment bien établi, nous nous retirâmes sous la tente pour donner à l'ennemi le loi-

sir d'approcher. La journée se passa sans que rien parût. Je commençais à craindre que les rusés animaux ne nous eussent aperçus et ne se doutassent de quelque chose. A la nuit nous nous couchâmes après avoir fait honneur aux provisions froides que nous avions apportées : rien ne vint troubler notre sommeil.

Le lendemain nous étions éveillés de bonne heure; mais les singes l'avaient été avant nous, et la première chose qui frappa nos regards fut la compagnie tout entière, qui s'avançait dans le lointain, se dirigeant sur la hutte. Rien n'était plus plaisant que la marche de cette armée hideuse : les uns marchaient à quatre pattes, les autres se tenaient droits et s'avançaient majestueusement comme des hommes; les plus jeunes sautaient sur les arbres et faisaient mille grimaces comiques. Nous restâmes en repos, de peur de les effrayer et de les faire fuir, et nous ne tardâmes pas à les voir s'engager dans le labyrinthe que nous avions disposé la veille. Ce que j'avais prévu arriva, et en moins de rien toute la troupe ne faisait plus qu'un seul bloc : ils étaient tous unis les uns aux autres par les lianes engluées, les picux et les calebasses, qui s'étaient fortement attachés à leur poil. C'était un spectacle étrange et vraiment burlesque que les efforts qu'ils faisaient pour se débarrasser de ces liens incommodes; mais tout était inutile, et ce ne fut bientôt plus de toute part qu'un cri de fureur et de rage : jamais je n'avais vu grimaces plus hideuses, contorsions plus horribles. Ceux que leur avidité avait conduits vers les calebasses de riz ou de vin de palmier avaient sur la figure ces vases renversés et solidement collés; d'autres traînaient au dos des pieux dont le battement les contrariait extrêmement. Enfin, quand je

crus le désordre complet, nous lâchâmes nos chiens : ils se jetèrent comme des furieux sur la horde, qu'ils déchirèrent à belles dents ; nous intervînmes aussi à grands coups de bâton. Les malheureux singes poussaient des cris lamentables, se roulaient à nos pieds comme s'ils eussent voulu implorer notre pitié ; mais j'avais commandé qu'on fût inexorable, et nous ne nous reposâmes que quand l'extermination fut complète. Nos bâtons étaient teints de sang : c'était l'aspect hideux d'un champ de bataille après le combat. Mes fils eurent horreur de ce que nous venions de faire, et ils l'exprimèrent d'une manière énergique que j'étais loin de blâmer. « Plus de semblables exécutions, me disaient-ils, quelque nécessaires qu'elles soient d'ailleurs ; les singes ressemblent trop à des hommes : leurs cris, leurs gestes suppliants, tout cela est trop affreux à voir et à entendre. » Nous creusâmes une fosse à trois pieds de profondeur, et nous y déposâmes les cadavres. Je crus prudent d'entourer la place d'une palissade, pour en écarter nos animaux domestiques. Nous avions besoin de repos ; nous en prîmes quelque peu, et je m'efforçai par diverses conversations de détourner les pensées sinistres que cette sanglante exécution avait fait naître dans l'esprit de mes fils. Nous cherchâmes ensuite à réparer les désordres de la métairie. Nous réunîmes à peu près les animaux égarés, et, après avoir ramené l'ordre autant que nous pouvions le faire en quelques heures, nous levâmes la tente et nous nous mîmes en route pour retourner vers ma femme. Nous fîmes, avant de partir, une nouvelle conquête : ce fut celle de deux beaux oiseaux plus gros que le pigeon ordinaire, et que je reconnus pour des pigeons des Moluques ; leur plumage of-

frait un agréable mélange de bleu, de vert, de jaune, de pourpre et de violet. Cette capture était due à Frédéric, qui avait placé une petite coupe de riz tout engluée sur un palmier, pendant que nous étions occupés à construire le piége où toute la tribu des singes avait péri : ces oiseaux s'y étaient pris. La certitude que nous pourrions ainsi les nourrir fit qu'après avoir enlevé la glu qui embarrassait leurs ailes, nous leur liâmes les pattes et nous les emportâmes avec nous pour être admis dans le nouveau colombier que nous nous proposions d'établir à Zeltheim.

Nous nous hâtâmes de revenir à Falkenhorst, où nous fûmes bien reçus des nôtres. Ma femme prisa surtout la nouvelle conquête que nous avions faite, et elle approuva fort mon projet de colombier. En conséquence, la voiture fut immédiatement chargée de provisions et de tout ce qui pouvait nous être nécessaire pour passer quelques jours en campagne, et nous prîmes le chemin de Zeltheim.

A peine arrivés, je choisis, dans la partie du rocher contiguë à notre grotte, l'emplacement de notre colombier. Comme la pierre, après les premiers pieds, était tendre, nous eûmes bientôt pratiqué dans le roc, et à une hauteur de dix pieds environ, un enfoncement assez considérable pour réunir vingt paires de pigeons. Deux perches, appuyées sur toute la profondeur et qui saillaient en dehors, reçurent un plancher et formèrent une petite plate-forme protégée par un petit toit en avant ; une porte, percée d'un trou pour laisser passer la lumière, fermait ce réduit, et l'échelle de corde suspendue à une des perches nous permettait d'y monter pour en soigner les doux habitants. Il nous fallut plu-

sieurs semaines d'un travail opiniâtre pour terminer cette construction, assurer les planches, enduire tout autour l'intérieur d'une couche de plâtre pour prévenir l'humidité, dresser un perchoir, disposer des cases; il nous fallut, en un mot, faire un nouvel appel à ce secret qui nous avait déjà fait vaincre tant d'obstacles, surmonter tant de difficultés : la patience et le courage.



Mes petits ouvriers avaient compris l'efficacité de ces deux grands moyens, et ils apportaient à nos travaux une persévérance et une ardeur bien au-dessus de leur âge.

« Bien! voilà l'édifice, dis-je à Frédéric; mais les habitants? il faut maintenant faire appel à tout ce que nous avons d'intelligence pour trouver le moyen de forcer nos pigeons, tant étrangers que privés, à habiter dans

le nouveau logement que nous leur avons préparé ; il faut non-seulement qu'ils y demeurent, mais encore qu'ils y amènent leurs compagnes avec eux.

— Il me semble, mon père, qu'à moins de quelque sorcellerie, cela n'est guère facile.

— Sorcellerie, non ; car, tout difficile que cela te paraisse, je vais le tenter, et j'espère bien réussir avec l'assistance que tu me prêteras.

— Ah ! je suis prêt, commandez ; je suis impatient de connaître le moyen que vous emploierez pour cela.

— C'est à un marchand de pigeons que je dois le secret que nous allons tenter de mettre en pratique. Je ne t'en garantis pas le succès, car je ne l'ai jamais essayé ; mais il consiste à parfumer d'anis le colombier nouveau. Les pigeons, dit-on, sont si avides de l'odeur de cette plante, qu'ils reviennent d'eux-mêmes pour la respirer tous les soirs, et ils s'habituent ainsi à leur nouvelle demeure. On fait, avec de l'argile, du sel et de l'anis, une masse solide que l'on place au milieu du colombier ; ils s'en approchent pour la becqueter, leurs ailes s'y frottent, et c'est de cette manière qu'ils changent insensiblement leur vie des champs pour celle du pigeonnier.

— Rien de plus facile, reprit Frédéric, et le hasard nous sert ici à souhait. La plante d'anis que Rudly a rapportée va faire notre affaire. Nous écraserons sur une pierre les graines dont elle est chargée, et, si nous n'obtenons pas ainsi l'huile aussi pure que par les procédés chimiques et la distillation, elle n'en sera ni moins bonne ni moins odorante.

— Je le pense comme toi, lui répondis-je, et je me félicite fort à présent d'avoir permis à Rudly de remettre

en terre une plante dont la découverte n'était d'abord à mes yeux que d'une très-médiocre valeur. »

Nous procédâmes aussitôt à la confection de notre huile d'anis; j'en frottai la porte du colombier, les bâtons du perchoir et tous les endroits que les pigeons pouvaient toucher des ailes ou des pattes. Je pétris une espèce de pain d'anis, de sel et d'argile; je soumis pendant quelque temps cette masse à l'action d'un feu doux pour mieux la pénétrer de l'odeur aromatique de cette plante, et, après l'avoir placée au milieu du colombier, nous y fîmes entrer les pigeons, que nous avions retenus captifs dans des paniers de jonc pendant les travaux de construction. Nous les enfermâmes et les laissâmes ainsi deux jours avec de la nourriture pour leur donner le temps de savourer à loisir l'odeur de l'anis.

Quand nos petits garçons, qui, pendant ce temps, avaient été occupés dans le potager avec leur mère, revinrent, nous leur annonçâmes solennellement que les pigeons avaient pris possession de leur domicile. Ce fut alors à qui grimperait à l'échelle pour voir les nouveaux habitants. Les deux vitraux en colle de poisson que j'avais placés aux ouvertures de la porte furent envahis par les curieux, et je remarquai avec plaisir qu'au lieu de s'effaroucher des nouveaux objets qui les entouraient, les prisonniers semblaient au contraire s'en accommoder fort bien. Ils becquetaient tranquillement le pain d'anis, et, quand j'entrai auprès d'eux, ils m'accueillirent comme s'ils eussent été tout à fait privés.

Deux jours se passèrent de la sorte. J'étais curieux de connaître moi-même quelle devait être la vertu de ma sorcellerie.

J'éveillai Frédéric de bonne heure le matin du troi-

sième jour, et je lui commandai de frotter de nouveau d'huile d'anis les montants de la porte en forme de trappe, et la corde qui, passée dans une poulie, servait à l'enlever. Il le fit, et nous allâmes, sans rien dire de notre préparation, réveiller la famille, qui dormait encore. J'annonçai que ce jour devait être celui de la liberté pour les prisonniers du colombier, et tout mon monde ne tarda pas à se trouver debout. On se rangea des deux côtés de la porte. Je donnai à Rudly la commission de tenir la corde, et je me mis, en tâchant bien de garder mon sérieux, à décrire avec une baguette des cercles magiques et à murmurer des paroles sans suite qui avaient l'air d'être une conjuration merveilleuse.

Quand j'eus fini, je commandai à Rudly de tirer la corde qu'il tenait. Les prisonniers sortirent d'abord timidement leurs têtes, s'avancèrent sur la plate-forme, puis tout à coup ils s'élevèrent à une telle hauteur au-dessus de nous, que ma femme et ses fils, dont les yeux les suivaient dans les nues, les crurent tout à fait perdus pour nous. Mais, comme si ces oiseaux n'eussent voulu s'élever ainsi que pour embrasser d'un coup d'œil la vaste étendue de terre et de mer qui se déroulait au-dessous d'eux, ils descendirent aussitôt et revinrent tranquillement s'abattre à l'entrée du colombier qu'ils venaient de quitter.

Cet incident, que je n'avais pas prévu, servit à merveille ma sorcellerie; j'en profitai, et je me hâtai de dire, du ton le plus sérieux : « Je le savais bien ; quoiqu'ils fussent aussi haut dans les nuages, ils n'étaient point perdus.

— Comment pouviez-vous savoir cela, mon père? dit Ernest.

— Parce que mes charmes les ont attachés au colombier. »

Telle fut ma réponse.

« Des charmes ! s'écria Rudly ; êtes-vous donc sorcier, mon père?

— Nigaud ! reprit Ernest ; est-ce qu'il y a des sorciers ?

— Oui, oui, dit alors Frédéric, et maître Ernest le savant en verra bien d'autres encore qui démentiront sa science. »

Dans ce moment, les pigeons, qui becquetaient tranquillement à nos pieds, attiraient notre attention. Les deux étrangers quittèrent tout à coup leurs frères d'Europe et reprirent le chemin de Falkenhorst avec une telle rapidité, que nous ne tardâmes pas à les perdre de vue.

« Adieu, messieurs ! leur cria Rudly en ôtant son chapeau et en faisant mille singeries ; adieu, bon voyage ! »

Ma femme et Fritz commençaient déjà à se lamenter sur la perte de ces deux jolis oiseaux. Moi, cependant, je faisais bonne contenance, et, comme si je me fusse adressé à quelque esprit aérien, je murmurai à demi-voix, en me tournant du côté des pigeons, les paroles suivantes :

« Allez, petits, allez loin, bien ! je vous donne jusqu'à demain ; mais n'oubliez pas de revenir, et surtout de ramener vos camarades... »

Je me tournai ensuite vers ma jeune famille, toute stupéfaite de cette allocution, et qui ne savait plus si elle devait prendre mes paroles au sérieux.

« Voici, dis-je alors, qui est fini maintenant pour les étrangers ; voyons ce que nous ferons de nos compatriotes. »

Ceux-ci ne paraissaient pas vouloir suivre leurs frères dans leur course lointaine. Contents de voltiger autour de nous, de becqueter la terre, ils étaient déjà complétement apprivoisés ; ils avaient retrouvé le colombier d'Europe avec son abri, et ils s'y réfugiaient volontiers.

« Ceux-là, du moins, dit Rudly, ne sont pas si bêtes; ils préfèrent un bon toit et une nourriture assurée au vent et à la pluie que les autres sont allés chercher.

— Attends, attends, reprit encore une fois Frédéric avec assurance ; n'as-tu pas entendu mon père qui parlait à son esprit familier, qui nous les ramènera ?

— Esprit familier ! répondit Ernest en levant les épaules ; va donc conter à d'autres tes balivernes !

— Pas si vite, ajoutai-je à mon tour ; c'est à l'œuvre qu'il faut juger des moyens en fait de magie, et j'augure, moi, que mon moyen pourrait bien encore être couronné d'un plein succès. »

Nous passâmes le restant de la journée dans les environs du colombier, nous entretenant de la sorcellerie et des pigeons qu'elle devait ramener. Nous levions souvent les yeux au ciel, nous regardions vers Falkenhorst, mais rien ne paraissait. Le soir vint ; même solitude, et les pigeons européens couchèrent seuls dans le colombier. Nous soupâmes gaiement, et nous allâmes attendre sur nos matelas de coton l'arrivée de ce lendemain qui devait apporter avec lui ma défaite ou mon triomphe.

Nous reprîmes avec le jour nos occupations habituelles. J'étais déjà un peu inquiet du retour de mes fugitifs ; mes fils étaient curieux de voir l'issue de l'affaire ; nous attendions tous le soir avec impatience, quand, vers midi à peu près, nous vîmes accourir Rudly, qui nous

criait tout joyeux, en frappant dans ses mains : « Il est revenu ! il est revenu ! il est vraiment revenu !

— Qui ? qui donc ? lui demanda-t-on.

— Le pigeon bleu, répondit-il, le pigeon bleu, le beau pigeon bleu ; venez vite le voir !

— Bah ! reprit l'incrédule Ernest ; mauvaise plaisanterie ! ce n'est pas la peine de courir bien fort pour trouver le colombier vide.

— Qui sait ? répondis-je au savant ; je compte sur ma



science, moi ; et le retour du second pigeon bleu ne m'étonnerait pas plus que celui du premier. »

Frédéric demanda à Rudly si le beau pigeon n'avait point aussi ramené sa femelle ; mais notre étourdi n'était pas d'un caractère à en savoir autant d'un premier coup, et ne s'était pas donné la peine de regarder. Nous partîmes aussitôt, et, au lieu du pigeon bleu seulement, nous trouvâmes avec lui, sur un des perchoirs extérieurs du colombier, sa femelle, qu'il engageait de la manière la plus plaisante à s'aventurer dans l'intérieur. Il y introduisait sa tête, puis il revenait becqueter sa compagne ; il fit tant, en un mot, qu'il la décida, et

nous vîmes avec la plus grande satisfaction celle-ci entrer après lui et s'installer dans le pigeonnier.

Mes jeunes gens étaient tous d'avis de fermer la trappe, afin de nous assurer désormais la possession de nos prisonniers ; je les en empêchai, attendu qu'il nous faudrait toujours l'ouvrir plus tard. « Et puis, ajoutai-je, les deux autres que nous attendons pour ce soir, comment entreront-ils si nous leur fermons la porte au nez?

— Je commence à croire, me dit enfin ma femme, qu'il y a dans tout ceci quelque chose d'extraordinaire, et, si tu n'y as pas mis un peu d'enchantement, je ne sais comment comprendre...

— Hasard ! et pur hasard que tout cela ! interrompit Ernest.

— Hasard ! lui répondis-je alors en riant, c'est bien pour une fois ; mais, si l'autre pigeon nous revient ce soir avec sa compagne, croiras-tu que ce soit encore le hasard ?

— Alors, je me trouverai bien embarrassé ; mais il n'est pas probable que le même phénomène se représente deux fois dans une même journée. »

Pendant que nous parlions ainsi, Frédéric nous interrompit tout à coup : ses yeux d'aigle venaient d'apercevoir la seconde paire que nous attendions. « Les voici ! les voici ! » s'écria-t-il. Et, en effet, nous ne tardâmes pas à voir s'abattre à nos pieds l'autre pigeon et sa compagne. La joie qui accueillit leur retour fut si bruyante, que je fus obligé de la modérer un peu : si je n'eusse imposé silence à la troupe folâtre, ces vives démonstrations auraient effrayé si bien nos deux pigeons, que jamais odeur d'anis ne nous les eût ramenés.

Mes petits garçons se turent, et les deux nouveaux

venus entrèrent avec les mêmes cérémonies que les précédents.

« Eh bien, demandai-je alors à Ernest, qu'en dis-tu maintenant, mon petit docteur ? Voilà la seconde paire rentrée comme la première.

— Je ne sais plus que dire, me répondit-il tout sérieux ; cela me paraît extraordinaire ; mais quant à la sorcellerie et à la magie, je n'y crois pas davantage.

— Je vois avec plaisir que tu n'es pas crédule ; mais, s'il nous revenait encore aujourd'hui une troisième paire de pigeons des Moluques, appellerais-tu encore cela du bonheur, du hasard ? »

Ernest ne répondait rien, mais son silence était loin d'avoir le caractère de la conviction. Nous retournâmes à nos occupations, laissant Fritz et sa mère chargés de pourvoir au dîner. Nous travaillions à peine depuis deux heures, quand nous vîmes arriver vers nous le petit aide-marmiton. Il avait pris cette fois l'air grave et le maintien composé.

« Très-illustres seigneurs, nous dit-il d'une voix solennelle en s'approchant de nous, j'ai l'honneur de vous inviter, de la part de notre bonne mère, à venir voir un nouveau prince des pigeons qui vient, avec son épouse chérie, pour prendre possession du palais magnifique que vous lui avez préparé.

— A merveille! soyez le bienvenu, monsieur le messager, lui répondîmes-nous avec empressement. Bonne nouvelle! bonne nouvelle ! »

Nous nous hâtâmes de courir au colombier, où ma femme, nous avertissant de faire silence, nous montra du doigt deux superbes oiseaux auxquels ceux qui étaient dans l'intérieur semblaient faire les instances les plus

pressantes pour les engager à partager leur nouvelle demeure.

« Je me rends, dit enfin Ernest; ma science et ma petite intelligence n'y comprennent plus rien; mais, dans tout ceci, il n'y a point de sorcellerie. Je vous en prie, mon père, expliquez-nous comment vous avez fait. »

Le petit Fritz, qui nous avait entendus prononcer plusieurs fois les mots de magie et de sorcellerie, me pria de les lui expliquer et de lui apprendre s'ils ne s'appliquaient point à une seule et même chose.

« A peu près, lui répondis-je. Le premier de ces deux mots ne diffère du second que par son origine étrangère : il appartient à la Perse, où les sages et les savants portaient le nom commun de *mages;* mais comme, aux yeux du peuple ignorant, la science peut souvent avoir l'air d'être surnaturelle par les effets qu'elle produit, on s'est habitué à confondre les deux mots, et la sorcellerie s'est appelée magie. Du reste, il n'y a dans l'une et dans l'autre qu'un même principe : c'est une connaissance plus ou moins profonde de certains secrets de la nature que le vulgaire ignore, et qu'on peut faire servir au bien comme au mal : de là ce qu'on appelle la bonne et la mauvaise magie. »

Fritz demanda si la lanterne magique était de la bonne ou de la mauvaise magie. Je le rassurai en riant, et, après quelques questions sur la magie et les sorciers en général, maître Ernest, qui ne perdait jamais rien de vue, me reprit fort adroitement et en sous-œuvre.

« Puisque, me dit-il, vous nous avez dit que la sorcellerie consistait simplement dans l'emploi de certains moyens naturels inconnus du vulgaire, dites-nous main-

tenant quels sont ceux qui ont servi à appuyer votre sorcellerie à propos de nos pigeons. »

Je ne voulus pas prolonger davantage l'embarras de mon petit docteur, et je lui expliquai en détail tout ce que nous avions fait, Frédéric et moi. Rudly rit de bon cœur en apprenant que sa plante d'anis avait été le charme qui les avait tous si fort occupés. Je louai en même temps Ernest des preuves de bon raisonnement qu'il nous avait données, et j'invitai Rudly l'étourdi à imiter son frère en cela, et à ne plus accueillir, aussi facilement qu'il avait coutume de le faire, la première idée qu'on émettait devant lui.

Les jours qui suivirent furent consacrés à perfectionner, autant qu'il nous fut possible, notre colombier, et nous vîmes avec joie que les nouveaux habitants y étaient définitivement installés; ils s'occupaient déjà de s'y construire des nids. Je distinguai, parmi les herbes qu'ils recueillaient pour cela, une sorte de longue mousse grise que j'avais déjà remarquée sur les troncs des vieux arbres, d'où elle pendait comme de grandes toisons. Je reconnus dans cette plante celle dont on se sert dans l'Inde, en guise de crin, pour faire des matelas. Les Espagnols en font aussi des cordes si légères, qu'un bout de quinze à vingt pieds, attaché au haut d'une vergue, y flotte au vent comme le pavillon d'un mât. Je fis part de cette découverte à la bonne mère, et l'on conçoit sans peine qu'elle fut bien accueillie; car, pour une ménagère, c'était une richesse de plus, et son imagination, toujours prompte à courir, ne tarda pas à y voir du fil, de la toile, et tous ces trésors d'intérieur qu'une mère de famille sait seule apprécier à leur valeur.

Nous rencontrions de temps en temps des noix de

muscade dans le fumier du colombier : c'étaient les pigeons des Moluques qui nous apportaient ces précieux aromates. Nous les lavions, et, quoiqu'elles fussent dépouillées de leur enveloppe filandreuse, nous les confiions à la terre, sans fonder cependant trop d'espoir sur la réussite de la plantation.



Nous fûmes encore occupés pendant quinze jours, soit à nos pigeons, soit à d'autres soins d'intérieur que réclamait notre habitation. Les trois paires de pigeons indigènes s'habituaient de plus en plus au colombier, et ils ne tardèrent pas à être aussi bien apprivoisés que nos pigeons européens. Ceux-ci se multipliaient dans une telle proportion, les couvées se suivaient de si près et elles

étaient si abondantes, que nous fûmes obligés d'y mettre ordre ; car nos beaux pigeons bleus auraient été infailliblement mis dehors par cette nombreuse population. Nous réduisîmes donc à cinq paires le nombre de nos pigeons d'Europe; et, comme l'accroissement ne venait pas seulement de la multiplication naturelle de la famille, mais encore des migrations fréquentes qui avaient lieu de Falkenhorst à la grotte de sel, nous tendîmes un piége aux émigrants, en dressant des gluaux autour du colombier tous les matins avant de l'ouvrir. Ce procédé, assez meurtrier pour les volatiles qui en étaient les victimes, pourvut pendant quelque temps notre cuisine de provisions non moins abondantes que délicates, et donna quelque relâche à l'aigle de Frédéric.

Une aventure dont maître Rudly fut le héros vint dans le même temps apporter un peu de distraction à la monotonie de notre existence, que nous partagions entre les constructions nouvelles et l'approvisionnement de notre habitation d'hiver. Rudly était un jour parti seul pour une expédition dont il ne nous avait donné ni le but ni le motif; mais son absence ne fut pas longue, car nous le vîmes peu de temps après revenir, couvert, des pieds à la tête, d'une boue noire et épaisse, et traînant après lui un paquet de joncs d'Espagne également souillés de vase. Le pauvre garçon avait les larmes aux yeux, et sa marche irrégulière laissait voir qu'il avait perdu un de ses souliers. A cet aspect tragi-comique, nous partîmes tous d'un éclat de rire; la mère seule ne partagea point la gaieté générale, et même elle reçut d'une manière assez froide le petit garçon.

« En vérité, lui dit-elle, il faudrait aller loin dans le monde pour trouver ton pareil! Crois-tu donc que

nous ayons à ton service une garde-robe complète, pour t'en aller ainsi perdre tes habits? Comme te voilà fait!

— Ah! ah! ah! ajouta Frédéric en riant aux éclats, c'est comme un canard de Barbarie!...

— Du tout, reprit Ernest, c'est le dieu Neptune qui sort de son humide empire avec tous ses attributs mythologiques.

—Riez, messieurs, répondit Rudly un peu fâché, riez; en attendant, je n'en ai pas moins manqué d'y périr. »

Ces mots me rendirent attentif; je reprochai à ses deux frères l'inhumanité avec laquelle ils le raillaient. « Ce ne sont pas là, leur dis-je, des sentiments de frère. » Puis j'engageai le triste héros de l'aventure à nous raconter ce qui lui était arrivé.

« Où as-tu pu, lui demandai-je, t'arranger de la sorte?

— Dans le marais du Flamant.

— Mais, au nom du ciel, qu'allais-tu chercher par là?

— Hélas! me répondit en souriant le pauvre garçon, je voulais y cueillir des joncs d'Espagne pour faire des paniers à nos pigeons ou d'autres ouvrages de même nature.

— Ton intention était louable, et il y aurait une double injustice à ne t'en remercier que par des sarcasmes. Ce n'est pas ta faute si ton entreprise n'a pas aussi bien réussi que tu le désirais.

— Oh! non, elle n'a pas réussi comme je le désirais; et, sans deux bottes de roseaux, je crois bien que j'y aurais laissé la vie. Je voulais, pour tresser mes paniers, des roseaux minces, flexibles. Ceux du bord étant tous beaucoup trop gros, j'avançai dans l'intérieur du marais, sautant de mottes en mottes jusqu'à ce que j'arrivasse à un endroit où le sol n'était plus qu'une boue humide

et noire. Mes pieds s'y enfoncèrent d'abord, et j'y fis peu d'attention; mais bientôt j'en eus jusqu'aux genoux, et insensiblement je me sentis descendre: j'étais déjà plongé dans la bourbe jusqu'à la poitrine, appelant de toutes mes forces quelqu'un à mon aide ; mais personne ne m'entendait.

— Je le crois bien, dit Frédéric, le bruit du vent et des flots devait couvrir ta voix, mon pauvre Rudly ; car tu penses bien que, si nous t'avions entendu, nous serions tous accourus.

— Mais, reprit le narrateur, si les hommes me manquèrent alors, j'eus un compagnon qui ne me fit pas défaut: mon chacal entendit ma voix, et s'élançant au travers du marais, il vint à moi et se mit à faire retentir l'air de ses hurlements et de ses aboiements répétés.

— Mais comment, dit Ernest, ne te jetais-tu pas à la nage, toi qui l'emportes si bien sur nous tous pour la natation dans nos exercices?

— Joli conseil, en vérité! je voudrais bien te voir nager dans un marais entre une forêt de roseaux et une ceinture de boue qui t'enveloppe jusque sous les bras. Au surplus, voici comment j'en sortis. Quand je vis que ma voix se perdait en vain dans l'air et que les hurlements de mon chacal mêlés à mes cris ne produisaient rien, je songeai à me tirer moi-même d'embarras, car je me sentais descendre à chaque minute davantage, et il n'y avait pas de temps à perdre. Je tirai mon couteau de ma poche et je me mis à couper autour de moi deux paquets de roseaux que je me plaçai sous les bras et dont je me servis en guise d'appui. Je m'y reposai de toute ma force, et, en agissant tour à tour de la poitrine, des bras et des jambes, je parvins à me dégager à peu près de la

prison humide où j'allais étouffer. Cependant mon chacal était sur le bord, toujours hurlant comme s'il eût voulu me porter secours. J'imaginai un moyen d'utiliser sa bonne volonté; je l'attirai à moi, je me cramponnai alors fortement après lui, et ce brave compagnon se servit si bien de ses pattes, qu'il me tira jusqu'à la terre ferme.

— Dieu soit loué, mon pauvre enfant, dis-je alors, puisque tu nous es rendu! mais tu as couru un grand danger, et tu peux bien, en effet, remercier ton chacal,



de même que nous devons rendre hommage à la présence d'esprit dont tu as fait preuve dans cette circonstance difficile.

— Qui sait? reprit Frédéric, peut-être n'aurions-nous pas imaginé ce moyen-là.

— Pour moi, ajouta Ernest, je ne sais vraiment pas ce que j'aurais fait.

— Ah! ton esprit inventif t'aurait fourni quelque moyen, repartit Rudly; seulement il aurait fallu que ta prudence ne fût pas trop lente à prendre parti, car la décision aurait bien pu arriver trop tard. Ah! il n'est rien tel que la nécessité: c'est le meilleur maître.

— Mais, dit la mère, vous oubliez ici encore une chose, que la nécessité enseigne, c'est la prière ; car, sans la volonté de Dieu, que seraient nos déterminations et toutes nos tentatives?

— Oh ! oui, ma bonne mère, répondit Rudly, et, dans mon danger aussi, j'ai bien récité toutes les prières que je savais. Je me suis rappelé le jour du naufrage, je me suis souvenu que Dieu nous avait alors secourus parce que nous nous étions tournés vers lui ; j'ai pensé qu'il aurait aussi pitié de moi dans ma détresse, et je me suis mis alors à le prier.

— Bien ! mon fils, dis-je à Rudly ; le Seigneur t'a entendu en effet ; car, si tu as trouvé ton salut, c'est lui qui l'a voulu : c'est lui qui a donné la force à tes bras, qui t'a inspiré la pensée heureuse qui t'a sauvé ; c'est lui enfin qui a fait que ton chacal est arrivé à ta voix. Gloire donc et honneur à Dieu ! remercions-le tous des lèvres et du cœur. »

Pendant ce temps, la mère s'était empressée de laver et nettoyer le pauvre aventurier : sa défroque tout entière passa au ruisseau du Chacal, où elle laissa une longue trace noire. Nous lavâmes aussi ses joncs, et, quand ces premiers soins furent accomplis, on songea à l'emploi quenous en pourrions faire. Ils étaient trop forts et trop durs pour être employés et tressés dans leur grosseur ; il fut convenu qu'on les fendrait en lames longues et minces et que nous ferions sur eux notre apprentissage dans l'art du vannier. Mes fils n'y entendaient pas grand'chose, et leur inexpérience devenait souvent entre eux un sujet de querelles dans lesquelles j'étais toujours obligé d'intervenir. Je ne perdis aucune occasion de les rappeler à l'union et de leur faire voir que là seulement

était la force en général, et, pour nous en particulier, le succès de la colonie que nous fondions. Comme ils avaient tous le cœur excellent, ils écoutaient volontiers mes paroles ; mais le naturel l'emportait souvent, et les querelles recommençaient à la première occasion.

Je profitai des roseaux de Rudly pour commencer la construction d'une machine que ma femme réclamait de moi depuis longtemps : c'était un métier à tisser. Deux roseaux fendus dans leur longueur et que je rajustai ensuite avec de la ficelle afin qu'ils séchassent dans cette position sans se contourner, me donnèrent les quatre barres dont j'avais besoin pour la partie qu'on appelle les *peignes*.

Je chargeai ensuite mes fils de me tailler un assez grand nombre de petits morceaux de bois dont je voulais faire les dents du peigne, et, quand j'eus ces premiers matériaux de ma construction, je les plaçai en lieu sûr, sans rien dire à personne de la destination que je leur avais réservée, car je tenais à ce que mon métier fût une surprise pour ma femme. Les plaisanteries qui tombèrent sur mes petits bâtons, qu'on appelait plaisamment des *cure-dents*, me trouvèrent insensible, et je gardai mon secret.

« Que veux-tu donc faire, me demandait ma femme avec curiosité, de cette fabrication de petits bâtons ?

— C'est une fantaisie, lui répondis-je en riant. Je vais te faire un superbe instrument de musique à la manière des Hottentots un *gom-gom*. Laisse-moi seulement le loisir de l'achever, et tu m'en remercieras ; tu seras la première à danser en cadence aux sons mélodieux qui en sortiront.

— Danser ! en vérité, j'a bien autre chose à faire ; la

danse et la musique, je t'assure, ne m'occuperont guère tant que nous serons sur cette côte.

— Si vous faites réellement un *gom-gom*, me dit alors Ernest, nos petits bâtons vous sont alors inutiles ; car le *gom-gom* se fait simplement avec des cordes tendues sur une moitié de courge, et l'on s'en sert en promenant sur ces cordes un tuyau de plume.

— Bel instrument, ma foi ! reprit Rudly, bon à faire fuir les chiens et les chats !

— Quoi qu'il en soit, la description que je t'en donne n'en est pas moins exacte ; car j'en ai vu un, et le son qu'il rendait ressemblait bien en effet à cette syllabe monotone : *gom-gom.* »

Cependant ma femme revenait à la charge, et tout ce que je pus faire, ce fut de lui répéter encore que, quand mon instrument serait terminé, je ne doutais pas qu'elle ne fût la première à s'en réjouir, et qu'elle s'y mettrait certainement des pieds et des mains pour le faire aller en mesure.

Vers le même temps, l'onagre nous donna un joli petit ânon de son espèce. Il fut accueilli avec plaisir, car ce n'était pas seulement une bête de somme de plus ajoutée à nos animaux utiles, mais encore un animal de luxe qui devait paraître un jour avec distinction dans nos cavalcades. Je lui donnai le nom significatif de *Rasch*, qui veut dire *rapide ;* car je le destinais surtout à l'équitation, et nous vîmes avec plaisir que ses formes, en se développant, répondaient parfaitement à notre désir.

L'approche des pluies et le souvenir de la peine que nous avions eue à réunir chaque soir ceux de nos animaux que nous laissions errer dans la campagne nous firent imaginer un moyen de rendre ce service moins pénible :

ce fut de les accoutumer à revenir au gîte en sonnant tous les soirs d'une espèce de trompe faite d'une conque marine à laquelle j'avais placé un petit morceau de bois taillé en bec de flûte. Nous eûmes soin d'accompagner les premiers essais de cet instrument d'une distribution de nourriture et de sel, ce qui nous assura le succès de notre invention. Les porcs seuls se montrèrent rétifs et témoignèrent qu'ils aimaient mieux leur liberté: nous les abandonnâmes volontiers; car, au premier besoin, une course de nos chiens pouvait nous les ramener.

Parmi les établissements et les améliorations dont nous avions entouré notre habitation d'hiver, il manquait encore un réservoir destiné à l'eau propre, que nous étions obligés d'aller puiser jusqu'à la rivière du Chacal. Le trajet eût été trop long à parcourir tous les jours pendant les pluies; je cherchai à parer à cet inconvénient avant le retour de l'hiver. Je conçus l'idée d'amener jusqu'à notre porte un filet d'eau de ce ruisseau et d'établir ainsi une fontaine d'eau vive, comme nous l'avions fait à Falkenhorst. Des cannes de bambous, emboîtées les unes dans les autres, nous servirent de canaux; nous les appuyâmes simplement sur des fourches, et un tonneau défoncé remplit l'office de bassin. Nous nous proposions, quand le temps le permettrait, de donner à cette construction l'élégance et la perfection qui lui manquaient. Mais, telle qu'elle était, elle répondait à notre désir, et ma bonne femme m'assura qu'elle en était aussi contente que si cette fontaine rustique eût été du plus beau marbre, entourée de chevaux marins, de dauphins ou de naïades jetant l'eau par la bouche et les narines.

La saison des pluies approchait, et nous avions grande hâte pour ne point nous laisser surprendre par elle. Il

s'agissait maintenant de rentrer nos récoltes : les grains, les fruits de toutes sortes qui entouraient notre habitation, les pommes de terre, le riz, les goyaves, les glands doux, les pommes de pin, l'anis, le manioc, l'ananas, dont mes fils étaient toujours très-friands, rien ne fut oublié. Nous recommençâmes nos semailles comme l'année précédente, espérant que les graines d'Europe, que nous allions ainsi confier à la terre nouvellement remuée, se développeraient plus vite et plus facilement à cause de l'humidité de la saison.

Ma femme nous fit des sacs de toile que nous emplissions ; puis nos patientes bêtes de somme les rapportaient aux magasins, où nous entassions dans des tonneaux les produits de la récolte. Ces translations ne s'opéraient pas sans peine, non plus que la moisson ; car le blé, que nous avions mis en terre à diverses époques, n'étant pas également mûr, nous étions obligés de faire un choix souvent difficile parmi les épis. Je résolus dès lors d'entreprendre pour l'année prochaine une culture en règle dans un champ préparé à cet effet. Nous avions maintenant une paire de buffles pour le labourage, il ne nous manquait plus qu'un double joug pour notre attelage, et je me proposai de m'en occuper pendant notre réclusion d'hiver. Nous devions ainsi devenir laboureurs, comme nous étions devenus successivement charrons, charpentiers, vanniers, constructeurs, et habiles dans toutes les professions dont la nécessité, ce grand maître des hommes en fait d'art et d'industrie, nous avait fait faire l'apprentissage.

Cependant les pluies avaient déjà commencé : nous recevions de temps en temps de larges ondées qui nous faisaient hâter nos derniers travaux. Peu à peu l'horizon se

chargea de nuages épais, des vents terribles soufflèrent de la côte, la mer s'enfla, et nous eûmes pendant quinze à vingt jours le spectacle le plus majestueux, mais aussi le plus effrayant, dont l'homme puisse se faire une idée. La nature entière était bouleversée; les grands arbres se courbaient avec des mugissements horribles; les éclairs, le tonnerre, se mêlaient aux vents et à la pluie; c'était, en un mot, une sorte de concert de toutes les voix de la nature, concert sublime, où la foudre servait de basse, où les sifflements aigus de l'ouragan remplaçaient très-bien des instruments aux notes claires et sonores.

Nous nous rappelions les préludes du dernier hiver; mais, soit que nos souvenirs nous servissent mal, soit que le danger présent se montre toujours beaucoup plus terrible que celui qui n'est plus, il nous semblait que la nature n'avait point éprouvé l'année précédente une commotion aussi violente. Néanmoins les vents se calmèrent un peu, et la pluie, au lieu de s'épandre par torrents, commença à tomber avec la désespérante uniformité qu'elle devait conserver pendant douze longues semaines. Les premiers moments de notre réclusion furent tristes; mais, comme c'était une nécessité à subir, nous nous soumîmes, et nous commençâmes aussi gaiement qu'il nous fut possible les dispositions intérieures de notre demeure souterraine.

Nous n'avions pris avec nous qu'une partie de nos bêtes : la vache à cause de son lait, l'âne à cause de son poulain, et *Pied-Léger* avec l'*Orage*, parce que nous les destinions à nous servir dans les excursions qui pourraient nous devenir nécessaires. Le peu d'emplacement que nous avions abandonné à l'écurie ne nous ayant permis

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
6, rue Froissart, 6
13e Arrond.t

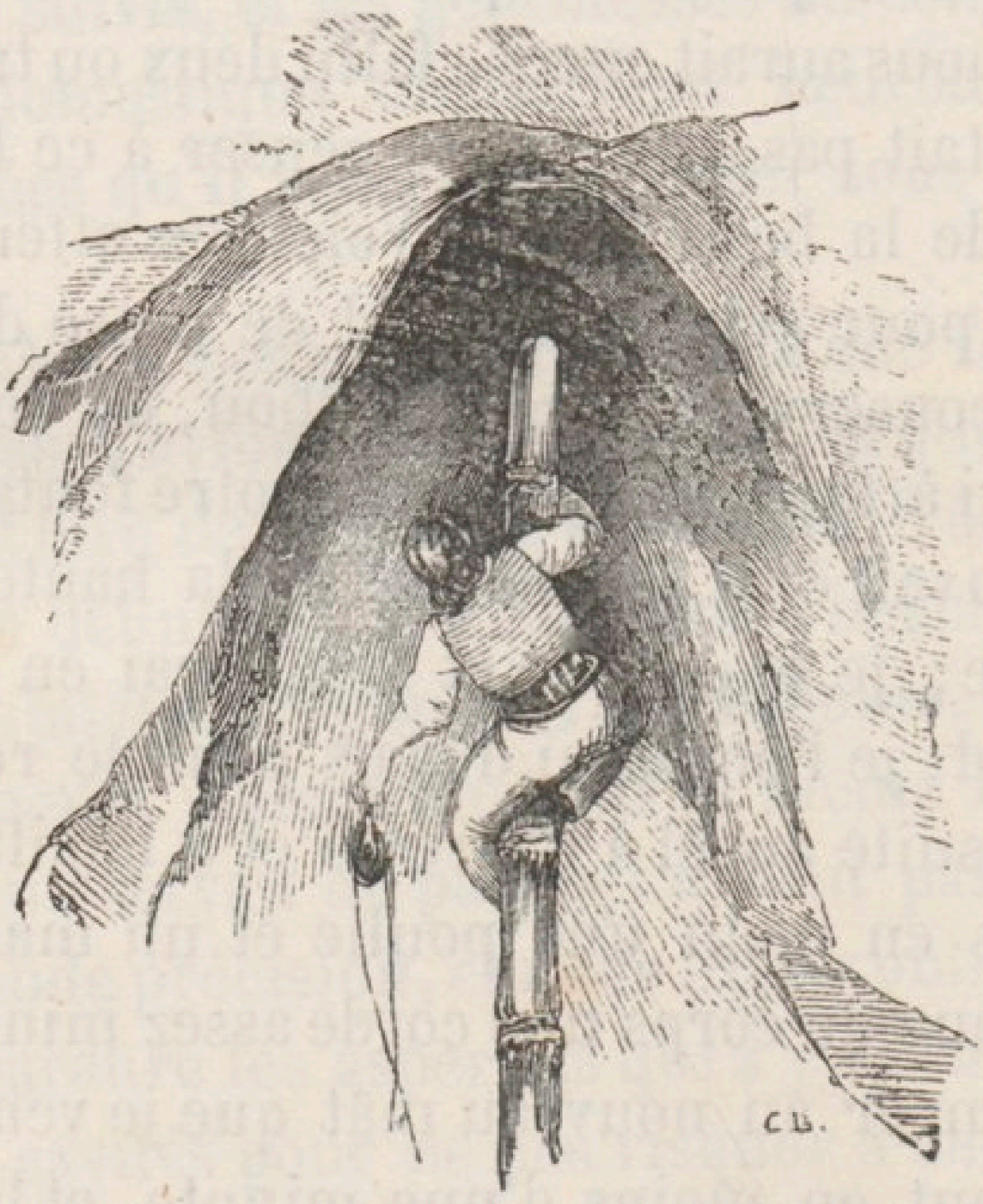
d'emmener ni nos moutons ni nos chèvres. Nous les avions laissés à Falkenhorst, où ils trouvaient un abri contre les injures de l'air et une provision abondante de fourrage. D'ailleurs, un de mes cavaliers allait tous les jours, malgré la pluie et le vent, leur porter quelques poignées de sel et voir si rien ne leur manquait. Il va sans dire que les chiens, le chacal, le singe et l'aigle nous avaient suivis, et les gentillesses de cette espèce de ménagerie domestique abrégeaient heureusement les longues soirées qu'il nous fallut passer sous la voûte de la grotte.

Nous donnâmes nos premiers soins à une foule de travaux que nous n'avions pas pu prévoir, et qui cependant se trouvaient être de première nécessité. C'était la prise de possession définitive, et nous eûmes beaucoup à faire pour que l'habitation répondît à nos besoins. On sait que les appartements étaient tous sur la même ligne ; mais le sol qui leur servait de parquet n'avait pas été nivelé avec une grande précision, et nous fûmes obligés d'abord de faire disparaître les aspérités qui s'y élevaient et d'en combler les cavités pour ne pas risquer à chaque pas de nous rompre le cou. La fontaine que j'avais établie répondait mal aux nécessités du ménage, et il fallut transporter dans la cuisine le bassin, qui se trouvait d'abord en dehors de la grotte. Nous fabriquâmes des bancs et des tables, nous parâmes, en un mot, à toutes les exigences de notre position, à tout ce qui pouvait nous rendre supportable l'habitation d'hiver pendant le si long séjour qui nous y attendait. Mais il restait encore un inconvénient auquel nous n'avions point songé : c'était celui du jour. La grotte n'avait que quatre ouvertures en comptant la porte, une dans la cuisine, une autre au-dessus de la

chambre de travail, et enfin la dernière dans notre chambre à coucher. Les appartements de nos fils et tout le fond de l'habitation étaient constamment plongés dans l'obscurité la plus profonde. Nous avions bien pratiqué dans les cloisons intermédiaires des ouvertures que nous fermions avec des châssis à jour ou des toiles minces; mais le jour qui pénétrait par la porte et par les fenêtres était si faible, qu'il n'en parvenait rien au fond de la grotte. Il nous aurait encore fallu deux ou trois fenêtres; mais il n'était pas possible de penser à ce travail avant le retour de la belle saison. Voici, en attendant, ce que j'imaginai pour éclairer le fond de notre demeure.

J'avais conservé un gros bambou, de ceux qui m'avaient servi à faire les canaux de notre fontaine. Ce bambou se trouvait être par hasard de la hauteur exacte de notre voûte; je le dressai et l'enfonçai en terre d'environ un pied; je l'entourai d'étais pour le rendre solide, et je fis ensuite appel à l'adresse et à l'agilité de Rudly. Je lui mis en main une poulie et un marteau; je lui passai autour du corps une corde assez mince, et je l'invitai à grimper au nouveau mât que je venais d'élever. Il fut en haut en moins d'une minute, et là, d'après les instructions que je lui donnai, il enfonça dans une fente du rocher la poulie qu'il avait avec lui. Il jeta la corde sur la roulette, puis il se laissa glisser à terre sur le matelas que j'avais eu soin de disposer au pied du mât, en cas d'accident. Je suspendis à la corde une grosse lanterne que nous avions rapportée du vaisseau; Fritz et ma femme furent officiellement chargés de l'entretenir de combustible, et, grâce aux mille facettes de cristal qui tapissaient la grotte, notre demeure se trouva aussi bien éclairée que si le soleil y eût pénétré.

La lumière était un bienfait immense pour nous; nos travaux d'organisation en reçurent une activité nouvelle. Ernest et Fritz se chargèrent de ranger la bibliothèque et de disposer sur des rayons, les divers ouvrages que nous avions sauvés du naufrage. Rudly aida sa mère dans l'arrangement de la cuisine, et je pris Frédéric avec moi pour mettre la chambre de travail en état. Il



fallait pour cette opération plus de force que n'en avait aucun de ses jeunes frères.

Nous établîmes d'abord à côté de la fenêtre un superbe tour anglais muni de tous ses outils, et que j'avais trouvé dans la chambre du capitaine de notre navire. Je m'étais amusé jadis à tourner, et je me promettais de mettre à profit mes petites connaissances dans ce genre de travail. Nous construisîmes aussi une forge; les enclumes furent dressées sur des billots, et tous les outils du charron et du tonnelier furent honorablement disposés sur

des planches ou à des râteliers que j'avais à dessein attachés le long du mur. Les clous, les vis, les tenailles, les marteaux, tout eut sa place. Tout prit dans notre atelier improvisé une apparence d'ordre dont je me sentais tout fier. Je m'applaudissais bien sincèrement alors d'avoir eu dans ma jeunesse quelque goût pour les arts mécaniques; je devais à ce goût au moins cet avantage que, si je ne savais pas me servir habilement de tous les instruments que j'avais devant moi, aucun ne m'était étranger.

Peu à peu la grotte prit un air d'ordre plus complet, et nous pûmes dès lors, sans trop d'ennui, y attendre que le soleil nous eût rendu la liberté; nous y avions notre chambre de travail, une salle à manger, et la bibliothèque, où nous pouvions à loisir nous reposer, par les jouissances de l'esprit, des fatigues que nous avions prises à nos essais industriels. Les caisses que nous avions rapportées du vaisseau contenaient un assez grand nombre de livres, tant à l'usage du capitaine qu'à celui des officiers à qui ils avaient appartenu. Outre des Bibles et des livres de prières, nous y trouvâmes plusieurs ouvrages sur la marine, des voyages, des traités d'histoire naturelle, de botanique, de zoologie. Quelques-uns étaient enrichis de gravures, ce qui en faisait pour nous un vrai trésor. Un soir, en les feuilletant, nous y reconnûmes la racine de singes, que Frédéric et Rudly avaient découverte dans une excursion, et que j'avais soupçonnée être le ginseng des Chinois; c'était bien en effet cette précieuse racine. Nous avions aussi des cartes, plusieurs instruments de mathématiques et d'astronomie, un globe terrestre portatif, d'invention anglaise, et qui s'enflait comme un ballon; mais le genre

d'ouvrages qui dominait, c'était des dictionnaires et des grammaires de toutes les nations; c'est ordinairement là le fond de toutes les bibliothèques de vaisseau.

Nous savions tous un peu de français, car cette langue est presque autant que l'allemand celle de la Suisse. Frédéric et Ernest avaient commencé à Zurich à apprendre l'anglais. Je m'étais moi-même occupé assez activement dans cette langue pour être en état de les diriger. Je les engageai à ne point négliger ces premières connaissances, car l'anglais est aujourd'hui la langue des mers, et l'on rencontrerait peu d'équipages où personne ne l'entendît ou ne le parlât. Rudly, qui ne savait encore rien, opta pour l'espagnol et l'italien; la pompe et la mélodie de ces deux langues allait bien à son caractère un peu emphatique. Quant à moi, je tournai mes études vers le malais : l'inspection de nos cartes et de la position de notre île me faisaient croire tous les jours de plus en plus que les premiers hommes à qui nous aurions affaire pourraient bien être de la nation malaise.

Il fut convenu que nous cultiverions en commun le français et l'allemand, que j'enseignerais l'anglais à ma femme et au petit Fritz en même temps qu'à Frédéric, et que les autres étudieraient pour leur compte. Notre salle d'étude ne ressemblait pas mal à une sorte de petite Babel, quand, pour apporter quelque diversion à l'étude silencieuse et méditative, nous nous mettions à réciter à haute voix des extraits de nos livres favoris. Cet exercice, tout étrange qu'il puisse paraître, n'était cependant pas sans avantage : il provoquait des questions et des explications qui avaient toujours pour résultat d'apprendre à toute la famille un mot, une phrase d'une langue étrangère qu'elle aurait ignorés sans cela. Ernest primait

entre nous tous : mémoire, intelligence, persévérance dans le travail, il y avait chez cet enfant tout ce qui constituait les éléments du succès. Non content d'étudier l'anglais, il continuait le latin, dont sa passion pour l'histoire naturelle lui faisait d'ailleurs une nécessité; et l'ardeur qu'il y apportait était si grande, que nous étions souvent obligés de l'arracher à ses livres pour le contraindre de se livrer à quelque exercice corporel nécessaire à sa santé.

Je n'ai rien dit encore de mille petites richesses que nous trouvâmes dans les caisses du vaisseau, et que nous avions prises sans même y faire attention. Nous avions aussi des meubles, des glaces, plusieurs jolies commodes, des tables-bureaux où se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire, même une superbe pendule avec un carillon qui eût sonné chaque heure, si j'avais pu la mettre en état; toutefois elle figurait très-bien sur une console de marbre dans notre salon, et de jour en jour notre demeure se meublait et se décorait si bien, que nos enfants ne savaient plus quel nom lui donner; les uns voulaient l'appeler le Palais féerie, les autres la Grotte resplendissante : il y eut, à cette occasion, une discussion assez longue et assez animée, dont la conclusion fut que son nom serait simplement *Felsenheim* (habitation du rocher).

Cependant, le temps s'écoulait assez vite au milieu des mille petits travaux que nous nous étions créés : il y avait déjà plus de deux mois que la saison des pluies durait, et je n'avais pas encore trouvé le temps de faire un joug pour nos buffles, ni une nouvelle paire de cardes fines que ma femme réclamait tous les jours et dont elle avait besoin pour mettre en œuvre le coton.

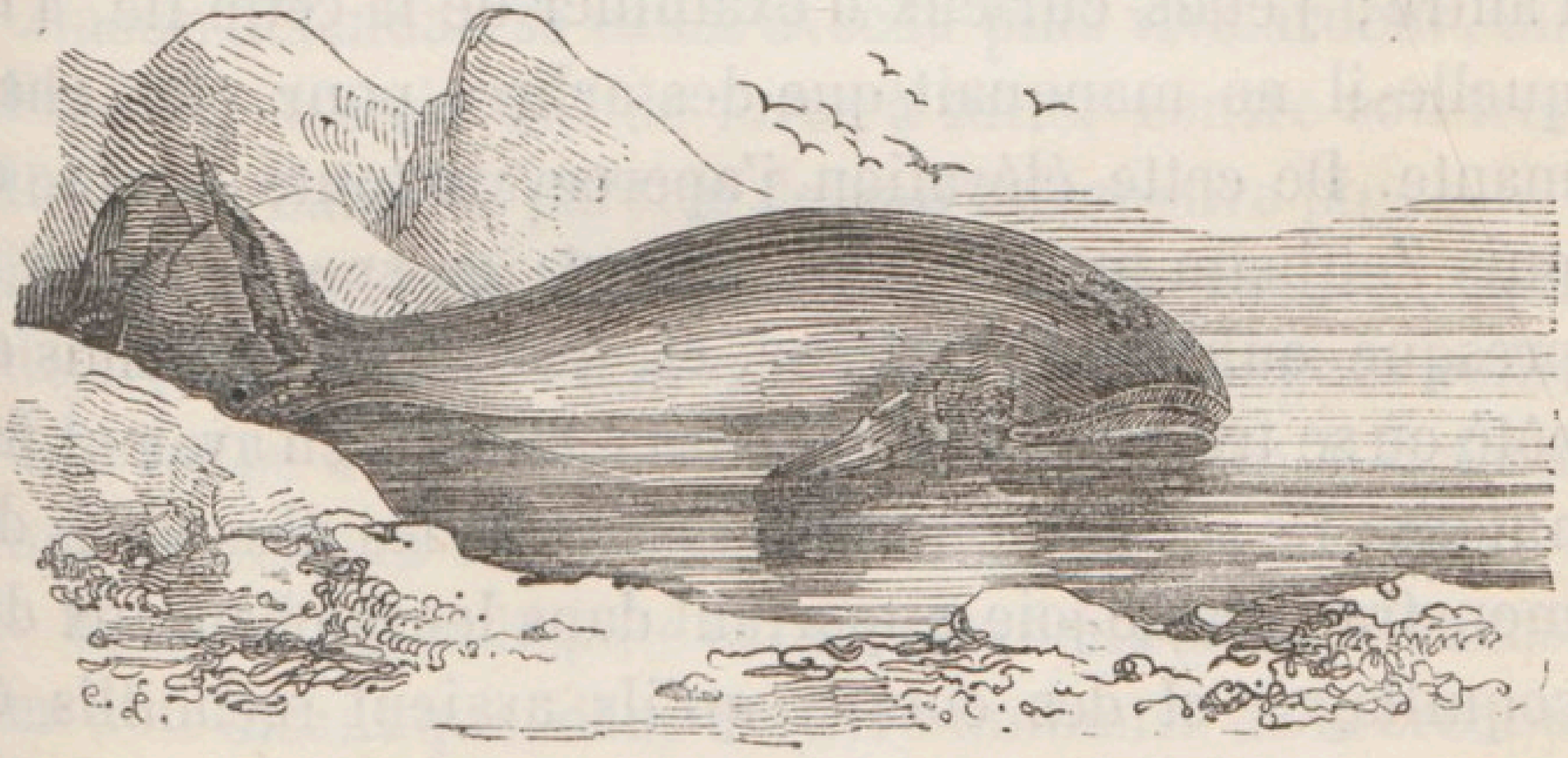
La fin du mois d'août fut marquée par un redoublement de mauvais temps. La pluie, les vents, le tonnerre, les éclairs, redoublèrent avec une nouvelle furie; l'Océan fut bouleversé jusque dans ses plus profonds abîmes, et, sous notre voûte de sel, il nous semblait souvent sentir aussi de sourdes commotions. Combien nous nous trouvions heureux alors de l'habitation solide que nous nous étions faite! Que serions-nous devenus dans le palais aérien de Falkenhorst? Notre tente n'aurait jamais résisté à l'impétuosité des éléments.

Enfin le temps s'éclaircit peu à peu. Les nuages se dispersèrent, la pluie cessa, le vent ne souffla plus avec autant de violence, et nous pûmes nous aventurer hors de la grotte pour voir du moins si le monde était encore assis sur ses bases.

Nous trouvâmes, comme l'année précédente, la nature qui renaissait au milieu de tous les signes encore récents de destruction et de ruine. Nous parcourûmes gaiement la ceinture de rochers qui s'étendait le long de la côte; et, comme nous avions besoin de liberté et d'exercice, nous prenions plaisir à escalader les pics les plus hauts et à promener nos regards sur la plaine qui se déroulait devant nous. Frédéric, toujours intrépide, et dont l'œil aurait presque rivalisé avec celui de son aigle, étant parvenu sur la cime des rochers, aperçut au loin, sur le petit îlot de la baie du Flamant, un point noir dont il était impossible de préciser la nature et la forme; il le prit pour une galère échouée. Ernest, qui monta après lui, opina pour un lion marin de la famille de ceux dont parle l'amiral Anson dans son Voyage. Sur leur rapport, je proposai d'aller jusque-là pour nous assurer de la vérité. Nous nous rendîmes aussitôt au bord de la

mer; la pirogue fut débarrassée de l'eau de pluie qu'elle contenait; nous la gréâmes de notre mieux, et nous partîmes tous, excepté Fritz et notre bonne ménagère, dont l'humeur peu aventureuse ne sympathisait point avec celle qui nous portait à entreprendre cette excursion.

A mesure que nous avancions, les conjectures se succédaient plus rapidement. Quand enfin nos yeux purent découvrir et reconnaître ce qui faisait l'objet de notre attention, quelle fut notre surprise en voyant une énorme baleine échouée sur le sable et qui nous présentait le flanc! Dans l'ignorance où j'étais si elle était bien morte ou simplement endormie, je crus prudent de n'approcher qu'avec précaution et de nous mettre en garde, avec notre frêle embarcation, contre les mouvements de l'animal: nous tournâmes, en conséquence, le petit îlot sur lequel elle était étendue, et nous prîmes terre du côté opposé. L'îlot n'était guère qu'un banc de sable qui s'élevait quelque peu au-dessus des flots; mais la végétation y avait une force et une richesse extraordinaires: il n'y croissait point d'arbres, les vents et les vagues



s'y opposaient sans doute. Il pouvait avoir un demi-quart de lieue ; mais, avec un peu de travail, on aurait pu le doubler d'étendue aux dépens de la mer. Il était couvert d'oiseaux marins de toute espèce, dont nous trouvâmes les nids, les œufs en abondance ; mes enfants firent une provision de ces derniers, afin, dirent-ils, de ne pas rentrer les mains vides auprès de leur mère.

Nous pouvions suivre deux chemins différents pour arriver à la baleine : l'un direct en grimpant sur les pointes de rochers qui le rendaient extrêmement pénible ; et l'autre plus long, mais sans peine ni fatigue. Je pris le premier, et je commandai à mes fils de suivre l'autre ; j'étais curieux d'examiner de là cette île, à laquelle il ne manquait que des arbres pour être charmante. De cette élévation j'apercevais toute la côte depuis Zeltheim jusqu'à Falkenhorst ; ce spectacle me fit presque oublier la baleine, et, quand je descendis du côté où se trouvaient mes enfants, ceux-ci en avaient fait autant : ils accoururent vers moi avec les plus vives démonstrations de joie, apportant dans leurs chapeaux des coquillages et des coraux qu'ils avaient recueillis en route.

« Ah ! papa, me crièrent-ils, voyez donc quelle belle et riche provision de coquilles et de coraux nous avons trouvée ! qui a donc pu apporter là toutes ces merveilles ?

— C'est la mer, leur répondis-je, la mer ébranlée jusque dans ses abîmes ; et il me paraît peu étonnant qu'elle ait rejeté sur le sable des coquilles et des coraux légers, quand elle y apporte des monstres de la taille de celui que nous avons là-bas devant nous.

— Ah ! oui, reprit Frédéric, il est énorme, et il est

vraiment étrange que nous nous amusions à toutes ces bagatelles, au lieu d'aller examiner notre baleine. Pour mon compte, je n'aurais jamais cru qu'elle fût aussi grosse.

— L'examiner ! ajouta Ernest en riant ; il ne nous faudra du moins ni loupe ni lunette : quant à moi, je t'abandonne bien volontiers cette masse informe, qui n'a rien de gracieux, pour ces charmants coquillages. Voyez, papa, quelles formes heureuses ! quelles brillantes et vives couleurs ! »

Il s'éleva ici une petite dispute semi-savante, scène comique entre Ernest et son frère, sur le beau absolu. Chacun défendait sa cause avec la plus vive ardeur, mais Frédéric n'était pas de force à lutter contre son frère. Il y avait dans les paroles de son adversaire plus que de l'admiration pour les merveilles de la nature : c'était déjà l'amour du savant qui a passé de longues veilles, une loupe à la main, à découvrir une fibre, à déterminer un anneau sur le dos d'un insecte.

Je terminai la dispute et mis mes deux enfants d'accord en leur disant que, dans l'œuvre immense de la création, tout était également beau, également admirable, depuis le ciron imperceptible à l'œil jusqu'à la baleine et à l'éléphant, dont les formes lourdes et sans grâces ne participent en rien à l'organisation délicate que nous admirons dans le moucheron et dans l'insecte. « Chaque chose est belle, leur dis-je, pourvu qu'elle soit dans la place que le Créateur lui a assignée, et il faut prendre garde de mesurer la somme d'admiration que nous accordons à certains objets au crédit dont ils jouissent dans nos pensées, par exemple, où leur rareté fait souvent tout leur mérite. »

J'engageai ensuite mes fils à réunir les coraux et les coquillages qu'ils avaient ramassés, et je donnai le signal du départ. Je m'étais préalablement assuré que la baleine était bien privée de vie, et que nous n'avions rien à redouter de son approche. « Nous reviendrons, dis-je, dans l'après-midi, et nous apporterons avec nous les outils nécessaires pour attaquer la proie énorme que l'Océan a pris soin de déposer pour nous sur le sable, et nous tâcherons ensuite de tirer parti de sa dépouille. »

Cependant je remarquai qu'Ernest ne nous suivait qu'à regret vers notre embarcation. Je lui en demandai la cause, et il me déclara qu'il s'estimerait heureux si je voulais l'abandonner seul dans l'îlot, où il vivrait comme un autre Robinson. Cette pensée me fit sourire, et je me hâtai de l'éloigner de l'esprit de mon fils. « Pauvre fou! lui dis-je, ne sais-tu donc pas que la vie de Robinson n'est belle que dans les livres, et que ton romantique projet porte avec lui mille obstacles? Tu ne serais pas longtemps dans ta solitude sans t'en repentir: l'ennui, les maladies, viendraient bien vite, et le pauvre ermite se trouverait un beau matin mort sur la côte comme la baleine que nous y laissons. Remercie Dieu de ne t'avoir point séparé de nous dans notre naufrage : l'homme est fait pour la société de ses semblables, il a besoin d'eux et de leur assistance. Nous sommes six dans notre île; tu sais combien nous avons de peine à nous procurer souvent les choses indispensables à notre bien-être : que serait-ce si tu étais seul? que pourraient tes faibles bras contre des obstacles que nos forces réunies ne parviennent pas toujours à surmonter?

Le nouveau Robinson se rendit à mes raisons, et nous reprîmes la mer. Mes petits rameurs trouvèrent que les

flots opposaient à leurs efforts une trop grande résistance, et ils se prirent à se lamenter d'une manière pitoyable sur le dur métier auquel ils étaient condamnés.

« Vous devriez bien, me dirent-ils, cher papa, aviser au moyen de nous rendre l'état de rameur un peu moins pénible.

— Vous me supposez, répondis-je plus de puissance que je n'en ai; mais si vous pouviez me procurer seulement une roue de fer d'un pied de diamètre, j'essayerais, ne fût-ce que pour vous plaire, mes enfants.

— Une roue de fer? reprit Frédéric aussitôt, il y en a deux dans nos ferrailles; je crois qu'elles viennent d'un tournebroche, et je vous les procurerai facilement, pourvu que ma mère ne s'en soit point déjà emparée. »

Je ne voulus pas m'engager davantage, et, sans rien promettre précisément ni rien refuser, j'engageai mes rameurs à redoubler de bras et à lutter vaillamment contre les flots, jusqu'à ce que les pirogues eussent appris à glisser d'elles-mêmes sur la surface des vagues.

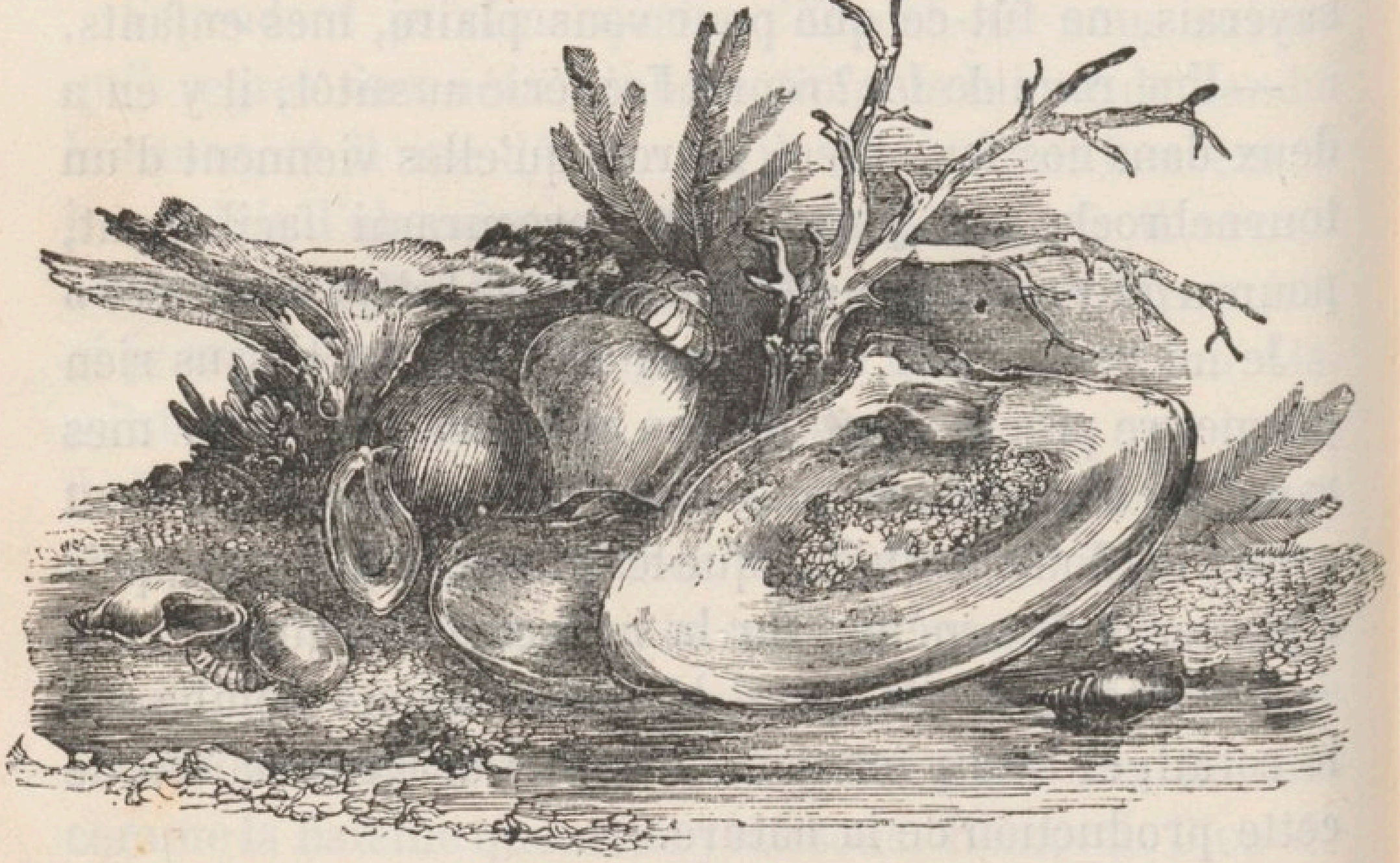
Quelques instants après, la conversation retomba sur le corail, et Rudly me demanda quel usage on faisait de cette production de la nature.

« Autrefois, lui répondis-je, le corail jouissait en Europe d'un grand crédit : on l'employait dans les parures des femmes; mais il n'est plus guère de mode que parmi les sauvages. Toutefois, quand les Européens en rencontrent quelque belle branche, ils la déposent avec honneur dans leurs musées. C'est ce que nous ferons pour celles-ci, qui trouveront naturellement place dans notre bibliothèque, comme étant un des produits curieux de la nature. »

Frédéric voulut savoir alors à quel règne appartenait

le corail ; « car, me dit-il, j'ai lu que c'était une espèce de ver.

— Ce que tu as lu est vrai, lui répondis-je ; de même que toute espèce de coquillage se forme de la matière visqueuse de l'individu qui l'habite, le corail se forme de la bave d'un limaçon très-petit, qui vit dans l'eau, mais dont l'existence est si frêle, qu'il ne peut subsister qu'en familles nombreuses. »



CLEMENCEAU

Je racontai alors à mes fils les phénomènes de l'existence des polypes ; je leur appris aussi comment on pêchait le corail, et, tout en jasant, nous arrivâmes au rivage, où la bonne mère nous attendait. Elle admira les richesses que nous rapportions, tout en faisant l'observation qu'elles ne seraient pas d'une grande utilité dans le ménage ; mais, quand j'annonçai mon projet de retourner le soir à l'îlot pour y dépecer la baleine, dont je me proposais de tirer une bonne provision d'huile, ma la-

borieuse compagne me déclara qu'elle voulait partager les périls de l'expédition.

Je fus enchanté de cette résolution, et nous nous hâtâmes de charger l'embarcation des provisions nécessaires pour deux jours, car je me défiais de l'Océan. Il pouvait nous retenir prisonniers dans l'île plus longtemps que nous ne nous le proposions, et il était bon de se prémunir contre l'événement.

Aussitôt après le dîner, dont nous avions eu soin d'avancer l'heure, je me mis en quête de trouver des tonneaux pour serrer la graisse de baleine que nous allions recueillir. Je ne voulais pas prendre pour cela les tonnes vides que nous pouvions avoir à Falkenhorst et à Felsenheim, car je savais que l'odeur infecte qu'elles en conserveraient ne manquerait pas de les perdre. Ma femme me fit rappeler fort à propos que nous avions encore quatre cuves de notre bateau qui pouvaient remplir mon but. Je me hâtai de les attacher à l'arrière de la pirogue, et, après avoir armé nos fils de couteaux, de haches, de scies et de tous les instruments tranchants dont nous devions avoir besoin, nous levâmes l'ancre et nous nous dirigeâmes sur l'îlot où la baleine était échouée. La mer était calme, et nous parvînmes jusque-là sans trop de peine, malgré la pesanteur de l'embarcation, qui se trouvait chargée au grand complet.

Mon premier soin fut de mettre en sûreté la pirogue et les cuves, et de les abriter contre la violence des vagues. Ma femme et le petit Fritz, qui se trouvaient pour la première fois en présence du monstre, en furent presque effrayés. Le petit garçon surtout ne pouvait pas se lasser de promener ses yeux sur cette masse énorme qui gisait sur le rivage. Notre baleine ressemblait par-

faitement à celle du Groënland : elle avait le dos d'un noir vert, le ventre jaunâtre, les nageoires noires et la queue de même couleur. Je voulus la mesurer, et je trouvai qu'elle pouvait avoir soixante à soixante-dix pieds de long sur trente à quarante d'épaisseur, ce qui n'était que la taille ordinaire à laquelle parviennent les baleines de cette espèce. Mes enfants s'étonnèrent surtout des proportions de sa tête : elle formait un tiers de tout l'animal ; sa bouche était immense, et ses mâchoires, qui n'avaient pas moins de dix à douze pieds, étaient garnis d'une espèce de barbe formée de ces longs appendices flexibles que l'on appelle fanons, et dont les Européens font un objet de commerce. Ces fanons devaient être pour nous une nouvelle richesse, et je me promis bien de ne pas les négliger. Une chose qui frappa Frédéric, c'était la petitesse de l'œil du monstre, qui n'était pas plus grand, en effet, que celui d'un bœuf, et l'ouverture qui communiquait de sa bouche immense à son gosier était à peine du diamètre de mon bras.

« Si cet animal est vorace, dit mon fils en riant, il ne doit pas du moins engloutir de bien gros morceaux à la fois.

— Tu as raison, lui répondis-je, et la baleine ne doit, en effet, son énorme corpulence qu'à un petit poisson qui se trouve dans les mers des pôles, et dont elle est très-friande. Seulement, au lieu d'en avaler un seul, elle en engloutit à tous ses repas une quantité prodigieuse. Elle absorbe en même temps une large provision d'eau de mer qu'elle rejette par deux trous qui sont placés au-dessus de ses narines ; c'est à cette faculté qu'elle doit le nom de poisson souffleur ; elle le partage avec quelques autres monstres marins de sa taille et de même voracité qu'elle. »

Ernest, en considérant l'étroit gosier de la baleine, s'étonnait comment Jonas avait pu y trouver passage. Je fis observer à mes fils qu'à cet égard il y aurait erreur à vouloir prendre toujours dans le sens étroit de la lettre les livres saints, et que, sous le nom général de la baleine, ils avaient évidemment désigné quelque autre monstre marin de la même force, mais dont l'organisation intérieure rendait possible le prodige dont parle l'Écriture sainte.

« Mais, ajoutai-je aussitôt, ajournons à un autre moment les conjectures et les dissertations savantes. A l'ouvrage, messieurs! et hâtons-nous si nous voulons tirer parti de notre rencontre avant que la nuit nous surprenne. »

Frédéric et Rudly s'emparèrent de la tête de la baleine, et, travaillant de concert de la hache et de la scie, ils se mirent à couper les fanons, que Fritz et sa mère portèrent à leur tour dans la pirogue. Nous retirâmes près de deux cents de ces tiges de diverses forces. Pendant ce temps, Ernest et moi nous avancions à grands coups de hache dans le lard épais de plusieurs pieds qui couvrait les flancs de l'animal. Nous étions en nage, car ce n'était rien moins que des murs de graisse de trois à quatre pieds d'épaisseur à percer.

Mais nous ne fûmes pas longtemps seuls à dépecer notre proie. Il nous vint du ciel une multitude de brigands ailés, dans l'intention de s'associer à nos travaux. D'abord ils ne firent que voltiger au-dessus de nos têtes; puis, leur nombre croissant petit à petit, ils approchèrent, et vinrent enlever de nos mains, et jusque sous le tranchant de nos haches, des lambeaux de lard qu'ils emportaient au loin. Ces oiseaux nous tentaient peu ; mais, ma

femme, en bonne ménagère, ayant fait la remarque que le duvet dont ils paraissaient pourvus pourrait être d'une grande utilité, nous en abattîmes quelques-uns, qui furent immédiatement déposés dans le bateau.

J'avais entrepris d'enlever sur le dos de l'animal une longue et large bande de peau que je destinais à faire un harnais à l'âne et aux deux buffles. J'y réussis assez bien, quoique ce fût une rude besogne; car je n'avais pas soupçonné que le cuir de baleine fût aussi épais et aussi dur à couper. Je me serais volontiers emparé d'une partie des intestins, ainsi que des tendons de la queue; mais la journée s'avançait, il fallait songer à la retraite.

Les tonnes trouvèrent place dans la pirogue, et nous cinglâmes vers la côte avec la cargaison de nouvelle espèce que nous venions de conquérir. C'était pour nous une richesse précieuse, mais d'un transport assez peu agréable, car cette boucherie dont nous étions entourés n'avait rien de flatteur pour l'œil ni pour l'odorat. Arrivés au rivage, nous y débarquâmes notre cargaison, que l'âne, la vache, le buffle et l'onagre transportèrent immédiatement à l'habitation.

Le lendemain matin, nous étions de nouveau dans la pirogue; mais, cette fois, Fritz et la mère ne devaient point faire partie de l'expédition : les travaux que je projetais les auraient vraisemblablement peu récréés; je voulais pénétrer dans l'intérieur de la baleine et chercher à tirer parti de ses énormes et solides intestins. Nous partîmes donc seuls : un vent frais nous porta assez vite à l'îlot, que nous trouvâmes occupé par une nuée de mouettes et d'autres oiseaux de mer qui s'étaient abattus sur la baleine, et qui, au mépris de la toile dont nous

avions eu soin de recouvrir les parties entamées, y trouvaient un déjeuner copieux. Il nous fallut recourir à la mousqueterie pour écarter ces pillards.

Nous eûmes soin, avant de nous mettre à l'œuvre, de nous dépouiller de nos vestes et de nos chemises; puis, en vrais bouchers, nous ouvrîmes le ventre de l'animal, je choisis parmi les intestins ceux qui pouvaient me convenir, je les fis couper en morceaux de six à douze pieds de longueur, et retourner de manière à mettre l'intérieur à l'air pour les bien nettoyer, et, lorsqu'ils furent lavés à l'eau de mer et frottés de sable, nous les plaçâmes dans le bateau.

« Ah! disait Ernest en les préparant, ma mère pourrait nous faire avec ces boyaux de superbes saucissons!

— En effet, reprit Rudly que cette idée réjouissait beaucoup, cela nous ferait de fameux ronds à couper! »

Et il s'efforçait d'enfler un morceau de boyau qui n'avait pas moins d'un pied et demi de diamètre.

Nous abandonnâmes aux oiseaux voraces les restes des intestins, et, après avoir renouvelé notre provision de graisse, nous remîmes à la voile; le soleil commençait à baisser et nous forçait à quitter notre proie pour retourner au rivage.

En faisant préparer, comme nous venions de faire, les intestins de la baleine, j'avais eu la pensée de m'en servir en guise d'outres, pour y conserver l'huile que nous devions tirer du lard. Mes petits garçons trouvèrent l'invention merveilleuse et voulurent savoir qui m'en avait fourni l'idée.

« L'auteur de cette idée, leur dis-je, est la nécessité, ce grand moteur de l'industrie humaine; c'est elle qui a enseigné aux peuplades malheureuses qui vivent sur des

côtes où le bois ne croît pas à y suppléer par quelque moyen. C'est le besoin qui a appris aux Samoïèdes et aux Esquimaux à convertir les boyaux d'une baleine en tonnes et en réservoirs qu'ils n'auraient pas pu construire; c'est encore lui qui leur a montré à trouver dans la dépouille de ce seul animal une foule de trésors que les richesses de nos climats plus favorisés ne nous permettent pas d'aprécier. »

Les boyaux de baleine et la préparation que nous leur avions fait subir furent le thème de notre conversation pendant toute la traversée, et ils servirent ainsi à nous distraire. Je ferai grâce à nos lecteurs de cet entretien, qui pouvait trouver son à-propos dans les circonstances où nous étions placés, mes fils et moi, surtout après l'opération que nous venions d'accomplir, mais qui serait vraisemblablement assez peu du goût de ceux qui parcourront un jour ce journal.

Nous parlâmes aussi des divers usages auxquels on emploie les intestins des animaux, dont on tire depuis les cordes à violon, qui servent à faire danser les jeunes filles, jusqu'aux globes aérostatiques à l'aide desquels les hommes s'élèvent dans les airs; l'enveloppe des ballons se fait en baudruche ou peau de boyau. Ernest, qui était presque aussi bon physicien que naturaliste, expliqua assez bien à ses frères le phénomène de l'ascension aérostatique.

« Les ballons, leur dit-il, ne se maintiennent et ne s'élèvent en l'air que parce qu'ils sont plus légers que le volume d'air atmosphérique qu'ils déplacent.

— Comment, lui demandai-je, sont-ils plus légers?

— Parce que l'air qu'ils contiennent et dont ils sont gonflés est lui-même plus léger. C'est le phénomène des

vessies pleines d'air ordinaire, qui se maintiennent à la surface de l'eau parce que l'air ordinaire est plus léger que l'eau.

— Comment obtient-on cet air plus léger?

— Par la chaleur, qui, dilatant les molécules atmosphériques, fait ainsi qu'il en tient une quantité moindre dans un même espace. Mais, comme ce procédé est difficile à mettre en pratique, on y supplée par le gaz hydrogène.

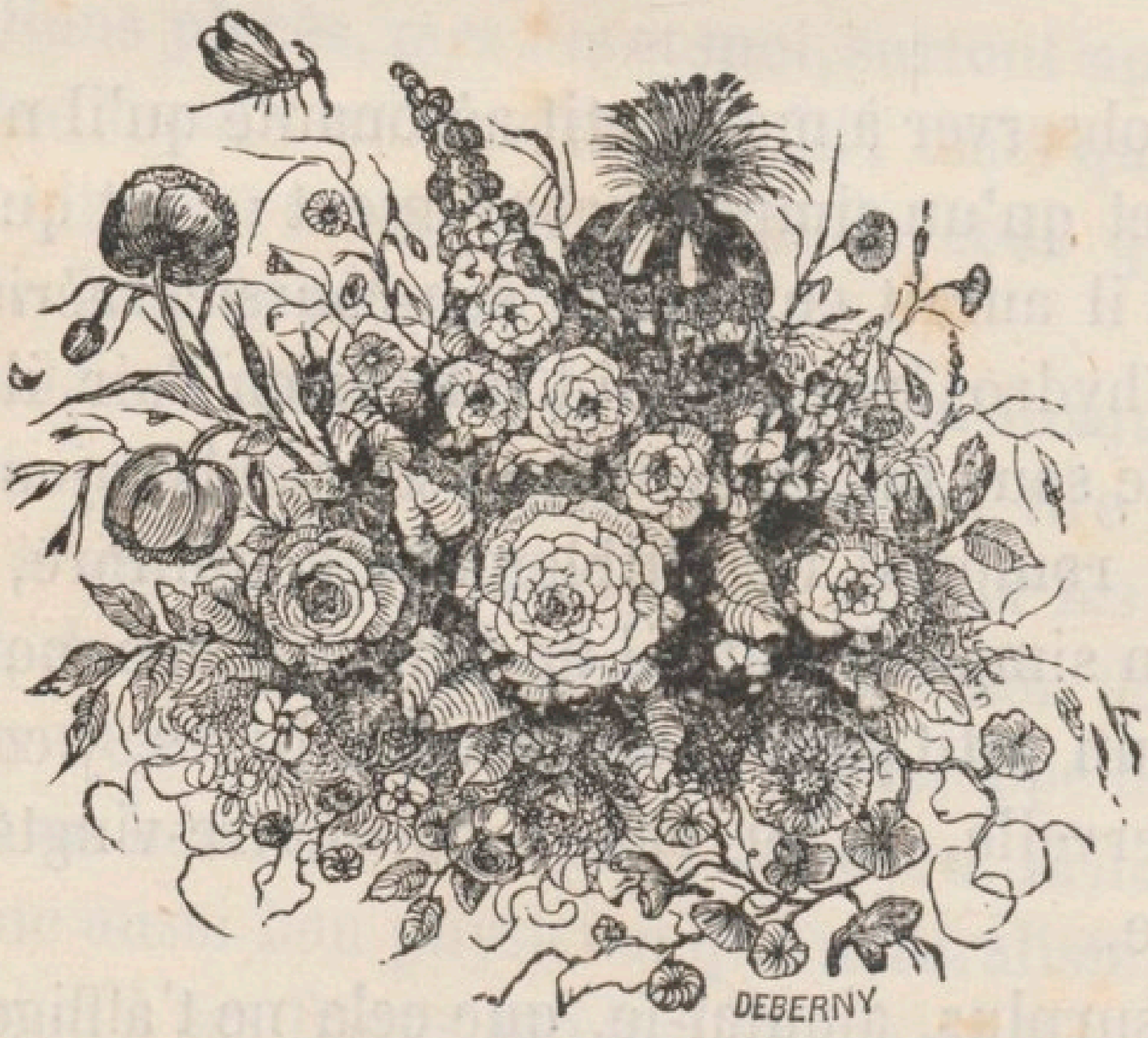
— Papa, me dit Rudly, ne pourriez-vous pas me faire un petit ballon avec un morceau de ces gros boyaux? J'aimerais à m'en aller à cheval sur une outre gonflée de gaz et à traverser les forêts et les fleuves en volant dans l'espace, comme le docteur Faust à cheval sur son manteau. »

Je fis observer à mon petit aéronaute qu'il n'y avait à son projet qu'un simple inconvénient : c'est que, quand une fois il aurait enfourché son coursier aérien, fût-il gonflé d'hydrogène, loin de l'enlever en l'air, il resterait immobile sous lui, attendu que son poids, ajouté à celui du gaz, romprait infailliblement l'équilibre, et qu'au lieu d'un simple boyau, il ne faudrait rien moins, pour enlever un petit garçon de soixante livres, y compris sa petite cervelle, qu'un ballon de quatre-vingts pieds de diamètre.

« Au surplus, ajoutai-je, que cela ne t'afflige pas, car la science aérostatique ne sera à l'homme que d'un bien faible secours tant qu'il n'aura pas trouvé le moyen de se diriger dans l'air. »

En causant ainsi, nous arrivâmes au rivage, où la bonne mère nous attendait; mais elle nous y reçut assez mal : l'état vraiment pitoyable et repoussant de nos costumes la mit presque en colère; c'était pour elle un sur-

croît de besogne que la réparation et le nettoyage de nos habits. Je la calmai de mon mieux en lui promettant merveille des richesses que nous rapportions. Nous fîmes une ablution complète, puis nous prîmes d'autre linge et d'autres vêtements, que ma prévoyante femme nous avait apportés, et nous nous rendîmes tous ensemble à Felsenheim.



VILLE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
6, Rue Fossart, 6
19e Arrond.t

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

TABLE

INTRODUCTION . . . . . .

PRÉAMBULE 1

CHAPITRE PREMIER

Le naufrage. — Tentatives de salut. — L'arrivée à terre. — Voyage de découverte. — Retour. — Attaque nocturne. — Voyage au bâtiment submergé. — Le troupeau à la nage. 7

CHAPITRE II

Second voyage de découverte. — Construction d'un pont. — Le départ. — Le dimanche. — Soins divers. — La promenade. — Nouvelles découvertes. 93

CHAPITRE III

Le traîneau. — Voyage au navire. — Le radeau et la tortue. — Encore un voyage au navire. — La pinasse. — Exercices gymnastiques. — Nouvelles découvertes. — L'arbre à cire. — Le caoutchouc. 177

CHAPITRE IV

Travaux divers. — Explosion du navire. — Nouvelle excursion. — Le vin de palmier. — Le buffle. — L'aigle royal. — Retour à Falkenhorst. — Les arbres fruitiers. — Les abeilles. — L'escalier tournant. — L'onagre. — Le lin. — La saison pluvieuse. . . . 248

CHAPITRE V

La filature. — La caverne de sel. — Travaux divers. — Le coton. — La métairie. — La pirogue. — Anniversaire de la délivrance. — Course à la métairie. 309

CHAPITRE VI

La chasse aux gluaux. — Guerre aux singes. — Les nouveaux pigeons. — Le colombier. — Infortune de Rudly. — L'onagre. — La fontaine. — Le second hiver. — Les sangsues. — La nouvelle dénomination. — Fin de la saison des plnies. — La baleine. — Le corail. — Dissection de la baleine. 367

PARIS. — IMP. CHARLES BLOT, RUE BLEUE, 7.

248

309

367